

DE L'INDE
LES VOYAGES EN ASIE
DE NICCOLÒ DE' CONTI

MIROIR DU MOYEN ÂGE

Collection dirigée par Patrick GAUTIER DALCHÉ

MIROIR DU MOYEN ÂGE

POGGIO BRACCIOLINI
(LE POGGE)

DE L'INDE
LES VOYAGES EN ASIE
DE NICCOLÒ DE' CONTI

DE VARIETATE FORTUNÆ

LIVRE IV

Texte établi, traduit et commenté
par Michèle Guéret-Laferté

BREPOLS

© 2004, Brepols Publishers n.v., Turnhout, Belgium

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced,
stored in a retrieval system or transmitted, in any form or by any means,
electronic, mechanical, photocopying, recording, or otherwise,
without the prior permission of the publisher.

D/2003/0095/132
ISBN 2-503-51300-X

à Pino Lombardi,
dont la voix qui s'est tue
le 15 janvier 2002
n'a pas cessé de m'accompagner
et de guider ce travail.

Remerciements

Je tiens à remercier Patrick Gautier Dalché qui a permis l'accomplissement de ce travail en me proposant de le publier dans sa collection « Miroir du Moyen Âge ». Je lui sais gré en outre des corrections qu'il m'a suggérées en ce qui concerne mon introduction. Que soient aussi chaleureusement remerciés tous ceux qui ont facilité ma tâche pour la consultation des manuscrits, en particulier Ada Corongiu, Françoise Danzon, Christian Förstel et Marco Vitale.

INTRODUCTION

C'est dans une lettre datée du 28 février 1448 et adressée à Antonio Panormita que Poggio Bracciolini donne la première nouvelle de la publication d'un *De uarietate fortunæ* en quatre livres, non sans éprouver quelque fierté pour l'œuvre ainsi accomplie :

« Edidi quatuor libros *De uarietate fortunæ*, in quibus multa sunt cognitione digna. In his extuli paulum dicendi genus, quod, ni fallor, non est inferius quibusdam, quos legimus pro bonis. Mitto ad te illius prohemium, librum uero cum facultas erit¹. »

Or, dans le recueil des lettres de l'humaniste florentin édité par H. Harth, il s'en trouve une dont le destinataire pourrait nous sembler insolite (d'autant que la correspondance entre les deux hommes se limite à cette unique lettre) : il s'agit en effet du prince Henri le Navigateur, fils du roi Jean 1^{er} de Portugal, qui fut, comme on le sait, l'instigateur des entreprises de découvertes et dirigea, de 1420 à sa mort, en 1460, l'exploration systématique de la côte occidentale de l'Afrique². Cette lettre n'est pas datée avec précision mais l'éditrice indique que, d'après la place qu'elle occupe dans le recueil épistolaire, il convient de la faire remonter aux années 1448-49, c'est-à-dire à la période où justement Poggio met

¹ POGGIO BRACCIOLINI, *Lettere*, a cura di H. HARTH, Firenze, 1987, t. III, p. 59 : « J'ai publié quatre livres sur l'inconstance de la fortune, qui contiennent bien des choses méritant d'être connues. J'y ai rehaussé quelque peu ce genre d'écrits, car, si je ne me trompe, il n'est pas inférieur à certains que nous lisons, considérés comme bons. Je t'envoie le prologue et te ferai parvenir l'ouvrage lorsque ce sera possible ».

² Voir le texte de la lettre de Poggio à Henri le Navigateur donné en annexe, p. 181-187. Au-delà de l'anecdote, la lettre montre les contacts étroits entre Italiens et Portugais : nous en rencontrerons beaucoup d'autres preuves.

la dernière main à son *De uarietate fortunæ*, et plus particulièrement au quatrième et dernier livre, constitué par le compte rendu de voyage de Niccolò de' Conti en Asie³.

L'intérêt que manifeste Poggio Bracciolini pour les découvertes portugaises – sa lettre ne semble avoir pour but que de féliciter Henri le Navigateur de son courage pour ces entreprises audacieuses et de l'exhorter vivement à poursuivre l'exploration de ces terres jusque là inconnues – nous semble un indice important des préoccupations géographiques qui animent l'auteur, propres à éclairer les intentions qui le guident lorsqu'il insère la relation de voyage de Conti à son ouvrage. Les trois livres précédents sont une réflexion, avant tout historique, sur les diverses manifestations de la toute-puissance de la fortune⁴. Sans doute, comme il s'empresse de le souligner dans l'ouverture de ce dernier livre, en redonnant tout son poids de réalité à l'image classique de la navigation hasardeuse présidant aux destinées humaines⁵, c'est bien grâce à une série d'heureux hasards que Conti a pu parcourir terres et mers pendant vingt-cinq ans avant de regagner son pays sain et sauf. On pourrait ajouter que c'est aussi par un heureux hasard que s'est effectuée la rencontre entre Poggio Bracciolini et Niccolò de' Conti, grâce à laquelle l'existence du marchand de Chioggia

³ Cf. la lettre du 12 juillet 1448, donc légèrement postérieure à celle que nous avons citée précédemment, que Poggio adresse à Richard Petworth et où il présente à son correspondant anglais un « liber de rebus Indiae a me editus » comme étant le quatrième livre de son ouvrage *De uarietate fortunæ* (*Lettere*, t. III, p. 71). Sur les problèmes soulevés par la datation de la rédaction de l'ouvrage, voir *infra* « Le texte du Livre IV ».

⁴ Le thème, sujet de réflexion aussi bien pour l'antiquité païenne que pour les auteurs chrétiens, relancé par Boccace (*De casibus uirorum illustrium*, 1356-1360) et Pétrarque (*De remediis utriusque fortunæ*, 1367), est devenu, comme le dit Poggio, un *dicendi genus*, un genre, que tout humaniste doit honorer de sa plume. Pour un bref récapitulatif du traitement de ce thème, voir l'introduction de J.-Y. BORIAUD et Ph. COARELLI au Livre I du *De uarietate fortunæ*, *Les ruines de Rome*, Paris, 1999, p. XVIII-XLV, mais pour la conception particulière qu'en a le Pogge, voir l'excellent essai de R. FUBINI, « Il "teatro del mondo" nelle prospettive morali e storico-politiche di Poggio Bracciolini » in *Poggio Bracciolini 1380-1980. Nel VI centenario della nascita* (Istituto nazionale di studi sul Rinascimento, Studi e testi VIII), Firenze, 1982.

⁵ Image récurrente dans la littérature de cette époque : cf. le poète Charles d'Orléans évoquant la « mer de Fortune » dans les ballades qu'il rédige lors de sa captivité en Angleterre, entre 1415 et 1440 (voir, par exemple, la ballade 28, *Ballades et Rondeaux*, éd. J.-C. Mühlethaler, Paris, 1992, p. 118).

et ses étonnants périple dans l'océan Indien nous sont connus. Sans le témoignage de Poggio, nous aurions tout au plus conservé le souvenir du voyageur par la trace qu'aura pu laisser dans les archives de la Papauté la visite qu'il effectue auprès du pape Eugène IV, afin d'obtenir son pardon pour avoir été contraint de renier sa foi sous la menace des autorités égyptiennes.

Il serait pourtant erroné de surestimer le rôle de la fortune dans cette rencontre et de se laisser séduire par les procédés rhétoriques habilement mis en œuvre par l'auteur dans cette introduction afin d'assurer la cohésion de son ouvrage. En revanche, il nous paraît important d'accorder toute l'attention qu'ils méritent à certains détails fournis par le Pogge au début du Livre IV pour présenter les circonstances dans lesquelles la rencontre avec le voyageur s'est déroulée :

« Hunc ego audiendi cupidus [...], et in doctissimorum uirorum cœtu, et domi meæ percunctatus sum diligenter plurima, quæ operæ pretium uisum est, ut memoriæ et litteris traderentur. » (p. 78)

C'est bien l'initiative du Florentin qui est ici soulignée et le rôle actif qu'il a assumé en soumettant son interlocuteur à un questionnement ordonné – cet aspect sera bien sûr à prendre en compte lorsque nous étudierons le contenu de la relation de voyage et son organisation –, prolongeant et approfondissant les informations que le voyageur avait eu l'occasion de donner lors de sa visite au pape. Mais ce passage mérite aussi toute notre attention par la mention qui y est faite d'un cercle d'érudits ayant assisté au moins à une partie de cette série d'entretiens. On peut supposer que Poggio évoque ici la présence de cette savante assemblée comme une sorte de garantie de l'authenticité du compte rendu qui va suivre, sans juger d'ailleurs nécessaire de préciser l'identité des membres qui la composaient. Mais cette mention constitue pour nous un renseignement précieux sur la curiosité qui animait tout particulièrement le milieu humaniste florentin à l'égard des « nouveautés » géographiques, dont l'attrait avait été assurément stimulé par la venue à Florence de divers représentants des Églises orientales pour le Concile de l'Union organisé par le pape Eugène IV entre 1438 et 1445 et dont la tenue coïncide

justement avec le passage de Conti à Florence pour demander au pape son pardon⁶.

Afin de bien saisir la portée de ce livre IV, qui dépasse à notre avis l'intention affichée par l'auteur de distraire son lecteur⁷, il convient de considérer d'abord les rapports qu'entretiennent pré-humanisme et humanisme avec les connaissances de type géographique, puis de broser plus précisément le cadre offert en cette première moitié du XV^e siècle par Florence, ville qui se révèle jouer un rôle clé, à cette période, tant pour le renouvellement que pour la diffusion du savoir géographique.

1. Humanisme et géographie

Comme l'a bien montré N. Bouloux dans l'étude qu'elle a récemment publiée sur la culture géographique dans l'Italie du XIV^e siècle⁸, les premiers humanistes italiens manifestent pour la géographie un intérêt spécifique qui est guidé au premier chef par leurs recherches philologiques : afin de bien comprendre la littérature antique et de proposer une bonne lecture de ces textes, il leur paraît essentiel de connaître la géographie du monde antique⁹. C'est pourquoi l'originalité de cette approche est qu'elle est « essentiellement livresque »¹⁰. Leurs sources sont en effet principalement constituées par les auteurs antiques, au premier rang desquels figurent bien sûr les géographes (Solin, Pomponius Mela, Pline

⁶ Ce concile s'est ouvert en 1438 à Ferrare, puis a été transféré à Florence en 1439 et il semble s'être prolongé à Rome, avec le retour d'exil d'Eugène IV, mais, curieusement, l'on n'a pas d'acte de clôture (voir U. PROCH, « Le concile de Ferrare-Florence-Rome (1438-1445), in *Les conciles œcuméniques*, t. 1, *L'Histoire*, Paris, 1994, trad. J. Mignon, p. 273-290 (éd. originale : *Storia dei concili ecumenici*, Brescia, 1990). La visite de Niccolò de' Conti au pape a dû advenir en 1441.

⁷ Voir ce que dit l'auteur à la fin de son prologue : « Additur his quartus de Indis, Æthiopiisque continens non nulla, quæ grata fore lectoribus arbitramur » (*De uarietate fortunæ*, éd. O. Merisalo, Helsinki, 1993, p. 90).

⁸ *Culture et savoirs géographiques en Italie au XIV^e siècle*, Turnhout, 2002. C'est sur cet ouvrage que nous nous appuyons pour dresser le bilan des connaissances géographiques dans l'Italie du XIV^e siècle.

⁹ C'est d'abord « dans le souci de reconstruire l'espace de l'Antiquité » que naît le goût pour les études géographiques (*ibid.*, p. 108). N. Bouloux évoque l'irritation de Pétrarque au sujet des erreurs commises sur les toponymes, qui entraînent une mauvaise interprétation des textes (p. 109).

¹⁰ *Ibid.*, p. 5.

l'Ancien), ainsi que par les encyclopédies médiévales (Vincent de Beauvais, Barthélemy l'Anglais). Toutefois, on relève un recours de plus en plus fréquent aux outils cartographiques récemment élaborés, en particulier aux cartes marines et aux portulans¹¹.

Progressivement, cette préoccupation suscitée par le désir d'élucider les toponymes des textes anciens va se muer en un intérêt pour l'étude de la géographie conçue comme un champ du savoir possédant sa propre autonomie, comme le montre par exemple l'évolution de l'œuvre de Riccobaldus de Ferrare dont le dernier ouvrage, *De locis orbis et insularum et marium* (vers 1308), affiche une intention purement géographique. Néanmoins, la majorité de ces œuvres, qu'il s'agisse du *De montibus* de Boccace (composé à partir de 1359, revu et corrigé à plusieurs reprises) ou du *De insulis et earum proprietatibus* (1385-1389) de Domenico Silvestri, se présente tout au plus comme « un inventaire d'objets géographiques¹² ». L'adoption de l'ordre alphabétique les transforme assurément en des instruments très commodes afin d'avoir accès à une multiplicité d'informations sur un lieu donné. Mais cette présentation trahit aussi, selon N. Bouloux, la difficulté éprouvée par les auteurs à opérer la synthèse, et cette limite est à comprendre dans un double sens : d'abord, en ce que cette disposition des connaissances ne permet pas d'offrir une image globale du monde et une description ordonnée de l'espace ; ensuite, en ce qu'elle révèle et expose les incertitudes, plutôt qu'elle ne cherche à les résoudre, quand il s'agit de faire la synthèse entre l'ancien et le nouveau. En effet, même si la priorité est accordée aux Anciens en fonction même de la perspective première qui les a guidés, les auteurs sont amenés à recueillir des informations colportées par des sources modernes qui se trouvent parfois en flagrante contradiction avec

¹¹ « [...] l'existence et l'utilisation par les marins de cartes et de portulans sont connues dans les milieux savants italiens à la charnière du XIII^e et du XIV^e siècle » (*ibid.*, p. 90). Y ont en particulier recours Marino Sanudo, Fazio degli Uberti, Boccace, Pétrarque. Voir P. GAUTIER DALCHÉ, « L'usage des cartes marines aux XIV^e et XV^e siècles », in *Spazi, tempi, misure e percorsi nell'Europa del Basso Medioevo*, Atti del XXXII Convegno storico internazionale, Centro italiano di studi sul Basso Medioevo (Todi, 1995), Spoleto, 1996, p. 93-122.

¹² N. BOULOUX, *op. cit.*, p. 203.

les sources antiques¹³. Comment résoudre ces désaccords? Comment intégrer le nouveau à l'ancien? Le type même de ces ouvrages géographiques, qui énumèrent les connaissances sur les îles, les montagnes, les villes, permet en partie d'éluder la question en juxtaposant des données qui peuvent être d'origines diverses et de statut varié – empruntées aussi bien à la mythologie, à la géographie antique ou au témoignage de voyageurs contemporains – sans avoir à trancher¹⁴.

On peut, il est vrai, relever des attitudes différentes parmi les réactions que suscite la découverte de nouveaux espaces, et cette diversité nous aide à repérer les traces d'une évolution qui va de pair avec la conquête progressive de son autonomie par le savoir géographique. Très intéressant est à cet égard le cas de la découverte des Canaries par le Génois Lanzarotto Malocello en 1336, dont la nouvelle se répand rapidement dans les milieux intellectuels italiens. Pétrarque les associe aux îles Fortunées dont parlent Solin, Pline, Pomponius Mela. Boccace, pour sa part, réussit à obtenir la lettre de marchands florentins de Séville qui font le compte rendu de cette expédition pour leur compagnie, et il la traduit en latin dans son *Zibaldone*. Quant à Domenico Silvestri et à Domenico Bandini, ils utilisent ce texte de Boccace, tout en lui faisant subir quelques transformations, dans leurs ouvrages respectifs. Si tous deux éprouvent des difficultés à intégrer les renseignements récents aux données anciennes, en particulier celles que fournissent Pline et Solin, afin de localiser précisément ces

¹³ Un bon exemple nous est fourni par la difficulté que rencontre Boccace au sujet de la mer Caspienne : s'agit-il d'une mer ouverte, comme l'affirmaient entre autres Ptolémée et Isidore de Séville en la décrivant comme un golfe de l'océan qui entoure le monde habité, ou bien d'une mer fermée, comme l'avait découvert Guillaume de Rubrouck en se rendant en Mongolie en 1249? Ce voyageur avait consigné cette observation dans sa relation en dénonçant l'erreur d'Isidore et il avait eu l'occasion de commenter sa découverte lors de l'entretien qu'il avait eu avec Roger Bacon à son retour (voir à ce sujet mon article « Le voyageur et le géographe : l'insertion de la relation de voyage de Guillaume de Rubrouck dans l'*Opus majus* de Roger Bacon » in *La géographie au Moyen Âge. Espaces pensés, espaces vécus, espaces rêvés*. Supplément au n° 24 de *Perspectives médiévales*, 1998, p. 81-96). Que fait donc Boccace devant cette contradiction entre savoir ancien et savoir moderne? Il la résout tout simplement en déclarant qu'il y a deux mers Caspienne (N. BOULOUX, *op. cit.*, p. 212-213)...

¹⁴ C'est, entre autres, l'attitude souvent adoptée par Boccace dans son *De montibus* ou par Domenico Silvestri dans son *De insulis* (N. BOULOUX, *op. cit.*, p. 229-231).

îles, il est intéressant de noter que Bandini ne propose pas l'assimilation des Canaries aux îles Fortunées des Anciens : elles constituent, selon lui, une terre *nouvelle* qui repousse vers l'ouest les limites du monde connu. Comme le suggère N. Bouloux, vu les liens d'amitié qui unissaient Silvestri et Bandini, « le sujet fut sans doute l'objet de vives discussions entre les deux Florentins¹⁵ ». Ces échanges extrêmement fructueux, qui vont s'instaurer tout particulièrement dans la ville de Florence, connaissent un développement remarquable dans la première moitié du XV^e siècle.

2. Florence, carrefour d'intérêts pour le savoir géographique

Bien que certains traits qui ont caractérisé l'approche géographique des premiers humanistes continuent à perdurer dans les générations suivantes – nous ne manquerons pas d'en relever certaines traces chez Poggio –, le tournant du siècle voit apparaître des éléments perçus comme nouveaux, dont le plus important est la « redécouverte » de Ptolémée. Le Pogge nous offre un intéressant témoignage de la curiosité extrême suscitée par cet événement dans les premières pages de son *De infelicitate principum* (1440), où il évoque le cadre et les protagonistes de la discussion qui constitue le sujet de son essai :

« Comme j'étais allé l'après-midi, selon mon habitude durant le premier été où le pape Eugène laissa Rome pour Florence, chez Niccolò Niccoli, homme très illustre, dont la maison était le lieu de rencontre usuel des hommes les plus savants, je trouvai là Carlo Aretino [Carlo Marsuppino], le grand érudit en lettres grecques et latines, ainsi que Côme de Médicis, qui est à la fois le chef remarquable de notre république et un citoyen excellent et hors pair. Après avoir salué selon l'usage ces trois personnes qui étaient en train d'examiner la

¹⁵ *Ibid.*, p. 265.

Géographie de Ptolémée, je m'assis avec elles dans la bibliothèque de Niccolò...¹⁶ »

Sans doute, comme le souligne avec raison M. Milanesi, convient-il de relativiser les conséquences qu'entraînera sur la transformation des connaissances géographiques cet enthousiasme pour l'œuvre qu'Emmanuel Chrysoloras avait permis à l'Europe de redécouvrir. En effet, l'apport décisif de Ptolémée – que M. Milanesi n'hésite pas à juger plus important que la découverte de l'Amérique¹⁷ –, réside dans la grille astronomico-mathématique, qui permet de localiser tout point par ses coordonnées et donc de construire une représentation cartographique rigoureuse. Or, si ce « mathematicorum mos », selon l'expression employée par le traducteur de Ptolémée, Iacopo Angeli da Scarperia, dans la dédicace de sa traduction latine au pape Alexandre V, est bien perçu comme la nouveauté par rapport à l'« historicorum mos » en vigueur jusque là, l'application pratique de ce nouvel outil prendra du temps et exige un savoir-faire géométrique qui dépasse le plus souvent les compétences des humanistes. Il n'en reste pas moins que ceux-ci ont eu clairement conscience, selon M. Milanesi, que la *Géographie* ptoléméenne représentait l'instrument

¹⁶ « Cum ex mea consuetudine, qua primum estate pontifex Eugenius ex urbe Florentiam concessit, meridie ad clarissimum uirum Nicolaum Nicolom, cuius domus commune doctissimorum hominum diuersorium erat, me contulissem, doctissimum ibi latinis grecisque litteris uirum offendi Carolum Aretinum et item Cosmum de Medicis, cum in hac nostra re publica egregium principem, tum optimum ac prestantissimum ciuem. Hos ego Ptolemei *Geographiam* inspicientes cum in primis, ut mos est, consalutassem, una in Nicolai biblioteca consedi [...] » (POGGIO BRACCIOLINI, *De infelicitate principum*, a cura di D. CANFORA, Roma, 1998, p. 7-8). Précisons que la discussion mise en scène dans cet ouvrage est censée se dérouler en 1434.

¹⁷ « La rinascita della geografia dell'Europa, 1350-1480 », in *Europa e Mediterraneo tra Medioevo e prima età moderna : l'osservatorio italiano*, éd. S. GENSINI, Pise, 1992, p. 35. P. Gautier Dalché résume en ces termes les cinq « nouveautés » apportées par la *Géographie* par rapport aux œuvres des cosmographes latins : « Elle donnait une *pictura* de l'habitable où chaque partie était proportionnée à l'ensemble, et fixait de manière précise la nature et la quantité des zones géographiques ; elle énumérait des coordonnées de longitude et de latitude et rendait possible de dresser des cartes régionales ; elle exposait enfin une théorie de la projection de la sphère sur une surface plane. La *Géographie* renversait de la sorte certaines opinions issues de la cosmographie latine, sur l'extension de l'œkumène, sur l'habitabilité et l'habitation effective de la région tropicale » (« L'œuvre géographique du cardinal Fillastre. Représentation du monde et perception de la carte à l'aube des découvertes », in *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, 59, 1992, p. 324-325).

qui allait permettre de maîtriser la diversité des connaissances et de soumettre la terre aux principes d'harmonie et de proportion¹⁸.

Mais il ne suffit pas de regarder vers l'aval afin de prendre l'exacte mesure de cette « redécouverte » ; il faut aussi regarder vers l'amont, comme nous y incite P. Gautier Dalché. Or « la notion d'un réseau de coordonnées était fort loin d'être une nouveauté absolue, au début du XV^e siècle », comme l'attestent en particulier les références que l'on trouve au XIII^e siècle dans l'œuvre de Roger Bacon à ce type de représentation du monde¹⁹. C'est donc davantage en terme de continuité qu'en terme de rupture qu'il convient d'expliquer l'intérêt suscité par la réapparition de l'œuvre cartographique de Ptolémée :

« Ce qu'apportait la *Géographie* de Ptolémée, ce n'était pas le principe d'un mode de représentation complètement inconnu, mais la réalisation parfaite d'un programme attendu. Il ne faut pas interpréter comme l'effet d'un seul hasard la présence de la *Géographie* dans les bagages de Manuel Chrysoloras, tout de même que sa traduction rapide : cela répondait à un besoin exprimé depuis fort longtemps²⁰. »

Quant au contenu de la *Géographie*, s'il constitue bien une source d'admiration pour les humanistes du XV^e siècle en vertu de « son caractère complet et totalisant²¹ », il n'en fait pas pour autant de Ptolémée plus qu'une autorité parmi d'autres, qui ne disqualifie nullement les auteurs précédemment utilisés, aussi bien Pline qu'Isidore de Séville.

¹⁸ « [...] il valore della *Geographia*, e la sua riconosciuta preminenza, non stanno nelle conoscenze geografiche messe a disposizione, ma nel sistema di misurazione, che permette agli studiosi di catalogare, confrontare e correggere le conoscenze geografiche stesse, sottoponendo la terra ai principi di armonia e di proporzione » (M. MILANESI, « La rinascita della geografia... », p. 53).

¹⁹ P. GAUTIER DALCHÉ, « Pour une histoire du regard géographique. Conception et usage de la carte au XV^e siècle », *Micrologus*, 4, « Il teatro della natura », 1996, p. 84.

²⁰ *Ibid.*, p. 85. Pour mieux cerner la connaissance que le Moyen Âge avait du savant alexandrin, voir P. GAUTIER DALCHÉ, « Le souvenir de la *Géographie* de Ptolémée dans le monde latin médiéval (VI^e-XIV^e siècles) », *Euphrosyne*, 27, 1999, p. 79-106.

²¹ P. GAUTIER DALCHÉ, « Pour une histoire du regard géographique... », p. 81.

Patrick Gautier Dalché n'en accorde pas moins une importance majeure à la scène d'examen cartographique décrite par Poggio au début de son *De infelicitate principum*, la première à sa connaissance dont un témoignage nous soit fourni. En fait, comme le suggèrent cette scène aussi bien que les réactions des divers humanistes italiens animés de préoccupations géographiques (Coluccio Salutati, Flavio Biondo, Pie II), le document cartographique favorise une attitude critique, est générateur de discussions. C'est finalement ce trait qui lui semble devoir être privilégié pour mieux cerner l'apport de la cartographie ptoléméenne à la représentation de l'espace géographique²².

La bibliothèque de Niccolò Niccoli, riche en volumes, parmi lesquels, dans la scène décrite par Poggio, la *Géographie* de Ptolémée est devenue le centre de l'attention de l'assemblée d'érudits qui en sont les protagonistes, nous fournit en fait une image emblématique, un reflet concentré de ce qu'est Florence en cette première moitié du XV^e siècle : elle offre un milieu particulièrement favorable à la circulation des informations, aux échanges, aux discussions, aux rencontres, autant de circonstances qui ont puissamment contribué à l'élargissement des horizons et au renouvellement du savoir géographique²³. Et si Poggio Bracciolini se réfère, aussi bien dans l'introduction du livre IV du *De uarietate*

²² Ainsi, c'est moins le contenu de la carte qui change que le regard porté sur elle : « le passage à une vision critique, et à un usage instrumental, entraîna une intellectualisation du regard porté sur la carte, devenue autonome, ayant pour but principal la représentation de l'espace géographique » (*ibid.*, p. 103).

²³ Sur ce cadre extrêmement riche qu'offre Florence au XV^e siècle, voir tout particulièrement le catalogue de l'exposition *Firenze e la scoperta dell'America. Umanesimo e geografia nel '400 fiorentino* (a cura di S. GENTILE, Firenze, 1992) qui a réuni une grande masse de documents, qu'il s'agisse de lettres, de cartes, de manuscrits, provenant pour la plupart de la bibliothèque Medicea Laurenziana, et attestant ce réseau très dense qui s'était constitué autour des préoccupations d'ordre géographique. Voir aussi l'article de S. GENTILE, « L'ambiente umanistico fiorentino e lo studio della geografia nel secolo XV », in *Amerigo Vespucci. La vita e i viaggi*, a cura di L. FORMISANO, G. FOSSI, P. GALLUZZI, S. GENTILE, R. PASIA, Firenze, 1991, p. 9-63. L'auteur indique que le principal changement qui intervint entre le XIV^e et le XV^e s. concerne avant tout la méthode : « I vari campi del sapere vennero rivisti, rimessi in discussione, con l'ausilio del testo antico letto alla luce della rinascenza filologica ». De cette attitude nouvelle, conclut Gentile, « la Firenze quattrocentesca ci offre l'esempio in assoluto più coerente » (cité par E. GARIN, dans l'introduction du catalogue *Firenze e la scoperta dell'America*, p. 12).

fortunæ que dans son *De infelicitate principum*, à ces réunions de doctes, ce n'est pas seulement pour planter le décor ou pour introduire ses réflexions que, si souvent, il prend soin d'exprimer en ayant recours à la structure dialogique. Il suffit de parcourir les *Vite* du libraire Vespasiano da Bisticci²⁴ pour mesurer combien la culture florentine de cette première moitié du XV^e siècle s'est nourrie de ces échanges et il nous semble utile de passer en revue quelques-uns des principaux protagonistes qui animent ce foyer pour dégager les fils ténus et multiples qui se tissent entre des domaines variés et concourent plus ou moins directement à l'acquisition et à la diffusion de nouvelles connaissances dans le secteur géographique.

Nombreux sont les témoignages qui montrent le rôle que jouèrent dans ces rencontres le monastère de Santa Maria degli Angeli et son hôte le plus éminent tout au long de ce demi-siècle, Ambrogio Traversari, qui y entre comme novice en 1400 et se distingue en particulier par sa connaissance du grec et son étude des textes grecs, appartenant aussi bien au domaine profane que religieux²⁵. L'ordre des Camaldules auquel appartient le couvent est lui-même étroitement lié à l'héritage grec de Byzance, ce qui l'amène à établir des contacts avec Venise, l'Italie du Sud, la Grèce, ainsi qu'avec des communautés chrétiennes des Églises orientales, celles-là même que le Concile de Ferrare-Florence, à la préparation duquel Traversari participera activement, se donnera pour tâche de réunir. Traversari, qui forma des humanistes tels que Giannozzo Manetti, Matteo Palmieri et Carlo Marsuppini, avait l'habitude d'accueillir au monastère les artistes, les notables et les lettrés de Florence pour des conversations où l'on a pu voir la préfiguration de ce que sera l'Académie platonicienne de Marsile Ficin. En tout cas, Vespasiano da Bisticci, qui mentionne à plusieurs reprises ces réunions dans ses « fiches » biographiques, n'hésite pas à y voir l'explication de l'existence de tant d'esprits remarquables en cette période :

²⁴ VESPASIANO DA BISTICCI, *Le Vite*, ed. critica con introduzione e commento di A. GRECO, Firenze, t. I (1970) et t. II (1976).

²⁵ Voir C. VASOLI, « La cultura fiorentina al tempo del Traversari », in *Ambrogio Traversari nel IV Centenario della nascita*. Atti del Convegno internazionale di Studi (Camaldoli-Firenze, 15-18 settembre 1986) a cura di G. C. GARFAGNINI, Firenze, 1988, p. 69-93.

« [...] v'andavano molti cittadini da bene e literati che aveva quella età, et sempre vi si ragionava de cose degne, et da questo seguitò che quella età ebbe molti uomini singolari²⁶. »

Parmi ceux qui fréquentaient assidûment les réunions de Santa Maria degli Angeli se trouvait Paolo dal Pozzo Toscanelli (1397-1482), savant admiré et respecté de tous aussi bien pour sa vie austère que pour l'étendue de son savoir, si l'on en croit Vespasiano²⁷. Comme le montre E. Garin dans le portrait qu'il dresse de Toscanelli²⁸, il incarne au plus haut point l'attitude humaniste dans son aptitude à exercer sa curiosité dans les domaines les plus variés. Ainsi, de 1417 à 1424, il étudie la médecine à Padoue, tout en complétant ses études par des enquêtes astrologiques et en s'intéressant aux mathématiques. Si sa passion des nombres et des mesures l'amène ensuite à côtoyer les artistes et les architectes tels que Brunelleschi²⁹, elle sert aussi ses intérêts pragmatiques puisque le savant est en même temps un homme d'affaires, surtout à partir de 1469, date de la mort de son frère Pietro, lorsqu'il prend sa relève dans la direction de la firme commerciale que la famille avait à Pise. C'est donc dans le rapport étroit qu'il établit entre la curiosité « scientifique » pour les terres lointaines et des intérêts commerciaux précis, sans cesse entretenu et renforcé aussi bien par les discussions avec les lettrés de Florence que par les entretiens avec les voyageurs et marchands de passage, qu'il faut, selon E. Garin, situer la fameuse lettre que Toscanelli adresse le 25 juin 1474 au chanoine de Lisbonne, Fernam Martins, afin de suggérer au roi du Portugal, carte à l'appui, une nouvelle route maritime vers les Indes, celle qui mettrait résolument cap à l'ouest

²⁶ *Le Vite*, t. I, p. 454.

²⁷ *Le Vite*, t. II, p. 73-76.

²⁸ E. GARIN, *Ritratti di umanisti*, Firenze, 1967 (rééd. 1973). Le portrait de Paolo dal Pozzo Toscanelli se trouve p. 41 à 67. Voir aussi G. UZIELLI, *La vita e i tempi di Paolo dal Pozzo Toscanelli*. Ricerche e studi, Roma, 1894.

²⁹ « [...] vive in un dialogo fittissimo con scienziati e tecnici, con letterati e artigiani » (GARIN, *op. cit.*, p. 60).

« per giungere ai luoghi fertilissimi d'ogni specie d'aromi et di gemme³⁰ ».

Côme de Médicis (1389-1464), lui aussi hôte assidu du couvent de Santa Maria degli Angeli³¹, apporte un soutien précieux au travail des humanistes florentins par son aide financière pour l'acquisition de manuscrits et la constitution de bibliothèques³². Lui aussi, d'autre part, comme Toscanelli, allie une curiosité intellectuelle pour des domaines très variés au souci de défendre les intérêts économiques de Florence qui, à travers Pise, s'efforce de concurrencer Venise et Gênes et a un intérêt direct dans la question des communications avec les ports de l'Orient³³.

Une autre personnalité éminente de ce cercle humaniste florentin est Niccolò Niccoli (1364-1437), dont Poggio nous a déjà révélé la fonction déterminante et au sujet duquel Vespasiano da Bisticci écrit avec humour : « In Firenze non veniva uomo di

³⁰ Cité par E. Garin, *op. cit.*, p. 65. Voir en outre ce que dit Th. Goldstein au sujet de cette lettre, qui fut retranscrite par Colomb, de sa propre main, sur la page de garde de son exemplaire de l'*Historia* de Pie II. Elle constitue, selon lui, l'aboutissement de l'évolution de la pensée géographique qui s'est opérée au cours de ces années, principalement dans le milieu florentin : « Toscanelli's letter of 1474 represented no more than an exceedingly brief summary of a long and vigorous evolution of geographic thought, whose body had taken shape in Florence more than a generation before, during the earlier part of the fifteenth century, and which had culminated at the time of the Council of Florence » (Th. GOLDSTEIN, « Geography in fifteenth-century Florence », in *Merchants and Scholars. Essays in the History of Exploration and Trade collected in memory of James Ford Bell and edited by John Parker*, University of Minnesota press, Minneapolis, 1965, p. 13).

³¹ Voici le portrait qu'en brosse Vespasiano da Bisticci : « Era molto afetonato agli uomini dotti, et conversava volentieri con tutti, et maxime con frate Ambruoso degli Agnoli [Ambrogio Traversari], con meser Lionardo d'Arezo [Leonardo Bruni], con Nicolaio Nicoli, con meser Carlo d'Arezo [Carlo Marsuppini], con meser Poggio [Bracciolini] » (*Le Vite*, t. II, p. 169).

³² Sur le rôle joué par Côme dans la constitution des bibliothèques florentines, voir ce que dit Vespasiano, bien placé pour en parler, puisqu'il fut chargé par Côme de participer à cette tâche (*Le Vite*, t. II, p. 178 et sv.). Voir aussi B. L. ULLMAN - P. A. STADTER, *The Public Library of Renaissance Florence. Niccolò Niccoli, Cosimo de' Medici and the Library of San Marco*, Padova, 1972 et A. DE LA MARE, « Cosimo and his books », dans *Cosimo « il Vecchio » de' Medici, 1389-1464. Essays in commemoration of the 600 th Anniversary of Cosimo de' Medici's Birth*, ed. by F. AMES-LEWIS, with an introduction by E. H. Gombrich, Oxford, 1992, p. 115-156.

³³ Sur la personnalité de Côme de Médicis et sur les activités commerciales de Florence au XV^e siècle, voir C.S. GUTKIND, *Cosimo de' Medici il Vecchio*, Firenze, 1982 [éd. originale, 1938].

conditione che non vicitassi Nicolaio non gli pareva avere veduto Firenze³⁴ ». Ce fils d'un riche marchand florentin avait été l'élève de Chrysoloras lorsque celui-ci était venu enseigner le grec à Florence, puis avait suivi l'enseignement de Luigi Marsilio pour la philosophie et la théologie. Tout en reconnaissant le rôle majeur joué par Pétrarque, Dante et Boccace dans la renaissance de l'Antiquité, Vespasiano n'hésite pas à désigner Niccolò comme celui « che ha resuscitate le lettere latine et greche in Firenze³⁵ ». S'il mérite la palme en ce domaine, c'est qu'il sut encourager les jeunes Florentins à l'étude des lettres, mais surtout qu'il déploya toute son énergie dans la recherche des manuscrits à travers toute l'Europe – c'est lui qui réussit à faire venir de Lübeck un exemplaire de la *Naturalis Historia* de Pline pour Côme de Médicis – et parvint à réunir à Florence un très grand nombre d'ouvrages³⁶. En outre, nombreux sont les témoignages qui attribuent à Niccolò Niccoli une extrême curiosité pour tout ce qui concerne la géographie. Citons Vespasiano :

« Aveva Nicolaio, in fra l'altre singular virtù, notitia di tutti i siti della terra, et tanta et tale, che fussi chi volessi che fussi istato in uno luogo, domandandonelo, Nicolaio sapeva ragionare meglio che colui che v'era istato. Di queste ne fece più volte la prova³⁷. »

³⁴ *Le Vite*, t. II, p. 229-230.

³⁵ *Ibid.*, p. 236.

³⁶ « I libri ch'egli aveva gli teneva più per comodità d'altri che sua, perché tutti quegli che davano opere a lettere, o greche o latine, ricorrevano a Nicolaio a catare libri, e a tutti ne prestava » (*Le Vite*, t. II, p. 227). Voir à ce sujet S. GENTILE, *Firenze e la scoperta dell'America*, scheda 50, « I testamenti del Niccoli », p. 100. Dans le premier testament qu'il rédigea, daté de 1430, Niccolò Niccoli avait désigné douze exécuteurs testamentaires afin de veiller aux destinées de sa bibliothèque, qui devait être initialement hébergée au couvent de Santa Maria degli Angeli. Parmi ces douze, citons : Côme et Laurent de Médicis, Toscanelli, Leonardo Bruni, Buoninsegni, Carlo Marsuppini, Francesco di Lapaccini et bien sûr Poggio Bracciolini. Or, comme le note Sebastiano Gentile, « è per noi importante rilevare la costituzione del gruppo degli esecutori, gran parte dei quali ritornano nelle schede di questo catalogo per i loro contributi allo studio della geografia nella Firenze quattrocentesca. Si trattava di quel gruppo di umanisti e di notabili cittadini che era solito riunirsi quotidianamente al monastero degli Angeli... » (*ibid.*). A la mort de Niccoli, sa bibliothèque devint en fait la propriété de Côme de Médicis et les deux, celle de Niccoli et celle de Côme, confluerent dans la bibliothèque de Saint-Marc (cf. l'ouvrage de B. L. Ullman et P. A. Stadter cité dans la note 32).

³⁷ *Le Vite*, t. II, p. 233-234. C'est d'ailleurs à Niccolò Niccoli que Cristoforo Buondelmonti dédie sa *Descriptio insule Creta* (1417).

C'est en des termes similaires que Poggio Bracciolini vante les compétences géographiques de son ami dans son oraison funèbre :

« Cosmographiæ adeo operam dederat ut toto orbe terrarum singulas prouincias, urbes, situs, loca, tractus denique omnes melius nosset quam ii qui in eis diutius habitassent³⁸. »

Afin d'achever de brosser ce cadre offert par Florence en cette première moitié du XV^e siècle et de mettre en évidence la place de choix réservée à la géographie, il faut évoquer aussi le travail qui est accompli dans le domaine de la cartographie. Selon Roberto Almagià, c'est aux Florentins que le cardinal français Guillaume Fillastre, passionné de Ptolémée et qui a acquis un exemplaire de sa *Géographie* dès 1417, s'adresse dix ans plus tard afin d'obtenir des cartes³⁹. Le manuscrit grec que Chrysoloras avait apporté à Florence dans les dernières années du XIV^e siècle était en effet pourvu de vingt-sept cartes, mais la traduction en latin faite par Jacopo Angeli da Scarperia ne concernait que le texte, comme le précise Vespasiano da Bisticci : il était donc nécessaire de reproduire les cartes et de traduire les toponymes du grec au latin. C'est à cette tâche que s'attellent deux Florentins : Francesco di Lapaccini, neveu de Niccolò Niccoli, et Domenico di Buoninsegni⁴⁰. Progressivement, la reproduction de ces cartes

³⁸ Cité par S. GENTILE, *Firenze e la scoperta dell'America*, p. 102. Notons par ailleurs que Vespasiano da Bisticci mentionne, parmi les biens possédés par Niccolò Niccoli, outre sa collection d'objets antiques, « uno bellissimo universale, dove erano tutti i siti della terra » (*Le Vite*, t. II, p. 240), qui pourrait bien être, selon S. Gentile, l'exemplaire de l'œuvre de Ptolémée dont parle Poggio Bracciolini dans son *De infelicitate principum* (*Firenze e la scoperta dell'America*, p. 102).

³⁹ R. ALMAGIÀ, *Il primato di Firenze negli studi geografici durante i secoli XV e XVI*. Atti della Società italiana per il progresso delle Scienze (XVIII Riunione, Firenze, 1929). Reproduction de l'article sous forme de tiré à part (Società di Studi geografici di Firenze, 1963), p. 7-9. Au sujet de ce « passionné de géographie », de ses rapports avec le milieu florentin et de ses conceptions géographiques, voir l'article déjà cité de P. GAUTIER DALCHÉ, « L'œuvre géographique du cardinal Fillastre... ».

⁴⁰ Voir *Le Vite*, t. II, p. 375-376 pour la *Vie* de Francesco di Lapaccini et p. 405-408 pour la *Vie* de Domenico di Buoninsegni. Vespasiano précise que le second transforme bientôt cette activité en un métier vrai et propre qui lui permet de subvenir parfaitement à ses besoins : « [...] e scrivevale [le *Cosmografie*] di sua mano, e faceva la pitura e ogni cosa, ed avevano sì grande conditioni, che finite subito l'aveva venduto » (*ibid.*, p. 407).

s'accompagna de corrections puis de profonds remaniements, et là encore les ateliers florentins jouèrent un rôle déterminant dans la deuxième moitié du XV^e siècle et au tout début du XVI^e avec le travail de Piero del Massaio, de Nicolaus Germanus (qui s'installe à Florence en 1466), de Henricus Martellus Germanus et de Francesco Rosselli⁴¹.

On voit donc comment, grâce aux rencontres coutumières d'un certain nombre de personnalités hors pair ayant à la fois des curiosités très variées, des goûts communs et des intérêts qui pouvaient être aussi bien d'ordre théorique que pratique, grâce à l'intense circulation de manuscrits qui mettait à la disposition d'un plus grand nombre les textes anciens, grâce aussi aux préoccupations de nature strictement économique et au désir de participer activement au commerce des produits orientaux, Florence a pu devenir « il centro principale di studi geografici della latinità⁴² ». Ce mouvement connaît son moment le plus intense lorsque le Concile de l'Union, qui avait pour but de réunifier toutes les communautés chrétiennes séparées (les Arméniens, les Coptes, les Chaldéens, les Syriens...), se déplace de Ferrare, où il était initialement prévu, à Florence, en 1439 :

« Invero, durante i mesi del Concilio, Firenze fu come non mai il centro della cultura umanistica italiana, la città che accolse i maggiori intellettuali italiani del secolo, impegnati in un fecondo colloquio con i maestri di Costantinopoli e nella ricerca di una comune identità culturale e religiosa...⁴³ »

C'est en tout cas lors de ce concile que Poggio rencontrera les voyageurs qui lui fourniront les informations sur les terres loin-

⁴¹ Voir M. MILANESI, « La *Geografia* di Claudio Tolomeo nel Rinascimento », in *Imago mundi et Italiae. La versione del mondo e la scoperta dell'Italia nella cartografia antica*, éd. L. LAGO, I, Trieste, 1992, p. 98.

⁴² M. MILANESI, *ibid.*, p. 98. On peut en outre citer, parmi ceux qui participent aux réunions de Santa Maria degli Angeli, Filippo Ugolino Pieruzzi, qui fut le maître de Giorgio Antonio Vespucci, oncle et protecteur d'Amerigo Vespucci. Cf. *Amerigo Vespucci*, a cura di I. LUZZANA CARACI, Roma, 1999, t. II, en particulier p. 406-408.

⁴³ C. VASOLI, « La cultura fiorentina al tempo del Traversari », in *Ambrogio Traversari...*, p. 92. Sur le concile de Ferrare-Florence, voir J. GILL, *Il concilio di Firenze*. Trad. A. O. Battaglini, Firenze, 1967 (éd. originale, 1959).

taines qui constituent le contenu du livre IV du *De uarietate fortunæ* : le marchand Niccolò de' Conti, un nestorien venu de l'« Inde supérieure » et un groupe d'Éthiopiens.

Quelle position occupe Poggio Bracciolini par rapport au groupe de lettrés et de notabilités dont nous venons de souligner le rôle ? S'il entretient une relation étroite avec plusieurs de ses membres, tout particulièrement Niccolò Niccoli, il est clair qu'il n'est pas un de ceux qui assistent régulièrement à leurs réunions puisqu'il n'a séjourné qu'épisodiquement à Florence⁴⁴. Ses études (à partir de 1398) l'ont d'abord mis en contact avec Coluccio Salutati et Leonardo Bruni et, comme Niccoli, il a eu pour maître Chrysoloras dans l'enseignement du grec et du latin. Mais, grâce à l'entremise de Salutati, il part s'installer à Rome en 1403, d'abord comme secrétaire du cardinal Landolfo Maramaldo, puis comme « scrittore » à la Curie. Il suit dans leurs déplacements les divers papes qui se succèdent : Boniface IX, Innocent VII, Grégoire XII, Alexandre V et Jean XXIII. Ce dernier le promeut secrétaire apostolique. De 1415 à 1417, il se trouve à Constance pour le concile. Il passe ensuite cinq années en Angleterre, invité par l'évêque de Winchester, Henry de Beaufort. Il revient à Rome au début de 1423 pour remplir la charge de secrétaire apostolique que lui offre Martin V et qu'il conserve sous Eugène IV. Les séjours que fait ce dernier à Florence, en particulier lorsqu'il est chassé de Rome en 1434⁴⁵, amènent Poggio à retrouver l'atmosphère familière de cette ville, mais ce n'est qu'en 1453 qu'il s'y établit durablement, après avoir accepté la charge de chancelier qu'il conservera jusqu'en 1458, un an avant de mourir.

Malgré l'éloignement géographique, Poggio Bracciolini a toujours maintenu des contacts très étroits avec ses amis de Florence, comme l'atteste le recueil épistolaire édité par H. Harth⁴⁶. Ses déplacements en Europe, en Allemagne puis en Angleterre, lui ont permis de prendre part on ne peut plus activement à la recherche des manuscrits qu'eux-mêmes, et tout spécialement

⁴⁴ Pour la biographie de Poggio Bracciolini, voir le *Dizionario biografico degli Italiani*, XIII (1971), p. 640-46 (notice de A. PETRUCCI, bibliographie de E. BIGI et A. PETRUCCI).

⁴⁵ Cf. P. SARTORELLI, *Eugenio IV nel vortice di eventi drammatici*, Città del Vaticano, 1990.

⁴⁶ Niccolò Niccoli demeure le destinataire privilégié : tout le premier volume des trois que publie H. Harth pour présenter la correspondance de Poggio est consacré aux lettres que Poggio lui a adressées, soit une centaine.

Niccolò Niccoli, orchestraient depuis la capitale de la Toscane : il est, pour ainsi dire, leur fer de lance. Cependant, force est de constater chez lui un intérêt pour la géographie plus limité que chez certains de ses amis. Son œuvre est avant tout historico-morale et d'ailleurs, tout en étant bien conscient de la grande valeur des informations qu'il a pu rassembler auprès des voyageurs qu'il a rencontrés, Poggio ne songe à aucun moment à en tirer un traité historico-géographique mais se contente, comme le note M. Pastore Stocchi, d'utiliser ce matériau pour constituer le livre IV de son *De uarietate fortunæ* afin d'élargir à l'Asie le « théâtre du monde » dominé par la toute-puissance de la fortune⁴⁷.

Avant de considérer la façon dont Poggio Bracciolini insère la relation de Niccolò de' Conti dans son œuvre et le mode d'exposition qu'il choisit pour livrer la somme d'informations qu'il obtient de lui, il convient de nous intéresser au voyageur. Nous n'avons que fort peu de renseignements sur sa vie, hormis ceux qu'il nous livre dans son compte rendu. Mais l'individu nous importe moins que son statut : c'est un marchand. Dans une telle perspective, il est essentiel de situer ce personnage dans l'histoire des voyages en Orient de la fin du Moyen Âge au début de l'ère moderne et de préciser le contexte économique et politique de l'Asie entre la fin du XIII^e et le début du XVI^e siècle. Pour brosser cette histoire à grands traits, nous passerons en revue les quelques voyageurs qui nous ont laissé des relations, ce qui nous permettra de présenter les auteurs des textes que nous avons sans cesse utilisés dans nos notes afin d'éclairer, de comparer, de vérifier les informations fournies par Conti.

⁴⁷ « Proprio come aveva avvertito Petrarca sulla cima del monte Ventoux, l'espandersi degli orizzonti geografici, l'incremento delle conoscenze sul mondo fisico non sembrano aver senso per se stessi se non sono in certo modo interiorizzati e trasvalutati quali occasioni di verifica per la natura morale e il destino umano » (M. PASTORE STOCCHI, « La cultura geografica dell'umanesimo », in *Optima Hereditas. Sapienza giuridica romana e conoscenza dell'ecumene*, a cura di G. PUGLIESE CARRATELLI, Milano, 1992, p. 575). Significatif à cet égard est déjà le choix qu'il fait dans son *De infelicitate principum* de lancer la discussion sur le sort des princes de ce monde en prenant pour point de départ la scène où ses amis examinent la *Géographie* de Ptolémée.

3. Voyageurs en Orient

Le témoignage de Niccolò de' Conti sur le périple qu'il a accompli dans l'océan Indien est particulièrement intéressant car il se situe à la charnière de deux époques, celle qui, grâce à la constitution de l'Empire mongol, a permis une ouverture de l'Extrême-Orient aux voyageurs occidentaux, et celle qui verra les Portugais rejoindre la péninsule indienne en contournant l'Afrique par le cap de Bonne Espérance, puis s'établir en Asie du Sud-Est afin d'achever de conquérir le marché aux épices.

Considérons la première période. C'est par voie terrestre que les premiers « Latins » s'étaient rendus dans la lointaine Mongolie vers le milieu du XIII^e siècle afin de sonder les intentions des puissants Mongols dont les incursions jusqu'aux portes de l'Europe avaient suscité la plus grande frayeur⁴⁸. En revanche, si Marco Polo emprunte lui aussi la voie terrestre pour se rendre dans le royaume du Grand Khan Koubilaï, son retour (1292-95) s'effectuera par la voie maritime, à bord d'une puissante jonque chinoise sur laquelle il s'embarque à Zayton, ce qui lui permettra de passer à Sumatra et de longer la côte occidentale de l'Inde avant de rejoindre Ormuz et la Perse⁴⁹. Les relations qui vont alors se nouer entre Rome et la Chine grâce à la tolérance religieuse pratiquée par les empereurs mongols, et d'abord par Koubilaï, permettent la création de l'archevêché de Khanbaliq, dont le premier titulaire, Giovanni di Montecorvino, rejoint le siège à la fin de 1293,

⁴⁸ Voir en particulier GIOVANNI DI PIAN DI CARPINE, *Storia dei Mongoli*, a cura di P. Daffinà, C. Leonardi, M. C. Lungarotti, E. Menestò, L. Petech, Spoleto, 1989, et GUILLAUME DE RUBROUCK, *Voyage dans l'empire mongol*, trad. et comm. de Cl. et R. Kappler, Paris, 1985. Je me permets de renvoyer en outre à mon ouvrage : *Sur les routes de l'empire mongol. Ordre et rhétorique des relations de voyage aux XIII^e et XIV^e siècles*, Paris, 1994.

⁴⁹ MARCO POLO, *Le divisament dou monde*, a cura di G. RONCHI, Milano, 1982. Sa description du monde ne recoupant que partiellement l'itinéraire qu'il a suivi et le débordant sans cesse, le « livre de l'Inde », dernière partie de son ouvrage, lui permet en outre de livrer beaucoup d'informations obtenues par ouï-dire, sur le Japon (« Cipangu »), le Vietnam (« Cianba »), la Grande Java (qu'il distingue de « Java la menor », c'est-à-dire de Sumatra, et qui renvoie, selon les commentateurs, soit à Bornéo, soit à Java), Ceylan et les côtes orientale et occidentale de la péninsule indienne.

après être passé par l'Inde du Sud⁵⁰. C'est dans le prolongement de la mise en place de cette hiérarchie épiscopale qu'il faut situer les voyages des Franciscains ou des Dominicains dont nous avons gardé des relations ou des lettres : Jourdain Cathala de Séverac⁵¹, Odoric de Pordenone⁵², et Giovanni da Marignolli⁵³.

La fin de la domination des Mongols sur la Chine et l'avènement de la dynastie Ming (1368) correspondent à la fermeture du pays aux étrangers (mais non à un déclin des relations commerciales de la Chine vers l'Asie du Sud-Est et l'Inde⁵⁴). En outre, même si nous manquons de textes laissés par les voyageurs, nous savons que des marchands italiens avaient pu accompagner les missionnaires⁵⁵, et si la Chine leur est dorénavant fermée, ils pouvaient fort bien, comme le fera Conti, passer du Moyen-Orient

⁵⁰ GIOVANNI DI MONTECORVINO, Lettre d'Inde (1292 ou 93) traduite en italien au XIV^e s., ainsi que deux lettres de Chine (1305 et 1306), in *Sinica Franciscana*, éd. A. VAN DEN WYNGAERT, t. I, Firenze, 1929, p. 340-355. Au sujet de ces voyageurs missionnaires, voir J. RICHARD, *La papauté et les missions d'Orient au Moyen Âge (XIII^e-XV^e siècles)*, Rome, 1977.

⁵¹ Le cas de Jourdain est particulier en ce que ce Dominicain faisait initialement partie d'une mission qui devait se rendre en Chine, mais, arrivés à Thana au début de 1321, ses quatre compagnons, tous franciscains, périrent martyres des Musulmans. Jourdain décida alors de se consacrer au service des Chrétiens indigènes ; il gagna Quilon, sur la côte du Malabar, qui fut élevé au rang d'évêché par Jean XXII en 1329 (voir J. RICHARD, *op. cit.*, p. 190-192). Sa relation « *Mirabilia descripta* », éd. Coquebert de Montbret, se trouve dans le *Recueil de voyages et de mémoires de la Société de Géographie*, t. IV, Paris, 1839, p. 37-64 (pour la trad. française, voir « *Merveilles décrites* », dans *Les Merveilles de l'Asie*, éd. H. CORDIER, Paris, 1924, p. 47-101).

⁵² Le franciscain Odoric voyage entre 1320 et 1330 en Inde d'abord, puis en Chine (*Relatio*, riproduzione del testo pubblicato da T. DOMENICHELLI in 1881, Pordenone, 1982).

⁵³ Il est un des derniers missionnaires envoyés en Chine avant que les Mongols n'en soient chassés : il part en 1338 et revient en 1353. Voir *Sinica Franciscana*, éd. VAN DEN WYNGAERT, t. I, p. 524-560, où sont donnés les extraits de sa chronique qui se réfèrent à son voyage en Inde et en Chine.

⁵⁴ Cf. en particulier la série des expéditions entreprises au début du XV^e siècle (entre 1405-1433) par l'amiral Zheng He (Chang Ho) à travers l'océan Indien jusqu'aux côtes de l'Afrique. Voir à ce sujet M. N. PEARSON, « The Portuguese in India », in *The New Cambridge History of India*, I, 1, Cambridge - New-York - Port Chester - Melbourne - Sidney, 1987 (rééd. 1990), p. 12, et J. GERNET, *Le monde chinois*, Paris 1972 (rééd. 1990), p. 346-351.

⁵⁵ C'est, entre autres, le cas du marchand Pietro de Lucalongo qui accompagne Giovanni de Montecorvino à Khanbaliq (J. RICHARD, *op. cit.*, p. 145-46).

au golfe Persique et de là gagner les côtes de l'Inde, voire pousser plus loin jusqu'au Bengale ou à Sumatra⁵⁶.

Sans doute l'océan Indien est-il devenu « mare islamicum » au point que le marocain Ibn Battûta, qui longe la côte occidentale de l'Inde, séjourne aux Maldives, s'arrête à Sumatra, donne toujours l'impression d'être un peu « chez lui » tant il lui est possible de retrouver chaque fois des communautés de coreligionnaires qui lui accordent le plus souvent une bienveillante et généreuse hospitalité⁵⁷. Toutefois, comme le notent G. Bouchon et D. Lombard, au XIV^e comme au XV^e siècle, il n'y a pas d'unité politique des côtes de l'océan Indien, mais plutôt une série de ports autonomes :

« Either the ports and their territory formed independent kingdoms (Hormuz, Kilwa, Malacca), or the merchants communities there had complete freedom in the oceanic trade (India-Malay world). Due to natural obstacles and the poor state of the land routes, these maritime cities often had closer links with each other than with the centres of power in the states of which they formed a part⁵⁸. »

Entre 1400 et 1404, deux sultanats émergent, celui de Gujarat dont les princes abandonnent leur allégeance au sultanat de Delhi et celui de Malacca dont le raja se convertit à l'Islam : ces deux lieux vont focaliser la majorité des échanges de l'océan Indien jusqu'à l'arrivée des Portugais⁵⁹. Mais les agents de ces échanges,

⁵⁶ Sur les marchands occidentaux en Orient, voir L. PETECH, « Les marchands italiens dans l'empire mongol », *Journal Asiatique*, 250, 1962, p. 549-574 ; R. S. LOPEZ, « Venezia e le grandi linee dell'espansione commerciale nel secolo XIII », in *La civiltà veneziana del secolo di Marco Polo*, Florence, 1955, p. 39-82, et « Nuove luci sugli Italiani in Estremo Oriente prima di Colombo », in *Studi colombiani*, III, 1952, p. 337-398 ; M. BALARD, « Les Génois en Asie centrale et en Extrême-Orient au XIV^e siècle : un cas exceptionnel », in *Economies et sociétés au Moyen Âge* (Mélanges Ed. Perroy), Paris, 1973, p. 681-689.

⁵⁷ IBN BATTÛTA, « Voyages et périples », in *Voyageurs arabes*, traduction et notes de P. CHARLES-DOMINIQUE, Paris, 1995.

⁵⁸ G. BOUCHON et D. LOMBARD, « The Indian Ocean in the Fifteenth Century », in *India and the Indian Ocean, 1500-1800*, edited by A. D. GUPTA and M. N. PEARSON, Calcutta - Oxford University Press - Delhi - Bombay - Madras, 1987, p. 48-49.

⁵⁹ Voir G. BOUCHON, « Trade in the Indian Ocean at the dawn of the sixteenth century », in *Merchants, Companies and Trade. Europe and Asia in the Early Modern Era*, ed. by S. CHAUDURY and M. MORINEAU, Cambridge, 1999, p. 42.

qui vont réussir à tisser un réseau commercial particulièrement dense et efficace, sont des communautés de marchands, au premier rang desquels les Gujaratis, qui sont des Indiens musulmans ayant pour port d'attache Cambay, dont les deux bras, comme le dira le Portugais Tomé Pires par une image pittoresque et suggestive, s'étendent à l'ouest jusqu'à Aden et à l'est jusqu'à Malacca⁶⁰. On trouve aussi les marchands du Malabar (les « *mappila* », arabes mariés à des indiennes, ou les « *pardesi* », musulmans de l'extérieur) et les Bengalis (qui sont puissants à Sumatra, à Pegu, à Ceylan et aux Maldives). Les Hindous participent aussi aux activités commerciales : les Brahmanes et les Banians, experts dans les transactions bancaires et le commerce des pierres précieuses, les Tamouls (actifs au Coromandel, mais aussi au Kerala où ils s'occupent du marché des changes, et à Malacca). A tous ceux-là s'ajoutent quelques gros marchands venant du Moyen Orient (mer Rouge, Hadramaut), des commerçants persans, puissants dans les ports du Gujarat, de Sumatra et du Bengale, et même si les bateaux chinois cessent, à partir de 1433, de fréquenter la partie occidentale de l'océan Indien, on les trouve en grand nombre à Malacca, où ils apportent en particulier la soie et la vaisselle de porcelaine et viennent chercher les produits en provenance de l'Europe, de l'Afrique et de l'Inde⁶¹.

Le partage des routes maritimes et des circuits commerciaux entre ces diverses communautés était à la fois bien établi et

⁶⁰ « [...] Cambaia manda duoi bracci con le navigazion principali, cioè il dritto che afferira Adem, e con l'altro Malaca; e gli altri luoghi sono di manco conto » (in RAMUSIO, *Navigazioni e viaggi*, a cura di M. MILANESI, Torino, 1979, t. II, p. 734).

⁶¹ Sur les produits échangés et les principaux circuits de marchandises, voir G. BOUCHON, « Trade in the Indian Ocean... », p. 43-46. Ailleurs, G. Bouchon retrace le voyage typique accompli par les marchands gujaratis : « Certains navires de Cambaye, chargés de textiles du Gujarat, mais aussi d'opium, de cuivre, de mercure et de vermillon, partaient chaque année en Mai pour Malacca, où ils jetaient l'ancre à la fin de juin. Ils troquaient alors une partie de leur cargaison contre les soieries et les porcelaines de Chine et quelques épices de l'Insulinde. Une expédition organisée à Sumatra leur permettait de se procurer du poivre. De Septembre à Mars, ils négociaient le tout dans les ports de Pegou et de Tenasserim contre le riz, la laque, les parfums, les rubis. Une escale à Pedir ou à Pasai leur fournissait à nouveau du poivre, celui-là destiné aux marchés d'Occident. Puis ils faisaient voile en hâte vers les Maldives où ils hivernaient durant la mousson... » (*Mare luso-indicum*, 3, 1976, p. 197).

pacifique, faisant, selon M. N. Pearson, de l'océan Indien aux alentours de 1500 « *a mare liberum* where no state tried to control maritime matters⁶² ». On comprend que des marchands occidentaux aient pu s'introduire assez facilement dans cette chaîne pour commercer pour leur propre compte, comme le fera Niccolò de' Conti, à la condition toutefois de se glisser au sein d'une de ces communautés : c'est bien ce que ce voyageur nous laisse entendre lorsqu'il indique qu'il a d'abord appris l'arabe à Damas, mais surtout qu'il a profité de son séjour à Qalhat pour apprendre le persan et adopter l'habit persan, qu'il n'a pas quitté ensuite pendant tous ses voyages. Quoiqu'il ne précise pas si l'alliance conclue là avec des marchands « perses et maures » vaut pour tout son périple, on peut du moins penser que son « identité persane » lui aura permis d'entretenir avec cette communauté des liens privilégiés qui faciliteront chaque fois ses déplacements.

Cette situation est à rapprocher de celle d'autres marchands voyageant à cette époque et dont nous avons conservé les relations. D'abord, le russe Athanase Nikitine : parti sans doute en 1466 pour la Perse qu'il parcourt afin de visiter ses divers marchés, il s'embarque en 1469 à Ormuz pour l'Inde, où il reste jusqu'en 1472, exerçant ses activités commerciales – sans doute dans le négoce des pierres précieuses – sur les marchés du royaume bahmanide, où il se présente sous le nom musulman de « Khojâ Yousouf Khorâsânî »⁶³.

⁶² « The Portuguese in India... », p. 29. C'est justement ce qui va changer radicalement avec l'arrivée des Portugais : « The Portuguese have the dubious distinction of being the people who introduced politics into the Ocean » (*ibid.*). Le marchand florentin Giovanni da Empoli nous fournit un excellent témoignage de ce bouleversement dans ses lettres (publiées par A. BAUSANI, *Lettera di Giovanni da Empoli*, Roma, 1970 et par M. SPALLANZANI, *Giovanni da Empoli, mercante navigatore fiorentino*, Firenze, 1984).

⁶³ A. NIKITINE, *Le voyage au-delà des trois mers* (intro., trad. et notes de Ch. MALAMOUD), Paris, 1982, p. 39. Le périple de Nikitine est original en ce qu'il voyage essentiellement à l'intérieur de l'Inde et dans le royaume bahmanide, créé en 1347 par un des anciens généraux du sultan de Delhi Muhammad bin Tughluk (1325-1351). Les premières vagues des conquérants musulmans de l'Inde étaient originaires d'Iran, d'Afghanistan et d'Asie centrale, de sorte que ces royaumes avaient l'habitude de prendre comme administrateurs et chefs militaires des musulmans de ces régions : « le terme Khorâsânî finit par désigner tout musulman étranger revêtu de quelque charge ou pouvoir dans les royaumes musulmans de l'Inde » (*ibid.*, p. 69, n. 22). D'où le nom que s'attribue Nikitine. Sur la crise d'identité que connaît le voyageur par sa seule fréquentation des Musulmans et des Hindous, voir le commentaire de N. TROUBETZKOY, p. 79-106 de cet ouvrage.

Nous disposons d'une autre relation de voyage, brève mais relativement détaillée, et qui rend compte d'un trajet assez proche de celui de Niccolò de' Conti, bien qu'il soit accompli en sens inverse, le voyageur partant d'Égypte pour revenir par la Perse et la Syrie : c'est celle du marchand génois Girolamo da Santo Stefano⁶⁴. Parti de Gênes en 1491 avec son compagnon Girolamo Adorno (qui mourra en cours de route), il se rend d'abord à Alexandrie, puis au Caire, remonte le Nil jusqu'à Kaneh, puis par voie terrestre « cum una caravana de mori⁶⁵ », il rejoint la mer Rouge à Kossair et là s'embarque sur « una nave [...] cusita e contixta cum corde e vele de palme » jusqu'à Aden *via* Suakim. D'Aden, il gagne Calicut à bord d'un bateau plus gros, « cusita cum corde e vele de cotonina, senza coperta alcuna⁶⁶ ». Il s'agit probablement de bateaux indiens, dont Marco Polo nous fournit une description très proche lorsqu'il présente Ormuz où il pourrait être passé lors de son voyage aller, avant de rebrousser chemin pour rejoindre la Chine par voie de terre⁶⁷. De Calicut, Girolamo gagne Quilon, puis Ceylan, la côte du Coromandel, Pegu, Sumatra et revient à Cambay, avant de gagner Ormuz. Or, quoique ces navigations successives ne se fassent pas toujours sur le même bateau, il précise à plusieurs reprises qu'il est fait « al modo di sopra » : on peut supposer que le Génois s'est associé à des marchands gujaratis afin d'accomplir son périple dans l'océan Indien. C'est ensuite en compagnie de marchands persans que d'Ormuz, par voie de terre, il parvient à Tabriz avant de gagner Alep et Damas.

⁶⁴ Nous utilisons l'édition de M. LONGHENA, dont le texte se trouve en appendice à sa traduction de la relation de Conti, *Viaggi in Persia, India e Giava di Nicolò de' Conti, Girolamo Adorno e Girolamo da Santo Stefano*, Milano, 1929, p. 131-146.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 133.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 135.

⁶⁷ « Lor nes [...] ne sunt clavee con agu de fer, mes sunt cuisie de fil que se fait de la scorce de les nocces d'Indie : car il la font macerer et devient come sette de crine de chevas ; puis en font fil et ensi cusent les nes et ne se gaste por l'eive sause de la mer, mes hi dure aseç. Les nes ont un arbres et une voilles et un timon et ne unt cuverte » (*Divisament*, p. 348). Selon certains, c'est justement pour ne pas avoir eu confiance en la sûreté de tels bateaux que Marco Polo aurait préféré poursuivre son chemin par voie de terre, après avoir fait le crochet par Ormuz.

Quant à la curieuse relation de Lodovico de Varthema qui avait remporté un vif succès lors de sa parution, on peut dire qu'elle clôt cette époque charnière ou plutôt qu'elle illustre la transition qui va s'opérer avec l'arrivée des Portugais en Inde et dans l'océan Indien⁶⁸. Sans doute originaire de Bologne, ce voyageur au statut ambigu - il prétend voyager poussé par la curiosité de « vedere la diversità delle monarchie mundane⁶⁹ » - part d'abord de Venise (en 1500) pour Alexandrie, puis rejoint Damas où, comme Conti, il séjourne quelques mois « per imparare la lingua moresca⁷⁰ ». Là, il s'habille en « mamelouk » afin de s'intégrer à la caravane des pèlerins pour La Mecque et de visiter les lieux saints de l'Islam. A Aden, reconnu comme chrétien, il est emprisonné, réussit à s'enfuir et gagne la Perse, où il retrouve un marchand persan rencontré précédemment et c'est avec lui qu'il s'embarque à Ormuz pour « cercare lo mondo⁷¹ » : il visite les côtes occidentale et orientale de l'Inde, passe à Ceylan, se rend à Tenasserim, Pegu, Malacca, Sumatra, Java, et comme son compagnon désire accroître ses gains en atteignant les îles d'où sont originaires la noix de muscade et le girofle, ils vont aux Moluques - Varthema serait ainsi le premier européen à mettre le pied dans ces îles dont Niccolò de' Conti parle encore de façon vague. Lorsque Varthema regagne Calicut, il arrive au beau milieu de la guerre que livre Francisco de Almeida au « Samorin » (1506)⁷². Il préfère alors abandonner l'identité de « sancto moro » qu'il avait revêtue jusque là, rejoint les Portugais et combat dans leurs rangs, ce qui lui vaut d'être nommé chevalier par le roi de Portugal, et c'est par la toute nouvelle route du cap de Bonne Espérance qu'il regagne l'Europe⁷³.

⁶⁸ *Itinerario di Ludovico de Varthema Bolognese nello Egipto, nella Surria, nella Arabia Deserta e Felice, nella Persia, nella India et nella Etiopia*. A cura di P. GIUDICI, Milano, 1928.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 81.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 85.

⁷¹ *Ibid.*, p. 175.

⁷² Le « Samorin » : nom par lequel était désigné le raja de Calicut.

⁷³ Marino Sanuto, dans ses *Diarii*, note son retour à Venise en novembre 1508 et indique que le voyageur fut reçu par le Collège de la Seigneurie : « Referì molte cosse di quella parte, adeo tutti rimasero stupiti di li ritti e costumi de India. Et per collegio li fo donato ducati 25 per il suo referir » (cité par P. Giudici dans son introduction à l'*Itinerario*, p. 33).

Ainsi, parti sous le vêtement arabe, Varthema revient en faisant alliance avec les Portugais⁷⁴. Son itinéraire aller puis retour reflète on ne peut plus clairement le changement de domination qui est alors en train de s'opérer quant à la maîtrise de l'océan Indien et de ses voies commerciales.

Autre témoin direct de ce bouleversement : le jeune marchand florentin Giovanni da Empoli, envoyé en Inde comme agent de la compagnie Gualteroti et Frescobaldi, une première fois en 1503, puis une deuxième fois en 1510. C'est au cours de ce second voyage que Giovanni est entraîné bien malgré lui dans la guerre livrée par les Portugais pour s'installer au Malabar et commandée alors par Afonso de Albuquerque, désireux d'utiliser les navires en provenance de Lisbonne, d'abord pour reprendre Goa, puis pour conquérir Malacca (juin 1511), entreprises auxquelles Giovanni est contraint de prendre part. Le troisième voyage accompli par Giovanni, qui part en 1515 sur un des navires commandés par Lopo Soares de Albergaria, a un but encore plus lointain : la Chine. Mais après avoir perdu à Sumatra toutes ses marchandises dans l'incendie du bateau où il se trouvait, le jeune Florentin, qui avait racheté du poivre afin de le vendre aux Chinois, meurt dans le port de Canton en octobre 1517, victime d'une épidémie.

Les voyages de Giovanni da Empoli illustrent l'association étroite que nouent alors les banquiers et commerçants florentins avec les chefs militaires qu'envoie le Portugal à la conquête des places commerciales de l'océan Indien, mais ses aventures témoignent aussi du décalage profond qui existe entre, d'un côté, l'intérêt strictement mercantile de ces agents commerciaux, dont le seul but est d'accroître les bénéfices de leur compagnie, et, de l'autre, l'ambition politico-militaire des Portugais, qui recourent à la force afin d'éliminer les concurrents et s'empressent d'installer des

⁷⁴ Les précisions données par Varthema sur son voyage retour nous renseignent sur les relations étroites nouées entre les Portugais et les armateurs italiens : le bateau, le « San Vincenzo », appartenait au Florentin Bartolomeo Marchionni et il était chargé d'épices de toutes sortes.

forteresses dans tous les endroits stratégiques qu'ils investissent pour y exercer durablement leur pouvoir⁷⁵.

Dans ces mêmes années, un autre Florentin nous apporte son témoignage sur les entreprises portugaises en Inde, Pietro Corsali⁷⁶. Il voyage sur l'un des bateaux de la flotte commandée par Lopo Soares de Albergaria, partie de Lisbonne en 1515, celle-là même où Giovanni da Empoli s'embarque pour son troisième et dernier voyage⁷⁷, mais Pietro n'est pas un marchand, sa mission est de nature diplomatique : il a été chargé par le pape Léon X de porter une lettre au souverain d'Éthiopie. Avant d'y parvenir (en 1517 seulement : les Portugais ne semblent pas pressés de l'y conduire), Corsali séjourne en Inde, assiste à la guerre conduite par Lopo Soares contre le sultan d'Égypte dans la mer Rouge, puis décide d'aller visiter Ormuz avant de revenir en Inde. Dans ses deux lettres, l'une écrite de Cochin en 1516 à Julien de Médicis, la seconde rédigée entre la fin 1517 et le début 1518 à l'adresse de Laurent de Médicis, c'est avant tout l'homme lettré qui apparaît : s'émerveillant devant les étoiles du ciel austral qu'il découvre sur la route du cap de Bonne Espérance, évoquant la beauté des temples hindous et de leurs sculptures – dont il promet à son destinataire de lui envoyer un fragment –, mais surtout désireux de donner une idée géographique de l'Inde la plus exacte possible, en confrontant les lieux avec ceux qu'avait énumérés Ptolémée : il s'efforce d'indiquer les équivalences entre toponymes anciens et toponymes modernes, n'hésitant pas à relever les erreurs de

⁷⁵ Voir en particulier la lettre que Giovanni écrit à son père en 1514 (éd. Bausani) où il raconte comment Albuquerque les contraint à participer à la construction d'une forteresse à Goa ou à s'emparer des navires chargés de marchandises qu'ils croisent lorsqu'ils vont à Malacca. Le Florentin d'ailleurs ne cache pas la vive antipathie qu'il ressent pour Albuquerque. Sur les relations entre Italiens et Portugais, voir P. BAROZZI, « Esploratori, mercanti e religiosi in Oriente nel Medioevo », in *Optima Hereditas*, p. 431-32 et C. M. RADULET, « La filière italienne », in *Lisbonne hors les murs (1415-1580). L'invention du monde par les navigateurs portugais*, Paris, 1995, p. 118-127.

⁷⁶ Ses deux longues lettres (1516 et 1517-18) sont publiées par Ramusio, *Navigazioni e viaggi*, t. II, p. 3-74.

⁷⁷ Il connaît d'ailleurs son compatriote, qu'il évoque dans sa première lettre, au moment où il parle de Sumatra : « ...nella quale quest'anno va fattor Giovanni da Empoli nostro Fiorentino » (*ibid.*, p. 35).

localisation commises par le géographe grec⁷⁸, puisque, comme il le précise, il se déplace avec en main « l'astrolabio e molt'altri stromenti necessari⁷⁹ ».

Le dernier voyageur italien que nous mentionnerons est Antonio Pigafetta, originaire de Vicence, qui se joint à l'expédition organisée par Magellan et en fut un des rares survivants, témoin exceptionnel de ce premier tour du monde.

Avant de clore cette liste, il nous reste à évoquer deux auteurs dont les historiens sont unanimes à louer la qualité d'observation et dont nous avons souvent utilisé les témoignages : il s'agit de Duarte Barbosa et de Tomé Pires, tous deux Portugais. Le premier rejoint l'Inde en 1500 et devient secrétaire et interprète des Portugais à Cannanore. Revenu au Portugal en 1517, il s'embarque en 1519 pour participer à l'expédition que Magellan, son beau-frère, entreprend pour rejoindre les îles des épices par l'ouest, mais il meurt quelques jours après Magellan, victime d'une embuscade à Cebu⁸⁰. Le second, apothicaire, est envoyé en Inde en 1511 par le roi Manuel comme « feitor das drogarias ». Cette fonction l'amène à se rendre à Malacca et à Sumatra. En 1516, il se joint à l'expédition envoyée par le roi du Portugal à l'empereur de Chine : il est choisi pour en être l'ambassadeur. Toutefois, cette première ambassade en Chine est un échec complet et Pires est emprisonné par les Chinois en 1522, date à laquelle on perd toute trace de lui⁸¹.

Du XIII^e au début du XVI^e siècle, on peut donc parler de continuité dans les voyages qui s'accomplissent depuis l'Occident jusqu'en Orient. Bien sûr, les destinations, les motivations, les voies empruntées diffèrent et se transforment au gré des bouleversements politiques, des changements économiques, mais aussi des

⁷⁸ Par exemple, pour Taprobane, mal située par Ptolémée, mais aussi pour un certain nombre de ses indications de longitudes, ce qui conduit Corsali à une claire remise en cause du géographe : « il quale trovo in molte cose diminuito » (*ibid.*, p. 33).

⁷⁹ *Ibid.*, p. 37. La conclusion de sa première lettre montre d'ailleurs clairement que sa curiosité géographique prévaut sur la mission diplomatique qui lui a été confiée : « L'animo mio è di fermarmi alcun tempo in queste parti e riferire alla V. S. [le duc Julien de Médicis] il sito e nomi delle regioni e divisioni delle terre orientali, così del Prete Ianni come dell'India, perché vedrò poi di scorrer dentro della terra ferma e riscontrar con l'altura de' gradi e nomi antichi che pose Tolomeo, con moderni che oggi sono » (*ibid.*).

⁸⁰ « Libro di Odoardo Barbosa portoghese », in Ramusio, *Navigazioni e viaggi*, t. II, p. 537-709.

⁸¹ « Sommario delle Indie orientali », in Ramusio, *Navigazioni e viaggi*, t. II, p. 711-780.

innovations techniques, en particulier dans le domaine de la navigation. Les relations de voyage qui nous sont parvenues, tout en ne représentant certainement qu'une infime partie de la réalité odéporique de cette période, nous permettent assez bien de percevoir cette diversité et ces évolutions. Mais ce qu'il faut bien saisir, c'est que cette vision panoramique, telle que nous venons de la reconstituer, ne devient elle-même possible qu'un peu plus tard, en particulier grâce à des recueils tels que celui que rassemble et édite Ramusio⁸². En revanche, ce qui domine dans la perception qu'à la fin du Moyen Âge l'on a de l'histoire de ces voyages, c'est la discontinuité, faute de pouvoir accéder à toutes les sources, dont on dispose en théorie mais non en pratique, et aussi faute de leur accorder tout le crédit qu'elles méritent. De cette attitude, Poggio Bracciolini nous offre un témoignage significatif.

4. L'humaniste et le voyageur

On peut en effet s'étonner que Poggio ne présente Conti qu'en référence avec les voyageurs dont parle Plinie, ignorant du même coup les contacts établis entre Orient et Occident aux XIII^e et XIV^e siècles. Sans doute un certain nombre de relations rédigées par les missionnaires avaient eu une diffusion très restreinte, mais ce ne fut pas le cas des textes de Marco Polo et d'Odoric de Pordenone, qui attestent une riche tradition manuscrite⁸³. Plusieurs

⁸² Voir l'introduction de M. Milanese à sa réédition des volumes des *Navigazioni e Viaggi* : « [...] del mutamento che l'immagine del mondo ha subito in poco più di mezzo secolo, Giovanni Battista Ramusio è, con la sua raccolta, il primo storico » (t. I, p. XXI). C'est d'ailleurs dans ce recueil que nous avons nous-même puisé une grande partie des comptes rendus de voyage dont nous nous sommes servis pour cette étude. Sur les grandes collections de voyages à partir de Ramusio, voir N. BROU, *La géographie de la Renaissance (1420-1620)*, Paris, 1986, p. 37-42.

⁸³ Pour Marco Polo, une traduction toscane du *Milion* avait été faite en 1391, mais la version la plus répandue était la traduction que fra Pipino da Bologna avait faite en latin, dont on connaît une cinquantaine de manuscrits. S. Gentile indique qu'un manuscrit contenant le *Milione* en latin et la *Relatio* d'Odoric se trouvait au couvent de Santa Maria Novella à Florence et il ajoute : « La traduzione pipiniana divenne la versione del *Milione* adottata dal clero e dai dotti. Si ricorderà che anche Cristoforo Colombo lesse e annotò il *Milione* nella versione del frate bolognese [...]. Lo stesso Toscanelli verosimilmente utilizzò la più "scientifica" (e diffusa) versione latina quando scrisse la sua lettera a Ferdinando Martins del 25 giugno 1474, in cui, come è noto, le notizie principali sull'Estremo Oriente sono tratte dal *Milione*. Altrimenti il Toscanelli poteva accedere facilmente ad una delle due versioni toscane allora in circolazione » (*Firenze e la scoperta dell'America*, scheda 16, p. 43).

facteurs peuvent être invoqués afin de comprendre, sinon d'expliquer, ce silence. Il est d'abord évident que le centre d'intérêt s'est déplacé de la Chine mongole, but et matière principale d'information pour Marco Polo et Odoric, à l'Inde et au Sud-Est asiatique parcourus par Conti. Comme le montrent les informations figées que l'on continue de véhiculer sur la Chine⁸⁴, il n'est pas facile d'opérer une synthèse harmonieuse entre les connaissances plus anciennes sur cette partie du monde et celles, toutes nouvelles, qui parviennent de régions voisines. En outre, l'attitude géographique humaniste tend à prendre toujours plus de distance à l'égard des sources médiévales⁸⁵. Ainsi, à la fin du XIV^e s., Domenico Bandini et Domenico Silvestri connaissent les textes d'Odoric et de Marco Polo, mais leur utilisation ne va pas pour autant de soi, surtout pour Domenico Silvestri qui déclare dans le prologue de son *De insulis* :

« [...] quamquam uera essent que Odorigus scribit tamen sequi mens est illosque imitari quorum fidem antiquitatis et autoritas magis capit, uel que testimonio uiue uocis comperio, uel que uerisimiliter faciant coniecturam⁸⁶. »

Et s'il accorde davantage sa confiance à Marco Polo, l'utilisation qu'il en fait « montre cependant que c'est bien la vraisemblance, comprise à l'aune des auteurs classiques et des autorités, qui fonde sa crédibilité⁸⁷ ».

⁸⁴ Voir celles qui sont contenues dans la relation de Conti. Il est possible que ces informations aient été transmises à Niccolò par des marchands (Barbosa précise, quant à lui, qu'il a été renseigné sur ce pays par des marchands « mori e gentili » (*Navigazioni*, t. II, p. 694). Mais il n'est pas exclu que Poggio ait eu recours à quelques compléments de source livresque : certaines informations se retrouvent ainsi chez Hayton, qui avait été utilisé par Paulin de Venise dans son *De mapa mundi* (cf. BOULOUX, *op. cit.*, p. 49 et 57).

⁸⁵ « Les humanistes du Trecento lisent les productions littéraires et savantes du Moyen Âge bien plus, semble-t-il, que leurs successeurs du Quattrocento » (N. BOULOUX, *op. cit.*, p. 170).

⁸⁶ « Bien que ce qu'écrit Oderic soit vrai, il est raisonnable de suivre et d'imiter ceux dont l'ancienneté et l'autorité donnent plus de foi, ou ce que j'ai appris par un témoignage de vive voix ou ce qui était d'une conjecture vraisemblable ». Cité par N. Bouloux, *op. cit.*, p. 172.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 173.

En ignorant Marco Polo, Poggio pousse plus loin que ses prédécesseurs le processus qu'ils avaient amorcé et lorsqu'il promeut Niccolò au rang de premier voyageur qui se soit rendu dans les contrées les plus reculées de l'Inde⁸⁸, l'affirmation de la nouveauté n'a pas seulement une fonction rhétorique caractéristique de la topique de l'exorde mais participe de cette attitude complexe qui prend ses distances avec la tradition médiévale, veut donner la priorité au témoignage direct du voyageur interrogé « sur le vif », tout en gardant les auteurs antiques comme point de référence obligé.

C'est aussi dans cette perspective d'une conciliation originale de l'ancien et du nouveau que l'on peut interpréter l'ordre que choisit Poggio pour rendre compte des informations livrées par le voyageur. Le livre IV se divise en deux parties sensiblement égales, dont la première retrace les tours et détours accomplis par Niccolò, tandis que la seconde offre le tableau des « mœurs et rites » des habitants de l'Asie. Cette division n'est pas sans rappeler celle qu'adopte Pline dans son *Histoire naturelle*, traitant de la géographie de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique dans les livres III à VI, tandis que tous ceux qui suivent se partagent la matière encyclopédique, rigoureusement ordonnée de l'animé à l'inanimé : les animaux d'abord, puis la botanique et enfin les pierres et les métaux. Il est d'ailleurs intéressant de noter qu'au moment où Poggio introduit le livre IV et présente le compte rendu oral fait par Conti, l'ordre indiqué est très proche de celui qu'avait adopté Pline : Niccolò a parlé, dit-il, de son voyage et des lieux habités par les Indiens, des mœurs des habitants, des animaux, des arbres et des aromates⁸⁹. En revanche, notre auteur s'en écarte dans la suite en réservant la description ethnographique à la deuxième partie (alors que Pline la traitait avec la géographie), tandis qu'animaux et végétaux sont mentionnés dans la première partie, pour caractériser les divers lieux abordés par le voyageur.

Considérons la première partie. On ne peut nier qu'en décidant de suivre l'ordre du voyage comme il a été accompli, Poggio

⁸⁸ Affirmation qui est partiellement juste, concernant certaines régions visitées par Conti, comme nous le montrons un peu plus loin.

⁸⁹ *Infra*, p. 78.

s'efforce autant que possible de représenter les déplacements de Niccolò en tentant d'en offrir une image géographique. En outre, l'indication des jours de voyage chaque fois employés, qu'il s'agisse de navigation ou de voyage terrestre, entend donner une idée de la distance séparant deux lieux successivement visités. Toutefois, il faut reconnaître que la tâche de l'humaniste n'est pas facile. D'abord, parce que nous ne devons pas oublier que Niccolò a voyagé pendant vingt-cinq ans dans l'ensemble de ces régions, ne faisant que de courtes pauses dans tel ou tel lieu – il signale, par exemple, qu'il est resté neuf mois dans les îles de Java – et que ses activités commerciales l'ont conduit à effectuer des tours multiples, difficiles à représenter comme à résumer⁹⁰. Il semble d'ailleurs que le voyageur n'ait pas souvent fourni à Poggio des directions ou des orientations précises pour situer les lieux les uns par rapport aux autres et la préposition « *ultra* », à laquelle le texte a souvent recours, demeure vague. En outre, c'est l'image même que l'on se fait de l'Asie à cette époque qui ne permet guère de suivre avec précision le voyageur, et l'intérêt du texte de Poggio est justement de nous aider à reconstruire cette image, aussi approximative, erronée ou lacunaire qu'elle soit.

Comme il l'indique au seuil de la seconde partie du livre IV, l'auteur s'appuie sur la distinction de trois Indes, distinction traditionnelle depuis l'époque classique (même si, en la reprenant, chacun l'interprète à sa façon !) fondée sur les divisions constituées par le cours de l'Indus et celui du Gange. Mais l'application de ces distinctions dans le texte n'est pas pour autant très rigoureuse. Ainsi, l'« Inde intérieure » renvoie à l'Inde extra-gangétique, mais recouvre plus précisément la Chine⁹¹. L'« Inde antérieure » pourrait référer à la Perse et au Sind, tandis que l'« Inde moyenne » équivaudrait à ce que nous entendons aujourd'hui par l'Inde⁹².

⁹⁰ Sans compter qu'il n'est guère probable que la mémoire gardée de ces tours et détours, pour lesquels, semble-t-il, il ne prenait pas de notes, ne fût jamais défaillante.

⁹¹ Mais il lui arrive aussi de parler de « l'Inde supérieure au-delà du Gange » (au sujet des thermes). Cette Inde supérieure désignerait-elle le Cathay (Chine du Nord) ? A rapprocher de la région dont provient le Nestorien qu'il interroge, nommée elle aussi « Inde supérieure ».

⁹² Notons cependant qu'il parle à un moment de l'île de Ceylan en la situant « *in priori India* », (*infra*, p. 162), sans doute pour la distinguer des confins de l'Inde évoqués juste avant.

Toutefois, la figure de cette dernière ne se confond pas avec la nôtre, comme l'atteste la cartographie contemporaine. Il faut attendre le XVI^e siècle pour qu'elle soit représentée comme une masse péninsulaire avançant dans l'océan : cette péninsule figure pour la première fois sur la carte portugaise dite de Cantino, datant de 1502, mais elle a encore des proportions réduites⁹³. C'est, nous semble-t-il, pour cette raison que le texte de Poggio ne nous permet pas toujours de localiser les différents ports de l'Inde où aborde Conti en les rapportant à notre distinction entre une côte occidentale et une côte orientale⁹⁴. Qu'en est-il de l'Extrême-Orient ? L'abondance de toponymes nouveaux va de pair avec un certain respect de la tradition. Poggio, en appelant Sumatra « Taprobane », reste tributaire de l'héritage antique qui avait abouti à confondre Ceylan et Sumatra, par suite des dimensions exagérées attribuées par Ptolémée à Ceylan et de son emplacement trop méridional. Par ailleurs, un des points de repère fournis par Ptolémée pour cette partie du monde était la Chersonèse d'Or, « Aurea Chersonesus », péninsule délimitant à l'ouest le « Sinus Magnus », que l'on fit ensuite correspondre à la péninsule de Malacca. Et c'est sans doute ce toponyme ptoléméen qui amène Poggio Bracciolini à attribuer à l'île Andaman, mentionnée par Conti dans son trajet vers Sumatra, l'appellation d'« auri insula ». On note enfin que Poggio, lorsqu'il évoque les confins de l'Inde, admet l'existence d'une limite infranchissable pour les navigateurs au-delà des deux îles les plus éloignées vers l'est que mentionne Conti, « Sandai » et « Badan » : c'est la circumnavigation de Magellan qui, un peu plus d'un demi-siècle plus tard, fera sauter ce dernier « verrou » à la navigabilité du Pacifique.

Il n'en demeure pas moins que Conti est bien un « pionnier » dans le sens où il est le premier à mentionner des villes qui étaient devenues depuis peu des centres de toute première importance pour le commerce international de l'océan Indien : Cochîn, le

⁹³ Cf. V. M. GODINHO, *Les Découvertes. XV^e-XVI^e siècles : une révolution des mentalités*, Paris, 1990, p. 21.

⁹⁴ Ainsi, situer Mailapur par rapport à l'Indus (« in secundo sinu ultra Indum sita », *infra* p. 90) relève de cette représentation de l'Inde, avant tout déterminée par ses deux fleuves principaux ; or ce passage est corrigé dans la version donnée par Ramusio, qui utilise en fait la traduction portugaise de la relation de Conti.

premier port du Malabar où s'installeront les Portugais, Vijayanagar au cœur du Deccan, Ava et Pegu dans l'actuelle Birmanie. Enfin et surtout, Conti est aussi le premier à mentionner l'île « in qua sola gariofoli producuntur » (*infra*, p. 116), qui renvoie à l'archipel des Moluques et dont le monopole de la production du girofle ne va pas tarder à susciter la concurrence effrénée des Portugais et des Espagnols⁹⁵.

Il faut souligner l'efficacité de la « curiosité » poggienne qui amène notre humaniste à enregistrer la nouveauté, d'abord par la notation scrupuleuse de toponymes nouveaux, mais surtout par son choix d'opérer une synthèse dans la représentation de l'Orient en suivant les tours et les détours du marchand Conti, ce qui contribue à offrir une image dynamique et actualisée de cette partie du monde.

Considérons maintenant la seconde partie du livre IV, plus proprement ethnographique. Le rangement rigoureux opéré par Poggio s'apparente à la volonté encyclopédique que manifestaient les humanistes du siècle précédent lorsqu'ils ordonnaient le savoir sur le monde en énumérant les îles, les montagnes, les fleuves etc... Ici, ce sont les divers aspects de la vie des hommes qui sont considérés, depuis les plus quotidiens (alimentation et manières de table, habillement et coiffures) jusqu'aux activités économiques et sociales (monnaie, navigation, coutumes juridiques), en passant par les croyances et pratiques religieuses. Sans doute cette synthèse permet-elle de mettre en évidence des traits généraux communs à toute l'Asie (alimentation fondée sur le riz et non sur le pain, vêtements de soie et de lin et non de laine, prédominance de l'hindouisme...), mais la généralisation s'opère souvent au détriment des différences entre des régions malgré tout hétérogènes, d'autant que, comme on l'a vu, lorsque des distinctions sont faites entre

⁹⁵ La première mention du toponyme « Maluca » se trouve dans la lettre de Vespucci à Lorenzo di Pier Francesco dei Medici datée du 4 juin 1501. Voir la fiche de C. MASETTI, « L'Occidente e la conoscenza delle Molucche », in *Amerigo Vespucci*, a cura di I. LUZZANA CARACI, p. 527 et H. OZANNE, « La découverte cartographique des Moluques », in M. PELLETIER, *Géographie du monde au Moyen Âge et à la Renaissance*, p. 217-228. Selon H. Ozanne, « le premier cartographe à placer les Moluques sur un document est le portugais Francisco Rodriguez », pilote de l'expédition conduite par Abreu, qui part en 1511 pour explorer cette zone (*ibid.*, p. 218).

les trois Indes, c'est la délimitation de ces trois entités qui demeure, somme toute, assez vague. D'ailleurs, le texte de Poggio trahit la difficulté inhérente à un tel rangement puisque certaines coutumes nous sont livrées dans la première partie, offrant l'avantage d'être rattachées ainsi à un lieu précis⁹⁶.

Bien que la tâche s'avère délicate, il est intéressant de tenter de démêler dans ce compte rendu la voix du voyageur de celle de Poggio qui le relaie. L'intérêt du marchand se manifeste, bien sûr, dans la précision avec laquelle il décrit les plantes qui fournissent les épices, les divers types de monnaie ou l'extraction des pierres précieuses. Mais il fournit aussi des tableaux très complets de certaines coutumes ou pratiques : le « suttee », l'« amok », les sacrifices rituels de certaines sectes hindouistes, les diverses manières de prêter serment dans les procès, les fêtes qui rythment l'année hindoue. En revanche, Conti demeure extrêmement discret sur le système des castes, à la différence des Portugais Barbosa et Tomé Pires, qui en fournissent non seulement une description très riche, mais aussi une interprétation pertinente. S'il a perçu quelques interdits, relatifs à l'alimentation, l'interprétation qu'il en donne fait avant tout intervenir des phénomènes relevant de la magie⁹⁷.

Dans ces tableaux très détaillés qui émaillent la relation, on devine aisément le soin méticuleux qu'a mis Poggio à interroger son témoin, mais on le reconnaît aussi au ton qu'il adopte. Derrière l'objectivité apparente qui régit la description et par laquelle celui qui transcrit semble s'effacer complètement pour laisser parler celui qui a vu et s'abandonner à l'autorité de son regard en s'abstenant de tout commentaire, c'est bien la personnalité si particulière de Poggio Bracciolini que l'on reconnaît⁹⁸. C'est, par exemple, cette

⁹⁶ On notera en particulier l'hésitation intéressante que l'on relève au moment où le voyageur évoque la ville de Cambay : la pratique du « suttee » commence à faire l'objet d'une description, mais celle-ci s'interrompt, l'auteur renvoyant alors à la seconde partie : « quo de toto ritu inferius dicetur » (*infra*, p. 84).

⁹⁷ Voir par exemple l'explication qu'il fournit au fait que les brahmanes mangent en cachette : ils se protègent ainsi des sorts que les autres pourraient leur envoyer par leurs regards.

⁹⁸ Cf. ce que dit R. FUBINI sur la forte personnalité de notre auteur : « Chi abbia qualche familiarità con l'umanesimo quattrocentesco non stenta a riconoscere la peculiarità della sua voce » (« Il "teatro del mondo"... », p. 1).

comparaison des légères sandales portées par les habitants de l'Inde avec ce que l'on voit « in priscis statuis » qui rappelle sa grande familiarité avec les monuments et les statues de l'antique Rome. C'est son épicurisme, voire son goût pour les anecdotes licencieuses⁹⁹, qui l'amène à s'attarder longuement sur la coutume des sonnailles chez les habitants d'Ava ou à mentionner de manière réitérée les propensions libidineuses des habitants de l'Inde afin d'expliquer la pratique répandue de la polygamie¹⁰⁰. Mais c'est surtout la discrète ironie qui perce si souvent dans le compte rendu de certaines pratiques « exotiques » qui révèle on ne peut mieux notre humaniste et caractérise son style : ainsi lorsqu'il évoque « le très grand honneur » réservé aux femmes qui se brûlent sur le bûcher de leur mari, ou bien l'excellente nourriture que constituent pour certains les serpents rôtis ou les grosses fourmis assaisonnées de poivre, ou bien le « trésor » représenté par la collection de crânes des habitants de Batech (Sumatra), restes macabres des têtes coupées à leurs ennemis, ou encore le jugement admiratif des passants sachant apprécier l'adresse avec laquelle un homme saisi d'« amok » a su porter le coup meurtrier sur son innocente victime.

Davantage : on peut se demander si certains détails propres à notre auteur, lorsqu'il rend compte de coutumes qui sont aussi rapportées par d'autres voyageurs, ne projettent pas dans « l'ailleurs » des préoccupations ou thèmes caractéristiques de son attitude moralisatrice et satirique. C'est le cas pour l'évocation du « suttee » : le texte met en évidence la contradiction entre l'attitude apparemment joyeuse de la veuve (« ipsa psallentis more alacris ») et la forte contrainte qui s'exerce sur elle (c'est la loi qui lui dicte ce suicide et, si elle est réticente, certains se chargent de la lui rappeler en la poussant dans le feu), mais surtout Poggio nous montre précisément la femme qui, dans les divers gestes qu'elle accomplit, obéit aux instructions du prêtre « eminens in suggesto ». C'est aussi le cas lorsque sont décrits les sacrifices rituels : sont d'abord évoqués les prêtres qui, dans les discours qu'ils adressent au peuple, l'encouragent à s'ôter la vie pour être agréable à leurs

⁹⁹ Ses *Facéties* (publiées entre 1438 et 1452) rappellent à bien des égards nos *Fabliaux*.

¹⁰⁰ De tels détails n'étaient pas pour déplaire aux lecteurs, comme l'attestent tous les signes marginaux qui aident au repérage de ces passages et que l'on observe dans la quasi totalité des manuscrits que nous avons pu consulter.

dieux, puis les fidèles se tuant pour se conformer « ad quædam dicentis uerba ». Comment ne pas reconnaître ici la critique des sermons et de la prédication en chaire telle que Poggio l'avait formulée dans l'*Oratio ad Patres*, prédication qu'il n'avait pas hésité à comparer à la récitation antique des mimes ? C'est bien ici la même dénonciation de l'autorité religieuse qui prêche une conduite au lieu de l'appliquer à sa propre vie pour en faire un exemple, la même revendication implicite de l'idéal de « libertas », la « virtù » devant être cultivée et recherchée par chacun, de façon empirique, sans recours à des modèles ni à une doctrine. N'est-ce pas, d'ailleurs, ce que laisse entendre son évocation des brahmanes qui se distinguent des autres parce qu'ils mènent une vie plus sainte, en observant la continence dans leurs rapports conjugaux et en adoptant des habitudes alimentaires d'une grande sobriété ?

Mais c'est aussi en rattachant cette dernière partie à tout l'ouvrage qu'on a des chances d'en dégager l'enjeu. L'originalité de l'historiographie de Poggio Bracciolini consiste, dès le premier livre, à élargir sa considération des effets de la fortune – thème ô combien rebattu par les auteurs anciens et contemporains ! – à la fois dans l'espace et dans le temps¹⁰¹. Ainsi, dans le Livre I, passe-t-il de manière surprenante de l'évocation de la décadence de Rome, vue à travers ses monuments en ruine, à l'histoire de Tamerlan, « le plus puissant empereur d'Asie », qui risque de sombrer, dit-il, vers « l'oubli éternel » car « depuis longtemps nous font défaut ces écrivains qui célèbrent les exploits contemporains¹⁰² ». Et lorsqu'à la fin du premier livre, son ami et interlocuteur Antonio Loschi lui demande s'ils devront se contenter, pour illustrer la puissance de la fortune, d'exemples italiens, ou recourir aux exemples étrangers, Poggio répond :

¹⁰¹ Voir le jugement de R. FUBINI sur cette historiographie, telle qu'elle est pratiquée aussi bien dans le *De uarietate fortunæ* que dans les *Storie fiorentine* : « una storiografia indipendente, da una prospettiva strettamente individuale, incentrata sulle esperienze vissute di un'età così piena di contrasti, rappresentava di per se stessa un atto di audacia » (*art. cit.*, p. 9).

¹⁰² « Nos autem iamdudum scriptoribus caruimus, quorum inopia nostrorum temporum gesta magnifica sane et egregia non nulla, in obliuionem perpetuam labuntur » (éd. Merisalo, p. 107)

« Il faut les deux, à mon avis [...], le nombre de nos princes, sur un aussi petit territoire, rend ceux de chez nous plus modestes et plus communs¹⁰³. L'immensité des pays, la grandeur des rois donnent plus de lustre aux exemples étrangers et peuvent valoir au talent de qui les écrit une certaine gloire, tout autant que dans l'antiquité ... »

Élargir la scène où s'opèrent les jeux de la fortune afin d'y inclure aussi bien le passé que le présent le plus récent, de montrer que tous y participent, quel que soit leur rang, y compris les papes, personnages sacrés que les auteurs avaient préféré jusque là placer prudemment à l'abri de ses atteintes, telle est la claire intention affichée par Poggio et c'est dans cette perspective qu'il faut interpréter l'insertion de la relation de voyage de Conti dans son *De uarietate fortunæ*. Loin qu'il s'agisse de présenter cet « ailleurs » comme une utopie à opposer à la sombre réalité européenne¹⁰⁴, l'utilisation du témoignage du voyageur lui permet de corroborer sa conception de la fortune, qui, comme le dit justement Riccardo Fubini, n'est pas pour lui une nécessité cosmique ou une entité abstraite : c'est plutôt le nom qu'il donne à la complexité désordonnée des événements, « il segno del disordine del mondo¹⁰⁵ ». Le choix que fait Poggio de diviser le livre IV en deux parties et de regrouper tout ce qui touche aux mœurs et rites dans la seconde nous semble donner plus de force encore à la démonstration, en juxtaposant dans l'ensemble dénommé « Inde » aussi bien ce qui s'apparente à la barbarie qu'à la civilisation, sans

¹⁰³ « Vtraque », inquam, « censeo, nam nostratia minora atque ignobiliora efficit, in tam paruo terrarum tractu dominantium multitudo; externa, tum regionum latitudine, tum magnitudine regum illustriora redduntur, in quibus narrantis facultas laudem aliquam possit consequi, non secus quam in multis antiquis... » (*Les ruines de Rome. De uarietate fortunæ*, livre 1, Paris, 1999, trad. J.-Y. Boriaud, p. 78-79).

¹⁰⁴ C'est en particulier l'interprétation de l'éditrice, O. Merisalo : « Il quarto libro descrive invece in chiave neutra o chiaramente di simpatia gli usi e costumi di un mondo lontano e ordinato contrapponendolo alle turbolenze europee descritte nei libri II e III » (introduction, p. 19). Or, comme on l'a vu, la neutralité est seulement apparente. Quant à la « sympathie », elle n'est le plus souvent que le masque de l'ironie.

¹⁰⁵ *Art. cit.*, p. 54. R. Fubini ajoute : « Il "ludus" della fortuna non è altro che il capriccio delle vicende individuali, e più in genere, dell'umana debolezza [...]; il suo "gioco" si confonde con la derisione di Democrito, quella cioè dell'osservatore disingannato » (*ibid.*)

d'ailleurs que les deux soient nettement distinguées, puisque, comme on l'a dit, Poggio se sert de l'œil du voyageur en s'abstenant de tout jugement, dans le seul but de dérouler l'humaine diversité¹⁰⁶.

C'est aussi dans cette perspective qu'il convient d'analyser les traits merveilleux présents dans la relation de Conti. Si Poggio prête souvent une oreille et une plume complaisantes aux légendes rapportées par son voyageur¹⁰⁷, alors qu'il affirme de façon réitérée vouloir mettre fin à tout ce que la tradition véhicule de mensonger au sujet de l'Inde, c'est d'abord parce que ces fables, rapportées parfois du bout du monde, recoupent de façon étrange celles que racontent les auteurs anciens : c'est par exemple le cas de cet oiseau « des confins de l'Inde intérieure » qui aurait charmé les oreilles de Niccolò par son chant mélodieux, dont la vie, précise Poggio, est semblable à celle du phénix telle que l'évoque Lactance dans ses vers¹⁰⁸. Mais ce goût pour le légendaire, assez caractéristique de notre auteur puisqu'il l'a conduit à traduire du grec le recueil de légendes constitué par la *Bibliothèque historique*

¹⁰⁶ Il convient d'ailleurs de noter que ce sont les « habitants de l'Inde intérieure », c'est-à-dire les Chinois, qui sont considérés comme les plus proches des Européens par leur mode de vie (*infra*, p. 134). Or ce sont justement ceux qui échappent au témoignage visuel du voyageur puisque Conti n'est pas allé en Chine. Un tel jugement s'oppose à la représentation, fréquente au Moyen Âge, qui place aux confins la monstruosité et la barbarie. En revanche, l'Antiquité avait souvent vanté la sagesse et les mœurs pacifiques des Sères (voir par exemple Pline, *Histoire naturelle*, Livre VI, p. 31 et, pour le commentaire, la note 3 de la p. 73). Marco Polo avait bien sûr contribué à vanter la civilisation chinoise, mais, comme on l'a vu, Poggio, apparemment tout au moins, ne connaît pas son ouvrage. Au sujet du *topos* de la sagesse des Chinois, voir E. GARIN, *Rinascite e rivoluzioni. Movimenti culturali dal XIV al XVIII secolo*, Bari, 1975, p. 326-362.

¹⁰⁷ Ce n'est d'ailleurs pas toujours le cas : ainsi pour le poisson de Ceylan qui provoque la fièvre chez celui qui le touche, Poggio préfère substituer au récit légendaire entendu par le voyageur pour expliquer ce phénomène une cause naturelle, par analogie avec ce qui a lieu pour la torpille.

¹⁰⁸ C'est aussi le cas des îles peuplées l'une seulement d'hommes, l'autre seulement de femmes, situées près de Socotora, souvenir déformé de la légende des Amazones, ou des étranges créatures vues sur la côte du Kérala et se nourrissant de poissons, qui ne sont pas sans rappeler les ichtyophages rencontrés par Alexandre le Grand. Voir à ce sujet ce que dit N. Bouloux pour l'utilisation de certains voyageurs médiévaux par les auteurs du XIV^e siècle : « La rencontre du merveilleux antique et des étonnants récits des voyageurs médiévaux est sans doute une des conditions qui a rendu possible l'intégration de ces derniers dans les écrits savants » (*op. cit.*, p. 174).

de Diodore de Sicile¹⁰⁹, est aussi à comprendre ici par le désir de contrebalancer les certitudes fournies par l'œil du témoin, voire de les atténuer, afin de montrer en fin de compte « l'intercambiabilità nelle vicende umane dell'illusione e della realtà, del singolare e del consueto, della storia e della menzogna¹¹⁰ ». Ainsi, les légendes figurant dans la relation de Conti ont beau reprendre souvent celles-là même que l'on trouve chez les autres voyageurs, on voit qu'elles acquièrent un sens très différent dans le contexte de l'œuvre de notre humaniste, contribuant encore à accroître le sentiment de la précarité de nos critères de jugement et le relativisme qui en découle¹¹¹.

Il nous reste à évoquer les deux comptes rendus qui terminent le livre IV, le premier fait par un voyageur originaire « de l'Inde supérieure vers le Nord », le second obtenu auprès d'Éthiopiens venus à Florence pour le Concile de l'Union.

Les informations que tire Poggio de son entretien avec le premier voyageur demeurent maigres et vagues, en raison de l'obstacle de la langue, et l'identité de cet ambassadeur n'a pas été complètement élucidée, quoique nous ayons à son sujet, comme nous allons le voir, une autre source de renseignements, dont le contexte mérite qu'on s'y attarde. Notre auteur le présente comme un Nestorien, ce qui nous permet de penser qu'il est originaire de la région du « Tenduc », dont parlait Marco Polo comme le pays du Prêtre Jean¹¹² et qu'évoque plus précisément Jean de Montecorvino dans une des lettres qu'il adresse de Chine, en

¹⁰⁹ Sa traduction des cinq premiers livres de la *Bibliothèque historique* paraît en 1449, soit un an après le *De varietate fortune*.

¹¹⁰ R. FUBINI, *art. cit.*, p. 48-49. Fubini fait d'ailleurs à ce sujet une suggestion intéressante en indiquant que, dans l'intérêt qu'il manifesta pour la relation de voyage du marchand de Chioggia, Poggio fut peut-être attiré par le projet concurrentiel et satirique de Lucien par rapport à l'historien affabulateur que fut Ctésias, « qui Indorum miracula scripsit » (*ibid.*).

¹¹¹ Emblématique est à cet égard la façon dont l'auteur met en scène l'anecdote concernant ces créatures vues de nuit par le voyageur dans les parages de Cochîn, sans doute dans les lagunes bordant la côte. Conti pense que ce sont des pêcheurs, mais ses compagnons, qui lui répondent en riant (« ridentes »), semblent se moquer de sa naïveté et, tout en prétendant l'éclairer, ils ne font que semer le trouble sur le statut de ces créatures « siue pisces siue monstra », qui en même temps ne se distinguent en rien des êtres humains !

¹¹² *Divisament*, p. 397-400. La région est située dans la vallée délimitée par la rive nord-est de la courbe faite par le Houang-ho. Elle était occupée par la tribu des Öngüt, convertie au nestorianisme.

situant cette région « à vingt journées du Catay », distance qui correspond exactement à celle que fournit ici le voyageur¹¹³. Or il est très probable que ce messenger soit le même que celui qu'évoque Paolo dal Pozzo Toscanelli dans sa fameuse lettre du 25 juin 1474 adressée à Fernam Martins pour indiquer la route la plus courte qui permettrait aux Portugais de rejoindre le pays des épices. Après avoir présenté toutes les richesses du Catay selon les informations qu'il a trouvées dans le livre de Marco Polo et indiqué que le Grand Khan envoya alors une mission pour entrer en contact avec les Chrétiens, qui toutefois échoua, Toscanelli ajoute :

« Au temps d'Eugène [Eugène IV], il en vint un autre [ambassadeur], lequel lui donna l'assurance de la vive affection que ceux qui l'envoyaient portaient aux Chrétiens. Pour ma part, je me suis longuement entretenu avec ce personnage d'une foule de choses : de la grandeur des édifices royaux, de la grosseur des fleuves et de leur étonnante longueur et largeur, du grand nombre de villes bâties sur leurs rives ; sur un seul de ces fleuves, il y aurait environ deux cents villes avec des ponts en marbre, très longs et larges, ornés de colonnes¹¹⁴. »

Comme on peut le constater, un certain nombre de ces informations recoupent celles que l'on trouve sous la plume de Poggio mais, pour Toscanelli, elles ont avant tout l'intérêt de donner une nouvelle actualité au contenu de la relation de Marco Polo : la rencontre d'un tel personnage a donc joué un rôle tout autre que secondaire, surtout si l'on pense à l'influence qu'exerça la lettre sur l'entreprise de Christophe Colomb.

La seconde relation, quoique plus longue, assumerait elle aussi un intérêt limité par son contenu même (ici encore, Poggio invoque les difficultés de la communication avec ceux qu'il a interrogés) si elle ne constituait un des tout premiers comptes rendus sur l'Éthiopie, dont les voyageurs médiévaux avaient pu tout au

¹¹³ Lettre II (1305), in *Sinica franciscana*, éd. VAN DEN WYNGAERT, t. I, p. 349. Voir aussi à son sujet J. RICHARD, *La papauté et les missions d'Orient au Moyen Âge (XIII^e-XV^e s.)*, p. 145-156.

¹¹⁴ Cité par H. VIGNAUD, *La lettre de Toscanelli du 25 juin 1474 sur la route des Indes par l'Ouest*. Trad. française faite sur la photographie et les transcriptions du texte latin unique de la Colombine, Paris, 1901, p. 13-14.

plus longer les côtes ou rapporter des informations par ouï-dire¹¹⁵. L'Éthiopie médiévale était en effet demeurée presque complètement isolée du reste de la chrétienté avec laquelle, depuis l'extension de l'Islam, elle avait pour seuls liens ses moines d'Égypte et de Jérusalem. Cet isolement contribua au transfert de la légende du Prêtre Jean, depuis l'Asie à cette partie de l'Afrique¹¹⁶, d'autant que, dès le début du XIV^e siècle s'élaboraient divers projets de croisade (ceux de Marino Sanudo, d'Haython et de Guillaume Adam) qui prennent en compte l'aide que pourraient apporter Nubiens et Éthiopiens à la puissance militaire disponible en Europe contre l'Islam. Ce projet conduit les gouvernants européens à faire diverses tentatives afin d'entrer en contact avec ce pays, qui trouvent un premier accueil favorable auprès de Yetshaq (qui règne de 1414 à 1429) ; mais c'est surtout sous le règne de Zara-Yaqob (1434-1468) que les relations entre l'Occident et l'Éthiopie se resserrent, lorsque le négus, répondant aux vœux du pape Eugène IV, décide d'envoyer au Concile de Florence une délégation éthiopienne¹¹⁷.

¹¹⁵ « It was not until the middle of the fifteenth century that any real knowledge of Ethiopia reached Europe » (*Ethiopian itineraries "circa" 1400-1524 including those collected by Alessandro ZORZI at Venice in the years 1519-24*, edited by O.G.S. CRAWFORD, Cambridge, 1958, p. 9). Pour l'historique des rapports entre l'Europe et l'Éthiopie, voir l'introduction de cet ouvrage, ainsi que J. DORESSE, *L'Empire du Prêtre Jean*, t. II, *L'Éthiopie médiévale*, Paris, 1957, p. 211-241, et J. FAVIER, *Les grandes découvertes. D'Alexandre à Magellan*, Paris, 1991, p. 393-403.

¹¹⁶ C'est Jourdain Cathala de Séverac qui, le premier (vers 1330), identifie le Négus au Prêtre Jean (voir J. DORESSE, *op. cit.*, p. 216). Il est significatif que Poggio ne mentionne à aucun moment le Prêtre Jean en parlant de l'Éthiopie, préférant lui laisser le titre que lui attribuent ses interlocuteurs, « roi des rois » (traduction de « negus negusti »).

¹¹⁷ Plus précisément, Eugène IV avait confié une lettre pour les Éthiopiens à Alberto da Sarteano, qui assumait les charges de nonce apostolique et commissaire apostolique en Inde, Éthiopie, Égypte et à Jérusalem. Alberto partit pour sa mission en 1440 et revint à Florence en août 1441 avec une délégation de Coptes (et une lettre de leur patriarche Giovanni rencontré au Caire) et une délégation d'Éthiopiens (avec une lettre de leur abbé à Jérusalem, Nicodème). Mais il importe de noter que cette mission a très probablement été suscitée par la rencontre faite par Ambrogio Traversari avec un moine éthiopien, que le prieur de Santa Maria degli Angeli recommande aux Florentins dans une lettre de Ferrare datée du 7 avril 1438. En outre, à Ferrare, le moine avait remis à Traversari une lettre de l'oscanelli pour le Pape, lettre qui fut vraisemblablement le fruit des entretiens que le savant, qui connaissait l'arabe, eut avec le moine (voir *Firenze e la scoperta dell'America*, scheda 81, « Gli Etiopi al Concilio », p. 128). Ces informations sont particulièrement intéressantes car elles viennent encore une fois souligner le rôle capital joué par le prieur du couvent de Santa Maria degli Angeli et le cercle qu'il animait dans l'établissement des contacts avec les pays lointains.

Ces religieux inspirèrent une curiosité extrême, comme l'atteste l'image qui en fut alors retracée par Filarete sur les portes de bronze de la basilique Saint-Pierre à Rome, et c'est bien cette curiosité dont Poggio se fait l'écho, en les soumettant au feu de ses questions, mais il est tout à fait significatif que ce qui l'intéresse au premier chef, c'est d'en apprendre davantage sur les sources du Nil ! Son texte laisse clairement deviner l'excitation qu'il éprouva lorsqu'il apprit que deux de ses interlocuteurs étaient justement originaires d'une région voisine de ces sources. Jusqu'à sa résolution tardive, l'énigme géographique de l'origine de ce fleuve n'a jamais cessé d'intriguer les hommes¹¹⁸, mais c'est significativement aux auteurs anciens que Poggio fait ici référence - et tout particulièrement à Ptolémée -, ayant du mal à dissimuler sa fierté d'être en mesure d'exposer la vérité (« pro ueris ») là où ceux-ci avaient dû se contenter d'hypothèses (« multa coniectura »)¹¹⁹. Et il est extrêmement révélateur de le voir ici imiter la posture, et presque les paroles, que Lucain prête à Néron (qui lui-même prend pour modèle Alexandre le Grand !), si désireux de connaître les sources du Nil qu'il en abandonnerait la guerre :

« Sed cum tanta meo uiuat sub pectore uirtus, / tantus amor ueri, nihil est quod noscere malim / quam fluuii causas per sæcula tanta latentis / ignotumque caput ; spes sit mihi certa uidendi / Niliacos fontes, bellum ciuile relinquam¹²⁰. »

¹¹⁸ Voir, entre autres, Roger BACON, *Opus majus*, éd. J. H. BRIDGES, Oxford, 1897-1900, t. I, p. 318-325 et JOINVILLE, *Vie de saint Louis*, éd. J. MONFRIN, Paris, 1995, p. 92-94.

¹¹⁹ Ce qu'il a appris concerne en fait le Nil Bleu. Voir les notes au texte à ce sujet.

¹²⁰ LUCAIN, *La Pharsale*, X, 188-192 (« Mais avec cette ardente passion qui vit dans mon âme, cet amour extrême du vrai, je n'ai rien de plus à cœur que de connaître le régime de ce fleuve, dont tant de siècles ont ignoré les causes, et son origine restée mystérieuse ; qu'on me donne l'assurance de voir les sources du Nil, et j'abandonnerai la guerre civile ! », trad. A. Bourguery et M. Ponchont, Paris, 1974). Néron avait organisé une expédition vers les sources du Nil qui, selon Pline, avait des motifs scientifiques mais aussi militaires, afin de projeter une guerre éthiopienne (*Histoire naturelle*, livre VI, 181). C'est de cette entreprise néronienne que Pline tire quelques informations concernant l'Éthiopie (*ibid.*, et livre XII, 19). Sénèque avait eu lui-même la possibilité d'interroger deux centurions qui avaient fait partie de cette expédition et étaient parvenus à des marécages infranchissables, où ils avaient vu deux rochers dont tombait le fleuve (*Quæstiones naturales*, VI, 8, 3-4). Voir à ce sujet F. DE ROMANIS, « Viaggi ed esplorazioni oltre i confini dell'impero fra l'età di Plinio e quella di Tolomeo », in *Optima Hereditas*..., p. 223-274.

Quant à la partie ethnographique du compte rendu de Poggio, où sont mis en évidence le grand nombre de villes, les campagnes riches et peuplées, la longévité des habitants, elle contient des informations dont il importe de souligner la nouveauté en recourant au témoignage d'un autre humaniste, Flavio Biondo, lui aussi présent au Concile et qui, dans le quatrième livre de ses *Décades*, évoque l'interrogatoire qu'eurent à subir les huit moines éthiopiens de la part d'une commission de trois cardinaux. Ils les questionnèrent, rapporte Flavio Biondo, sur le pays, l'aspect du ciel, les variations entre le jour et la nuit, mais lorsqu'ils se rendirent compte que ce que rapportaient les Éthiopiens, en particulier au sujet de la partie méridionale du pays, celle que Ptolémée désignait comme « *Æthiopia incognita* », ne concordait pas avec ce qu'indiquait le géographe, ils n'hésitèrent pas à juger qu'ils mentaient... Plus prudent et modéré, Biondo note que, pourtant, ce n'est pas la première fois qu'il est possible de repérer des erreurs dans la *Géographie* de Ptolémée¹²¹. C'est bien en tout cas son autorité qui est aussi discrètement mise en question par Poggio, qui prend soin d'indiquer que cette région, située près de l'Équateur¹²², et où les habitants « voient le soleil à la verticale au-dessus de leur tête au mois de mars », loin d'être inhabitée comme on aurait pu le croire, connaît au contraire une densité démographique très élevée.

Ainsi, alors que la rencontre avec la délégation éthiopienne eut très peu de résultats sur le strict plan religieux, on peut dire qu'elle ouvrit de nouveaux horizons sur le plan des connaissances géographiques¹²³. Sous le ton neutre et volontairement dépouillé qui caractérise son style – pensons en particulier à la description minutieuse de la faune éthiopienne qui clôt le compte rendu ! –,

¹²¹ *Scritti inediti e rari di Biondo Flavio*, con intr. di B. NOGARA, Roma, 1927, et en part., p. 19-27. Voir à ce sujet *Firenze e la scoperta dell'America*, et plus spécialement la fiche 81 de S. GENTILE, « Gli Etiopi al Concilio », p. 168-170. Noter que c'était déjà la terre des Éthiopiens, habitée quoique se trouvant sous l'Équateur, qui avait amené le cardinal Fillastre à supposer qu'aucune partie du globe terrestre n'était inhabitable (voir P. GAUTIER DALCHÉ, « L'œuvre géographique du cardinal Fillastre... », p. 337).

¹²² Ce qui est inexact : l'Équateur passe plus au sud, à la hauteur du lac Victoria.

¹²³ Voir la conclusion de S. GENTILE à sa fiche sur les Éthiopiens : « Si può dunque dire che la venuta degli Etiopi a Firenze aprì nuovi e "sconvolgenti" orizzonti geografici agli occidentali » (*op. cit.*, p. 170).

Poggio Bracciolini est en fait le seul à nous avoir conservé une trace précise de cet événement, manifestant en outre le souci d'enregistrer la nouveauté en donnant la parole à ceux-là même qui pouvaient le mieux en témoigner.

Malgré la brièveté des deux dernières relations, leur ajout revêt, par ailleurs, une importance notable du fait qu'elles viennent compléter l'image de l'« Inde », telle que notre auteur s'était efforcé de la reconstruire à partir des trajets de Conti et des informations fournies sur telle ou telle région. Ces relations constituent en quelque sorte des éléments du puzzle, propres à donner une plus ample et plus complète représentation du monde, puisque la première, qui concerne l'« Inde supérieure au nord », vient s'emboîter au-dessus de l'« Inde intérieure », tandis que l'Éthiopie (elle-même délimitée vers le nord-ouest par l'Égypte, avec les déserts mentionnés entre les deux) complète l'Inde à l'ouest, puisque Poggio prend soin de nous indiquer sa façade maritime tournée « Indiam versus ». On peut donc se demander dans quelle mesure la moisson de renseignements ainsi rassemblée avec grand soin par l'humaniste et obtenue en interrogeant chaque fois les témoins privilégiés de la « nouveauté » a influencé les progrès cartographiques que l'on observe à cette même époque.

5. Le contenu du Livre IV et la cartographie

M. Milanesi souligne la relative indépendance qui existe entre, d'un côté, les écrits reportant les itinéraires des voyageurs et, de l'autre, les cartes dressées par les cartographes de profession, qui s'appuient en partie sur des levés topographiques, et elle insiste avec raison sur la difficulté de transférer sur un dessin les informations d'un texte écrit lorsqu'on ne possède pas déjà une structure de référence, comme par exemple le tracé du réseau hydrographique, ou du moins une assez grande quantité de mesures de direction et de distance¹²⁴. Mais la conscience de telles difficultés ne doit pas nous amener à l'excès inverse, en coupant le travail du

¹²⁴ « La rinascita della geografia... », p. 41.

cartographe des sources vives qui enrichissent les données. Davantage : selon P. Gautier Dalché, l'un des aspects principaux de la cartographie du XV^e siècle est justement « sa capacité à accueillir les nouveautés en les problématisant¹²⁵ ». Ainsi, loin qu'il faille concevoir les deux pratiques de la carte marine et de la mappemonde comme séparées, voire opposées, le constant va-et-vient qui s'opère dans l'élaboration de ces deux types de représentation oblige au contraire à souligner leur complémentarité¹²⁶. Plus généralement, la pratique intellectuelle mise en œuvre dans la construction d'une carte s'apparente pour P. Gautier Dalché à un « processus de bricolage »¹²⁷, grâce auquel sont intégrées des connaissances de types et d'origines divers, parmi lesquelles les informations rapportées par les voyageurs ont elles-mêmes leur place, comme en témoigne l'intérêt manifesté très vite par les cartographes pour le contenu du livre IV du *De uarietate fortunæ*.

Deux cartes montrent à l'évidence son exploitation. La première, connue sous le nom de « Carte génoise » (elle porte en effet les armes de la république de Gênes), date de 1457. Ce planisphère, orienté avec le nord en haut, comporte une iconographie très riche (maisons et châteaux pour les villes, dessins d'animaux et de monstres, figures de souverains). Comme le précise l'auteur par le titre choisi (« Vera Cosmographorum cum Marino accordata descriptio »), il a préféré suivre les mesures données par Marin de Tyr plutôt que celles de Ptolémée, ce qui contribue à étendre démesurément l'Asie vers l'est, mais T. Gasparrini Leporace constate que « les côtes de la Méditerranée et en général de l'Europe sont bien dessinées, et même pour ce qui concerne l'Afrique et l'Asie, le dessin est meilleur que celui des cartes de la même époque, exception faite du planisphère de Fra Mauro¹²⁸ ».

¹²⁵ P. GAUTIER DALCHÉ, « Pour une histoire du regard géographique... », p. 93.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 89-92.

¹²⁷ « Les cartes élaborées au XV^e siècle, lorsqu'elles ne sont pas purement et simplement la reproduction de l'atlas ptoléméen, résultent d'un processus de bricolage associant des techniques différentes, sans que cela aboutisse, pour les concepteurs ou les utilisateurs, à la conscience de contradictions insupportables » (*ibid.*, p. 93).

¹²⁸ *Catalogo descrittivo della mostra « L'Asia nella cartografia degli Occidentali » (19 giugno-10 ottobre 1954), per il VII centenario della nascita di Marco Polo*, a cura di T. GASPARRINI LEPORACE, Venezia, 1954, p. 22-23.

L'auteur anonyme a fait une abondante utilisation du livre de Marco Polo, mais aussi de la relation de Conti, tout spécialement dans les nombreuses vignettes qui précisent, pour tel ou tel lieu, un trait caractéristique, concernant les habitants ou les produits de la région¹²⁹.

Le second document cartographique est le planisphère de Fra Mauro, daté de 1460, dont l'auteur appartenait au couvent des Camaldules de San Michele de Murano¹³⁰. Ici encore, l'iconographie est très riche et très soignée, les légendes sont nombreuses et souvent longues, occupant même parfois des morceaux de parchemin qui ont été ajoutés dans un second temps. Mais c'est surtout dans la représentation de l'Afrique et de l'Asie que l'auteur innove et se montre même informé des ultimes découvertes : pour le tracé des côtes occidentales de l'Afrique (dont il affirme la circumnavigabilité), il a reçu des informations des Portugais eux-mêmes¹³¹. Pour l'Asie centrale et méridionale, si le tracé des côtes est encore proche de celui qu'a transmis la tradition ptoléméenne, on reconnaît un grand nombre de toponymes empruntés à Marco Polo, mais aussi à la relation de Conti. Comme Poggio, il associe « Siamotra » à « Taprobana », tandis que dans la vignette

¹²⁹ Voir le relevé de ces légendes, donné par O. Merisalo en appendice de son édition du *De uarietate fortunæ* (p. 252-54), qui montre de façon très convaincante l'ampleur de ces emprunts.

¹³⁰ « Il planisfero di Fra Mauro è universalmente riconosciuto, per la sua monumentalità e la ricchezza dei dati che contiene, quali non si riscontrano in alcuna carta precedente e, per molto tempo, non si troveranno neppure in quelle successive, come il più importante documento cartografico medioevale, e definito come l'apoteosi della cartografia ecclesiastica » (*Catalogo...*, a cura di T. Gasparrini Leporace, p. 24). P. Gautier Dalché s'écarte de ce jugement qui, tout en faisant son éloge, surévalue les traits archaïques du document. Ce qui le frappe en revanche dans cette élaboration cartographique, c'est « une conscience particulièrement aiguë de l'aspect conventionnel de toute représentation, en même temps qu'une certaine méfiance envers les spéculations de ceux que le cartographe appelle "cosmografi e storiografi" » (« Pour une histoire du regard géographique... », p. 96).

¹³¹ La représentation du sud et de la côte orientale de l'Afrique demeure imprécise, alors que l'Éthiopie comporte un très grand nombre de toponymes et Fra Mauro souligne lui-même la nouveauté que sa représentation constitue, indiquant dans une légende qu'il s'est fait dessiner et préciser tout ce qui concerne cette région par des natifs du pays, sans doute des religieux éthiopiens qui ont été hébergés au couvent de San Michele de Murano.

placée en face de « Saylam », il dénonce l'erreur de Ptolémée qui a identifié à tort Taprobane à Ceylan¹³². Certains toponymes semblent en outre ne pouvoir provenir que de Conti : c'est le cas de « Bisenegal » (Vijayanagara), de fondation récente, pour laquelle est écrite une longue légende reportant un certain nombre d'informations données par Poggio ; c'est le cas aussi de l'île « Bandan », où sont mentionnés les girofliers et les perroquets aux vives couleurs. Enfin, on remarque que, lorsque le texte de Poggio ne permet pas de situer certains lieux « nouveaux », la carte ne manque pas de refléter cet embarras : l'exemple le plus notable concerne la ville de « Maaratia » que les tours et détours accomplis alors par le voyageur, et dont la relation n'offre qu'un très bref résumé, rendent difficilement localisable. Or la carte de Fra Mauro mentionne la ville de « Maharaç » dans le « Mango », c'est-à-dire le « Mangi » de Marco Polo ou Chine du Sud, région où Conti n'a pu se rendre¹³³.

Tout en ayant un support différent – la carte d'un côté, la relation écrite de l'autre –, et même si, comme on l'a vu, le livre IV du *De uarietate fortunæ* est à rattacher étroitement aux visées théoriques de Poggio, tandis que le travail de Fra Mauro est guidé par des intentions plus pragmatiques, ces deux documents géographiques nous paraissent étroitement apparentés par l'ouverture qu'ils manifestent l'un et l'autre par rapport à la « nouveauté » et surtout par le biais qu'ils utilisent tous deux afin de lui faire

¹³² « Nota che Tolomeo uoiando descriuer Taprobana à descrito solamente Saylam » (*Il mappamondo di Fra Mauro*, éd. T. Gasparrini Leporace, planche XIV). On relève aussi les fréquentes réserves émises par Fra Mauro au sujet des monstres : ainsi, il indique l'existence de serpents à sept têtes (mentionnés par Conti pour la région de « Susinaria ») et de fourmis géantes au sujet desquelles il dit : « e quasi che qui dir non ardisco parenno cani. Questo può esser che'l sia specie de animali che sia simile a le formige » (*ibid.*, p. 34).

¹³³ Nous n'avons par ailleurs trouvé aucun toponyme qui ressemble de près ou de loin à celui-ci dans le *Divisament* de Marco Polo. Autre exemple de localisation difficile dans le texte de Poggio : Pudifetania. Or Fra Mauro indique dans l'Inde, sur la mer, la ville de « Pudipetem » entre « Milapur » et « Mutifili », deux villes mentionnées par Marco Polo et clairement situées sur la côte orientale. « Pudipetem » en revanche semble renvoyer à Pudepatana, qui est une ville du Kerala. Cette difficulté de localisation découle ici clairement de l'image que l'on a alors de l'Inde proprement dite, comme le montre bien d'ailleurs la carte de Fra Mauro qui fait apparaître une masse très resserrée et n'ayant pas du tout encore la forme de péninsule.

place : quête d'informations auprès de témoins privilégiés¹³⁴. Il est d'ailleurs significatif que le public le plus empressé à acquérir ces documents fut avant tout celui qui avait le plus d'intérêts à se faire alors du monde l'image la plus exacte possible pour y bâtir sa nouvelle puissance économique et militaire, à savoir les Portugais¹³⁵.

En conclusion, l'intérêt pour les connaissances géographiques que manifeste Poggio Bracciolini dans le livre IV de son *De uarietate fortunæ* est à plus d'un titre à inscrire dans le droit prolongement de l'attitude adoptée par les pré-humanistes, soucieux d'abord d'éclairer les textes anciens ou les prenant comme référence obliquée pour juger de la qualité des informations qui leur parviennent d'autres sources¹³⁶. Certes, il s'en écarte aussi résolument lorsqu'il substitue aux sources livresques la quête des informations sur les pays auprès de voyageurs capables d'en fournir un témoignage direct, en particulier lorsqu'il fait presque entièrement reposer sa description de l'Asie sur le compte rendu que lui fournit le marchand Conti¹³⁷. Mais la modernité d'un tel geste est toute relative.

¹³⁴ Il semble d'ailleurs que Fra Mauro ait lui-même interrogé Niccolò de' Conti car si les informations que l'on trouve sur sa carte recoupent souvent celles qui sont transcrites par Poggio, elles ne coïncident pas complètement. Voir ce que dit à ce sujet R. ALMAGIÀ dans sa présentation de l'édition de la carte de Fra Mauro par T. Gasparini Leporace : « Anche dei viaggi di Nicolò de' Conti egli ebbe certo notizia, forse verbalmente dal viaggiatore medesimo. Molti punti controversi restano tuttavia da chiarire » (p. 9).

¹³⁵ L'atelier cartographique qu'avait Fra Mauro à San Michele di Murano travaillait en effet pour les Portugais et, selon R. Almagià, il est possible que le beau planisphère que l'on conserve à la Marciana soit en fait la copie de celui qui fut fait pour le roi de Portugal Alphonse V, mais qui est aujourd'hui perdu (*Il mappamondo di Fra Mauro*, p. 5-6). Quant au Livre IV du *De uarietate fortunæ*, il connut une diffusion séparée des trois autres livres, mais parmi les traductions en langue vulgaire, celle qui fit date fut celle qui fut faite en portugais par Valentim Fernandez Alemam en 1502. C'est singulièrement ce texte en portugais que traduisit G. B. Ramusio en italien pour son recueil *Navigazioni e Viaggi* car, nous dit-il, malgré toutes les recherches qu'il a pu faire à Venise mais aussi dans d'autres villes d'Italie, il n'est pas parvenu à trouver le texte original (*ibid.*, t. II, p. 785).

¹³⁶ Voir ici comment la description précise que fait Conti de la méthode utilisée pour la capture et le dressage des éléphants est jugée digne de créance puisqu'elle paraît s'accorder (« videtur sentire ») avec le texte de Pline sur le même sujet.

¹³⁷ Il est d'ailleurs intéressant de noter que Poggio montre à l'égard de la relation orale de Conti le même souci philologique qui est le sien par rapport aux textes écrits : désir de conservation et de préservation, respect scrupuleux de la « lettre » attesté par sa transcription souvent très fidèle des toponymes.

ve si l'on songe que, pour constituer leur matériau géographique, Pline à Rome, comme Ptolémée à Alexandrie, ont noué un dialogue étroit avec les marchands, très actifs en ces deux premiers siècles de notre ère, qui fréquentaient la mer Rouge et le golfe Persique, se rendaient dans les ports de l'Inde du Sud à Muziris et à Becare afin d'en ramener le poivre, voire arrivèrent en Malaisie et en Chine¹³⁸. L'imitation des Anciens que pratique Poggio dans ce domaine est ainsi plus poussée que celle des humanistes qui l'ont précédé en ce que, loin de se contenter de se conformer à leurs écrits, il adopte leur attitude investigatrice, ce qui du même coup lui permet de recueillir bon nombre d'informations nouvelles¹³⁹.

Par ailleurs, comme on l'a vu, la curiosité géographique de Poggio Bracciolini est partagée et stimulée par le milieu humaniste florentin de cette première moitié du XV^e siècle avec lequel il a toujours maintenu d'étroites relations et qui associe des centres d'intérêts multiples, embrassant des domaines variés et conciliant harmonieusement des considérations d'ordre matériel et d'ordre spirituel¹⁴⁰. La voix originale de notre humaniste ne se distingue pas moins nettement de celle de ses amis et des auteurs contemporains qui traitent les mêmes sujets, et c'est bien le désir de ne pas traiter comme les autres le thème rebattu de la fortune qui semble le pousser à élargir le champ de ses effets remarquables en y incluant TOUS les hommes : les puissants de son époque, qu'ils soient laïcs ou religieux, qu'ils gouvernent les provinces italiennes et les proches régions de l'Europe ou règnent sur des pays éloignés, comme Tamerlan, mais aussi tous ces hommes, dont le voya-

¹³⁸ « [...] è la *Geographia* di Tolomeo a mostrare, *a posteriori*, di quanto si sia estesa l'attività dei mercanti occidentali e quanto sia stato serrato e denso il dialogo tra *emporia* e *istoria* durante il I secolo dopo Cristo » (F. DE ROMANIS, « Viaggi ed esplorazioni oltre i confini dell'impero fra l'età di Plinio e quella di Tolomeo », in *Optima Hereditas*, p. 237).

¹³⁹ On retrouve ici cet aspect caractéristique de l'humanisme créateur, qui dépasse ceux qu'il imite et contribue au renouvellement par l'imitation, aussi bien dans le domaine géographique - c'est justement l'application de la méthode ptoléméenne qui permet de dépasser les connaissances du savant grec - que dans l'architecture et l'art en général.

¹⁴⁰ Voir G. HOLMES, qui emploie le terme d'« enlightenment » pour caractériser le mouvement intellectuel d'avant-garde qui caractérise Florence entre 1400 et 1450 et qui le définit ainsi : « a movement of extreme and sudden secularisation of ideas, under the auspices of the classics, over a broad spectrum of interests » (cité par R. FUBINI, « Il "teatro del mondo"... », p. 8).

geur et/ou celui qui transcrit son témoignage s'étonnent à plusieurs reprises du nombre extrêmement élevé, qui peuplent l'Inde depuis ses limites occidentales, confinant à l'Éthiopie, jusqu'à l'Extrême-Orient¹⁴¹. Le geste par lequel il place ainsi tous les hommes sur un pied d'égalité n'est pas sans revêtir une certaine audace, agrémentée d'une pointe de provocation¹⁴², mais surtout le décentrement du regard qui s'opère par la prise en considération de la diversité le conduit à un relativisme quelque peu désenchanté¹⁴³, qui annonce le scepticisme prudent souvent exprimé par Montaigne dans ses *Essais* au vu de la diversité de la coutume mais aussi de sa toute-puissance sur nous et de la faible part de la raison dans nos comportements. C'est néanmoins grâce à cette objectivité désenchantée que Poggio Bracciolini a su conser-

¹⁴¹ Cf. ce que dit PIERRE D'Ailly au sujet de l'Inde et de la part de l'œkoumène qu'elle recouvre : « India fere terciam partem terræ habitabilis continet ; usque meridiem se extendit » (cité par O. BALDACCII, « La cultura geografica del Medioevo », in *Optima Hereditas*, p. 509). Or ce tiers est lui-même bien plus peuplé que les deux autres parties, comme le confirment les historiens actuels qui attribuent cent millions d'habitants à l'Inde et quatre-vingts millions à la Chine, au début du XVI^e siècle (V. M. GODINHO, *Les Découvertes* ..., p. 62).

¹⁴² Particulièrement évidente dans les premiers livres lorsqu'il s'attarde à faire un éloge appuyé de Tamerlan alors qu'il prend soin ensuite de rabaisser les divers papes qui se sont succédé dans les dernières décennies. Voir ce que dit A. PETRUCCI dans la notice biographique de Poggio (*Dizionario biografico degli Italiani*, t. XIII, p. 643) : « [...] l'aspetto davvero caratteristico del Poggio scrittore va indicato [...] nella sua singolare capacità di osservare con spregiudicata attenzione e cordiale partecipazione la varia scena del mondo terreno e specialmente del mondo degli uomini nelle loro molteplici manifestazioni ».

¹⁴³ Attitude fort bien suggérée par l'anecdote 76 contée dans les *Facéties* : « Un habitant de Camerino désirant voyager pour voir le monde, Ridolfo lui conseilla d'aller jusqu'à Macerata. Quand celui-ci fut de retour, Ridolfo lui dit : "Tu as vu la terre entière. Qu'y a-t-il, en effet, dans le monde ? Des collines, des montagnes, des plaines, des champs cultivés, des terres en friche, des bois et des forêts, toutes choses que l'on trouve dans l'espace que tu as parcouru" » (trad. E. WOLFF, Anatolia Editions, 1994).

ver avec une fidélité scrupuleuse le témoignage de ces voyageurs, attestant que l'ère des grandes découvertes a bien commencé¹⁴⁴.

¹⁴⁴ L'originalité de Poggio est en outre aisément perceptible lorsqu'on compare le livre IV à la partie de la *Cosmographia* de Pie II consacrée à l'Asie. Voir N. CASELLA, « Pio II tra geografia e storia : la *Cosmographia* », in *Archivio della Società romana di Storia patria*, 95 (1972), p. 35-112. Cette œuvre, écrite en 1461 pour ce qui concerne l'Asie et inachevée, est marquée par l'événement capital auquel Pie II entend réagir par le projet d'une nouvelle croisade : la prise de Constantinople par les Turcs (1453). Dans ce traité géographique, E. S. Piccolomini utilise essentiellement les sources classiques : Ptolémée, Strabon (qu'il connaît par la traduction latine faite par Gregorio Tifernate et par Guarino Veronese en 1456-1458), Solin et Pline. Il lui arrive en outre de s'appuyer sur la cartographie moderne. Mais, bien qu'il connaisse l'ouvrage de Poggio, les deux seules références qu'il fait au compte rendu de « Nicolaus Venetus » (paragraphe 10 et 15) l'amènent à mettre fortement en doute la valeur de son témoignage : la première concerne le Catay, où Pie II dit à tort que le voyageur s'est rendu, et qu'il assimile à la Scythie des Anciens, ce qui le conduit à accorder peu de crédit au voyageur moderne ; la seconde concerne le fleuve Dava, que Conti affirme plus grand que le Gange, ce qui est contredit par Ptolémée. Au-delà de l'attitude conservatrice de Pie II par rapport à la « nouveauté », on peut se demander si ce n'est pas la conception morale de l'historiographie qui sous-tend le *De uarietate fortunæ* qu'il entend implicitement condamner. En effet, lorsque, dans ce traité sur l'Asie, il s'insurge violemment contre les « stulti qui substantiam esse aliquam fortunam putarunt regnorum et opum dispensatricem, quæ solius Dei nutu huc atque illuc transferuntur » (paragraphe 64, cité par Casella, *art. cit.*, p. 86), tout porte à croire que celui qui est principalement visé est Poggio Bracciolini!

LE TEXTE DU LIVRE IV

1. Rédaction de l'œuvre

Si Poggio Bracciolini a conçu dès les années 1420 l'idée de rédiger un ouvrage sur l'inconstance de la fortune, ce n'est que progressivement que l'œuvre prendra forme¹⁴⁵. Selon R. Fubini, qui s'appuie sur les premières nouvelles que donne Poggio au sujet de la progression de son travail dans la lettre qu'il adresse le 14 septembre 1443 à Pietro del Monte¹⁴⁶, le noyau originel serait constitué par les *exempla* figurant à la fin du livre I et par les livres II et III¹⁴⁷. La première partie du livre I serait un ajout ultérieur. Qu'en est-il du livre IV ? La rencontre avec Niccolò de' Conti eut lieu à Florence pendant le concile qui s'achève en 1443, mais ce n'est qu'en 1448 que Poggio parle, dans sa correspondance, de la composition de son *De uarietate fortunæ* en quatre livres, dont le dernier a trait à l'Inde¹⁴⁸. Pourtant, les termes qu'il emploie dans la lettre du 12 juillet à son correspondant anglais Richard Petworth

¹⁴⁵ Voir la lettre du 20 juin 1424 à Antonio Loschi et celle du 7 mai 1431 à Giuliano Cesarini, émaillées de réflexions sur la fortune (H. HARTH, éd. *Poggio Bracciolini, Lettere*. Firenze, 1987, II, respectivement p. 5-10 et 115-117)).

¹⁴⁶ « Composui duos libros *De uarietate fortunæ*, sed nondum edidi, expectabo enim aduentum tuum. In illis comprehendi nostri temporis historiam, eorum scilicet, quos fortuna ex alto deiecit et in hoc regni Franciæ uarietatem fortunæ, quæ illud diutius quassauit, conieci » (HARTH, éd. *Lettere*, II, p. 427).

¹⁴⁷ R. FUBINI, « Il "teatro del mondo"... », voir en particulier la note 21 de la p. 9 pour la composition de l'œuvre et p. 42-46 pour l'élaboration progressive de la réflexion de Poggio.

¹⁴⁸ Lettre du 28 février 1448 à Antonio Panormita : « Edidi quatuor libros *De uarietate fortunæ* » et lettre du 12 juillet de cette même année à Richard Petworth : « *Liber de rebus Indiæ* a me editus est quartus eorum, quos conscripsi *De uarietate fortunæ* » (HARTH, éd. *Lettere*, t. III, respectivement p. 59 et p. 71).

et surtout les traits spécifiques que nous avons pu relever dans un certain nombre de manuscrits qui ne comprennent que le livre IV tendraient à prouver que cette partie a connu une diffusion séparée avant même 1448. En outre, dans les *incipit* de plusieurs de ces manuscrits, on relève la présentation du texte comme constituant le second livre du *De uarietate fortunæ*¹⁴⁹. Ces données nous semblent une preuve supplémentaire de la conscience qu'avait l'humaniste florentin de la nouveauté du traitement du thème de la fortune grâce à l'adjonction de la relation de Conti, et il n'est pas exclu que dans une certaine phase de la composition de l'ouvrage (entre 43 et 48), son contenu lui soit apparu comme pouvant constituer une deuxième partie, traitant de la diversité géographique, alors que la première partie concernait plus proprement l'histoire, même s'il se montrait ici encore original en privilégiant l'histoire récente.

2. Tradition manuscrite

Dans son édition critique, O. Merisalo a recensé 59 copies manuscrites du *De uarietate fortunæ*, dont un certain nombre ne contient qu'un des livres, le premier ou, plus souvent, le quatrième. Nous en avons nous-même retenu 33, afin d'établir le texte et ses variantes, en prenant en compte deux critères : d'un côté, nous avons choisi les documents les plus significatifs du XV^e siècle pour le texte dans sa version intégrale, pourvu des quatre livres ; de l'autre, nous avons considéré la totalité des manuscrits contenant seulement le livre IV¹⁵⁰.

a. Description des manuscrits

- 1. Florence, Bibl. Riccardiana, 871 (A)

Parch. Contient le seul *DVF*, daté de 1448-1459, portant des corrections d'une main qui a été identifiée comme celle de Poggio.

¹⁴⁹ Voir les *incipit* et *explicit* donnés dans l'apparat critique ; les mss indiquant qu'il s'agit du second livre du *De uarietate fortunæ* sont : Be, Ge, Ham, La, Na, Vi.

¹⁵⁰ Nous n'avons pas considéré toutefois le ms. de Parme (Bibl. Palatina, 331), qui ne contient qu'un court fragment du Livre IV, ainsi que trois manuscrits tardifs, du XVI^e s. (Florence, Bibl. Naz. Centrale, Magl. XIII 84) et du XVII^e s. (Milan, Bibl. Ambrosiana, S 98 et Florence, Bibl. Naz. Centrale, Conv. Soppr. J VII 9).

Peut être considéré comme un document de travail, sur lequel l'auteur est revenu à plusieurs reprises¹⁵¹.

- 2. *Cité du Vatican, B. A. V., Ottob. lat. 1863 (B)*

Papier. Outre le *DVF* (f. 21-76), contient des œuvres de divers humanistes (M. Palmieri, L. Valla, F. Biondo etc), compilées par Giovanni Tortelli et en grande partie écrites de sa main aux alentours de 1460.

- 3. *Cité du Vatican, B. A. V., Vat. lat. 1784 (C)*

Parch. Contient le seul *DVF*. A appartenu à Nicolas V et fut vraisemblablement l'exemplaire de dédicace, que l'on peut donc dater de 1448.

- 4. *Cité du Vatican, B. A. V., Ottob. lat. 2134 (D)*

Parch. Contient le seul *DVF*. Daté de 1450 dans l'*explicit* et copié par Ser Giovanni da Stia qui travaillait pour Vespasiano da Bisticci. Comme l'indique l'annotation finale du f. 102v (*Bertholomæ Ghisilardus bononiensis me emit*), son premier propriétaire fut Bartolomeo Ghiselardi, un ami de Poggio.

- 5. *Copenhague, Kongelige Bibliotek, Nye kgl. S. 234, 4° (E)*

Parch. Ne contient que le *DVF*. Écrit de la même main que le ms. Ricc. 871 et portant lui aussi des corrections de Poggio, selon O. Merisalo, qui le fait remonter à la même période (1448-1459)¹⁵².

- 6. *Cité du Vatican, B. A. V., Urb. lat. 224 (F)*

Parch. Outre le *DVF* (f. 2-53v), contient diverses œuvres de Poggio, lettres et discours. Écrit à Florence vers 1460 par Niccolò di Antonio de' Ricci, qui travaillait sans doute pour Vespasiano da Bisticci. Aurait appartenu à la famille de Poggio avant d'être vendu en 1471 à Frédéric de Montefeltro, duc d'Urbino.

- 7. *Paris, B. N., Lat. n. a. 709 (G)*

Papier. Contient le seul *DVF*, copié probablement à Florence entre 1450 et 1480.

- 8. *Paris, B. N., Lat. 7866 (H)*

Parch. Contient diverses œuvres de Poggio, Bruni et L. Giustinian. Daté de la seconde moitié du XV^e s.

¹⁵¹ Voir les remarques d'O. Merisalo dans l'introduction à l'édition du *DVF*, p. 15-21.

¹⁵² *DVF*, p. 18 et 25-26.

- 9. *Milan, Bibl. Ambrosiana*, G 95 sup. 4 (I)

Parch. Contient des œuvres de Cicéron, Leonardo Bruni, Pietro Pierleoni et le *DVF* de Poggio (f. 137-193). La partie poggienne remonte à la fin des années 40 ou aux premières années 50.

- 10. *Rome, B. N., Vitt. Eman.* 205 (J)

Papier (f. 1-108) et parch. (f. 109-154). Contient diverses œuvres de Poggio, dont le *DVF* aux f. 49-104v. La première moitié est datée de 1450-60. L'annotation que l'on trouve au f. 153v (*liber Poggi secretar.*) suggérerait que l'exemplaire (au moins dans sa seconde partie) appartenait à Poggio.

- 11. *Cité du Vatican, B. A. V., Vat. lat.* 7317 (K)

Papier. Contient, outre l'*Expositio Ierosolimitana* et le *Liber Machometi*, le livre IV du *DVF* (f. 385-396). Daté des années 1450-1470 pour la partie poggienne, il a appartenu au cardinal Domenico Capranica, ami de Poggio.

- 12. *Cité du Vatican, B. A. V., Ottob. lat.* 2202 (L)

Papier. Contient, outre le livre IV du *DVF* (f. 110-127), l'*Historia d'Ethiopia* de Don Francisco Alvarez (trad. en 1540), deux lettres d'Andrea Corsali et la copie d'une lettre de Giovanni da Verrazzano au roi de France. Manuscrit tardif, datable des années 1540.

- 13. *Cité du Vatican, B. A. V., Vat. lat.* 1785 (M)

Papier. Contient, outre le *DVF* (f. 1-56v), diverses œuvres de Poggio, dont les *Facéties*. Daté des années 1450, le ms. aurait été copié pour le cardinal Pietro Barbo.

Manuscrits de la tradition séparée

- 14. *Milan, Bibl. Ambrosiana*, F 45 sup. (Amb)

Papier. Contient des œuvres d'humanistes (Leonardo Bruni, Francesco Barbaro) et le livre IV du *DVF* (mutilé, il manque tout le début, l. 1 à 72). Copié probablement en Lombardie dans la seconde moitié du XV^e s.

- 15. *Gênes, Bibl. Civica Berio, Arm.* 26 (Be)

Papier. Recueil de lettres et discours, dont un certain nombre concerne l'histoire de Gênes. Le livre IV du *DVF* (f. 322-344) suit une copie de la *Lettre au Prêtre Jean*. Manuscrit d'origine génoise, daté du troisième quart du XV^e s.

- 16. *Oxford, Bodleian Library, Canon. Misc.* 280 (Can)

Papier. Contient, outre le livre IV du *DVF* (f. 74-80v), des textes

géographiques (*Cosmographia* de Pomponius Mela, *De insulis archipelagi* de Cristoforo Buondelmonti). Écrit en partie en 1474 par Gianfrancesco Cataldini di Cagli qui en fut le premier possesseur.

- 17. *Londres, British Library, Add. 25 712 (Cas)*

Parch. et papier. Contient des textes de Salluste, Leonardo Bruni... Sur le folio où débute le livre IV du *DVF* (f. 76) est inscrite la date de 1459, date à laquelle le manuscrit se trouve à l'abbaye de Casamari.

- 18. *Florence, B.N.C., Magl. XXI 151 (Fi)*

Papier. Textes divers. Le livre IV, qui se trouve au début (f. 1-12v), remonterait aux années 1460.

- 19. *San Daniele del Friuli, Bibl. Guarneriana, 121 (Fri)*

Papier. Contient, entre autres, des traductions d'œuvres de Lucien et deux œuvres de Poggio : les *Facéties* et le Livre IV du *DVF*. Daté des années 1460. Premier possesseur : Guarnerio d'Artegna (mort en 1467).

- 20. *Gênes, Archivio storico comunale, 360 (Ge)*

Papier. Constitué en majeure partie de lettres (de Poggio, Beccadelli, Bracelli...). Le livre IV se trouve aux f. 68-78v. D'origine génoise, le ms. est datable du troisième quart du XV^e s.

- 21. *Gotha, Forsch. Bibl., chart. B 239 (Go)*

Papier. Vaste recueil composé de lettres de Pères de l'Église (saint Jérôme, saint Augustin ...), de quelques écrits d'humanistes (Salutati, Bruni, Poggio) et de discours et d'homélies, il fut copié au début des années 1460 par un franciscain de la région lombarde. Le livre IV se trouve aux f. 51-59v.

- 22. *Londres, British Library, Harley 2492 (Ha1)*

Papier. Manuscrit du XV^e s., contenant le *De inuentione* de Cicéron et la *Rhétorique à Herennius*, des lettres de Poggio, de Guarino, de Pie II et d'autres. Le Livre IV occupe les f. 348v-357.

- 23. *Londres, British Library, Harley 3716 (Ha2)*

Papier. Contient des œuvres et lettres de Leonardo Bruni, A. Panormita. Livre IV aux f. 124-133v.

- 24. *Berlin, Staatsbibliothek, Preussischer Kulturbesitz, Hamilton 522 (Ham)*

Papier. Contient trois œuvres de Poggio : *De infelicitate principum*, *De miseria conditionis humanae* et le livre IV du *DVF* (f. 152-168). Copié au XV^e et acheté au XVI^e par le Ferrarais Lilio Gregorio Giraldi (1479-1552).

- 25. *Florence, Bibl. Medicea Laurenziana, Plut.* 90 sup. 55 (*La*)

Parch. et papier. Contient, outre le livre IV (f. 3-17v), une partie de la correspondance entre Leonardo Bruni et Coluccio Salutati. Ms. copié dans sa majeure partie par Niccolò di Domenico Ferreo de' Vignanensi, selon l'indication figurant aux f. 1v et 2v, avec la date de 1444.

- 26. *Lyon, B. M.*, 168 (100) (*Ly*)

Papier. Main italienne. Anthologie de textes classiques et humanistes, composée en Italie entre 1450 et 1470, sans doute sur l'initiative d'un clerc, maître de rhétorique ou juriste¹⁵³. Contient des lettres et œuvres de Poggio, de Guarino da Verona, Coluccio Salutati... Le texte du livre IV du *DVF* (f. 1-10) s'interrompt à la fin de la relation de Conti et substitue à la relation du Nestorien et des Éthiopiens une version de la *Lettre du Prêtre Jean*. Texte suivi du *De nobilitate* de Poggio.

- 27. *Naples, Bibl. Naz.*, V F 18 (*Na*)

Papier. Contient, outre le Livre IV (f. 134-147), un recueil épigraphique et la traduction de Ptolémée par J. Angeli da Scarperia. Ms. constitué de fascicules hétérogènes ; la partie poggienne aurait été copiée au XV^e s.

- 28. *Paris, B. N.*, *Lat.* 7854 (*Pa*)

Papier. Contient des lettres, discours et oraisons funèbres de Poggio, ses traités *De infelicitate principum* et *De uera nobilitate*, ainsi que les 4 livres du *DVF* ; mais le 4^{ème} livre a été copié (par la même main que les trois premiers) sur un manuscrit appartenant à la tradition séparée. Datable du dernier quart du XV^e s. et ayant pour origine l'Italie septentrionale, le ms. a été acheté en 1678 par Colbert.

- 29. *Ravenne, Bibl. Classense*, 117 (*Rav*)

Papier. Contient un certain nombre de lettres et de discours de Poggio, ainsi que la *Descriptio Indiarum* (= livre IV) aux f. 445-463. Comme pour *Ly*, le texte s'arrête à la fin de la relation de Conti pour donner une version de la *Lettre du Prêtre Jean*. Ms. très proche du ms. lyonnais (*Ly*), comme a pu le remarquer H. Harth dans la transcription des lettres de Poggio¹⁵⁴.

- 30. *Cité du Vatican, B. A. V.*, *Ross.* 369 (*Ros*)

Parch. Contient le seul livre IV.

¹⁵³ Voir H. HARTH, éd. *Lettere*, t. I, p. XLIX-LI.

¹⁵⁴ H. HARTH, éd. *Lettere*, t. I, p. LII.

- 31. Milan, Bibl. Trivulziana, 761 (Tr)

Papier. A côté du livre IV (f. 6-18), contient des écrits et traductions de Leonardo Bruni. Datable de 1500 environ et ayant pour origine l'Italie septentrionale.

- 32. Cité du Vatican, B. A. V., Vat. lat. 6265 (Vat)

Papier. Contient des écrits de L. Bruni, l'éloge funèbre de C. Marsuppini pour Bruni, l'évocation de quelques illustres Florentins et le livre IV du *DVF* (f. 147-163). Manuscrit copié vraisemblablement à Florence vers 1470.

- 33. Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, 3174 [CCXVI 3174/(ph.151)] (Vi)

Papier. Contient, outre le livre IV (présenté comme le livre II), la *Cosmographie* de Pomponius Mela. Datable de 1450-1470, ayant d'abord appartenu à Barnaba Trenacio (f. 1), médecin vivant au XV^e s., avant d'être acquis au XVI^e s. par la Bibliothèque Royale de Vienne.

b. Choix éditoriaux et comparaison des témoins

Le texte que nous publions est celui du ms. florentin Ricc. 871 qui porte des corrections où l'on a pu reconnaître la main de Poggio¹⁵⁵. O. Merisalo a même pu dégager plusieurs phases dans ce travail de correction, mais il convient de préciser que les modifications importantes subies par le texte au cours de ces trois phases concernent principalement le Livre III¹⁵⁶. Pour le Livre IV en revanche, les corrections, au nombre d'une vingtaine, sont mineures¹⁵⁷. Elles n'en demeurent pas moins instructives pour

¹⁵⁵ C'est aussi le ms. édité par O. Merisalo, en 1993. Mais, outre les mots mal coupés (surtout, p. 167 de son édition), nous avons relevé plusieurs erreurs ; ainsi, il faut lire : 102, *inaures*, et non *in aures* ; 240, *aere*, et non *eere* ; 356, *parte*, et non *patre* ; 368, *pretiosioribus*, et non *precioribus* ; 574, *uanus*, et non *uanu* ; 635, *mappis*, et non *mapis* ; 635, *mantiliisque*, et non *mantellisque*.

¹⁵⁶ *DVF*, p. 15-18.

¹⁵⁷ Voici les principales : 57, *Persarum* (au lieu de *Persorum*) ; 172, *sitam diebus sex petisset* (au lieu de *petisset sitam diebus sex*) ; 184, *sonaliis* (au lieu de *sonalibus*) ; 336, *hanelitu* (au lieu de *alitu*) ; 352, *eosque* (pour *eoque*) ; 358, *correctum* (au lieu de *corruptum*) ; 377, *crossiore* (au lieu de *crassiore*) ; 427, *tapetis* (au lieu de *tapetibus*) ; 498, *igne* (au lieu de *ignem*) ; 498, *reluctari* (au lieu de *reluctare*) ; 504 *triduoque* (au lieu de *triduo*) ; 526, *bragmones* (au lieu de *brammones*) ; 576, *ferro* (au lieu de *ferro*) ; 583, *quis* (au lieu de *quibus*) ; 595 *sisami* (au lieu de *susimanni*) ; 672 *dolabra* (au lieu de *dolobra*) ; 768 ajout de *dicant* ; 793, ajout de *ferunt* ; 823, *mappis* (au lieu de *mapis*) et *mantiliisque* (au lieu de *mantellisque*) ; 826, ajout de *uero* ; 839, *paulo* (au lieu de *paulum*) ; 845, *fissis* (au lieu de *fixis*).

esquisser l'histoire du texte et nous aider à classer les manuscrits consultés. On peut dégager quatre groupes, qui nous permettent de remonter progressivement de l'état ultime du texte à des phases rédactionnelles plus anciennes¹⁵⁸.

- Premier groupe : *A, B, C, F, G, H, L*

Ces manuscrits contiennent les quatre livres du *DVF*, à l'exception de *L* qui ne comporte que le livre IV, mais il s'agit d'un ms. tardif (le texte qui précède celui de Poggio est daté de 1540) qui a été copié sur *B*, comme l'attestent les nombreuses variantes et omissions communes. Ce groupe se caractérise par sa proximité avec *A*, dont il retient la majorité des corrections apportées en surcharge. Mais *C* (exemplaire de dédicace, daté de 1448) se distingue cependant des autres en ce qu'il conserve quelques leçons non corrigées du texte de *A*¹⁵⁹.

- Deuxième groupe : *E, J, K, M*

Dans ce groupe, seul *K* n'a que le livre IV, mais il semble avoir été copié sur *J*, présentant les mêmes erreurs grossières et déformations du texte (nous n'en avons retenu qu'un petit échantillon dans notre appareil critique). Les trois manuscrits *J, K* et *M* sont clairement dérivés de *E*, dont ils reproduisent les omissions et variantes caractéristiques¹⁶⁰. Or *E* (qui, rappelons-le, semble,

¹⁵⁸ L'identification des trois premiers groupes ne peut être qu'approximative, vu que nous n'avons pas consulté la totalité des manuscrits. C'est pourquoi nous renvoyons à l'édition critique d'Outi Merisalo pour un regroupement plus précis, ainsi qu'à son article « Aspects of the Textual History of Poggio Bracciolini's *De uarietate fortunæ* », *Actos*, XXII, 1988, p. 99-111. Toutefois, tout en reconnaissant l'ampleur de sa tâche, nous ne pouvons que déplorer les innombrables erreurs ou omissions contenues dans l'apparat critique de son édition. Voir à ce sujet le compte rendu de l'ouvrage donné par Marc LAUREYS dans la revue romaine *Roma nel Rinascimento* (1993), p. 89-92. Comme notre travail concernait le seul livre IV, nous avons pu accorder toute notre attention aux manuscrits de la tradition séparée et mieux dégager leur spécificité en relevant des traits communs que Mme Merisalo ne parvient pas toujours à cerner, puisque ses relevés sont le plus souvent incomplets et erronés.

¹⁵⁹ Entre autres : 352 *eoque* (et non *eosque*), 427 *tapetibus* (et non *tapetis*), 498 *reluctare* (et non *reluctari*), 596 *crossiora* (et non *crassiora*), 839 *paulum* (et non *paulo*).

¹⁶⁰ Omissions propres : 44 *mediam interfluit*; 494 *ignem*; 567 *pedibusque*; 588 *ad currum*; 667 *plurima*. Variantes propres : 79 *circuitus* (corr. de *circuitu* en *E*); 267 *Reytona* (au lieu de *Xeytona*); 556 *militum* (au lieu de *miliun*); 585 *dei* (au lieu de *fidei*); 850 *undique* (au lieu de *uiridique*).

comme *A*, avoir été corrigé de la main même de Poggio) présente moins de corrections que *A* ; en outre, si la plupart sont identiques, quelques-unes diffèrent¹⁶¹.

- Troisième groupe : *D*, *I*

Le ms. *I* est particulièrement intéressant : comme le remarque O. Merisalo, il paraît représenter la plus ancienne rédaction du texte poggien qui nous soit parvenue¹⁶². Il offre un certain nombre de variantes à prendre en considération. Quelques-unes correspondent à la première version de *A*, avant correction et peuvent être communes avec le deuxième groupe (336, *alitu* au lieu de *hanelitu* ; 498, *ignem*, au lieu de *igne* ; 595, *susimanni* au lieu de *sisami*) ou non (504, *triduo*, au lieu de *triduoque*). Mais d'autres, inconnues aux mss des deux groupes précédents, offrent un texte meilleur (86, *eliciuntur* au lieu de *dicuntur* ; 622, *Bezenegaliā ultra uersus septentrionem* au lieu de *Bezenegaliā uersus ultra septentrionem*). Or, l'on retrouve la majorité de ces variantes dans le ms. *D*, sans qu'on puisse pour autant établir entre *I* et *D* un rapport de filiation directe, ainsi que dans tous les manuscrits de la tradition séparée¹⁶³.

- Quatrième groupe : *O*

Ce groupe compte 20 manuscrits ne comprenant que le livre IV (à l'exception de *Pa*, qui offre bien les quatre livres du *DVF*, mais donne, pour le quatrième, la version de la tradition séparée). Outre le fait que ces manuscrits conservent la majorité des leçons données par le ms. *A* avant correction que nous avons retrouvées dans les deuxième et troisième groupes, ils sont réunis par les traits spécifiques suivants :

23, *constanter scite grauiter* (pour *scite grauiterque*) ; 71, omission de *vulgo* ; 97, *qui* (pour *ii*) ; 142, *butiri et lactis coagulati* (pour *butiri coagulati*) ; 180, omission de *a sono ut puto dicta* ; 185, *suta* (au lieu

¹⁶¹ Notons entre autres deux corrections qui ne figurent pas dans *A* : 79, *circuitu* corrigé en *circuitus* et 408, *Barba* corrigé en *Barbara*.

¹⁶² « Un esemplare molto vicino a[l]l capostipite [di tutta la tradizione] è probabilmente il codice milanese *Ambr. G 95 sup. 4* » (*DVF*, p. 18). Voir sa description *ibid.*, p. 30.

¹⁶³ *D* est clairement postérieur à *I* puisqu'il présente quelques omissions propres (en particulier : 60, *ac Mauris* ; 364, *quesiuit...agerent* ; 426, *et mappis* ; 502, *sacco*). Liste des variantes communes à *D*, *I* et *O* : 11, *intima* (pour *ultima*) ; 86, *eliciuntur* (pour *dicuntur*) ; 91 *diebus* (pour *dierum*) ; 147, *is ditior* (pour *ditior*) ; 373 *designat* (pour *significat*). *Fi* est le seul ms. de la trad. séparée à avoir *significat* ; 539 ajout de *uariis* devant *sacris* ; 573, *suam* (pour *sui*) ; 622, *ultra uersus* (pour *uersus ultra*) ; 818, ajout de *post occiput* devant *ligatis*.

de *consuta*) ; 204, *intrans locum* (pour *intrans*) ; 207, *comprehensam* (au lieu de *deprehensam*) ; 256, omission de *urbis* ; 257, ajout de *singulis* (*singulas*) devant *arma* (à l'exception de *Ly*) ; 292, *noxa est* (au lieu de *noxae est*) ; 344, *uix ab ullo tolli* (au lieu de *uix tolli*) ; 347, *os haec* (au lieu de *os*) ; 364, omission de *ii* et ajout de *piscatores* devant *agerent* ; 434, ajout de *uicina* devant *regio* ; 439, omission de *sunt* ; 537, *ne ea longior* (au lieu de *ne longior*) ; 617, ajout de *prunis* entre *cerasis* et *pomis* ; 667, *inter* (au lieu de *apud*) ; 672, *innoxium esse* (au lieu de *innoxium*) ; 750, *rerum scriptoribus* (au lieu de *scriptoribus*) ; 768, omission de *dicant* ; 793, omission de *ferunt* ; 814, ajout de *omnes* devant *tamen* (sauf *Na*) ; 847, ajout de *est* après *pilosa*.

On constate qu'un certain nombre de ces variantes représentent des ajouts par rapport au texte du ms. Ricc. 871 : certains peuvent paraître superflus (et donc supprimés lors d'une relecture), mais d'autres suggèrent un état du texte plus complet, voire, en quelques endroits, plus exact. Il est, en tout cas, fort probable que la diffusion séparée du livre IV a permis de sauvegarder un état antérieur de la rédaction de Poggio.

A l'intérieur de ce groupe, il est possible de distinguer des familles.

- *Amb* et *Vat* : très proches comme l'attestent de nombreuses variantes et omissions communes, et communes à eux seuls ; ils ne sont pas toutefois liés par un rapport de filiation directe.

- *Be*, *Ge* et *Vi* : *Be* et *Ge* ont 15 variantes ou omissions communes qui leur sont propres, dont deux tiers sont partagées par *Vi*, mais les omissions propres à chacun d'eux interdisent de voir dans l'un des trois le modèle ayant servi aux deux autres ni même à l'un des deux.

- *Fi*, *Go* et *Ham*

Ces mss ne fournissent qu'un texte incomplet du livre IV, s'arrêtant tous trois à la fin de la première partie de la relation de Conti (l. 415). Ils ont, en outre, un grand nombre de variantes et omissions communes propres et, bien qu'on ne puisse les dériver l'un de l'autre, on peut peut-être imaginer pour tous trois un modèle commun.

- *Fri* et *Tr*

Ces mss ont en commun un nombre élevé d'omissions non attestées par le reste de la tradition séparée (24), mais chacun pré-

sente aussi des omissions propres, qui interdisent d'en faire le modèle de l'autre.

- *Ha1*, *Ha2*, *Ly* et *Rav*

Précisons que *Ha2*, *Ly* et *Rav* n'offrent le texte du livre IV que jusqu'à la fin de la relation de Conti (l. 715), alors que *Ha1* donne le texte complet, mais que tous les quatre se caractérisent par un abrègement sensible du texte (ils ne donnent pas la coutume des sonnailles d'Ava ni la méthode utilisée pour domestiquer les éléphants, et suppriment bon nombre de phrases dans la deuxième partie). Ils ont, en outre, un grand nombre de variantes et d'omissions communes qui leur sont propres. *Ha1* présente cependant des différences sensibles par rapport aux trois autres (ainsi, il n'a pas le blanc laissé par les trois autres pour *Arotani* en 709 et donne correctement le toponyme); mais il n'a pu être leur modèle, ayant des omissions que l'on ne retrouve dans aucun des trois autres. *Ha2* et *Ly*, quoique très proches, ne peuvent non plus être directement dérivés l'un de l'autre. En revanche, *Rav* a pu servir de modèle à *Ly*¹⁶⁴, mais non à *Ha2*.

Pour les six autres manuscrits de la tradition séparée, il est difficile d'opérer des regroupements. *La*, comme l'indique O. Merisalo, est sans doute l'un des témoins les plus anciens de cette tradition¹⁶⁵, mais le texte qui nous est parvenu est incomplet, s'achevant à la l. 677. Si les toponymes y sont en général bien conservés, on relève quelques omissions qui ne se retrouvent pas ailleurs¹⁶⁶. *Can* et *Cas* offrent bien quelques très menues ressemblances, mais aucune omission commune spécifique¹⁶⁷. Comme

¹⁶⁴ Notons, par exemple, le fait qu'en 31, on lit dans *Rav* « ad Damasco » (erreur pour « ab Damasco ») que le copiste de *Ly*, qui se distingue par une tendance à la correction et à la glose, transcrit « ad Damascum ». Il convient, en outre, de rappeler que *Rav* et *Ly* substituent tous deux une version de la *Lettre du Prêtre Jean* au compte rendu sur l'Éthiopie fourni par Poggio.

¹⁶⁵ « Pare una testimonianza molto precoce della fase I° del libro quarto » (*DVF*, p. 66).

¹⁶⁶ Notons les principales : 99, *Judæi*; 156, *ultra*; 212-214, *per urbem ... elephantis* (saut du même au même); 342, *terram cum*; 405, *alter alterius*; 508, *in signum luctus*; 534, *ueriti*; 604, *ipsum*; 627, *alter*.

¹⁶⁷ A la ligne 12, même ajout de *summum* devant *pontificem* dans *Can* et *Cas*. Variantes communes à *Can* et *Cas* : 183, *erecta* (pour *execta*), en commun avec *Ham*; 263, *populatissima* (pour *populosissima*), forme commune à *Amb* et *Pa*; 464, *cordæ* (au lieu de *cordulæ*), forme commune à *Amb*, *La* et *Vat*; en 818, *sparsis* (au lieu de *passis*); en 809, *uiiunt* (au lieu de *excedunt*), en commun avec *Amb*, *Pa* et *Vat*; en 830, *paruulos* (au lieu de *permultos*).

l'on constate que quelques corrections opérées sur le texte de *Can* reproduisent des erreurs de *Cas*, on peut supposer que le copiste de *Can*, tout en utilisant un autre modèle pour établir son texte, a eu néanmoins recours à *Cas* comme texte complémentaire¹⁶⁸. Quant à *Na*, *Pa* et *Ros*, s'ils présentent bien quelques variantes communes entre eux ou avec les groupes précédemment distingués, ces traits nous semblent trop ténus pour permettre de constituer vraiment des familles¹⁶⁹.

3. Traductions et éditions du texte

L'ensemble du traité fut rapidement traduit en toscan dans les années 1460-70, mais c'est le livre IV qui bénéficia avant tout de cette diffusion par la traduction. Il connut d'abord deux traductions en toscan et une autre en vénitien au quinzième siècle ; puis, en 1502, il fut traduit en portugais par Valentim Fernandez Alemam et, en 1517, en espagnol par Rodrigo de Santa Ella¹⁷⁰. Ce sont ces deux traductions qui assureront la fortune du livre IV en Europe puisque le texte en espagnol sera utilisé pour la traduction anglaise de 1518 tandis qu'une traduction hollandaise sera faite en 1664 à partir du texte en portugais. C'est même à la traduction en portugais que G. B. Ramusio devra avoir recours pour inclure la relation de Conti dans ses *Navigazioni e viaggi*, puisqu'il prétend n'avoir trouvé le texte ni à Venise, ni dans les autres villes d'Italie, malgré les recherches effectuées¹⁷¹. Nous n'avons pas manqué de nous référer à ce texte, enregistrant dans nos notes les différences, intéressantes en ce qu'elles constituent souvent des corrections de caractère géographique, qui permettent de mesurer les progrès accomplis en l'espace d'un demi-siècle dans la connaissance de l'Inde et de l'Asie du Sud-Est.

¹⁶⁸ Ainsi, dans *Can*, l. 101, *Cailla* a été corrigé en *Caibi* (dans *Cas* : *ea ibi*), l. 267, *Xeitona* est corrigé en *Rextona* (toponyme donné par *Cas*) ; l. 365, *incepe* est corrigé en *ycepe* (forme donnée par *Cas*).

¹⁶⁹ Ainsi, sur ce point aussi, nous divergeons d'avec O. Merisalo : si quelques-unes de ses familles nous paraissent justifiées, d'autres ne le sont pas ou sont mal délimitées.

¹⁷⁰ O. Merisalo, *DVF*, p. 22-23.

¹⁷¹ « Discorso sopra il viaggio di Nicolò di Conti veneziano », in *Navigazioni e viaggi*, éd. M. Milanesi, t. II, p. 785.

C'est aussi le livre IV qui connaît le plus grand succès pour ce qui concerne l'édition imprimée puisqu'il faut attendre l'édition parisienne de 1723 par D. Georgi pour voir la totalité du traité imprimée¹⁷², alors que le livre IV est édité à Crémone dès 1492 par Ulrico Scinzenzeler sur l'initiative de l'humaniste Cristoforo da Bollate, qui lui donne le titre *India recognita*. Des passages du livre étaient déjà apparus dans la deuxième édition du *Supplementum Chronicarum* de Jacopo Filippo Foresti en 1485-86 à Venise¹⁷³.

¹⁷² L'édition parisienne de 1723, que l'on peut lire dans l'édition moderne du fac-similé (Poggio Bracciolini, *Historiae de uarietate fortunæ*, Bologna, 1969), reproduit la version du texte donnée par le ms. D. Voir aussi le tome II des *Opera omnia* de Poggio Bracciolini, éd. R. FUBINI, Torino, 1966, qui a recours à cette même version du *DVF*.

¹⁷³ Cette dernière indication est fournie dans la note introductive de la relation de Conti contenue dans RAMUSIO, *Navigazioni e viaggi*, t. II, p. 783. Pour les éd. imprimées du *DVF*, voir O. MERISALO, « Le prime edizioni del *De uarietate fortunæ* di Poggio Bracciolini », I, *Arctos*, vol. XIX, 1985, p. 81-102 et II, *Arctos*, vol. XX, 1986, p. 101-129.

CONSPECTVS SIGLORVM

- A* = Florence, *Biblioteca Riccardiana*, 871.
B = Cité du Vatican, *Bibl. Apostolica Vaticana*, Ottob. lat. 1863.
C = Cité du Vatican, *Bibl. Apostolica Vaticana*, Vat. lat. 1784.
D = Cité du Vatican, *Bibl. Apostolica Vaticana*, Ottob. lat. 2134.
E = Copenhagen, *Kongelige Bibliotek*, NKS 234, 4°. *E*.
F = Cité du Vatican, *Bibl. Apostolica Vaticana*, Urb. lat. 224.
G = Paris, *Bibliothèque Nationale*, Lat. n. a. 709.
H = Paris, *Bibliothèque Nationale*, Lat. 7866.
I = Milan, *Biblioteca Ambrosiana*, G 95 sup. 4.
J = Rome, *Biblioteca Nazionale Centrale*, Vittorio Emanuele 205.
K = Cité du Vatican, *Bibl. Apostolica Vaticana*, Vat. lat. 7317.
L = Cité du Vatican, *Bibl. Apostolica Vaticana*, Ottob. lat. 2202.
M = Cité du Vatican, *Bibl. Apostolica Vaticana*, Vat. lat. 1785.
Amb = Milan, *Biblioteca Ambrosiana*, F 45 sup.
Be = Gênes, *Bibl. Civica Berio*, Arm. 26.
Can = Oxford, *Bodleian Library*, Canon. Misc. 280.
Cas = Londres, *British Library*, Add. 25 712.
Fi = Florence, *Biblioteca Nazionale Centrale*, Magl. XXI 151.
Fri = San Daniele del Friuli, *Bibl. Civica Guarneriana*, 121.
Ge = Gênes, *Archivio storico comunale*, 360.
Go = Gotha, *Forschungs- und Landesbibliothek*, Chart. B 239.
Ha1 = Londres, *British Library*, Harley 2492.
Ha2 = Londres, *British Library*, Harley 3716.
Ham = Berlin, *Staatsbibliothek*, *Preussischer Kulturbesitz*, Hamilton 522.
La = Florence, *Bibl. Medicea Laurenziana*, Plut. 90 sup. 55.
Ly = Lyon, *Bibliothèque Municipale*, 168 (100).
Na = Naples, *Biblioteca Nazionale*, V E 18.
Pa = Paris, *Bibliothèque Nationale*, Lat. 7854.
Rav = Ravenne, *Bibl. Classense*, 117.
Ros = Cité du Vatican, *Bibl. Apostolica Vaticana*, Ross. 369.

Tr = Milan, Bibl. Trivulziana, 761.

Vat = Cité du Vatican, Bibl. Apostolica Vaticana, Vat. lat. 6265.

Vi = Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, 3174.

O désigne les 20 manuscrits de la tradition séparée, soit les vingt derniers de notre liste.

POGGIO BRACCIOLINI,
L'inconstance de la fortune

LIVRE IV,
De l'Inde
Les voyages en Asie de Niccolò de' Conti

Incipit liber IIII

[f. 58] Haud ab re futurum esse arbitror, si ab instituto scribendi cursu paulum diuertens, eum libro huic finem imposuero, qui sit a fortunæ acerbitate ad mitiorem quandam sortem, iocundamque rerum uarietatem, legentium animos traducturus. Quanuis
 5 et in hoc quoque uim fortunæ haud paruam licet conspiciere, quæ hominem ab extremis orbis finibus per tot maria ac terras quinque et uiginti annos iactatum, sospitem in Italiam reducem fecerit.

10 Multa tum a ueteribus scriptoribus, tum communi fama de Indis feruntur, quorum certa cognitio ad nos perlata arguit quædam ex eis, fabulis quam uero esse similiora.

Nicolaus quidam Venetus, qui ad ultima Indiæ penetrauit, ad Eugenium pontificem (is tum secundo Florentiæ erat) accessit,

Incipit liber quartus *B, C, G*. Poggii de uarietate rerum fortunæ liber incipit *Fi*. Poggii de uarietate fortunæ situ Indiæ moribus animantibus arboribus aromatibus atque gemmis liber incipit (felicitèr *Fri*) *Fri, Tr*. Opus nouum pulcherrimum de moribus Indorum *Ha1*. Incipit secundus de uarietate rerum fortunæ *Ham*. Incipit quartus *I*. Incipit quartus de Indis *J*. Poggii florentini liber de uarietate fortunæ quartus incipit de Yndis *K*. Poggii florentini de uarietate fortunæ liber quartus *L*. Secundi libri Poggii de uarietate fortunæ *La*. Poggii orator eximius de moribus Indorum *Ly*. Pars secundi libri *Na*. Sequitur liber quartus *Pa*. Poggii florentinus de uarietate fortunæ *Ros*. Poggi oratoris clarissimi de mutatione fortunæ *Vat*. Poggii de uarietate fortunæ liber II incipit *Vi*. 1-72 Haud ... cubitorum] *om. Amb* — 2 paulum] paululum *J, K, La, Na, Pa, Ros*, parum *Vi* — 2 diuertens] diuertentes *Ha1, Ha2, Ly, Rav, Tr* — 2 eum] cum *Can, Cas, Fi, G, Ham, I, Pa, Ros* — 3 acerbitate] *om. Ha1* — 4 rerum] uerum *Pa* — 6 orbis] terræ *Pa* — 7 annos] annis *Be, Can, Cas, Fri, Ge, Ha1, Ha2, La, Ly, Na, Pa, Rav, Ros, Tr, Vat, Vi* — 7 fecerit] fecit *H, Ha1, Ha2, Ly, M, Pa, Rav, Tr* — 8 tum] tam *Cas, D*, tamen *Be, Ge, Go, Pa, Ros, Vat, Vi* — 9 certa] cætera *Fi*, recta *Pa* — 9 ad] apud *Cas* — 11 ultima] intima *D, I, O* — 12 pontificem] summum pontificem *Can, Cas* — 12 tum] tunc *Fi, Go, Ham*.

¹ Pour introduire son quatrième et dernier livre, Poggio utilise l'un des trois effets recommandés par Cicéron à l'orateur : « delectare » – les deux autres étant « docere » et « mouere ». Il paraît même se souvenir du passage de *Brutus* où Cicéron vante l'habileté persuasive de Crassus : « [...] multis eiusdem generis sententiis delectauit animosque omnium qui aderant in hilaritatem a seueritate traduxit; quod est unum ex tribus quæ dixi ab oratore effici debere. » (« ...une foule de traits du même genre amusèrent l'auditoire et le firent passer du sérieux à la gaieté : c'est là un des trois effets que doit produire, comme je l'ai dit, l'orateur », *Brutus*, éd. et trad. J. MARTHA, Paris, 1973, p. 68-69).

² Niccolò de' Conti est plus précisément originaire de Chioggia, non de Venise comme l'indique Poggio. Même inexactitude chez Ramusio, désireux de « far cognoscere al mondo

Livre IV, première partie

Il ne sera pas sans intérêt, je crois, si, m'écartant quelque peu de la voie tracée pour traiter mon sujet, je donne à ce livre une fin propre à faire passer l'esprit des lecteurs de la cruauté de la fortune à un sort plus doux et à la plaisante variété des événements¹. Assurément, dans ce cas encore, l'on peut voir la toute-puissance de la fortune puisqu'elle a permis à un homme, ballotté pendant vingt-cinq ans à travers tant de mers et de terres, de revenir sain et sauf en Italie depuis les extrêmes confins du monde.

De nombreuses informations sont rapportées sur les habitants de l'Inde, soit par les auteurs antiques, soit par la tradition commune, mais les connaissances sûres qui nous sont parvenues à ce sujet montrent que certaines ressemblent davantage à des fables qu'à la vérité.

Un Vénitien nommé Niccolò², qui s'était enfoncé dans les parties les plus reculées de l'Inde, vint auprès du pape Eugène (qui se trouvait alors pour la seconde fois à Florence³) afin d'obtenir

la virtù di questo nostro cittadino » (« Discorso sopra il viaggio di Nicolò di Conti veneziano », in *Navigazioni e viaggi*, t. II, p. 785). Parmi les divers documents attestant la naissance de Niccolò à Chioggia et son retour dans cette ville après son long périple, C. Bullo a mis au jour son testament, rédigé le 4 décembre 1449, à la fin duquel Niccolò met en garde son fils Daniele contre l'attrait des voyages lointains : « Uno arecordo a mio fio Daniel, overo altri fioli, che per la mia benediction mai per caxo i acorese, o de desperation o melanconia de n'aver così di beni temporali chomo i voria, che mai non impensa ne arecorda de voler far quello ch'io fato mi, de dir e andarò in India e farò e dirò, che in verità de cento n'anderà uno ara briga a tornar cum gran inimisi e pericoli infiniti i qual saria longo a dir. Io ne son testimonio ... » (C. BULLO, *La vera patria di Nicolò de' Conti e di Giovanni Caboto*, Chioggia, 1880, cit. p. XIV). Voir aussi la notice de F. SURDICH dans le *Dizionario biografico degli Italiani*, Roma, 1983, t. XXVIII, p. 457-460.

³ Eugène IV séjourna à Florence entre 1434 et 1443, mais s'en absenta d'avril 1436 à janvier 1439 pour se rendre à Bologne puis à Ferrare, où devait se tenir le Concile, qui fut ensuite transféré à Florence par suite de l'épidémie de peste (P. SARTORELLI, *Eugenio IV nel vortice di eventi drammatici*, Città del Vaticano, 1990, p. 92-137). Loin de représenter une circonstance secondaire, le fait que Conti narre son voyage à Florence est hautement représentatif du rôle joué par la ville en cette première moitié du XV^e s., tant comme puissance marchande que comme foyer de la connaissance géographique. Voir Numa BROCC, *La géographie de la Renaissance*, Paris, 1986, p. 188-192 : « Le Concile de Florence en 1439 marque peut-être le point culminant de la cité toscane comme puissance internationale » (p. 190).

ueniæ impetrandæ gratia, quoniam, cum ab Indis rediens ad Ægypti
 fines mari Rubro peruenisset, fidem abnegare, neque suo tan-
 15 tum, quantum uxoris liberorumque, quos secum aduexerat, mor-
 tis metu, coactus est.

Hunc ego audiendi cupidus (multa [f. 58v] enim ab eo iam dicta
 præsenseram cognitione digna), et in doctissimorum uirorum cœtu,
 et domi meæ percunctatus sum diligenter plurima, quæ operæ pre-
 20 tium uisum est, ut memoriæ et litteris traderentur. Nam de itine-
 re ad tam remotas gentes, de Indorum situ ac moribus, uariis
 præterea animantibus atque arboribus, tum de aromatibus, quo in
 loco quæque nascentur, scite grauiusque disseruit, ut non fin-
 gere, sed uera referre appareret.

25 Eo usque autem profectus est, quo ne apud priscos quidem unum
 aliquem adisse legimus. Nam et Gangem transiit, et ultra
 Taprobanem insulam longissime adiit, quo, duobus exceptis, altero
 magni Alexandri classis præfecto, altero Romano ciue, qui, Tiberii

15 aduexerat] aduxerat *Fi, Ge, Go, J*, adduxerat *Ha1, Ha2, Ham, K, La, Pa, Rav, Tr, Vat*,
 adueserat *Ros*, duxerat *Can* — 17 dicta] dicta de eo *Ly, Rav* — 18 doctissimorum] multo-
 rum *Pa* — 18 uirorum] *om. Vat* — 19 meæ] nostræ *Cas* — 20 uisum] *om. Ham* — 20 iti-
 nere] inuentis *Pa, om. Cas* — 22 animantibus] de animantibus *Fi, Go, Ham* — 23 scite
 grauiusque] constanter scite grauius *O* — 23-24 ut non ... appareret] *om. Fr, Tr* — 25
 profectus] euectus *Fi, Ham* — 27 Taprobanem] Taprobanem *B, G, L, Talprobanem Cas*,
 Thabrobanem *D*, Tarprobanem *Fi*, Taprobranem *Go*, Trapobanem *H*, Taprobanam *Ha2*,
Ly, Rav, Trapobranem *Ham*, Trabobanem *Ros*, Tapobranem *M, Tr* — 28 præfecto] pro-
 fecto *Fi, Ge, L, La, Pa, Ros, Tr, Vat*.

⁴ Au sujet de l'attitude du sultan Barsbay à l'égard des Occidentaux, voir A. DARRAG, *L'Égypte sous le règne de Barsbay (1422-1438)*, Damas, 1961, p. 210-212.

⁵ Poggio privilégie la référence aux Anciens et semble ne pas avoir connaissance des voyageurs médiévaux : Marco Polo, Odoric de Pordenone... pour ne citer que les plus célèbres ! O. Merisalo relève une attitude similaire chez l'humaniste milanais Cristoforo da Bollate qui édite le livre IV du *De uarietate fortunæ* en 1492 sous le titre *India recognita* :

son pardon : en effet, sur la route de retour de l'Inde, alors qu'il avait atteint par la mer Rouge la frontière de l'Égypte, il avait été contraint d'abjurer sa foi par crainte de la mort, non seulement pour lui mais davantage encore pour son épouse et ses enfants, qu'il avait amenés avec lui⁴.

Comme je désirais entendre cet homme (en effet, j'avais pu me rendre compte que ce qu'il avait déjà raconté était en grande partie digne d'être connu), je l'interrogeai soigneusement, lors de l'assemblée d'hommes fort savants aussi bien que chez moi, sur un très grand nombre de sujets qu'il vaut la peine, me semble-t-il, de transmettre à la mémoire et à l'écrit. En effet, c'est avec sérieux et en homme bien informé qu'il parla du voyage qui le conduisit vers des peuples si lointains, de l'emplacement des régions habitées par les Indiens et de leurs mœurs, ensuite des divers animaux et des divers arbres, puis des aromates, dont il précisa pour chacun le lieu de provenance, de sorte qu'il ne donnait pas l'impression d'inventer mais de rapporter la vérité.

D'autre part, il a atteint des contrées où, même chez les Anciens, d'après ce que nous lisons, aucun voyageur ne s'est rendu⁵. En effet, il a passé le Gange et s'est même rendu très loin au-delà de l'île de Taprobane⁶, dans des lieux où l'on est sûr, grâce au témoignage de l'écrit, qu'aucun des nôtres n'est parvenu, à deux exceptions près : le premier fut le commandant de la flotte d'Alexandre

« Per lui, il testo di Poggio è un supplemento prezioso ai testi antichi e, come tale, rappresenta una riscoperta dell'India » (« Le prime edizioni stampate del *De varietate fortunae* I », *Arctos*, 19, 1985, p. 93). De même, quand l'humaniste Pontico Virunio éditera un peu plus tard (1513) à Pesaro une version de la relation d'Odoric de Pordenone, il présentera son auteur comme un « nouveau Pline » (*Odorichus de rebus incognitis*, à cura di L. MONACO e G. C. TESTA, Pordenone, 1986, p. 42). Bien différente sera en revanche l'attitude de Ramusio qui s'intéresse aux relations de Marco Polo et de Conti parce qu'elles mentionnent des lieux « ch'al presente [sono] stati ritrovati dai piloti portoghesi » et « delli quali anticamente in libro alcuno, né greco né latino, non era fatta menzione » (« Discorso sopra il viaggio di Nicolò di Conti veneziano », in *Navigazioni e viaggi*, t. II, p. 786).

⁶ Dans la relation de Conti, Taprobane sera donné comme l'ancien nom de Sumatra. Mais Poggio se réfère ici à un passage de l'*Histoire naturelle* de Pline où Taprobane désigne Ceylan. La confusion, que Poggio est loin d'être le seul à commettre, remonte à l'Antiquité : Strabon et Ptolémée faisaient en effet l'erreur de placer Taprobane trop au sud, de sorte qu'on a eu tendance à confondre les deux îles de Ceylan et Sumatra, toutes deux productrices de cinnamome, et à rapporter à Sumatra ce que Pline disait de Taprobane (*Histoire naturelle*, L. VI, Paris, 1980, App. de J. Filliozat « L'Inde de Pline l'Ancien », p. 154-155).

Cæsaris tempore, tempestatibus eo delati sunt, neminem e nostris
30 accessisse, quod litteris constet, compertum est.

Is adolescens ab Damasco Syriae, ubi mercaturæ gratia erat, percepta prius Arabum lingua, in cœtu mercatorum (ii sexcenti erant), quam uulgo *caroanam* dicunt, cum suis mercimoniis per Arabiae Petreæ deserta loca, inde per Caldæam ad Eufratem peruenit.

35 In exitu deserti, qui medius interiacet, rem mirandam dicit contigisse. Nam cum circiter mediam noctem quiescentes, magno murmure strepituque audito, suspicarentur omnes, Arabes prædones ad se spoliandos uenire, erectis singulis ad futuri metum, uiderunt plurimas equitum turmas transeuntium more tacitas tabernaculis eorum adequitare, absque cuiusquam noxa. Plures qui idem
40 antea uiderant, dæmonas esse per desertum uagantes asseruere.

Ciuitas supra Eufratem est nobilis antiquæ Babiloniæ pars, .XIII. milia passuum circuitu, quam incolæ nouo nomine Baldachiam

29 tempore] *om. Fi, Go, Ham* — 29 tempestatibus] *om. Pa* — 30 constet] *om. Cas* — 31 is] licet *Pa* — 31 ubi ... erat] *om. Ha1, Ha2, Ly, Rav* — 33 quam] quem *Be, Cas, Fi, Ge, Go, Ha2, Ham, La, Na, Pa, Rav, Tr, Vat, Vi* — 34 Petreæ] petere *Ha1, Pa, Ros, petræ Vat, partes et Go, om. Fi* (blanc laissé à la place du mot), *Ham* — 35 qui medius interiacet] *om. Ha1, Ha2, Ly, Rav* — 36 mediam] *om. Fi, Go, Ham* — 36 quiescentes] quiescens *La, om. Ha1, Ha2, Ly, Rav* — 37 suspicarentur] suspicarentur timerentque *Ha1, Ha2, Ly, Rav* — 39 more] *om. Pa* — 40 adequitare] equitare *Fi, Go, Ham, om. Tr* — 41 esse] *om. Fri, Rav, Tr* — 41 per ... uagantes] *om. Ha1, Vat* — 43 incolæ] *om. Na* — 43 Baldachiam] Baldachiam *G, Baldachyam Ha1*.

⁷ Poggio tire ces informations du livre VI de Pline, non sans leur faire subir quelques déformations : Nêarque, commandant de la flotte d'Alexandre le Grand, conduisit la flotte de l'embouchure de l'Indus jusqu'à celle de l'Euphrate en 325-326 av. J.-C. (*Histoire naturelle*, Livre VI, chap. 81 et 96-100). Quant au citoyen romain de l'époque de Tibère, il s'agit d'un affranchi, commerçant pour son propre compte avec la Carmanie (= Kerman), que les vents poussèrent vers le sud jusqu'à Ceylan (chap. 84). Voir le commentaire de ce passage par les éditeurs et traducteurs du livre VI, André et Filliozat, p. 111-114.

⁸ Conti suit l'un des principaux itinéraires empruntés par les marchands arabes pour rejoindre l'Inde. Damas, depuis le temps lointain où elle avait été choisie comme résidence des califes, était devenue une plaque tournante pour le commerce : « C'était une des principales étapes des caravanes qui se dirigeaient de l'Asie mineure ou des pays de l'Euphrate vers l'Arabie ou l'Égypte ou réciproquement » (W. HEYD, *Histoire du commerce du Levant au Moyen Âge*, [Leipzig 1885-86], rééd. Amsterdam, 1967, t. I, p. 26). Mais la mention de l'Arabie Pétrée entre Damas et Bagdad est peu plausible : elle désigne, en effet, les environs de Pétra et donc le sud de Damas, alors que Bagdad se situe à l'est. Il pourrait s'agir d'un toponyme

le Grand, le second fut un citoyen romain, à l'époque où Tibère était empereur, dont le navire fut poussé là par des tempêtes⁷.

Nicolò, alors tout jeune homme, se trouvait à Damas, en Syrie, pour faire du commerce, et, après avoir appris la langue arabe, il partit de cette ville en compagnie de marchands qui étaient au nombre de six cents, constituant ce qu'on appelle vulgairement une caravane, et traversa les déserts de l'Arabie Pétrée avec ses marchandises ; de là, il parvint par la Chaldée au fleuve de l'Euphrate⁸.

Il raconte qu'au sortir du désert qui s'étend au milieu de ce parcours, il se produisit un événement extraordinaire. En effet, tandis qu'ils se reposaient, aux alentours de minuit, ils entendirent un puissant grondement et un vacarme qui leur firent à tous soupçonner la venue de pillards arabes voulant les dépouiller de leurs biens. S'étant tous levés dans l'anxiété de ce qui allait se passer, ils virent de très nombreuses troupes de cavaliers qui passaient silencieusement et s'approchaient de leurs tentes sans causer aucun dommage. Plusieurs, qui avaient vu précédemment un spectacle identique, affirmèrent qu'il s'agissait de démons errant par le désert⁹.

La ville, qui est située sur l'Euphrate, est une partie de la noble cité antique de Babylone, elle mesure quatorze mille pas de pourtour et les habitants lui ont donné le nouveau nom de Bagdad¹⁰.

de la géographie antique ajouté par Poggio, comme le suggère P. Collo en note de l'édition de la relation de Conti dans le recueil de voyages de Ramusio (*Navigazioni e viaggi*, éd. Milanese, t. II, p. 789, n. 1). Remarquons que Varthema, en 1502-03, séjournera lui aussi à Damas « per imparar la lingua moresca » avant de se joindre à une caravane de pèlerins pour La Mecque (RAMUSIO, *op. cit.* t. I, p. 766-71).

⁹ Même récit dans la relation de Pero Tafur (éd. J. M. RAMOS, *Andanças e viajes de Pero Tafur por diversas partes del mundo avidos*, Madrid, 1934, p. 86), mais que le voyageur castillan a probablement emprunté à Conti (voir l'introduction de M. LONGHENA à sa traduction de Conti, *Viaggi in Persia...*, p. 21-25).

¹⁰ La confusion est fréquente, déjà chez les voyageurs médiévaux, entre les ruines de Bagdad et celles de Babel-Babylone (cf. G. R. CARDONA, « Indice ragionato », in MARCO POLO, *Il Milione, versione toscana del Trecento*, Milano [1975], rééd. 1994, p. 563). La ville connut une prospérité croissante depuis sa fondation par les Abbassides (762) sur les deux rives du Tigre. Elle constituait, avec Bassora, l'un des grands entrepôts pour les ports du golfe Persique et donc « l'un des principaux marchés de l'Asie » (HEYD, *op. cit.*, t. I, p. 166), où venaient s'entasser les marchandises de l'Inde et de la Chine. Mais la destruction du califat par le mongol Houlagou (1258) amène son déclin progressif tout au long du XIV^e s., au profit de Tabriz (*ibid.*, t. II, p. 78-79 et 107-108). Bon témoin de cette décadence : le marchand florentin Pegolotti, dans sa *Pratica della mercatura*, ignore Bagdad tandis qu'il consacre un long paragraphe à Tabriz. Ibn Battûta, qui la visite en 1327, note que la partie occidentale de la ville, construite la première, est en grande partie ruinée (Ibn Battûta, *Voyages et périples*, p. 572-77).

uocant. Eufrates urbem mediam interfluit, quæ ponte unico (is
 45 quatuordecim arcubus constat) [f. 59] firmissimis utrinque arcibus
 coniungitur. Multa ueteris urbis monumenta et moles ædificiorum
 uisuntur. Arx munitissima in monte, eadem et regia, sita
 est. Rex eius provinciæ potentissimus.

Hinc aduerso flumine, in quo plurimas nobiles cultasque insu-
 50 las uidit, .XX. diebus nauigio, deinde octo terrestri itinere absump-
 tis, ad ciuitatem Balsera, et ab ea quatruiduo ad sinum Persicum per-
 uenit, ubi fluit mare ac refluit more Oceani nostri. Per eum
 nauigans diebus quinque ad portum Calcon nomine, inde ad
 Ormesiam (ea parua in sinu insula est) longe a continente mil. pas.
 55 .XII. defertur.

Ab ea extra sinum Indiam uersus miliaribus centum, ad ciuita-
 tem Calahatiam nobile emporium Persarum profectus, inque ea

44 uocant] dicunt *H*, nominant *Tr* — 44 mediam interfluit] *om. E, J, K, M* — 44 is] *om. Ha1, Ros* — 47 sita] *om. Fi, Go* — 49 quo] *om. Fi* — 49 cultasque] incultasque *Fri, Tr* — 50 itinere] *om. Pa* — 51 Balsera] Balzara *Ros*, Balssera *Go*, Balsedra *Ham* — 53 Calcon] Colcon *C, H, Ros*, Calchon *Ha1, Tr*, Chalchon *Fri*, Colchon *D*, Talidin *Ha2*, Calcam *La*, Calon *M* — 54 insula] uisum *Ha2, om. Ha1, Ly, Rav* — 56 extra ... centum] *om. Ha2* — 57 Calahatiam] Calachatiam *D*, Calahaciam *J, K, La*, Gablatiam *Ha2*, Gahalatiam *Ly, Rav*, Callachatiam *Fri*, Calachaciam *Tr* — 57 Persarum] Persorum *Can, Cas, D, E, Fi, Go, Ham, Ha1, I, J, K, La, M, Na* (*corr. de persarum*), *Ros*.

¹¹ L'erreur sur le fleuve qui traverse la ville - ce n'est pas l'Euphrate, mais le Tigre - est peut-être due au fait que Conti aurait gagné Bagdad par le canal qui reliait l'Euphrate à la ville, chemin habituel des marchands en provenance de Syrie. Mais cette erreur peut aussi directement découler de la confusion entre Bagdad et Babylone qui, elle, se trouvait au bord de l'Euphrate (à 160 kms au sud-est de Bagdad).

¹² Difficile de justifier l'expression employée ici - « aduerso flumine » - pour qualifier la navigation que Conti effectue entre Bagdad et Bassora, alors qu'il faut bien évidemment descendre le fleuve pour rejoindre le golfe Persique. Le texte contenu dans Ramusio présente une version différente : « All'incontro di detto palazzo, navigando giù pel fiume per spazio di venti giornate, si veggono le rive d'ambedue le parti molto belle, e molte isole abitate » (in RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 790), mais il pourrait s'agir d'une réfection pour éviter l'incohérence géographique.

¹³ Pour la forme *Balsera*, forme vénitienne, voir F. MELIS, *Documenti per la storia economica*, Firenze, 1972 (en part., la lettre n. 32, p. 190 et le document n. 100, p. 330). La création

L'Euphrate coule au milieu de la ville, réunie par un unique pont comptant quatorze arches, pourvu à chacune de ses extrémités d'une citadelle très puissante¹¹. On peut voir de nombreux monuments de la ville antique et de grandes masses d'édifices. Sur la hauteur se trouve une citadelle très bien fortifiée, qui est en même temps le palais royal. Le roi de ce pays est très puissant.

De là, en remontant le fleuve¹², dans lequel il vit un grand nombre de belles îles, bien entretenues, Niccolò employa vingt jours de navigation, puis huit jours de voyage par terre, avant de parvenir à la ville de Bassora¹³; et de cette ville, en quatre jours, il arriva au golfe Persique, où la mer est agitée par le flux et le reflux à la manière de notre océan. Une navigation de cinq jours sur le golfe le conduisit au port de Khark¹⁴, puis à Ormuz, petite île située dans le golfe, à douze mille pas de la terre ferme¹⁵.

D'Ormuz, sortant du golfe et naviguant en direction de l'Inde sur cent milles, il parvint à la ville de Qalhat, noble place de com-

de la ville date de l'expansion de l'Islam : « Aussitôt après leurs premières victoires sur les Perses (635-636), pour empêcher leurs ennemis de naviguer le long des côtes du golfe Persique et d'envoyer des vaisseaux vers le pays d'Oman et vers les Indes, les Arabes avaient bâti sur le bord de l'Euphrate la ville de Basra, qui était devenue, par la suite, le point de départ de leurs propres vaisseaux vers l'Orient » (HEYD, *op. cit.*, t. I, p. 27). Mais Bassora, dont l'ascension avait été liée à celle de Bagdad, connaît en même temps qu'elle le déclin. Cf. la description qu'en fait Ibn Battûta qui la visite en 1327 (*Voyages*, p. 538-541). Quant à Barbosa, qui décrit longuement le golfe Persique et ses côtes, il n'en parle que par ouï-dire (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 569-70).

¹⁴ Khark (Khârg) : île située au nord-est de Bushehr, qui a constitué depuis l'Antiquité une étape dans la navigation du golfe Persique en raison de ses réserves d'eau douce.

¹⁵ L'Ormuz que Marco Polo décrit comme une place commerciale de tout premier rang (*Divisament*, p. 347) est l'antique Ormuz, située sur la terre ferme et accessible aux navires de tout tonnage grâce à un canal qui la reliait au golfe. Ruinée par une invasion vers 1300, Ormuz fut transférée dans l'île de Léroun : cette position stratégique à l'entrée du golfe lui conféra un rôle clé et en fit « le vestibule de l'Inde » (Heyd). Voir les témoignages d'Odoric de Pordenone (*Descriptio*, p. 78) et d'Ibn Battûta (qui distingue Hurmuz-la-Nouvelle et Hurmuz-la-Vieille, *Voyages...*, p. 622-25). Elle conservera son importance jusqu'à la fin du Moyen Âge et renforcera son prestige sous la domination des Portugais (HEYD, *op. cit.*, t. II, p. 133-140) : Barbosa dresse une liste impressionnante des marchandises que l'on trouve à Ormuz (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 570-71). Voir aussi G. BOUCHON et D. LOMBARD, « The Indian Ocean in the Fifteenth Century », in *India and the Indian Ocean (1500-1800)*, éd. A. D. GUPTA and M. N. PEARSON, 1987, p. 57.

aliquandiu commoratus, idioma Persicum didicit, quo postea adiutus, uestituque eorum in omni peregrinatione usus est.

- 60 Assumpta naue sociis mercatoribus Persis ac Mauris, quos apud fides iusque iurandum ac societatis iura sanctissima sunt, integro mense nauigans, defertur ad ciuitatem nobilem Combaitam nomine, in secundo post hostia Indi fluminis sinu, qua in regione sardonius lapis reperitur. Vxores quoque comburuntur cum uiris,
- 65 una aut plures, quo funus celebrius fiat; quæ viro fuit acceptior, brachio mariti collo subdito, recubans cum uiro uritur; reliquæ, accenso rogo, se in ignem coniciunt, quo de toto ritu inferius dicitur.

Duas præterea ad maritimas urbes, alteram Pachamuriam, alte-

58 commoratus] moratus *Ha1, Ha2, Ly, Rav* — 60 ac Mauris] *om. D* — 61 fides] fideles *Ly, Rav* — 62 Combaitam] Combaitam *D*, Combaitam *F (corr. en Combaitam), Fi, G, Vat*, Combaitam *Go, La, Cambaitam Be, Ge, Ham, Ros*, Combaitam *Ha1, Combaitam Ha2, Ly, Rav* — 63 sinu] *om. Vat* — 65 una] *om. Ros* — 65 uiro] *om. Fri, Tr* — 69 Pachamuriam] Papacamuriam *Cas*, pacamuriam *Ham* — 69 alteram Pachamuriam] per camuriam *Fi*.

¹⁶ Qalhat, décrite très précisément par Ibn Battûta (*Voyages*, p. 620-21), faisait partie du royaume d'Ormuz, dont elle était la seconde ville (BOUCHON-LOMBARD, *art. cit.*, p. 57).

¹⁷ Sous l'occupation musulmane, une bonne partie de l'Inde utilisait le persan comme langue de gouvernement et de commandement : « Le persan est la langue officielle du sultanat de Delhi et du royaume bahmanide, de même qu'il sera plus tard la langue officielle de l'Empire moghol » (note de Ch. Malamoud à l'éd. de NIKITINE, *Le Voyage au-delà des trois mers*, p. 68) ; c'était aussi la langue des marchands dans l'océan Indien (voir J. DUPUIS, *Histoire de l'Inde*, Paris-Pondicherry, 1996, p. 204-205).

¹⁸ G. Bouchon et D. Lombard notent qu'au XV^e s., « the cosmopolitan society of sea traders was dominated by Arabs and Persians ». La famille arabe la plus puissante était celle des Karimis qui dominait presque tout le commerce entre la Méditerranée et l'océan Indien, contrôlant à la fois les caravanes et le trafic maritime (*art. cit.*, p. 61).

¹⁹ Cambay, situé dans le golfe du même nom, est un port important du XI^e au XVI^e s. « Une grande partie des marchands venus dans l'Inde par Ormuz terminaient là leurs voyages, car ils y trouvaient déjà tous les articles à leur convenance. En effet, indépendamment des produits des environs, parmi lesquels l'indigo et le coton tenaient le premier rang, et des tissus et des cuirs fabriqués dans la ville même, les produits des pays éloignés, comme des pays voisins, y affluaient en quantités immenses, grâce à l'activité de la popu-

merce appartenant aux Perses¹⁶. Il y séjourna quelque temps et apprit la langue persane qui lui fut utile par la suite, de même qu'il revêtit pendant tous ses voyages l'habit persan¹⁷.

Ayant pris un navire avec des marchands perses et maures qui étaient devenus ses associés, chez lesquels la parole donnée, le serment et les contrats d'association sont absolument sacrés¹⁸, il navigua pendant un mois entier jusqu'à la noble ville de Cambay¹⁹, située dans le second golfe après l'embouchure du fleuve Indus, dans une région où l'on trouve la pierre sardoine²⁰. Les épouses sont brûlées avec leurs maris morts, une seule ou bien plusieurs afin que les funérailles attirent une foule plus nombreuse ; celle qui fut la plus chérie de son époux, après s'être couchée à côté de lui, le bras passé sous son cou, est brûlée avec le défunt, tandis que les autres se jettent dans le feu lorsque le bûcher a été allumé ; l'on parlera plus bas de l'ensemble de ce rite²¹.

Ensuite, après un voyage de vingt jours, il atteignit deux villes

lation indigène et d'une nombreuse colonie de marchands étrangers.» (HEYD, *op. cit.*, t. II, p. 144). Ibn Battûta note l'élégance des constructions : « En effet, la plupart des habitants de Kanbâya sont des marchands étrangers, qui ne cessent d'édifier de belles demeures et de superbes mosquées et c'est à qui l'emportera sur l'autre ! » (*Voyages*, p. 899-900). Le dynamisme de Cambay était en partie dû à la corporation des marchands gudjaratis dont ce port était le centre. Leur esprit d'entreprise et l'habileté de leurs marins suscitèrent l'admiration des Italiens puis des Portugais. Voir le jugement de Pires : « Questi Guzzirati sono stati li più valenti uomini di mare che mai abbino navigato di nazione che sia in queste parti » (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 736). Dès le début du XV^e s., Cambay et Calicut voient leur activité redoubler car les jonques chinoises cessèrent de s'aventurer au-delà du Coromandel : ce furent les marins de ces deux ports qui organisèrent un trafic maritime régulier avec Malacca (HEYD, *op. cit.*, t. II, p. 497-500). Afin de mieux montrer la relation commerciale étroite que Cambay entretient avec Aden, à l'Ouest, et avec Malacca, à l'est, le portugais Pires emploie la belle image des deux bras que la ville déploie, à droite et à gauche, et qui alimentent sa richesse : « Cambaia manda duoi bracci con le navigazion principali, cioè il dritto che afferra Adem, e con l'altro Malaca » (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 734). Voir aussi M. N. PEARSON, *Merchants and Rulers in Gujarat. The Response to the Portuguese in the Sixteenth Century*, Berkeley - Los Angeles - London, 1976 et BOUCHON-LOMBARD, *art. cit.*, p. 62-63.

²⁰ *Sardonius lapis* désigne la cornaline (HEYD, *op. cit.*, t. II, p. 654). « Le marché de Cambaye recevait de l'intérieur de la péninsule des calcédoines, des cornalines et des grenats » indique Heyd en suivant les indications de Conti, Varthema et Barbosa. Ce dernier décrit la pierre, indique ses usages et situe le lieu où elle est extraite à Limadura, non loin de Cambay (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 588-589).

²¹ Sur le suicide rituel des épouses, voir *infra*, p. 140-143 et note 144.

70 ram Hellin nomine .XX. diebus transiit. His in regionibus gingi-
ber oritur, quod *belledi*, *gebeli* et *helli* uulgo appellatur. Radices sunt
arborum duorum cubitorum altitudine, foliis magnis, instar enulæ,
duro cortice, ueluti arundinum radices, quæ fructum tegunt : ex
eis extrahitur ginger, quod immixtum cineri ad solemque im-
75 positum [f. 59v] triduo exsiccatur.

Profectus hinc est, procul a mari miliaribus trecentis, ad ciuita-
tem ingentem nomine Bizenegaliā, ambitu miliarium sexaginta,
circa præruptos montes sitam. Conualles, obducto ad montes muro,
claudunt ab ea parte urbem : ita eius circuitu ingentior. In ea cen-
80 sentur hominum, qui arma ferre possunt, milia nongenta.

70 Hellin] Helim *Be, Fi, Ge, Ham, Ros, Tr, Vi*, Hellim *Can, L, La, M, Pa, Vat*, Hellyn *Ha1*,
Helin *Ha2, Go, Helyn Ly, Rav, Elim Fri* — 70 nomine] *om. Ha2, Ly, Rav* — 71 belledi]
bedelli *Cas, beledi Ha2, Ham* — 71 gebeli] gebedi *Can, gebelli Be, Fri, Go, Ha2, Ly, M, Rav*,
gabelli *Ha1, gelebi La* — 71 uulgo] *om. O* — 71 appellatur] appellantur *Fi, Go, L*, appellant
Ham — 72 magnis] *om. Ha1, Ha2, Ly* — 72 instar] *om. Ros* — 74 impositum] positum *Fi*,
Ha2, Ham, Ly, Ros, Rav — 77 nomine] *om. Fri, Tr* — 77 Bizenegaliā] Bizenegaliā *Amb*,
Bizanegaliā *Go, Ham*, Bizenegalliā *Fri*, Bisenegaliā *Ly, Pa*, Birenegaliā *J, K, Vi*, Beze-
negaliā *La*, Biznegaliā *M*, Bazanegaliā *Ros* — 78 circa] *om. Ha1* — 79 circuitu] cir-
cuitus *D, E* (circuitu *om. en circuitus*), *I, J, K, M, O* — 80 nongenta] noningenta *Amb, Be*,
Can, D, Ge, Go, Ly, Ros, Vat, Vi, noningenta *Cas, Fi, J, K*, nonaginta *H, La, Pa*.

²² *Bacanore*, ville aujourd'hui disparue, est mentionnée par Ibn Battûta (« Fakanawr », *Voyages*, p. 909) et Barbosa (« Bacanor », in RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 601). Cf. YULE-BURNELL, *Hobson-Jobson*, London, 1903, p. 45.

²³ Ville sur la côte du Malabar, « aujourd'hui disparue, mais dont la situation est déterminée par la montagne visible au loin qui forme le promontoire de Mount Dely » (HEYD, *op. cit.*, t. II, p. 146). Marco Polo (*Divisament*, p. 581-82) et Ibn Battûta (*Voyages*, p. 910) en parlent comme d'un port actif mais il perdit de son importance au XV^e s. par suite de son ensablement. Cf. YULE-BURNELL, *Hobson-Jobson*, p. 303-04 et BOUCHON-LOMBARD, *art. cit.*, p. 58.

²⁴ Au Moyen Âge, le gingembre était une épice presque autant employée que le poivre dans la cuisine de l'Occident (*Le Mesnager de Paris*, écrit vers 1393, le mentionne très souvent dans ses recettes de cuisine). Dans sa *Pratica della Mercatura*, Pegolotti parle de diverses espèces, dont le gingembre *belledi* : mot dérivé de l'arabe *beled* (= pays). « C'était le nom que les Musulmans fixés dans l'Inde donnaient au gingembre indigène pour le distinguer de celui de provenance étrangère ; peut-être aussi ce qualificatif n'était-il appliqué qu'au gingembre de plaine, par opposition au gingembre de montagne » (HEYD, *op. cit.*, t. II, p. 619-20). Pour les deux autres espèces mentionnées par Conti, Heyd précise que « l'épithète *gebeli* désignait le gingembre de montagne (en arabe *djebel*) et l'épithète *deli* celui des environs d'Ely » (*ibid.*, p. 620). La première et la dernière espèce sont mentionnées par Barbosa (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 705-6). Marco Polo mentionne le gingembre en parlant d'« Ely » (*Divisament*, p. 581) et Giovanni di Montecorvino décrit la plante dans sa première lettre de l'Inde (in VAN DEN WYNGAERT, *Sinica Franciscana*, Firenze, 1929, t. I, p. 342).

²⁵ *L'enula campana* : plante de la famille des composacées, dont la racine était utilisée en médecine. Noter que le texte donné par Ramusio substitue la feuille d'iris à la feuille d'aunée : « ... le folie simili a quelle dei gigli azurri detti irios » (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 791).

au bord de la mer, la première appelée Bacanore²² et la seconde Helly²³. Dans ces régions pousse le gingembre que l'on appelle vulgairement *belledi*, *gebeli* et *helli*²⁴. Les racines qui abritent le fruit appartiennent à une plante haute de deux coudées, ayant de grandes feuilles à la façon de la grande aunée²⁵ et une écorce dure ; elles ressemblent aux racines du roseau. De ces racines on extrait le gingembre qui, mélangé à de la cendre et placé au soleil, sèche en trois jours.

De là, il gagna l'intérieur des terres pour atteindre, à trois cents milles de la mer, une ville immense, nommée Vijayanagar, ayant soixante milles de pourtour, environnée de montagnes abruptes²⁶. Des vallées encaissées, avec un mur qui a été érigé jusqu'aux montagnes, ferment la ville de ce côté, de sorte que son périmètre est plus vaste. On évalue à quatre-vingt-dix mille le nombre de ses habitants capables de porter les armes²⁷.

²⁶ Vijayanagar, « ville des victoires », fut capitale d'un royaume puissant qui contrôla l'Inde méridionale du XIV^e au XVII^e s. Voir B. STEIN, *Vijayanagara (The New Cambridge History of India I, 2)*, Cambridge - New York - Port Chester - Melbourne - Sidney, 1989, p. 31-39. Bastion érigé contre la domination musulmane du sultanat de Delhi, la ville devint à la fois une résidence royale, un centre administratif et un carrefour commercial très important entre la côte occidentale et la côte orientale de la péninsule. Stein, à partir des témoignages des voyageurs et des fouilles archéologiques faites dans les années 1970, opère une reconstitution très précise de la ville qui s'étendait près du village moderne de Hampi, sur les rives de la Tangabhadra, et dont sont visibles les ruines imposantes de nombreux temples et palais. La description de Conti (le premier occidental à la décrire), quoique succincte, concorde avec cette reconstitution, en particulier dans l'évocation des blocs rocheux habilement incorporés aux murailles érigées pour défendre la ville. Voir aussi les témoignages de Nikitine (*Voyage au-delà des trois mers*, p. 53), Varthema (qui visite la ville en 1504, in RAMUSIO, *op. cit.*, t. I, p. 817 et sv.) et Barbosa (*ibid.*, t. II, p. 604-605).

²⁷ Nous corrigeons d'après la leçon d'autres manuscrits le texte du ms. Ric. 871 qui indique un nombre de neuf cent mille hommes (« milia nongenta »), mais il n'est pas sûr que ce ne soit pas le chiffre fourni par le voyageur lui-même qui, dans la seconde partie de sa relation, parle d'armées pouvant réunir un million d'hommes. D'ailleurs, sur la carte de Fra Mauro, où figure la ville, avec une longue notice, c'est le chiffre de neuf cent mille hommes d'armes qui est retenu (*Il mappamondo di Fra Mauro*, éd. T. Gasparrini Leporace, planche 15, p. 29). Pourtant, même si on s'accorde à donner à l'Inde de cette époque une très forte population (cent millions au début du XVI^e, selon Godinho), ce chiffre, repris par J. Dupuis (*Histoire de l'Inde*, p. 211), paraît peu réaliste. En revanche, le chiffre d'une armée de quatre-vingt-dix mille soldats concorde avec d'autres témoignages de voyageurs. Ainsi, Nikitine, qui voyage en Inde une trentaine d'années après Conti, estime à trois cent mille hommes l'armée du roi bahmanide, tandis que son adversaire, le roi de Vijayanagar, « a trois cents éléphants et cent mille hommes dans son armée » (*Le Voyage au-delà des trois mers*, p. 38 et 52) ; Tomé Pires attribue à ce même roi « quarantamila uomini a cavallo, e gran numero di genti da piede » (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 746) et Barbosa « più di centomila persone fra cavallo e a piedi » (*ibid.*, p. 608).

Capiunt eius oræ incolæ quot uxores libet, et hæ cum uiris comburuntur. Rex eorum longe alios antecellit : hic ad duodecim milia uxorū capit, quarum quatuor milia pedibus regem, quocunque ierit, sequuntur, coquinæ eius ministerio intentæ; totidem equis
85 ornatori cultu feruntur; reliquæ portantur lecticis, ex quibus ad duo uel tria milia dicuntur, eo pacto in matrimonium sumptæ, ut in domini rogum defuncti se sponte urendas coniciant, isque maximus habetur honos.

Vrbs Pelagonda sub eodem rege admodum nobilis, .X. milibus
90 passuum circuitu, distat a Bizenegalia itinere dierum octo, a qua rursus se dierum .XX. terrestri uia contulit ad urbem portumque maritimum nomine Pudifetamam; inque eo itinere duas Odesghiriam Cenderighiriamque reliquit urbes, in quibus rubei sandali nascuntur.

81-82 capiunt ... comburuntur] *om. Vat* — 82 longe ... ad] potentissimus qui ad *Ha1, Ha2, Ly, Rav* — 82 ad] *om. Na* — 83 regem] *om. Vat* — 84 ierit] gerit *Pa* — 84 sequuntur] *om. Fi, Go* — 85 ad] aut *Ha1, om. Be, Ge, Na, Pa, Ros, Vi* — 86 dicuntur] eliciuntur *D, I, O* (eliciunt *Fi*, eliciuntur alias eliguntur *Ham*) — 87 defuncti] *om. F, Ha1, Ha2, Ly, Rav* — 87 isque] iisque *D, Fi, Go, Ham*, hisque *Amb, Be, Can, Cas, Fri, Ge, H, L, Pa, Ros, Vat, Vi* — 89 Pelagonda] Pelaganda *Ha1*, Pelagunda *Ham*, Pelagenda *Pa*, Pelogonda *Ros* — 90 circuitu] *om. Pa* — 90 Bizenegalia] Bizanegalia *Fi, Go, Ham*, Bizenegallia *Fri*, Bisenegalia *Ly, Pa*, Bigeneghalia *Ros* — 90 a Bizenegalia] ab izenegalia *Cas*, abisse negalia *J, K* — 91 dierum] diebus *D, I, O* — 92 Pudifetamam] Pudifetaniam *C, D, E, F, K, Amb, Be, Cas, Ge, Ha2, La, Na, Pa, Rav, Vat, Vi*, Pudifetamiam *Can*, Pudifoetania *Fri*, Pudifectamam *G*, Pudifetam *Go*, Pudifetaneam *Ha1*, Pudifetaniam *Ly*, Pedifetaniam *Ros* — 93 Odesghiriam] Edescheriam *Be, Vi*, Odesghiriam *F, H*, Odeschiriam *Fi, Ge, Go, Ros, Vat*, Odoesgyriam *Fri, Tr*, Odesschiriam *Ham*, Odeschyriam *Ha1*, Odesghinam *La* — 93 Cenderighiriamque] Cruderiphiriamque *Cas*, Cenderegghiriamque *D*, Corderichiam *Fi, Ham*, Cenderigghiriamque *Be, Ge*, Cenderigyriamque *Fri, Tr*, Cenderichiam *Go*, Cenderimghiriamque *H*, Cenderchinamque *Ha1*, Cenderghiriamque *Ha2*, Ceuderighiriamque *K*, Cenderyghiriamque *La*, Cendesghiriamque *Ly*, Cenderighiriamque *M*, Cenderghitiamque *Rav*, Centirichiriamque *Ros*.

²⁸ Témoignages concordants (même si, là encore, les chiffres fournis par Conti semblent exagérés) de Tomé Pires : « Dimorano nella sua corte da mille fanciulle buffone e piacevoli... » (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 746) et de Barbosa : « ...gli uomini grandi si maritano con quante [donne] ne possono mantenere. Il re ne tiene seco nel suo palazzo molte che sono figliuole di gran signori del suo regno, e oltre a queste molte altre come donzelle, e altre che sono servitrici, elette per tutto il regno per le più belle. A ciascun servizio del re sono deputate donne, che stanno di continuo dentro le porte del palazzo e hanno tra loro compartiti gli uffici della casa, nella quale sono a ciascuna deputate le loro stanze, dove abitano e vivono. Sanno cantare e sonare eccellentemente, e non pensano mai ad altro che a dar piacere al re » (*ibid.*, p. 606).

Dans cette région, les hommes prennent autant d'épouses qu'ils le désirent et celles-ci se brûlent avec leur mari. Le roi surpasse de loin les autres : il a environ douze mille épouses, dont quatre mille le suivent à pied partout où il va, s'occupant du service de sa cuisine ; quatre autres mille se déplacent à cheval, bénéficiant de plus grandes marques d'honneur ; les autres sont transportées dans des litières, et parmi elles, l'on dit qu'environ deux ou trois mille ont été prises comme épouses à condition qu'elles se jetteraient spontanément dans le bûcher de leur mari défunt pour y être brûlées, ce qui est considéré comme un honneur suprême²⁸.

Ce même roi a sous son autorité la très noble ville de Penukonda, qui fait dix mille pas de pourtour et est située à huit jours de voyage de Vijayanagar²⁹. De cette ville, notre voyageur se remit en route et, après vingt jours de voyage terrestre, il gagna la ville de Puthupattanam qui est un port sur la mer³⁰ ; sur sa route, il laissa derrière lui les deux villes d'Udayagiri et de Chandragiri dans la région desquelles pousse le santal rouge³¹.

²⁹ Penukonda, forteresse royale, située à 200 kms au sud-est de Vijayanagar (voir STEIN, *op. cit.*, p. 119-120). Toponyme figurant sur la carte de Fra Mauro (« Peligondi », *Il mapamondo di Fra Mauro*, éd. citée, planche XV, p. 29).

³⁰ Ville difficile à identifier. Est-ce la *Budd Fattan* d'Ibn Battûta (*Voyages*, p. 912), appelée *Pudi Patanam* par Tomé Pires (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 754) et *Pudripatan* par Barbosa (*ibid.*, p. 652) et dans laquelle, selon Heyd, on peut reconnaître la *Pudopatana* dont parle Cosmas Indicopleustès (HEYD, *op. cit.*, t. II, p. 660) ? Mais dans ce cas, Conti revient ici sur la côte occidentale : Puthupattanam était en effet un port du Malabar situé entre Cannanore et Calicut (Kérala). Or les deux villes qu'il mentionne sur son parcours, de même que la ville suivante de Mailapur, inclineraient à penser que, de la capitale, il a gagné la côte orientale. Toutefois, comme le suggère O. Merisalo (*De uarietate fortunæ*, dorénavant *DVF*, p. 229), il est probable que Conti opère ici une synthèse de plusieurs itinéraires accomplis sur une période assez longue. Au sujet de cette ville, voir YULE-BURNELL, *Hobson-Jobson*, p. 735.

³¹ Comme l'indique O. Merisalo (*DVF*, p. 229), on peut reconnaître dans ces deux toponymes deux villes importantes du royaume de Vijayanagar à l'époque de sa splendeur : Udayagiri (« Ordigiri » sur la carte de Fra Mauro), grande forteresse située en pays telougou (voir STEIN, *op. cit.*, p. 28) et Chandragiri, situé dans le nord de la plaine tamoule (*ibid.*, p. 42). Au sujet du santal rouge, bois aromatique et colorant, Pegolotti indique que c'est l'espèce la plus importée en Occident par rapport aux deux autres, le santal blanc et le santal citrin (voir HEYD, *op. cit.*, t. II, p. 585-587).

95 Malpuria deinde, maritima ciuitas in secundo sinu ultra Indum
sita, Nicolaum excepit. Hic corpus sancti Thomæ honorifice sepul-
tum in amplissima ornatissimaque basilica colitur ab hæreticis (ii
Nestoritæ appellantur) qui ad mille hominum in ea urbe habi-
tant. Hi per omnem Indiam, tamquam Judæi nos inter, sunt dis-
100 persi.

Prouincia omnis Mahabaria appellata. Ultra eam urbs est Caila,
qui locus margaritas et arbores insuper absque fructu producit, foliis
cubitorum sex longitudinis, totidemque ferme latitudinis, adeo
subtilibus ut, complicata, [f. 60] pugno contineantur, quibus pro
105 cartis in scribendo utuntur, proque capitis aduersus imbres tegu-
mento : nam terni quaternique, cum peregrinantur, uno extento
folio conteguntur.

97 ornatissimaque] honorificaque *Fi*, *Ham*, honoratissimaque *M* — 97 basilica] ecclesia
Ha1, *Ha2*, *Ly*, *Rav* — 97 ii] *hi D, J, K*, qui *O* — 99 Judæi] *om. La* — 99 dispersi] *om. Be*,
Ge, *Vi* — 101 Mahabaria] Traharbaria *Can*, Machabaria *Fi*, *Ha2*, Mhabaria *Fri*, *Tr*, Maa-
balia *Vat* (mais dans la marge : Mahabaria) — 101 est] *om. Na*, *Fi* — 101 Caila] Cahila *D*,
Caibi (d'abord écrit Caila) *Can*, ea ibi *Cas*, Crula *Fri*, Cayla *Ha1*, *Pa*, Caylla *Go*, Karla *Ha2*,
Carla *Rav*, Erula *Tr* — 102 insuper] *om. Fi*, *Go*, *Ham* — 102 absque] sine *Fi*, *Go*, *Ham* —
103 longitudinis] *om. Amb* — 104 ut] *om. F* — 106 extento] *om. Go*, *Ham* — 107 conte-
guntur] teguntur *Fi*, *Go*, *Ham*.

³² La ville de Mailapur, aujourd'hui faubourg de Madras, est en réalité sur la côte orientale. Même si l'expression (« in secundo sinu ultra Indum sita ») est presque identique à celle qui a été employée plus haut pour la ville de Cambay, il ne semble pas qu'il s'agisse d'une erreur de copiste car nous n'avons enregistré aucune variante pour ce passage dans les manuscrits consultés. L'erreur est probablement à mettre sur le compte d'une image cartographique de l'Inde encore très imprécise pour le voyageur et/ou pour celui qui retranscrit son itinéraire. Noter d'ailleurs la correction opérée dans le texte fourni par Ramusio : « E di li inanti se n'andò il detto Nicolò a una città di mille fuochi che si chiama Malepur, situata pur alla costa del mare nell' altro colfo verso 'l fiume Gange ... » (in RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 792). L'indication demeure approximative mais elle est juste.

³³ Sur le culte de saint Thomas dans le sud de l'Inde, voir P. DAFFINÀ, « The Early Spread of Christianity in India : an Old Problem Re-examined », *East and West*, 9, 1958, p. 187-191 ; G. SORGE, *L'India di S. Tommaso. Ricerche storiche sulla diësa malabarica*, Bologna, 1983 ; R. DELÈGE, « Les Chrétiens de saint Thomas (Kérala, Inde du Sud) », in *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, Paris, 1995, t. XXV, p. 990-96. Tous les voyageurs mentionnent ce culte et la présence d'une communauté de Chrétiens dans cette région de l'Inde : Marco Polo (*Divisament*, p. 564-66), Giovanni di Montecorvino (in Van Den Wyngaert, *Sinica Franciscana*, t. I, p. 345), Odoric de Pordenone (*Descriptio*, p. 89), Jourdain Cathala de Séverac (trad. Cordier, p. 72), Giovanni di Marignolli (in VAN DEN WYNGAERT, *op. cit.*, p. 544-45), Barbosa (in RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 669-70).

La ville maritime de Mailapur, située dans le second golfe au-delà de l'Indus, accueillit ensuite Niccolò³². Là, le corps de saint Thomas, dont la splendide sépulture se trouve dans une basilique très vaste et richement décorée, est vénéré par les hérétiques appelés Nestoriens, dont un millier environ habite la ville. Ces Nestoriens sont dispersés à travers toute l'Inde, comme le sont les Juifs parmi nous³³.

Toute la région s'appelle Mahabar³⁴. Au-delà se trouve la ville de Kael³⁵, dans un lieu qui produit des perles et aussi des arbres dépourvus de fruit, dont les feuilles ont six coudées de long et presque autant de large, d'une telle finesse que, lorsqu'on les plie en les enroulant, elles peuvent contenir dans le poing. On s'en sert comme papier pour écrire ou pour se protéger la tête lorsqu'il pleut : en effet, une seule feuille étendue abrite trois ou quatre personnes marchant ensemble³⁶.

³⁴ Le *Ma'abar* des Arabes se confond plus ou moins avec le Coromandel : nom donné à la côte orientale depuis la pointe Calimere jusqu'à l'embouchure de la Kistna (YULE-BURNELL, *Hobson-Jobson*, p. 256-57). Marco Polo la mettait au premier rang des « trois Indes » pour sa richesse : « ce est la meillor Indie que soit » (*Divisament*, p. 551).

³⁵ Kael, port de l'extrémité méridionale de la péninsule indienne, dans la région de Tinnevely, près de l'embouchure du Tamraparni. Marco Polo soulignait déjà l'importance de ce port : « a ceste cité font port toutes les nes que vient dever ponent » (*Divisament*, p. 577). La ville, aujourd'hui en ruines, était un lieu d'escale pour les bateaux qui passaient par l'Inde pour se rendre en Chine : « Il se faisait là un trafic considérable et le voisinage des pêcheries de perles du golfe de Manaar contribuait à donner de l'animation à ce marché » (HEYD, *op. cit.*, t. II, p. 149). Barbosa parle lui aussi du port et de la pêche aux perles (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 668).

³⁶ Il s'agit du *talipot*, nom commun de la *Corypha umbraculifera* (skt. *tāla-pattra*, hind. *tālpat*), palmier aux très larges feuilles poussant dans le sud de l'Inde, à Ceylan, en Birmanie et en Malaisie. Ses feuilles ont des usages variés : elles sont utilisées pour fabriquer des éventails ou des parapluies, mais aussi en guise de papier, pour écrire - les livres tamouls sont formés de feuilles de cet arbre attachées ensemble avec une cordelette et sur lesquelles les caractères sont tracés avec un stylet de fer (YULE-BURNELL, *Hobson-Jobson*, p. 892-93, art. « talipot », et comm. de Cordier à sa trad. de Jourdain de Séverac, « Merveilles décrites », p. 76, n. 3). Le témoignage de Jourdain est d'ailleurs très proche de celui de Conti : « Dans cette Grande Inde, il y a certains arbres qui ont des feuilles tellement grandes qu'elles peuvent couvrir cinq ou six hommes, bien grandement, sous l'ombre d'une seule » (*ibid.*, p. 76).

Medio in sinu nobilissima est insula Saillana, tribus milibus miliarium ambitu, in qua rubini, zafiri, granati et quos dicunt *oculos*
 110 *gattæ*, eo loci plurimi habitos, effodiuntur.

Cinamomumque fert plurimum. Arbor ea est simillima grossioribus salicibus nostris, præterquam quod rami non in altum, sed patuli extenduntur in latus; folia simillima, licet maiora, lauri foliis. Ramorum cortex melior est, isque subtilior, trunci crossior
 115 inferiorque sapore. Fructus eius bachis lauri similis, ex quibus elicitor oleum odoriferum unguentis, quibus admodum Indi utuntur, accomodatum. Ligna nudata cortice comburunt.

Lacus in insula est, inque eius medio ciuitas, eademque regia, tribus miliaribus circuitu. Ex genere Bragmonum qui cæteris
 120 habentur sapientiores dominantur insulæ. Bragmones philosophantur per omnem uitam astrologiæ intenti, deditque honestiori uitæ.

108 Saillana] Sailana *Fi*, *Ha2*, *Ham*, *Ros*, Sayllana *Ha1*, *Go*, Saylana *Fri* — 112 nostris] *om. Pa* — 113 patuli] paruuli *Pa* — 113 licet maiora] *om. Ha2*, *Ly*, *Rav* — 114 foliis] *om. Ly* — 114 melior] maior *Pa* — 114 est] *om. La* — 117 cortice] *om. Go* — 117 comburunt] comburuntur *Can*, *D*, *Fi*, *G*, *Go*, *Ha1*, *I*, *Ros* — 118 lacus] locus *Fi*, *Go*, *Ham*, *Pa* — 119 Bragmonum] Bracmanum (*corr. de bragmonum*) *B*, Brammonum *D*, Braginonum *Amb*, *Fi*, *Fri*, *Ha2*, *Ham*, *Tr*, *Vi*, Bragminorum *Can*, *Cas*, *La*, Bragmanum *Ott* — 119 cæteris] *om. Ha1*, *Ha2*, *Ly*, *Rav* — 120 Bragmones] Brammones *D*, Braginones *Amb*, *Can*, *Cas*, *Fi*, *Ha2*, *Ham*, *Vi*, Bragmanes *Ott*.

³⁷ « Deux mille milles » dans la version du texte donné par Ramusio (*op. cit.*, t. II, p. 792). Correction intéressante en ce qu'elle reflète une meilleure estimation de la grandeur de l'île acquise par l'expérience des marins et que répercutent les progrès cartographiques. En effet, de l'Antiquité à la fin du Moyen Âge, les dimensions de l'île de Ceylan ont été constamment surévaluées. Voir comment Marco Polo concilie les données antiques et celles de l'expérience grâce à une hypothèse originale : « Elle gire environ II^m e IV^c milles ; et si voç di que ansienement estoit greignor : car elle giroit environ III^m et VI^c milles, selonc que se treuve en la mapemondi des mariner de cel mer ; mes le vent a tramontaine hi vient et vente si fort que une grant partie de ceste isle a fait aler sout l'eive ; e ce est la caisson por coi elle <ne> est si grant come elle fu jadis » (*Divisament*, p. 550).

³⁸ Sur Ceylan, actuel Sri Lanka, voir K. M. DE SILVA, *A History of Sri Lanka*, London-Berkeley-Los Angeles, 1981. L'île occupait une position stratégique dans le commerce avec l'Inde du Sud et avec Malacca (*ibid.*, p. 90). Sa richesse en pierres précieuses est vantée depuis l'Antiquité. Sur les *ails-de-chat*, variété de chrysobéryl ayant un effet chatoyant, même remarque de Barbosa : « son tanto stimati fra gli Indiani come se fossero rubini » (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 664).

Au milieu de la baie se trouve la très noble île de Ceylan, qui fait trois mille milles de pourtour³⁷, où l'on extrait les rubis, les saphirs, les grenats et les pierres appelées *œils-de-chat* que l'on y tient en très grande estime³⁸.

L'île produit une très grande quantité de cinnamome : c'est un arbre fort semblable à nos plus gros saules, si ce n'est que les branches ne s'étendent pas en hauteur mais se déploient et s'étaient en largeur ; la feuille ressemble beaucoup à la feuille de laurier, quoiqu'elle soit plus grande. C'est l'écorce des branches qui est la meilleure, c'est aussi la plus fine ; l'écorce du tronc est plus épaisse et a moins de goût. Son fruit est semblable à la baie du laurier : on en extrait une huile odoriférante, appropriée à la confection des onguents, très utilisés par les habitants de l'Inde. On brûle le bois, après l'avoir dénudé de son écorce³⁹.

Dans l'île se trouve un lac, au milieu duquel s'étend une ville de trois milles de périmètre, qui est aussi la résidence royale⁴⁰. L'île est gouvernée par une catégorie de Brahmanes que l'on considère comme plus sages que tous les autres. Les Brahmanes consacrent toute leur vie à la philosophie, appliquant leurs soins à l'astrologie et menant une vie des plus vertueuses⁴¹.

³⁹ *Laurus cinnamomum* (voir W. ROXBURGH, *Flora indica or Descriptions of Indian Plants*, Calcutta-London, 1832, t. II, p. 295-97), mieux connu sous son nom vulgaire de cannelle. Description très exacte. De l'Antiquité à nos jours, Ceylan reste la principale région productrice de cinnamome. Cf. J. Filliozat, App. « L'Inde de Pline l'Ancien », in Pline, *Histoire naturelle*, L. VI, p. 154. Voir aussi Barbosa qui, à la fin de sa relation, indique la valeur des principaux produits : « La cannella buona nasce nell'isola di Zeilam » (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 705).

⁴⁰ La ville dont parle Conti est sans doute Jayavardhanapura ou Kōṭṭe, située dans la partie occidentale de l'île, dans une zone marécageuse, entre deux lacs, où Parākramabāhu VI transfère sa capitale en 1415 (voir DE SILVA, *op. cit.*, p. 87).

⁴¹ Conti n'a qu'une idée confuse de la situation politique de Ceylan au moment de son passage. L'île avait vu s'affronter les deux royaumes qui se partageaient sa domination : le royaume cinghalais et le royaume tamoul. En 1411, Parākramabāhu VI, fondateur de la dynastie de Kōṭṭe, commence son long règne (55 ans) qui verra l'apogée de la domination cinghalaise : il réussit à mettre en fuite le roi tamoul de Jaffna, soutenu par un puissant allié, le roi de Vijayanagar ; mais dix ans après la mort de son fondateur, le royaume de Kōṭṭe se réduira au sud-est de l'île et à une petite partie située au nord-ouest. Quoique le Bouddhisme prévalût chez les Cinghalais, Conti a raison de souligner la forte influence hindouiste exercée par les Brahmanes, dont le nombre s'accrut à cette époque à Ceylan et qui jouirent tout particulièrement de la faveur de Parākramabāhu VI (DE SILVA, *op. cit.*, p. 87-93).

Ad insulæ deinceps Tapobranes, quæ Sciamutera eorum lingua dicitur, ciuitatem insignem, in qua annum moram traxit (ea uero
 125 sex miliaribus ambitu patet) nobilissimum eius insulæ emporium, uiginti diebus nauigauit secundo uento, relicta a dextris insula Andamania, hoc est Auri Insula, octingentorum milium passuum ambitu, quam incolunt antropofagitæ. Ad hanc nulli deferuntur,
 nisi tempestate acti, qui discerpti cibus fiunt immanium barbaro-
 130 rum.

Tapobranem sexdecies centenis milibus passuum patere ambitu affirmat; uiri crudeles et moribus asperi: aures habent permagnas uiri feminæque, in quibus aureas inares ferunt ornatas gemmis, linteis uestiuntur et tela [f. 60v] sericea genu tenus. Vxores plures
 135 ducunt, domos depressas habent ad euitandum solis æstum, idolatræ omnes.

123 Tapobranes] Tapobranes *B* (corr. de Tapobranes), *C* (corr. de Tapobranes), *Can*, *Fri*, *Ha1*, *Ha2*, *L*, *Ly*, *Na*, *Pa*, *Ros*, *Vat*, Tapobranes *D*, Tapobranes *Be*, *Ge*, *I*, *Vi*, Tapobranes *Fi*, *Ham*, Tapobranes *Go*, Thapobranes *Rav*. — 123 quæ Sciamutera eorum lingua dicitur] *om. Ha1*, *Ha2*, *Ly*, *Rav* — 123 Sciamutera] Sciamuthera *D*, Stramutera *Fi*, *Go*, *Ham* — 124 traxit] traxit Sciamutra appellata(m) *Ha1*, *Ha2*, *Ly*, *Rav* — 125 ambitu] *om. Fri*, *Tr* — 125 patet] *om. Ros* — 125 insulæ] *om. Ha2*, *Ly*, *Rav* — 127 Andamania] Andomania *C*, Audamania *K*, Adamania *Ros* — 128 nulli] *om. Fri* — 129 discerpti] discerti *Amb*, *Vat*, *Vi*, descerpti *Fi*, discreti *Be*, *Ge*, discepti *Ha2*, decerpti *Ham*, deserti *Pa*, *Ros* — 129 immanium] inmanium *G*, *H*, *K*, *M*, in manuuum *Pa*, *Vi*, in immanium *Vat*, in manus *Ha1*, *Ha2*, *Ly*, *Rav* — 131 Tapobranem] Taprobanem *B* (corr. de Tapobranem), Taprobanem *C* (corr. de Tapobranem), *Can*, *Na*, *Vat*, Taprobanem *D*, Taprobanem *Fi*, *Ham*, Taprobanem *Go*, Taprobanem *L*, Tapobranes *Ros*, Taprobanam *Ha2*, *Ly*, *Rav*, Taprobanam *Vi* — 132 affirmat] affirmant *C*, afferant *Pa* — 133 ferunt] deferunt *Ha2*, *Ly*, *Rav* — 134 plures] plurimas *Fi*, *Go*, *Ham*.

⁴² Sur l'origine de la confusion terminologique entre Ceylan et Sumatra, voir *supra*, note 6. On retrouve cette confusion sur la carte de Fra Mauro, qui appelle l'île « Isola Siamotra ou Taprobane » et note en face de « Saylam » : « Nota che Tolomeo voiendo descriver Taprobana a descrito solamente Saylam » (*Il mappamondo di Fra Mauro*, éd. citée, planche XIV, p. 28). Marco Polo recourait, pour sa part, à l'usage des Arabes en l'appelant « Java la Menor » (*Divisament*, p. 542). Voir, en outre, les intéressantes remarques d'Andrea Corsali dans sa première et sa seconde lettre d'Inde (datées respectivement de 1515 et 1517) sur les problèmes posés par l'identification de Taprobane avec Ceylan ou avec Sumatra (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 34 et 53). Le nom de la ville n'est pas donné ici par Conti, quoique certains manuscrits du *De varietate fortunæ* proposent de donner à la ville le même nom qu'à l'île, variante à prendre en considération puisque d'autres voyageurs mentionnent ce toponyme. Ainsi, l'ancienne capitale du royaume Pasai est décrite par Ibn Battûta sous le nom de « Sumutra » : c'est, dit-il, « une grande et belle ville, entourée d'une enceinte de bois, avec des tours en bois également » (*Voyages*, p. 966). Sur le nom de l'île comme de la ville, voir art. « Sumatra » dans YULE-BURNELL, *Hobson-Jobson*, p. 865-67.

Ensuite, une navigation de vingt jours par vent favorable conduisit notre voyageur à une ville remarquable de l'île de Taprobane, qui dans leur langue s'appelle Sumatra⁴² ; il séjourna un an dans cette ville, qui s'étend dans un périmètre de six milles et constitue la place commerciale la plus fameuse de cette île. Sur sa route, il avait laissé sur sa droite l'île d'Andaman, c'est-à-dire l'île de l'Or, qui a huit cent mille pas de pourtour et dont les habitants sont anthropophages⁴³. Personne n'aborde à cette île si ce n'est ceux qui y ont été poussés par la tempête et qui, après avoir été mis en pièces, deviennent la nourriture de ces monstrueux barbares.

Niccolò affirme que Taprobane s'étend dans un périmètre de seize cent mille pas⁴⁴. Ses habitants sont cruels et de mœurs farouches : les hommes et les femmes ont des oreilles immenses auxquelles ils portent des boucles d'or ornées de pierres précieuses ; ils sont vêtus de toile de lin et d'étoffe de soie jusqu'au genou. Ils ont plusieurs épouses ; leurs maisons sont basses afin d'éviter l'ardeur du soleil ; tous sont idolâtres⁴⁵.

⁴³ Les îles Andaman, chez Conti comme déjà chez Marco Polo, sont fondues en une seule et tous deux y mentionnent l'anthropophagie (*Divisament*, p. 549). La précision « auri insula » serait, selon O. Merisalo, « un des rares ajouts interprétatifs de Poggio » (*DVF*, p. 232) qu'il a pu trouver chez les auteurs antiques ; mais ceux-ci l'appliquaient, non aux Andaman, mais à la péninsule de Malacca : voir PLINE, *Histoire Naturelle*, Livre VI, chap. 55, ainsi que la note 3 de J. André et J. Filliozat, p. 77-78. La légende de « l'île de l'or » continuera d'alimenter les rêves des navigateurs portugais. Si l'on en croit le portugais Fernão Mendes Pinto, le roi João III avait envoyé plusieurs missions afin de la découvrir et lorsque Pinto se rend lui-même à Sumatra depuis Malacca, l'une de ses tâches est de s'enquérir de « l'île de l'or » (F. MENDES PINTO, *Pérégrination*, trad. R. Viale, Paris, 1991, p. 61 et 82). Cf. P. WHEATLEY, *The Golden Khersonese. Studies in the Historical Geography of the Malay Peninsula before A.D. 1500*, Kuala Lumpur, 1961 (Westport, 1973), p. 139 et sv.

⁴⁴ La version donnée par Ramusio indique un pourtour de « deux mille milles » (*op. cit.*, t. II, p. 793), chiffre proche de celui que fournit Barbosa qui précise : « ... tien di circuito da settecento leghe, che sono da dumila e cento miglia, contati per li Mori che l'han navigata tutta d'intorno » (*ibid.*, p. 686).

⁴⁵ Généralisation inexacte. En effet, si l'hindouisme et le bouddhisme avaient été introduits à Sumatra dès le V^e siècle, la présence des marchands arabes amena la conversion à l'Islam d'une partie de la population, essentiellement celle qui résidait sur les côtes, à partir de la fin du XIII^e s., comme le note Marco Polo pour le royaume de « Ferlec », situé dans la partie septentrionale de l'île : « ... a chajons de mercaant saracins que hi usent con lor nes, le ont converti a la loi de Maomet : e cesti sunt celles de la cité solamant » (*Divisament*, p. 543).

Pipere reliquo maiore, et item longo pipere, canfora et auro plurimo abundant. Piperis arbor persimilis ederæ, grana eius uiridia ad formam grani iuniperi, quæ modico cinere aspersa torrentur
 140 ad solem. Fructum uiridem habent nomine *durianum*, magnitudine cucumeris, in quo sunt quinque ueluti mala arancia oblonga, uarii saporis, instar butiri coagulati.

In eius insulæ quam dicunt Batech parte, antropofagi habitant, continuum cum uicinis bellum gerentes. Capita humana in the-
 145 sauris habent, quæ ex hostibus captis abscisa, esis carnibus, recondunt, iisque utuntur pro nummis, si quid emunt, uno aut pluribus, prout res extimatur : cui plura capita domi sunt, ditior habetur.

Relicta Taprobane, ad urbem Tenasserim supra hostium fluuii eodem nomine uocitati, diebus .XVI. tempestate actus est; quæ
 150 regio et elephantis et uerzino abundat.

142 butiri coagulati] butiri et lactis coagulati O — 143 insulæ] *om. Ha1, Ha2, Ly, Rav* — 143 Batech] Bateh *Cas*, Bathech *D, F*, Batheh *Fri, Go*, Betech *J, K*, Barech *Ly*, Bethech *Ros*, Bathec *Ha1, Vat* — 147 ditior] is ditior *D, I, O* — 148 Taprobane] Caprobane *Amb*, Thabrobane *D*, Taborane *Fi*, Tapobrane *Cas, E, J, K, M, Ros, Tr*, Traprobane *Go*, Taproba uenerunt *Ha1*, Thaprobane *Ly, Rav*, Taprobana *Vi* — 148 Tenasserim] Thenasserim *D*, Tenasurum *Fi, Go*, Tenaserim *G, Ha2*, Tenasarum *Ham*, Tenasserem *H*, Tenassarim *I*, Tenaxim *Ros* — 149 est] *om. Na*.

⁴⁶ Poivre, camphre et or, telles sont encore les trois principales productions attribuées à Sumatra par l'Anglais Marsden, qui séjourne à Sumatra dans la seconde moitié du XVIII^e s. (W. MARSDEN, *Histoire de Sumatra*, Paris, 1788, t. I, chap. VII, p. 197 et sv.).

⁴⁷ Pour le poivre long, *Piper longum* (ROXBURGH, *Flora indica*, t. 1, p. 154-156), Barbosa précise : « Nasce medesimamente molto pepe nell'isola di Sumatra, vicina a Malacha, il quale è più bello e più grosso di quello di Malabar, ma non tanto buono e forte come il sopradetto » (RAMUSIO, *op. cit.*, t. 2, p. 704). Heyd note que Conti est le premier parmi les voyageurs occidentaux à signaler la présence du poivre long à Sumatra (*op. cit.*, t. II, p. 664). Plus rare sur les marchés de l'Occident que le poivre rond, il s'employait malgré tout assez fréquemment en cuisine, comme en témoignent les recettes de cuisine données dans *Le Mesnagier de Paris*.

⁴⁸ Il s'agit du *Durio Zibethinus*, originaire de Malaisie (ROXBURGH, *Flora indica*, t. III, p. 399). Marsden note que le *durion* ou *doorean* est « le fruit favori des Naturels, qui en font presque leur unique nourriture pendant la saison » (*op. cit.*, t. I, p. 158). Niccolò serait le premier Européen à mentionner le fruit, selon Yule-Burnell (*Hobson-Jobson*, p. 331-33, art. « Durian »).

⁴⁹ Marco Polo et Odoric relèvent eux aussi la pratique de l'anthropophagie à Sumatra (*Divisament*, p. 543-44 et *Descriptio*, p. 91). Marsden confirme ces observations ainsi que l'anthroponyme employé par Conti : les Battas, qui vivent dans la partie septentrionale de l'île, au sud d'Acheen, se caractérisent par « leur ardeur martiale » et leur coutume « la plus extraordinaire » est de manger de la chair humaine, non pour assouvir leur faim, précise Marsden, mais, « comme par une espèce de cérémonie », pour se venger de leurs ennemis

Ils sont riches en poivre, plus gros qu'ailleurs, et aussi en poivre long, en camphre et en or, que l'on trouve en très grande quantité⁴⁶. La plante du poivrier ressemble beaucoup au lierre. Ses grains verts ont à peu près la forme des grains de genièvre ; on les fait sécher au soleil après les avoir saupoudrés d'un peu de cendre⁴⁷. Ils ont un fruit vert appelé *durian*, de la grosseur d'une pastèque, dans lequel on trouve cinq fruits oblongs pareils à des oranges douces, de goût varié, ressemblant à du beurre coagulé⁴⁸.

Dans une partie de l'île qu'on appelle Batech habitent des anthropophages, en guerre continue avec leurs voisins. Ils considèrent les têtes humaines comme des trésors et, après avoir capturé leurs ennemis, ils leur coupent la tête, en mangent la chair et la conservent dans un lieu secret ; ils s'en servent comme monnaie d'échange lorsqu'ils achètent quelque chose, qu'ils paient avec une ou plusieurs têtes, selon la valeur à laquelle on l'estime. Celui qui possède chez lui le plus grand nombre de têtes est tenu pour le plus riche⁴⁹.

Seize jours après avoir quitté Taprobane, Niccolò fut poussé par la tempête jusqu'à la ville de Tenasserim, située sur l'embouchure du fleuve qui porte le même nom⁵⁰ ; la région abonde en éléphants et en brésil⁵¹.

(*op. cit.*, t. II, p. 178-205). La description de Sumatra donnée par Barbosa est proche de celle de Conti (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 686-87).

⁵⁰ Capitale de l'actuel Taninthari (= Tenasserim), situé en Birmanie. Barbosa la décrit comme un port très actif, fréquenté par des marchands de diverses nationalités et entretenant d'intenses liaisons maritimes avec le Bengale et Malacca (in RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 680).

⁵¹ Le brésil ou bois du *Coesalpinia Sappan* avait une couleur rouge qui le fit comparer en Occident au charbon ardent (*bragia, brascia, brasa, braise*), d'où lui vint par analogie le nom de *lignum brasilie*, termes dont les Italiens firent *bersi* ou *verzi*. Selon Heyd, ce produit n'a pas été importé en Occident avant l'époque des Croisades. Pegolotti distingue le *verzino colombino* (de Quilon), le *verzino ameri* (sans doute de Sumatra) et le *verzino seni* (de Chine ou du moins apporté par les marchands chinois). Ce bois contient une forte substance rouge, la braziline : « [du coeur du bois] on extrayait la matière colorante par divers procédés et elle entrait dans la composition des teintures pour draps, ou des couleurs pour les miniatures dont on ornait les manuscrits » (HEYD, *op. cit.*, t. II, p. 590). Toutefois, le brésil, qui parvient en Occident, *via* Alexandrie puis Venise, sous forme de bâtons ou de copeaux, reste d'un emploi limité au Moyen Âge « parce que les teinturiers ne savent pas encore bien faire pénétrer dans les fibres du tissu la matière colorante qu'ils en retirent après décoction. Longtemps, le brésil aura ainsi la réputation de fournir de « fausses couleurs », c'est-à-dire des couleurs qui ne tiennent pas. A la fin du Moyen Âge, cependant, les teinturiers apprendront à mieux l'utiliser et sauront en tirer des tons très lumineux, s'inscrivant dans la gamme des orangés et des roses. D'où une vogue soudaine des tons roses dans le vêtement princier, masculin et féminin, au tournant des XIV^e-XV^e siècles » (M. PASTOUREAU, *Jésus chez le teinturier. Couleurs et teintures dans l'Occident médiéval*, Paris, 1997, p. 39-40).

Hinc pluribus itineribus terra marique confectis, hostia Gangis ingressus, aduerso flumine diebus .XV. delatus est ad ciuitatem nomine Cernouem, insignem atque opulentam. Latitudo ea fluminis, ut in medio nauigans ab neutro latere terram conspiciat :

155 .XV. miliaribus patere aliquando asserit.

In ripis harundines proceritatis miræ, crossitudinis ultra quam ulnis circumdari possint, ex quibus unicis lembi fiunt piscatorii, et item ex ligno, qui est plus quam palmi spissitudine, scafæ ad usum fluminis aptæ : internodia earum staturam hominis æquant.

160 Crocodillos uariique pisces generis ignotos nobis alit flumen, quod uiridariis ortisque et amœnissimis uillis utrinque cingitur. In his nascuntur musæ, fructus melle dulcior, fico similis, nucesque a nobis *Indicæ* appellatæ, [f. 61] uariique præterea fructus.

Tribus ab ea urbe mensibus per Gangem ascendens, quatuor
165 ciuitatibus famosissimis post se relictis, ad Maaratiam præpotentem urbem descendit, ubi ligni aloes aurique et argenti, gemmarum quoque ac margaritarum magna uis.

151 pluribus] plurimis *Can, Cas, Fi, Ge, Ha2, Ham, La, Ly, Na, Rav, Ros, Vat, Vi* — 153 Cernouem] Cernouem *La, Na, Cernouem Fi, Cernouem Amb, Be, Can, Cas, Fri, G, Ge, Go, Ha1, Ham, Ros, Tr, Vat, Cernouem Vi, Cernouem Ha2, Cernouem Ly, Rav* — 155 aliquando asserit] *om. Ros* — 156 ultra] *om. La* — 156 ultra quam] utramque *Can* — 157 unicis] iuncis *K, uncis Ha1, Ha2, Ly, Rav* — 158 scafæ] factæ *Fi* — 159 fluminis] hominis *Pa* — 159 hominis] *om. Fi, Go, Ham* — 160 generis] *om. Vi* — 160 nobis] *om. Fri, Tr* — 162 musæ] inusi *Ly, Rav* — 162-163 melle...fructus] *om. Ha1* — 162 fico similis] *om. Go.* — 164 mensibus] *om. Amb, Ha2, Rav, diebus Ly* — 165 ciuitatibus ... Maaratiam] *om. Ha1* — 165 relictis] dimissis *Ly* — 165 Maaratiam] Marahatiam *D, Maaraziam Amb, Na, Maaraziam Be, Can, Ge, Vi, Maraziam Cas, Machariziam Fri, Maaraciam J, Maciraciam K, Maazariam Ha2, Ly, Rav, Mathariam Ros, Mahariziam Tr, Maharaziam La, Vat* — ad Maaratiam] *om. Fi, Go, Ham* — 166 ligni] *om. Na* — 166-168 ligni ... relictis] *om. Be* — 167 magna] *om. Na* — 167 magna uis] *om. Cas.*

⁵² C'est l'identification proposée par Yule : Lakhnawti (Gaur) était connue au XIV^e s. sous le nom de *Shahr-i Naw* [= ville nouvelle] (*Cathay and the way thither* [éd. 1866], t. II, p. 465, n. 1). Lorsqu'il séjourne dans la ville de Chittagong au Bengale, Ibn Battûta évoque les conflits incessants qui opposent les Bengalis aux habitants de Lakhnawti : « Les Bengalis ont sur le Gange de nombreux navires avec lesquels ils combattent les habitants de Lakhnawti » (*Voyages*, p. 959).

De là, après avoir effectué plusieurs voyages par terre et par mer, il pénétra dans l'embouchure du Gange et remonta le fleuve pendant quinze jours jusqu'à la ville nommée Lakhnawti⁵², opulente et remarquable. La largeur du fleuve est telle qu'en naviguant au milieu, on ne voit la terre ni d'un côté, ni de l'autre; il affirme qu'il s'étend parfois sur une largeur de quinze milles.

Sur ses rives, l'on trouve des roseaux d'une taille extraordinaire, si gros qu'un homme ne pourrait les entourer de ses bras; un seul de ces roseaux suffit à fabriquer un canot de pêcheur, et de même avec le bois, dont l'épaisseur est supérieure à une palme, on fait des barques propres à la navigation fluviale; ces roseaux ont un espace entre deux nœuds qui équivaut à la taille d'un homme⁵³.

Le fleuve nourrit des crocodiles et des poissons d'espèces variées, inconnus chez nous, et il est bordé de chaque côté par des jardins verdoyants et de très agréables demeures. Dans ces jardins poussent des bananes⁵⁴, un fruit plus doux que le miel et semblable à la figue, des noix que nous appelons d'Inde⁵⁵, et d'autres fruits variés.

Depuis cette ville, Niccolò remonta le Gange pendant trois mois et, après avoir laissé derrière lui quatre villes très renommées, il arriva à Merath⁵⁶, ville très puissante, où l'on trouve en grande quantité le bois d'aloès, l'or, l'argent, ainsi que les pierres précieuses et les perles.

⁵³ Il s'agit en réalité des bambous.

⁵⁴ *Musa sapientum* (ROXBURGH, *Flora indica*, t. I, p. 663-64).

⁵⁵ Ce sont les noix de coco, *Cocos nucifera* (ROXBURGH, *Flora indica*, t. III, p. 614-15), que les voyageurs médiévaux appellent généralement « noix d'Inde », nom sous lequel elles sont aussi connues des Arabes. Quelques voyageurs les désignent sous leur nom persan *nargil* : Jourdain Cathala de Séverac (qui en donne une longue description, « Merveilles décrites », trad. Cordier, p. 63-64) et Giovanni di Marignolli (in VAN DEN WYNGAERT, *Sinica Franciscana*, t. I, p. 535). Ibn Battûta fournit une description très détaillée du fruit et de ses multiples usages (*Voyages*, p. 613-615).

⁵⁶ Selon O. Merisalo, il s'agirait de Mathura (la *Modoura* de Ptolémée), située sur le Yamuna, au nord-est d'Agra, centre important de la religion hindouiste autrefois comme aujourd'hui (*DVF*, p. 233), mais le toponyme comme la proximité du Gange s'appliquent mieux à Merath, autre ville ancienne de la région (actuelle Meerut, 60 kms à l'est de Delhi).

Hac relictæ, cum montes ad Orientem sitos, carbunculorum gratia, .XIII. dierum itinere petisset, primum Cernouem, deinde
 170 Buffetaniam rediit. Mari deinceps cum mense integro ad hostium
 Rachani fluuii peruenisset, atque inde eiusdem nominis ciuitatem
 supra flumen sitam diebus sex petisset, per desertos habitaculis
 montes decem et septem, inde per campos patentes .XV. diebus
 profectus, flumen maius Gange est ingressus, Daua ab incolis
 175 appellatum. Tum fertur mensis nauigatione aduerso flumine ad
 ciuitatem nobilissimam omnium, quæ dicitur Aua, .XV. mil. pas.
 circuitu amplexam.

169 Cernouen] Ceruonem *La, Na*, Cermonem Cernonem (*sic!*) *Fi*, Cernonem *Amb, Be, Can, Cas, Fri, Ge, Go, Ham, K, Ly, Ros, Tr, Vat*, Cermonem *Ha1, Cermonam Ha2*, Cerouem *Pa*, Cernonam *Rav*, Cernonen *Vi* — 169 deinde] *om. Vat* — 170 Buffetaniam] Boffetaniam *Can*, Buffetamam *Cas*, Buffettaniam *D*, Buffetaneam *Fi, Ham*, Buferamiam *Fri*, Bufetaniam *Go, M*, Buffetiniam *Pa*, Budittetaniam *Ly*, Bufferamam *Tr*, Bufetaneam *Vat* — 171 Rachani] Racani *Cas, H, Vat*, Racham *Fri, Tr* — 173 decem et septem] *XX et septem Cas* — 174 maius] nauis *Cas* — 174 Daua] Clauam *Can*, Dana *K, Vi* — 175 tum] *om. Cas*.

⁵⁷ L'escarboucle (le *carbunculus* de Pline) désignait différentes gemmes rouges, appartenant le plus souvent au groupe des grenats. L'Inde est riche en gisements de grenat almandin, en particulier dans les montagnes du Rajasthan, mais celles-ci se trouvent à l'ouest et non à l'est de Merath (« montes ad orientem sitos »). Autre hypothèse suggérée par l'auteur des notes de l'édition de Ramusio : les escarboucles renverraient ici aux rubis de la région de Mogok, en Birmanie. Toutefois, cette région, mentionnée aussi par Barbosa pour la qualité de ses rubis (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 679), est située au nord d'Ava, ville où Conti se rend juste après, au terme d'une navigation d'un mois (« Mari deinceps cum mense integro... »). Pour étayer cette hypothèse, il faudrait alors supposer que les étapes du voyage ont été ici interverties, soit en raison d'un défaut de mémoire du voyageur, soit par une erreur de transcription de Poggio.

⁵⁸ Selon Longhena, il s'agirait de *Pudifetania*, déjà mentionnée par le voyageur (voir *supra*, note 30), sur la côte occidentale de l'Inde (*Viaggi in Persia...*, p. 83, n. 50). Selon Major, la ville serait à identifier à Bardwan, située dans le delta du Gange, à 110 kms environ au nord-ouest de Calcutta (R. H. MAJOR, *India in the fifteenth century*, London, 1857, p. LXIV). Il est très difficile ici de reconstituer l'itinéraire de Conti, « condensé », semble-t-il, de plusieurs voyages terrestres avant une nouvelle expédition maritime (« un mois entier sur mer ») qui le conduit maintenant en Birmanie. Notons que la version offerte par Ramusio élude la difficulté en écrivant : « In capo d'un tempo se ne tornò di novo alla città di Cernouem, dalla quale pigliando

Après l'avoir quittée, il se rendit par un voyage de treize jours dans des montagnes situées vers l'est pour y chercher des escarboucles⁵⁷ et il revint d'abord à Lakhnawti, puis à Puthupattanam⁵⁸.

Ensuite, après avoir navigué un mois entier sur mer, il parvint à l'embouchure du fleuve Arakan et de là, en six jours, à la ville du même nom, située sur le fleuve⁵⁹. Puis, après avoir parcouru pendant dix-sept jours des montagnes dépourvues d'habitations⁶⁰ et pendant quinze jours des plaines étendues, il s'embarqua sur un fleuve plus grand que le Gange, que les habitants appellent Irrawaddy. Remontant alors le fleuve, il navigua pendant un mois jusqu'à la ville la plus célèbre de toutes, qui s'appelle Ava, comprise dans un périmètre de quinze mille pas⁶¹.

il cammino fra terra, giunse sopra il fiume Racha... » (*op. cit.*, t. II, p. 795). Mais la mention du détour par Puthupattanam, présente dans tous les manuscrits, nous semble s'accorder davantage avec les tours et détours qu'accomplit Conti pour ses opérations commerciales, d'autant que c'est déjà dans ce port qu'il s'était embarqué pour gagner Sumatra.

⁵⁹ L'Arakan : région de l'ouest de la Birmanie, sur le golfe du Bengale. Barbosa évoque le « royaume d'Aracan » en précisant qu'il est limitrophe avec le royaume de Bengale et avec celui d'Ava (in RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 675) et dépourvu de port de mer, Tomé Pires situe ce royaume entre le Bengale et Pegu et lui attribue un port : *Mataieni* (*ibid.*, p. 765). Le fleuve « Rachang », de même que la ville d'« Ava » sont reportés par Fra Mauro sur sa carte (*Il mappamondo...*, planche XX, p. 34).

⁶⁰ Ces montagnes désertiques désigneraient la chaîne de l'Arakan Yoma (cf. H. YULE, *Narrative of the mission sent by the Governor-General of India to the Court of Ava in 1855*, London, 1858, p. 208).

⁶¹ Ava fut fondée en 1364 et restera jusqu'au XVII^e s. la résidence royale. Conti est le premier européen à mentionner la ville. Elle sera décrite ensuite par les Portugais : Barbosa évoque l'intense activité commerciale qui s'y déroule ; pierres précieuses et musc sont vendus en échange de nombreuses marchandises provenant de l'extérieur (in RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 678-79). Henry Yule, qui remonte le fleuve de Rangoon à Ava en 1855 dans le cadre d'une ambassade anglaise envoyée au roi d'Ava, refait en partie le parcours suivi par Conti (*Narrative of the Mission ...*). Voir aussi YULE-BURNELL, *Hobson-Jobson*, p. 40-41, art. « Ava » et G. COEDES, *Histoire ancienne des États hindouanisés d'Extrême-Orient*, Hanoï, 1944, p. 293.

Hac sola in ciuitate plurimas tabernas rei, quam ioci gratia scripsi,
 ridiculæ lasciuæque esse affirmat. Vendi in his a solis feminis ea
 180 quæ nos *sonalia*, a sono, ut puto, dicta, appellamus, aurea, argen-
 tea æreaque, in modum paruulæ auellanæ. Ad has uirum, ante-
 quam uxorem capiat (aliter enim reicitur a coniugio), proficisci.
 Execta atque eleuata paulum membri uirilil cute, trudi inter pel-
 185 lem et carnem ex his sonaliis usque ad duodecim, et amplius, prout
 libuit, uariis circum circa locis; inde consuta cute intra paucos
 sanari dies. Hoc ad explendam mulierum libidinem faciunt: his
 enim tanquam internodiis membrisque tumore feminas summa
 uoluptate affici. Multorum, dum ambulant, membra tibiis reper-
 cussa resonant, ita ut audiantur. Ad hoc Nicolaus sæpius a mulie-
 190 ribus, quæ eum a paruitate [f. 61v] priapi deridebant, inuitatus,
 noluit dolorem suum aliis uoluptati esse.

Ea prouincia (Macinum incolæ dicunt) referta est elephantis;
 quippe eius rex decem milia nutrit, quibus utitur ad bellum.
 Propugnacula supra dorsum alligantur; desuper octo aut decem
 195 uiri iaculis pugnant atque arcubus, et his quas appellamus balistas.

178-191 hac ... esse] *om. Ha1, Ha2, Ly, Rav* — 178 tabernas] *om. Cas* — 179-180 ea ...
 appellamus] *om. B, L* — 180 a sono ... dicta] *om. O* — 180 appellamus] *affirmamus Amb,*
Vat — 181 has] *hanc Amb, Cas, Vat* — 182 capiat] *accipiat La* — 182 reicitur] *iacitur Na*
 — 183 execta] *reicta Amb, erecta Can, Cas, Ham, exacta D, exepta H, execta Ge, Vi,*
excepta Fi, Pa, Ros, excita Fri, Tr, exiecta Vat — 183 paulum] *paululum Amb, Can, Fi,*
Fri, Go, Ham, Na, Pa, Ros, Vat, Vi — 184 sonaliis] *sonaliolis Be, Can, Cas, Fi, Fri, Ge,*
Go, Ham, Na, sonaliolos La, sonolialis Tr, sau(n?)liolis Pa, sonalis F, G, sonalibus Vi —
 184 ad ... amplius] *om. Ham* — 184 et amplius] *om. Fi* — 185 consuta] *consueta B, L, suta*
O, consumpta H. — 192 Macinum] *Marinum Ros, Macinnam Ha1* — 192 dicunt] *uocant*
Ha2, Ly, Rav — 193 utitur] *utuntur E, J, K, M, om. Na* — 194 desuper] *om. Vi.*

Le voyageur affirme que cette ville est la seule où l'on trouve un très grand nombre de boutiques pour un usage bouffon et licencieux – j'en fais mention pour plaisanter. Dans ces boutiques sont vendus, uniquement par des femmes, des objets que nous nommons sonnailles – nommées ainsi, je présume, par le son qu'ils produisent –, qui sont en or, en argent ou en bronze, et ont la forme de petites noisettes. Avant de prendre femme, l'homme se rend dans ces boutiques – car, sinon, il n'est pas admis à se marier. Après avoir un peu incisé puis soulevé la peau de son membre viril, on introduit entre la peau et la chair jusqu'à douze de ces sonnailles et même davantage, au gré du client, en divers endroits et tout autour. Une fois que la peau a été recousue, il guérit en quelques jours. Les hommes agissent ainsi pour satisfaire le désir de leurs épouses : en effet, grâce à ces nodosités, pour ainsi dire, et au gonflement de leur membre, les femmes éprouvent le plus grand plaisir. Lorsqu'ils marchent, nombreux sont les hommes dont le membre, en frottant contre leurs jambes, produit un son bien perceptible. Niccolò fut lui-même assez souvent prié de se conformer à cet usage par les femmes, qui se moquaient de lui à cause de la petitesse de son sexe, mais il refusa de souffrir pour satisfaire le plaisir des autres⁶².

Dans cette contrée, que les habitants nomment Macin⁶³, les éléphants sont en très grand nombre ; de fait, le roi en fait nourrir dix mille, dont il se sert pour la guerre. On leur attache sur le dos des tours de défense, du haut desquelles huit ou dix hommes combattent avec des javelots, des arcs et ces armes que nous appelons arbalètes.

⁶² Cette coutume, qui ne pouvait que plaire à l'auteur des *Facéties*, est attestée par d'autres voyageurs : Girolamo da Santo Stefano (éd. Longhena, p. 140-41), Barbosa (RAMUSIO, *op. cit.*, t. 2, p. 677) et Giovanni da Empoli (M. SPALLANZANI, *Giovanni da Empoli, mercante navigatore fiorentino*, Firenze, 1984, p. 180), mais ils l'attribuent au royaume de Pegu.

⁶³ Ce terme viendrait de *Maha-Cin* (= Grande Chine), nom donné anciennement par les habitants de l'Inde à la Chine. Le mot a pu recouvrir des acceptions diverses : si Conti, selon Yule, l'emploie ici pour parler du royaume birman (*Narrative of the Mission*, p. 208 et *Hobson-Jobson*, p. 530-31), la seconde occurrence prouve qu'il lui donne une plus grande extension (voir *infra*, note 75).

Elefantes autem capi hoc maxime modo asserit, in quo et cum Plinio sentire uidetur. Feminæ domitæ in siluas abactæ reliquuntur, quoad siluestres cum his (solus autem solam appetit) consuescant elefanti. Tum feminas paulatim pascendo in locum paruum
 200 mœnibus septum deduci. Duas ingentes esse portas dicit, altera ingressum, altera exitum patere. Ea priorem ingressa, relicto elefante, ulteriore egreditur porta, quæ et anterior e uestigio exterius obserantur. Tum foraminibus ad id per murum dispositis, ad mille hominum intrant cum laqueis admodum spissis. Deinde quis-
 205 piam eorum ab interiore parte interclusæ bestię se ostendit, quem feriendi auida cursu petit. Hanc cæteri homines insecuti, coniectis laqueis, dum pedes cursu alleuat, posterioribus deprehensam pedibus ad columnam ligneam in terram altius defixam ui magnoque impetu abstractam alligant, ubi, cum triduo aut qua-
 210 triduo beluam fame macerarint, tum paulum herbæ quotidie porrigentes, .XV. diebus mitem reddunt. Dehinc inter duos domesticos alligatam elefantos per urbem circumducunt, decemque diebus mansuetam ut cæteras reddunt.

Alibi deduci ait elefantes in paruam conuallem undique clau-
 215 sam, quo in loco, emissis feminis, interclusos fames domat. Quatriduo post compelli bestias in arcta loca ad id fabrefacta, ubi et mansuefiant.

[f. 62] Quos usus gratia reges emunt, riso butiroque, reliqui herbis nutriuntur; siluestres arbores herbasque pascuntur. Reguntur

196-219 elefantes ... pascuntur] *om. Ha1, Ha2, Ly, Rav* — 196 in quo] *om. Amb* — 197 abactæ] adactæ *Be, Ge, Pa, Vi* — 200 septum] *om. Vat* — 202 et] ut *Amb, Vat* — 204 intrant] intrant locum *O* — 205 interiore] anteriore *Amb, Be, Can, Cas, D, Fri, Ge, Go, I, La, Na, Ros, Tr, Vat, Vi*, anteriori *Pa* — 205 interclusæ] inclusæ *C, Fri* — 205 ostendit] ostendunt *Fi, Go* — 207 deprehensam] comprehensam *O* — 208 defixam] fixam *H, La* — 209 impetu] *om. Go* — 211 dehinc] deinde *Fi, Go, H, Ham* — 212-213 decemque ... reddunt] *om. C, Go* — 212-214 per urbem...elefantos] *om. La* — 216 fabrefacta] fabricata *Pa*.

⁶⁴ C'est par l'éléphant que Pline commence sa description des animaux terrestres car, dit-il, c'est « le plus grand » et aussi « le plus proche de l'homme par les sentiments » (*Histoire naturelle*, Livre VIII, éd. Ernout, Paris, 1952, p. 23), mais les pages qu'il lui consacre contiennent beaucoup de traits légendaires. Pour ce qui concerne leur capture et le domptage (*ibid.*, chap. 8), la description de Conti est bien plus ample et détaillée. Voir aussi le témoignage de Barbosa pour les éléphants de Ceylan (in RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 663-64) et celui de Yule pour Ava (*Narrative of the Mission*, p. 103-104).

En ce qui concerne la capture des éléphants, Niccolò affirme qu'on procède surtout de la manière suivante – et dans cette description il paraît s'accorder avec Pline⁶⁴. Des femelles déjà domptées sont conduites dans la forêt où on les laisse jusqu'à ce que les éléphants sauvages s'accoutument à elles ; il faut savoir par ailleurs qu'un seul mâle convoite une seule femelle. Les femelles, progressivement, tout en paissant, sont alors conduites dans un lieu étroit, clos de murs. D'après notre voyageur, il y a deux portes très grandes, l'une qui permet d'entrer, l'autre de sortir. La femelle entre par la première porte puis, abandonnant le mâle, elle sort par la seconde ; l'une et l'autre portes sont aussitôt fermées de l'extérieur. Alors, par des ouvertures disposées à cet effet tout le long du mur, un millier d'hommes entrent avec des cordes très épaisses. Puis l'un d'eux se présente devant la bête en lui coupant le chemin, et elle, impatiente de le frapper, le charge. Les autres hommes la poursuivent et jettent leurs cordes au moment où elle soulève les pattes pour courir. Après l'avoir ainsi attrapée par les pattes de derrière, ils la tirent violemment, de toutes leurs forces, et l'attachent à une colonne de bois plantée assez profondément dans le sol. Là, après avoir épuisé la bête pendant trois ou quatre jours en l'affamant, ils l'appriivoisent en deux semaines en lui présentant chaque jour une petite quantité d'herbe. Ensuite, ils la conduisent à travers la ville après l'avoir attachée entre deux éléphants domestiques et, au bout de dix jours, elle est devenue aussi bien dressée que les autres.

Selon notre voyageur, dans une autre région, on amène les éléphants dans une petite vallée encaissée, fermée de tous côtés, d'où l'on a fait auparavant sortir les femelles : c'est la faim qui dompte les animaux retenus prisonniers. Quatre jours plus tard, on les pousse dans des endroits resserrés qui ont été aménagés à cet effet, et là, on les apprivoise.

Ceux que les rois achètent pour leur usage sont nourris avec du riz et du beurre, les autres avec de l'herbe⁶⁵. Quant aux éléphants

⁶⁴ Barbosa indique lui aussi, à propos des éléphants du roi de Narsinga (Inde du Sud), le soin que l'on porte à leur nourriture : les cuisines royales comportent un service réservé à la préparation du repas quotidien donné aux éléphants, fait à base de riz, de pois chiches et d'autres légumes, cuit dans d'énormes chaudrons en cuivre et dans lequel on met « non piccolo artificio e industria » (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 607).

220 autem a rectore unco ferro ad caput reflexo. Tanta peritia animalium inest, ut iacula aduersa sæpius planta pedis porrecta excipiat ad tuendos sessores. Rex albo elefanto uehitur, cui cathena aurea, distincta gemmis, collo circumdata, ad pedes usque pendet.

Homines sunt unica uxore contenti. Viri mulieresque stilo ferro punctim corpora uariis coloribus figurisque, ita ut hæ continuo extent, pinguntur. Colunt idola omnes. Surgentes autem electo, ad orientem uersi, orant iunctis manibus : « Deus trinus et lex eius eadem nos tuere ».

Genus est pomorum aranceis persimile, sucusum ac dulce ; arbor quoque *tal* nomine, foliis permagnis, in quibus scribunt : nam papiri usus per uniuersam Indiam abest, excepta Combaita ciuitate. Fructum fert instar rapæ maiusculæ, congelato interius suco, qui cibus est suauiissimus, sed inferior cortice.

Serpentes infestos crossitiæ hominis, absque pedibus, sex cubitis longos, ea fert regio. Incolæ serpentes assos in cibum pro deliciis habent. Formicas insuper rublas, magnitudine paruuli gam-

220 autem] *om. Ha2, Ly, Rav* — 220 reflexo] extento *Ha1, Ha2, Ly, Rav* — 221 inest] interest *J, K, est Ha2, Ly, M, Rav* — 221 porrecta] *om. Go* — 221 excipiat] accipiat *Ha1* — 222 albo] alto *Pa* — 224 mulieresque] uxoresque *Fi* — 224 stilo ferro] *om. Fi, Go, Ha2, Ham, Ly, Rav* — 225 punctim] punctum *Ha1, Ha2, Rav, Ros, Vât, om. Fi, Ham* — 228 tuere] tenere *Fi, Go, Ham* — 230 tal] thal *Ly, tali Fri, Ott, Tr, om. Na* — 230 scribunt] inscribunt *H* — 231 Indiam] mediam *Ha1* — 231 Combaita] Conbaita *Be, Combahita Cas, baita D, Cambahita Amb, Pa, Combahyta La, Combarta Ros* — 234 serpentes] *om. M* — 235 longos] *om. Ros, longi Ha1, Ly, Rav* — 235 ea fert regio] *om. Ha1, Ly, Rav* — 235 assos] *om. Ly* — 235 in cibum] *om. Fri, Tr.*

⁶⁶ C'est le cornac, du portugais *cornaca*, lui-même dérivé du cinghalais *kūrawanāyaka*, chef d'écurie.

⁶⁷ Cf. la description de l'éléphant blanc du roi d'Ava et de ses somptueux ornements par Yule, tels qu'il a pu les observer en 1855, lors de sa mission à Ava (*Narrative of the Mission*). Barbosa précise que c'est surtout le royaume de Pegu (qui constituait à cette époque un royaume distinct de celui d'Ava) qui pratique la domestication des éléphants à grande échelle afin de les vendre ensuite à divers rois et seigneurs de l'Inde ; le roi de Pegu s'appelle du reste « le roi de l'éléphant blanc » (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 677).

sauvages, ils broutent l'herbe et les arbres. D'autre part, celui qui les conduit utilise pour les diriger un crochet de fer à l'extrémité recourbée⁶⁶. Cet animal possède une telle habileté que, pour protéger ceux qu'il porte sur son dos, il lui arrive souvent d'intercepter les traits envoyés par l'ennemi en mettant la plante du pied en avant. Le roi se déplace sur un éléphant blanc qui porte autour du cou une chaîne d'or rehaussée de pierres précieuses, qui lui pend jusqu'aux pieds⁶⁷.

Les hommes se contentent d'avoir chacun une seule épouse. Hommes et femmes se font peindre le corps de couleurs et figures variées au moyen de piqûres faites avec une pointe de fer, de telle sorte que ces peintures restent continuellement visibles⁶⁸. Tous vénèrent les idoles. En outre, dès qu'ils se lèvent de leur lit, ils prient, tournés vers l'orient, les mains jointes, disant : « Que la trinité divine et sa loi nous protègent ! »⁶⁹.

Il existe une sorte de fruit très semblable à l'orange, juteux et sucré⁷⁰ ; il y a aussi un arbre, appelé *tal*, qui a de très grandes feuilles qu'on utilise pour écrire : en effet, l'usage du papier fait défaut dans toute l'Inde, à l'exception de la ville de Cambay. Cet arbre porte un fruit qui ressemble à un gros navet, contenant un suc gélatineux qui constitue une nourriture exquise, moins bonne toutefois que l'écorce⁷¹.

Cette région produit des serpents dangereux, de la grosseur d'un homme, dépourvus de pieds et longs de six coudées. Les habitants considèrent ces serpents rôtis comme un mets délicieux. Ils mangent aussi les fourmis rouges de la taille de petites crevettes,

⁶⁶ Marco Polo rapporte la même coutume au sujet des habitants de « Cangigu » (= Tonkin) : « Les jens toutes comunement, masles et femes, sunt toutes lor charç pintes en tel mainere com je voç dirai : car il se font por toutes lor chars pintures con aguiles a lions et a drag et ausiaus et a maintes ymajes et sunt fait con les aguiles en tiel mainere que jamés ne vont ... » (*Divisament*, p. 486).

⁶⁹ H. Yule commente : « Di Conti makes the singular statement that the people in their daily prayer said : "God in Trinity keep us in the Law". This, which at first sight looks like fiction, is really an evidence of his veracity. He had doubtless heard of "the three precious ones", the triad of Buddha, Dharma and Sanga, the Buddha, the Law and the Clergy » (*Narrative of the Mission*, p. 208).

⁷⁰ Peut-être la jambose ou pomme de rose (*Eugenia Jambos*, L.), fruit très rafraîchissant (cf. ROXBURGH, *Flora indica*, t. II, p. 494-5).

⁷¹ Le nom (skr. *tāla*, beng. *tāl*) renvoie ici au *Borassus flabelliformis* (cf. ROXBURGH, *Flora indica*, t. III, p. 790), palmier proche de la *Corypha umbraculifera* mais ayant des feuilles plus petites (cf. *supra* note 36). L'usage des feuilles d'arbre comme papier est encore attesté par Yule au milieu du XIX^e s. (*Narrative of the Mission*, p. 65).

bari, edunt, ut rem optimam, pipere conditas. Animal est insuper capite suillo, cauda bouis, unico in fronte cornu, ad formam unicorni sed breuiore, ut qui cubitum protendatur, colore et magnitudine elephantis, quibuscum bellum continuo gerit. Os cornu ueneno medetur, eoque in honore est.

Boues in eius finibus Cataium uersus nigri albique, et hi preciosiores, nascuntur, crinibus caudaque equina, sed pilosiore, et pedes usque protensa. Pili caudæ subtilissimi, et in modum plumæ uolatiles, pondere argenti [f. 62v] extimantur. Ex his aut flabella conficiunt ad cultum <deorum> et regum usum, aut supra equi clunem in aureo uel argenteo locant cono, ut sparsim tegant equi posteriora, aut subtus mentum ponunt, ut pectus honestent, quod est præcipuum ornamenti genus. Equites in cacumine lancearum eiusmodi setas suspendunt, id nobilitatis egregiæ insigne præ se ferentes.

Vltra Macinum prouincia est omnibus præstantior, nomine Cataium, cui dominatur is qui Magnus Canis, hoc est eorum lin-

237 est] *om. H* — 238 capite] collo *Fi*, *Go* — 239 cubitum protendatur] cubitum protendantur *Amb*, *Can*, *Vat*, cubito protendantur *Na*, ad cubitum protendatur *Vi* — 240 os] hos *Be*, *Fi*, *Ge*, *Ha2*, *Rav*, horum *Vi*, hoc *Ly* — 241 medetur] *om. Vi* — 242 Cataium] Cathaium *D*, *H*, *Ha1*, *Ly*, *Rav*, *Tr*, Catauim *Amb*, *B*, *Can*, *Fi*, *G*, *L*, *Na*, Catarum *Ros* — 243 et pedes] ad pedes *Fi*, *Go*, *Ham*. — 246 aut] ut *D* — 246 clunem] culmen *Be*, *Fi*, *Ge*, *Ham*, *Vi*, clinem *Cas*, clumen *Ly*, *Rav* — 247 aureo] auro *B*, *H*, *L*, *M* — 247 argenteo] argento *B*, *Cas*, *G*, *Ge*, *H*, *L*, *M* — 247 cono] corio *Go*, *Ham* — 249 ornamenti genus] honestamenti genus *Be*, *Vi*, honestamenti *Ge* — 252 Cataium] Cathaium *Be*, *C*, *E*, *Fri*, *Ge*, *Go*, *Ham*, *I*, *J*, *La*, *M*, *Pa*, Cathaium *D*, *H*, *Ha2*, *Ly*, *Rav*, Canaium *Fi*, Cataym *K*, Catagium *Ros* — 252-253 hoc...appellatur] *om. Ham*.

⁷² Il s'agit bien sûr du rhinocéros, souvent décrit par les voyageurs (cf. Marco Polo, *Divisament*, p. 543-544, Ibn Battûta, *Voyages*, p. 745-46). Sa corne unique l'a longtemps apparenté à la licorne (ou unicombe). Dans son *Discours de la momie, des venins, de la licorne, de la peste* (1582), Ambroise Paré évoque plaisamment ses vaines tentatives auprès de ses collègues pour mettre fin à l'abus que font ses contemporains – et en tout premier lieu le roi Charles IX lui-même – de la « poudre de licorne », que les médecins continuent de recommander sans croire pour autant à son efficacité, car « le monde veut être trompé [...] ». Que s'il advenait que les patients qui en demandent mourussent sans en avoir pris, les parents donneraient la chasse audit médecin et le décrieraient comme vieille monnaie » (dans *Le Seizième en 10/18*, textes litt. français, choix établi par Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE et J.-N. PASCAL, Paris, 1982, p. 216-218).

⁷³ Ce sont les yaks. Marco Polo : « [Il i a] buef sauvages que sunt grant come olifans et sunt mout biaux a veoir : car il sunt tout pelous for le dos et sunt blanc et noir ; le poil est lonc trois paumes, il sunt si biaux que c'en est une mervoie a voir » (*Divisament*, p. 395).

comme s'il s'agissait d'une nourriture excellente, une fois assaisonnées de poivre. Il y a en outre un animal qui a la tête du porc, la queue du bœuf et une corne unique sur le front, à la manière de l'unicorne mais plus courte, tendue en avant et mesurant une coudée. Il a la couleuvre et la taille de l'éléphant, avec lequel il est continuellement en guerre. L'os de sa corne est un remède contre le poison et, pour cette raison, on le tient en grande estime⁷².

Aux confins de ce pays vers le Catay naissent des bœufs noirs et blancs – ces derniers ont plus de prix – avec des crins et une queue comme le cheval mais plus poilue et qui leur descend jusqu'aux pieds⁷³. Les poils de leur queue, qui sont très fins et ressemblent à du duvet d'oiseau, sont estimés au poids de l'argent. On les utilise pour fabriquer des éventails réservés au culte des dieux et à l'usage des rois, ou bien on place ces poils dans des cônes d'or ou d'argent au-dessus de la croupe des chevaux afin qu'en s'étalant, ils couvrent leurs parties postérieures, ou bien on les dispose sous l'encolure des chevaux afin de rehausser leur poitrail : c'est un genre d'ornement privilégié. Les cavaliers suspendent des poils de cette espèce à la pointe de leur lance et portent devant eux cette marque d'éminente noblesse⁷⁴.

Au-delà du Macin⁷⁵ se trouve une contrée appelée Catay, la plus remarquable de toutes, gouvernée par celui qu'on nomme le Grand

⁷² L'ornement confectionné avec les poils de la queue du yak, utilisé comme enseigne ou marque honorifique, est déjà mentionné par Cosmas Indicopleustes : « Ce bœuf sauvage est un gros animal de l'Inde, dont on tire cette chose appelée *Tupha*, avec laquelle les chefs sur le champ de bataille ornent leurs chevaux et leurs pennons » (cité par YULE-BURNELL, *Hobson-Jobson*, p. 976, art. « Yak » ; voir aussi art. « Chowry », p. 214-15). Barbosa mentionne lui aussi ces poils pour la confection des éventails utilisés par le cortège qui accompagne le roi de Calicut lors de ses sorties du palais : « (...) e da ciascuna banda vi sono duoi uomini con duoi ventagli grandi e ritondi, che gli difende il sole, e oltre questi duoi altri, pur con duoi altri ventagli grandi, fatti di code bianche d'animali che s'assomigliano a cavalli, che fra loro sono molto stimati ; e hanno l'asta che le sostengono tutta d'oro, con i quali gli vanno faccendo vento » (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 627-28).

⁷³ Voir *supra*, note 63. On trouve aussi ce toponyme chez Nikitine (*Voyage au-delà des trois mers*, p. 43), en association avec *Tchîn*. Ce sont les géographes arabes du Moyen Âge qui employaient ces termes pour désigner la Chine : « quelquefois Tchîn est la Chine du Nord, Matchîn la Chine du Sud. Chez d'autres, Tchîn et Matchîn forment ensemble la Chine du Sud, et s'opposent à Cathay (Kitai) qui est la Chine du Nord » (note de Ch. Malamoud, *ibid.*, p. 74). Marco Polo utilise pour sa part la distinction Mangi / Catai (la forme *Mangi* est dérivée de l'arabe *Manzi*, voir G. R. CARDONA, « Indice ragionato » dans MARCO POLO, *Milione*, Milan [1975], rééd. 1994, p. 663).

gua imperator, appellatur. Eius regia urbs, quæ duodetriginta milia-
 ribus in quadrum patet, Cambaleschia est, cuius in medio arx muni-
 255 tissima atque ornatissima habetur regis palatium. Singulis in angu-
 lis urbis arx est pro armamentario rotunda, quatuor miliarium
 ambitu, in quis arma omnis generis tormentaue bello et expu-
 gnationibus urbium apta conduntur. Ad harum quamlibet ab arce
 per urbem murus arcuatus protenditur, quo ad eas accessus regi
 260 pateat, si quid in urbe tumultus aduersus eum excitaretur.

Hanc prope .XV. dierum itinere alia ciuitas Nemptai nomine
 nouiter ab imperatore condita, cuius ambitus patet triginta milia-
 ribus, eaque est populosissima omnium. Vtraque in ciuitate domos,
 palatia, cæteraque urbium ornamenta Italicis similia esse affirmat,
 265 homines modestos, urbanos ac cæteris ditiores.

Ab Aua, mare uersus, ad hostium fluuii haud magni portus ubi
 est Xeytona nomine diebus .XVII. delatus, ingressusque fluuium

253 regia] *om. Na* — 254 Cambaleschia] Cambalechia *Be, Cas, Ge, La, Na, Ros, Vat, Vi,*
 Cambelechchia *Can, Cambaleschia F, Cambalachia Amb, Fi, Fri, Go, Ham, Tr, Cambales-*
chya Ha1, Conbaleschia Ha2, Cambalichia Pa, Cambaleschia J, K, Combaleschia Ly, Rav —
 255 atque ornatissima] *om. Amb, Cas, Vat* — 255-6 in angulis urbis] *om. Na* — 256 urbis]
om. O — 257 in quis arma] in quibus arma *G*, in quis singulis arma *Be, Fri, Ge, Ha1, Ha2,*
La, Na, Rav, Tr, Vi, in quibus singulis arma *Amb, Can, Cas, Pa, Ros, Vat*, in quas singulas
 arma *Go, Ham*; in quis arma omnis] quas singulas armamenti *Fi* — 258 conduntur] condu-
 cuntur *Fri, Tr* — 258 apta] *acta B, L, Ros* — 259 arcuatus] armatus *Fi, Go, Ham, K* — 260-
 1 si quid ... hanc] *om. B, L* — 261 alia] *om. Na* — 261 Nemptai] , Neptali *Fi, Nemptay Fri,*
Hemptay Go, Neptar Ha1, Ha2, Ly, Rav, Neptai Ham, Pa, Nemptay La, Nempthai Ros —
 262 nouiter] nominant *Ha1, Ha2, Ly, Rav* — 263 eaque] *om. H* — 263 populosissima]
 populissima *Fi*, populatissima *Amb, Can, Cas, Pa* — 264 similia] *om. Go* — 265 modestos]
om. Go — 265 ditiores] doctiores *Cas* — 266 ubi] ibi *H, Ha2, Rav, om. Ly* — 267 Xey-
 тона] Xeitona *C, Fi, Fri, Go, Ham, Na, Pa, Tr, Vat, Xeythona D, La, Reytona E, H, J, K,*
M, Reitona Ha1, Ros, Rextona Can (d'abord écrit Xeitona), Cas — 267 .XVII.] sedecim *Fi,*
Go, Ham, VII Can — 267-268 .XVII. ... diebus] *om. Ha1*.

⁷⁶ Le Catay désigne la Chine septentrionale : le toponyme est dérivé du peuple des Khitan qui occupèrent la Chine du X^e au début du XII^e s. On pourrait s'étonner que Conti évoque le Grand Khan comme empereur *actuel* de la Chine alors que ce titre était réservé aux Mongols qui commencèrent la conquête de la Chine dès la prise de pouvoir par Gengis Khan et l'achevèrent sous le khanat de Koubilaï, mais qui en furent définitivement chassés en 1368. Toutefois, la fermeture du pays consécutive à l'expulsion des Mongols et à l'avènement de la dynastie Ming entrave durablement le renouvellement des informations à son sujet et les voyageurs (entre autres, Christophe Colomb) continueront pendant longtemps à associer la Chine et le Grand Khan. Voir par exemple la lettre que le marchand florentin Giovanni da Empoli écrit de Cochinchine le 15 novembre 1515, où il exprime

Khan, c'est-à-dire l'empereur dans leur langue⁷⁶. Sa capitale, Khanbaliq, s'étend dans un quadrilatère de vingt-huit milles de pourtour : en son centre, une forteresse très bien protégée et richement ornée renferme le palais royal⁷⁷. A chacun des angles de la ville se trouve une forteresse de forme arrondie, ayant quatre milles de circonférence, qui sert d'arsenal : chacune renferme des armes de tout type, des machines pour la guerre et pour la prise des villes⁷⁸. Un mur voûté s'étend à travers la ville depuis la forteresse centrale jusqu'à chacune de ces tours, afin que le roi puisse y accéder si quelque soulèvement venait à se produire contre lui dans la ville.

A quinze jours de voyage de la capitale se trouve une autre ville, appelée Nemptai, récemment édifiée par l'empereur, qui s'étend dans un périmètre de trente milles et qui est la plus peuplée de toutes⁷⁹. Notre voyageur affirme que dans ces deux villes, les maisons, les palais et tous les autres ornements urbains sont semblables à ceux que l'on trouve en Italie ; les hommes sont modestes, polis et plus riches que les autres⁸⁰.

Quittant Ava et prenant la direction de la mer, Niccolò voyage pendant dix-sept jours jusqu'à l'embouchure d'un petit fleuve,

son grand désir d'aller visiter la Chine : « (...) se io non muoro, spero inanci che di qui mi parto, fare un salto là a vedere il Gran Can, che è il re, che si chiama el re di Cataio... » (M. SPALLANZANI, *op. cit.*, p. 204).

⁷⁷ Khanbaliq est le nom turc de Pékin, que l'on trouve chez tous les voyageurs qui la visitent au temps des Mongols (Marco Polo, Odoric, Ibn Battûta etc ...).

⁷⁸ Passage à comparer avec la description du palais impérial fournie par Marco Polo : lui aussi indique les quatre « palais », situés à chaque coin du quadrilatère et servant d'arsenaux, mais la dimension que leur attribue Conti semble peu réaliste et correspond en fait à la longueur de tout le mur d'enceinte du palais impérial, selon Marco Polo (*Divisament*, p. 416).

⁷⁹ Yule suggère d'identifier cette ville avec Nankin, que la dynastie Ming choisit comme capitale après avoir expulsé les Mongols de Chine, de 1368 à 1410, avant de résider à nouveau à Pékin (*Cathay...*, t. I, p. CXXXVI, n. 2). Mais cette ville était déjà un centre important au XIV^e s., comme le prouve la description fournie par Odoric de Pordenone (*Chilienfi*) qui lui prête un périmètre de quarante milles (*Hobson-Jobson*, p. 613, art. « Nanking »). Le texte de Ramusio propose la variante *Quinsai* (= Hang-Tcheou), capitale de la Chine du Sud avant que Khoubilai ne s'en empare et dont la population est estimée à plus d'un demi-million d'habitants à la fin du XIII^e siècle (J. GERNET, *La vie quotidienne en Chine à la veille de l'invasion mongole*, Paris, 1978 [1959], p. 30), mais il s'agit probablement d'une correction.

⁸⁰ Toutes les informations rapportées ici par Conti sur la Chine ont été obtenues par ouï-dire. Comme le note Barbosa au début du XVI^e s., la Chine n'est plus accessible aux étrangers : « [Le roi de Chine] fa residenza di continuo dentro fra terra in grandi e ricche città, alle qual nessuno forestiere vi può andare : solamente può negoziare nei porti di mare e nell'isole ; e s'alcuno ambasciatore di altro re vuol venire e parlargli, bisogna che venga per mare e che esso lo sappia, perchè ordina il luogo dove ei debba andare a parlargli » (in RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 694).

diebus decem petiit ciuitatem populosissimam, .XII. milium pas-
 suum ambitu, quam Pancouiam incolæ appellant, ubi menses qua-
 tuor fuit. Hoc solo in loco uites, et hæ perpaucæ, reperiuntur, cum
 270 omnis India uitibus careat ac uino, nec hi ex uua uinum confi-
 ciunt. Pinus habent, crisomala, castaneas, melones, [f. 63] sed paruos
 ac uirides, sandalos albos et camforam. Hæc una latens in arbore,
 inciso eo, nisi prius suis diis peracto sacrificio, euanescit neque
 275 usquam apparet.

Sunt insulæ duæ in interiori India, et pæne extremis orbis fini-
 bus, ambæ Jaua nomine, quarum altera tribus, altera duobus milibus

268 diebus decem] *om. Ros* — 269 Pancouiam] *Panconiam Amb, Be, Cas, Fri, Ge, M, Na, Tr, Vi, Pauconiam Fi, Go, H, Ha2, Ham, Ly, Rav, Ros, Paucaniam Ha1, Paconiam Can, Vat, Pantaniam Pa, Ponconiam J, K* — 270 in loco] *om. Fri, Tr* — 270 perpaucæ] *paucæ Can* — 274 nisi prius ... euanescit] *om. Amb, Vat* — 274 euanescit] *uanescit Be, Ge, Vi, euanescunt Can* — 276 duæ] *om. Go, Ham* — 276 et p.] *ex p. B, L* — 276 pænæ] *om. Vi* — 277 ambæ Jaua nomine] *om. Can* — 277 Jaua] *Jana Ha1, Ha2, K, La, Ly, Na, Rav, Ros, Vi, yaua Cas, Aua Go, Ioua Pa* — 277 milibus] *om. E.*

⁸¹ Peut-être Syriam, port maritime sur le fleuve Pegu, à proximité de l'actuelle Rangoon (YULE-BURNELL, *Hobson-Jobson*, p. 886, art. « Syriam »). Longhena pense qu'il s'agit de Tatumg ou Tathon et que le petit fleuve dont parle Conti est le Sittang (*Viaggi in Persia...*, p. 88, n. 70). Quant à Ramusio, influencé sans doute par sa lecture de Marco Polo et croyant à tort que Conti est allé en Chine, il transforme Xeyton en Zeyton, le grand port de Chine où s'embarqua le Vénitien pour regagner son pays natal (*op. cit.*, t. II, p. 800 et n. 1 de cette page. Voir aussi la conclusion ajoutée par Ramusio à la relation de Conti : « [...] andò su per il fiume Ganges penetrando il paese del Cataio fin al porto detto Zaiton », *ibid.*, p. 820).

⁸² « Pauconia » / « Pancouiam » est la forme latinisée par Poggio de Pegu et Conti serait, selon Yule, le premier européen à mentionner la ville (*Hobson-Jobson*, p. 693, art. « Pegu »). Fra Mauro fait figurer sur sa carte le toponyme sous la forme « Paigu » (*Il mappamondo...*, planche XIV). Le toponyme s'applique aussi bien au royaume qui existait dans le delta de l'Irrawaddy qu'à la ville qui en était capitale. Barbosa et Tomé Pires évoquent l'intense activité commerciale qui règne dans les divers ports du royaume de Pegu (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, respectivement p. 676-77 et 766-69).

⁸³ Ce terme pourrait-il désigner les ananas, comme le suggère O. Merisalo (*DVF*, p. 235) ? Les auteurs du *Hobson-Jobson* récusent cette interprétation adoptée par le traducteur anglais de Conti, Winter Jones : « We cannot believe that in either place the object intended was the Ananas, which has carried that American name with it round the world. [...] Conti seems to have stated, in the words "pinus habent" (as it runs in Poggio's Latin), merely that they had pine-trees » (*Hobson-Jobson*, p. 28, art. « ananas »).

⁸⁴ Le terme latin « crisomala », c'est-à-dire « pommes d'or » (le « chrysomelon » de Pline, *Histoire Naturelle*, livre XV, chap. 11), désigne le coing. Variante donnée par le texte de Ramusio : *albercocci* (= abricocis).

où se trouve le port de Xeyton⁸¹, et après s'être embarqué sur le fleuve, il gagna en dix jours une ville très peuplée, ayant un pourtour de douze mille pas, que les habitants appellent Pegu⁸² : il y resta quatre mois. C'est seulement à cet endroit que l'on trouve des vignes, et encore en très petit nombre, car vignes et vin font défaut dans toute l'Inde, et avec le raisin on ne fait pas de vin. Ils ont des pins⁸³, des coings⁸⁴, des châtaignes, des melons, mais qui sont petits et verts, du santal blanc⁸⁵ et du camphre. Celui-ci est caché dans un arbre qu'ils doivent inciser après avoir accompli un sacrifice à leurs dieux, sinon il s'évanouit et n'apparaît plus nulle part⁸⁶.

Dans l'Inde intérieure⁸⁷ et presque aux confins extrêmes de la terre, il y a deux îles, appelées toutes deux Java, qui s'étendent en

⁸⁵ *Santalum album* L. (ROXBURGH, *Flora indica*, t. I, p. 442-444). Parmi les diverses espèces de ce bois aromatique, le santal blanc développe un arôme plus faible que le santal citrin (utilisé en Orient pour embaumer les morts ou les incinérer, ainsi que dans les cérémonies de culte) et son prix est moins élevé, ce qui en faisait l'espèce la plus exportée vers l'Occident. Il est originaire de Timor (d'où on le faisait venir à Sumatra, Java et Malacca), du Malabar et d'Indochine (HEYD, *op. cit.*, t. II, p. 585-87).

⁸⁶ Marsden fournit une description très précise de la récolte du camphre à Sumatra, haut lieu de production, avec Bornéo, de cette substance végétale : « Le camphre étant d'une nature sèche, ne découle point de l'arbre et ne se montre jamais à l'extérieur. Les Naturels, par une longue expérience, connoissent si l'arbre en contient, en le frappant avec un bâton. Dans ce cas, ils l'abattent, le fendent en petites pièces avec des coins et retirent le camphre des interstices sous la forme d'une cristallisation » (*op. cit.*, t. I, p. 228-29). Selon Marsden, c'est une autre espèce de camphrier qui fournit l'huile de camphre, sorte de résine que l'on recueille en incisant l'arbre (*ibid.*, p. 232-33). Heyd distingue lui aussi les deux substances : on obtient le camphre « soit sous la forme liquide, en pratiquant des incisions dans l'écorce pour en faire couler la sève, soit sous la forme solide, en extrayant la résine consolidée au cœur de l'arbre » (HEYD, *op. cit.*, t. II, p. 591). Quant à la légende citée par Conti au sujet de sa récolte à Pegu, il s'agit sans doute d'une légende locale puisqu'on la retrouve dans le passage qu'Ibn Battûta consacre au camphre de Sumatra : « Ce qui est étrangement mystérieux, c'est que le camphre ne se forme [dans ces roseaux] qu'après qu'on a immolé quelque animal au pied de l'arbre, sinon il ne se forme pas » (*Voyages*, p. 970). Les « roseaux » – ou plutôt les cannes de bambous – dont parle ici le voyageur arabe servaient en fait au transport du camphre (comme l'indique Barbosa pour le camphre de Bornéo, in RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 693) ; le camphrier n'est pas un arbuste, comme le suggère Ibn Battûta, mais un très grand arbre, ce qui laisserait penser que le voyageur arabe n'en a pas vu, bien qu'il affirme avec insistance le contraire (*Voyages*, p. 971). Voir aussi YULE-BURNELL, *Hobson-Jobson*, p. 151, art. « Camphor ».

⁸⁷ L'expression désigne paradoxalement l'Inde la plus extérieure, la plus lointaine. Voir la distinction établie plus loin par Conti entre les trois Indes, et la note 134.

miliarium protenditur Orientem uersus, sed maioris minorisque
 280 cognomine discernuntur, ad quas ad mare rediens transiit. Absunt
 a continenti mensis nauigatione, et ipsæ centum miliaribus inui-
 cem propinquæ, in quis cum uxore et filiis (comites enim omnis
 peregrinationis habuit) nouem mensibus mansit.

Has homines inhumanissimi omnium crudelissimique inhabi-
 tant, mures, canes, gatos, et spurciora quælibet animalia edentes.
 285 Crudelitate exuperant omnes mortales, hominem occidere pro
 ludo est, nullique supplicio datur. Debitores pro seruis adiciuntur
 creditoribus, quidam cum mori malint quam seruire, arrepto gla-
 dio, obuio imbecilliores transfigunt, donec et a ualentiore obuio
 et ipsi occiduntur, quem postea creditores in ius uocantes cogunt
 290 pro mortuo satisfacere. Si quis nouum ensem emerit aut gladium,
 in corpus obuui experitur aciem ferri, neque ulli mors eius homi-
 nis noxæ est. Transeuntes uulnus inspiciunt, laudantque percus-
 soris peritiam in feriendo, si recte gladium adegit.

279 cognomine] cognitione *G* — 279 ad quas] quas *D* — 279 ad mare] a mari *Fi*, *Go*, *Ham*,
 mare *Cas* — 280 ipsæ] *om.* *La* — 281 quis] quibus *Ge*, *Ham*, *I*, *Pa*, *Ros* — 282 habuit]
om. *Na* — 282 mansit] ibidem mansit *Ha2*, *Ly*, *Rav* — 283 inhabitant] habitant *Pa* — 287
 cum mori] *om.* *Ha1* — 287 arrepto] accepto *C*, *Fri*, *Tr*, abrepto *Can*, *Cas*, arepto *G*, abiecto
Pa — 288 transfigunt] transigunt *Pa*, transfugiunt *Fi* — 288 donec et a] donec a *D*, *I*, *O* —
 290 satisfacere] satisfacere *Fri*, *Ha2*, *Ly*, *Rav*, *Tr* — 290 nouum] *om.* *Vat* — 292 noxæ est]
 noxa est *O*, uxore est *J*, *K* — 292-3 transeuntes ... adegit] *om.* *Ham* — 292 inspiciunt] respi-
 ciunt *Can*.

⁸⁸ Selon Yule-Burnell, le toponyme *Java* a servi, d'abord aux Indiens, puis aux Arabes, à désigner l'archipel dans son ensemble : c'est pourquoi on le trouve appliqué indifféremment à l'une ou l'autre des îles, sans qu'il soit toujours possible de l'identifier (*Hobson-Jobson*, p. 454, art. « Java »). Ainsi, *Java* désigne souvent Sumatra (c'est le cas par ex. chez Ibn Battûta). Marco Polo, reprenant l'usage des Arabes, distingue *Java la menor* (qui désigne Sumatra) et « la grandissime isle que est apellé Java [...], la greignor isle que soit au monde » (*Divisament*, p. 540 et 542), qui pourrait désigner Bornéo. Vu que Conti a déjà parlé de Sumatra sous le nom de Taprobane, il est possible, comme le suggère l'auteur de la note de l'édition Milanese de Ramusio (*op. cit.*, t. II, p. 801, n. 1), que Conti parle ici de Bornéo et de Java. Les dimensions attribuées par Conti à la Grande Java correspondent, d'ailleurs, à celles que Marco Polo donne à Java la Greignor : trois mille milles (*Divisament*, p. 540).

⁸⁹ L'expression « ad mare rediens » semble à première vue obscure. Peut-être faut-il comprendre que dans les multiples allées et venues que fait Conti entre le continent et les îles pour acheter et vendre ses marchandises, il veuille ici indiquer un de ses voyages « vers la

direction de l'est, la première sur trois mille milles, la seconde sur deux mille milles, que l'on distingue en nommant l'une la Grande Java et l'autre la Petite Java⁸⁸ : Niccolò passa par ces îles lorsqu'il revint vers la mer⁸⁹. Elles sont éloignées du continent par un mois de navigation et, de l'une à l'autre, la distance est de cent milles. Dans ces îles, Niccolò séjourna neuf mois avec sa femme et ses enfants, qui l'accompagnèrent en effet pendant toutes ses pérégrinations.

Leurs habitants sont les hommes les plus inhumains et les plus cruels qui soient ; ils mangent des souris, des chiens, des chats et tout animal plus immonde encore, quel qu'il soit. Ils surpassent en cruauté tous les mortels : ils tuent un homme par jeu et n'en reçoivent aucun châtiment. Les créanciers ajoutent leurs débiteurs au nombre de leurs esclaves, et comme certains d'entre eux préfèrent la mort à l'esclavage, ils saisissent un glaive et en transpercent les personnes plus faibles qu'ils rencontrent sur leur chemin jusqu'à ce qu'ils soient eux-mêmes tués par un homme plus robuste qui se trouve sur leur passage ; le meurtrier est ensuite convoqué en justice par les créanciers, qui l'obligent à leur donner satisfaction à la place du mort. Si quelqu'un achète une nouvelle épée ou un nouveau glaive, il teste la pointe du fer dans le corps du premier venu qu'il rencontre sur son passage, sans que la mort de cet homme lui cause aucun préjudice. Les passants examinent la blessure et louent l'habileté de celui qui a porté le coup, dans le cas où il enfoncé le glaive en droite ligne⁹⁰.

mer » (*id est* « vers les îles ») tandis qu'un peu plus tard, il reviendra vers la terre en mettant le cap sur le Vietnam. La version de Ramusio propose un texte différent en fondant cette phrase avec la suivante : « ... ad arrivar alle qual vi stette un mese continuo di navigazione nel suo ritorno » (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 801).

⁹⁰ C'est l'*amok*, coutume attestée aussi par Barbosa dans le chapitre consacré à Malacca et à sa population cosmopolite. Le voyageur portugais tente de fournir une explication rationnelle à cet accès de folie meurtrière propre aux Malais : « Si trovano tra costoro alcuni che, se s'ammalano di alcuna sorte de malattia che sia pericolosa, fan voto a Dio che, restituendogli la sanità, elegeranno volontariamente un'altra maniera di morte più onorata in suo servizio. E risanati che sono, escono di casa con una daga in mano e corrono alle piazze, dove ammazzano quante persone che ritrovono, così uomini come donne e fanciulli, che paiono cani arrabiati : e questi sono chiamati *amulos*, e come sono veduti in questo furore, tutti cominciano a gridare "amulos, amulos", acciò la gente si guardi, e a coltellate e lanciate immediate gli ammazzano » (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 684).

Vxores quot libuerit pro libidine sumunt. Frequentissimus apud
 295 hos ludus est, galli inuicem pugnantes. Hos diuersi producunt ad
 pugnam, quisque suum superaturum asserens, proque alterius uic-
 toria pecuniam etiam adstantes inuicem ponunt; pro cuius uoto
 gallus superat, pecuniam tollit.

In maiori Jaua auis præcipua reperitur sine pedibus, instar
 300 palumbi, pluma leui, cauda oblonga, semper [f. 63v] in arboribus
 quiescens; caro non editur, pellis et cauda habentur preciosiores,
 quibus pro ornamento capitis utuntur.

Has ultra, .XV. dierum cursu, duæ reperiuntur insulæ, Orientem
 uersus, altera Sandai appellata, in qua nuces muscatæ et maces,
 305 altera Badan nomine, in qua sola gariofoli producuntur, deferun-
 turque ad Jauas insulas.

294 libuerit] habuerit *D* — 295 est] *om.* *D* — 295 diuersi] aduersi *Can* — 296 superatu-
 rum] speraturum *C* — 296 asserens] affirmans *Fi*, *Ham* — 297 adstantes] *om.* *Pa* — 299
 Jaua] *Jana Be*, *Ge*, *Go*, *Ha1*, *Ha2*, *K*, *La*, *Ly*, *Na*, *Rav*, *Ros*, *Vi*, *Ianna Pa* — 300 oblonga]
 equina oblonga *Ly* — 301 pellis et cauda] caro et pellis *Go* — 304 appellata] *om.* *Na* —
 304 Sandai] *Sanday Amb*, *Go*, *Ha2*, *La*, *Ly*, *Rav*, *Zandai Fri*, *Sanda H* — 305 Badan] *Badam*
H, *J*, *K*, *M*, *Bandan Amb*, *Be*, *Cas*, *Ge*, *Tr*, *Vat*, *Vi*, *Bandam Can*, *Fri*, *La*, *Pa*, *Ros*, *Band-*
dayi Ha1, *Bandaro Fi*, *Go*, *Banda Ham*, *Banday Ly*, *Baudari Ha2*, *Rav* — 305-6
 nomine...insulas] *om.* *Ly* — 306 Jauas] *Janas Be*, *Ge*, *Go*, *Ha1*, *Ha2*, *K*, *La*, *Na*, *Rav*, *Ros*,
Vi, *Jannas Pa* — 306 insulas] *om.* *Amb*, *Vat*.

⁹¹ Coutume largement répandue dans l'Asie du Sud-Est : Varthema la mentionne pour la région de Tenasserim (RAMUSIO, *op. cit.*, t. I, p. 848), Pigafetta pour Palawan, île de l'archipel des Philippines (*ibid.*, t. II, p. 914) et Marsden pour Sumatra (*op. cit.*, t. II, p. 236-38).

⁹² Sans doute s'agit-il du paradisière ou oiseau de paradis, dont les plumes, qui font l'objet d'un commerce précieux, sont vendues attachées à la peau de l'animal. C'est peut-être un oiseau de cette espèce que Giovanni da Empoli aurait fait parvenir comme présent au pape, comme il l'indique dans sa lettre du 19 octobre 1514 adressée à Laurent de Médicis : il se l'est procuré, dit-il, à Malacca mais il proviendrait de pays plus lointains (M. SPALLANZANI, *op. cit.*, p. 187). A rapprocher de ce que dit Pigafetta au sujet d'un cadeau offert par le roi de *Bacchian* (Batjan, groupe d'îles faisant partie de l'archipel des Moluques) pour le roi d'Espagne : deux splendides oiseaux morts, de la taille d'une tourterelle, ayant de longues plumes de diverses couleurs. L'oiseau, qui ne vole pas sauf lorsqu'il y a du vent, s'appelle *manucodiata*, c'est-à-dire oiseau de Dieu (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 933).

⁹³ « Bandan » et « Sondai » figurent sur le planisphère de Fra Mauro (*Il mappamondo...*, planche XIII, p. 27). Sandai pourrait désigner l'île de la Sonde, mentionnée aussi par Barbosa (*Sunda*,

Ils prennent autant d'épouses qu'il leur plaît, en proportion de leur désir. Très pratiqué chez eux est le jeu qui consiste à faire combattre des coqs l'un contre l'autre. Ils amènent, chacun de son côté, des coqs pour le combat, affirmant chacun que le sien sera le vainqueur, et ceux qui sont présents parient, à leur tour, de l'argent sur la victoire de l'un des deux ; celui qui a parié pour le coq gagnant prend l'argent⁹¹.

A la Grande Java, on trouve un oiseau particulier, sans pieds, de la taille d'un pigeon, ayant un plumage léger et une longue queue ; il demeure toujours posé dans les arbres ; sa chair ne se mange pas, mais sa peau et sa queue sont très appréciées car on s'en sert comme ornement de tête⁹².

Au-delà de ces îles, après quinze jours de voyage en direction de l'est, on rencontre deux îles : la première, qui est appelée Sandai, produit la noix muscade et le macis, la seconde, qui est appelée Banda, est le seul endroit qui produise le girofle ; ces marchandises sont apportées aux îles de Java⁹³.

in RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 208). Mais, vu que le muscadier n'y pousse pas, Heyd est enclin à donner raison à Major qui identifie Sandai avec l'île de Bourro (Boeroe), l'une des Moluques (HEYD, *op. cit.*, t. II, p. 646). Quant aux îles Banda, elles sont au sud de l'archipel des Moluques. Conti serait ainsi le premier à indiquer que la véritable patrie de la noix muscade et du girofle se trouvait encore plus loin à l'est, par rapport aux îles jusque là connues, même si, comme l'indique un peu plus tard Barbosa, noix muscade et macis viennent des îles Banda, tandis que le girofler croît uniquement dans les îles Moluques proprement dites, à Ternate, Tidore et Amboine (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 211-12). Voir aussi Varthema, qui prétend être allé d'abord à Bandan pour se procurer noix muscade et macis, puis à l'île de *Maluch* pour le girofle (RAMUSIO, *op. cit.*, t. I, p. 863-65) : il serait ainsi le premier européen à se rendre aux Moluques (vers 1505), que les Portugais (qui les atteignent en 1512) et les Espagnols (expédition de Magellan) vont s'empresse de rejoindre quelques années plus tard afin de se disputer la commercialisation de cette précieuse épice. Cf. le témoignage de Pigafetta sur les premiers moments de cette concurrence, in RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 924-937. Plus tard, ce seront les Hollandais qui s'empareront de ce monopole, source de fabuleux profits. Comme l'attestent les recettes données dans *Le Menasgier de Paris*, « noix muscade et macis étaient d'un emploi très fréquent dans l'art culinaire, d'abord comme assaisonnement dans les mets, puis comme ingrédient dans la préparation du vin d'épices (hypocras) » (HEYD, *op. cit.*, t. II, p. 647-48).

Badan triplices fert psitacos, rubeis pennis croceoque rostro, et uersicolores, quos *noros*, hoc est lucidos, ambos magnitudine palumborum, et item albos gallinis pares. Hi *Cachi*, hoc est eminentiores, uocati, cæteros antecellunt loquela hominum, quam mirum in modum, ut etiam respondeant petentibus, imitantur.

Ambas insulas nigri ex calore homines tenent, ultraque eas mare haud peruium est, arcenturque ab aere nauigantes.

Relictis Jauis sumptisque quæ usui ad quæstum erant, flexit ad Occidentem iter ad urbem maritimam, quæ Ciampa dicitur, ligno aloes canforaque et auro opulentam, inque eo itinere mensem cum absumpsisset, totidem diebus in Coloem ciuitatem nobilem uenit, cuius ambitus .XII. mil. pas. amplectitur.

307 Badan] Badam J, K, Bandan Amb, Cas, Tr, Bandam Can, Fi, Fri, Go, Ham, Pa, Ros, Bauday Ila1, Ila2, Rav, Radam La — 307 fert] om. Fi, Go, Ham — 307 croccoque] rubeoque H, Ly — 308 noros] moros Ha1, om. Ham — 308 lucidos] lucidos appellant Fri, Pa, Tr, om. Fi, Go, Ham — 309 item] om. Fi, Go, Vat; et item tercios autem Ham — 311 petentibus] parentibus Pa, om. Ha1, Ha2, Ly, Rav — 312 ambas] om. Go — 312 ex calore] ex colore Cas, D, G, J, K, et calore Fi — 312 mare] om. Ha1, Ly, Rav — 313 peruium] paruum Amb, Be, Can, Cas, Fri, Ge, Go, Ha2, La, Ly, Na, Pa, Rav, Ros, Tr, Vi, parum Fi, Ham — 315 Ciampa] Cianepe Fi, Go, Ham, Cyampa Fri, Ha1, Ha2, Ly, Rav — 316 inque eo] in eo B, L — 316 itinere] om. La — 317 absumpsisset] consumpsisset Ly — 317 Coloem] Coloem Amb, Can, Cas, Ge, Ha2, La, Ly, Ros, Vat, Colen Go, Coelem Tr — 317 in Coloem] in collem Fi, incolem Ham.

⁹⁴ Le terme *nor*, qui vient du malais *nuri*, désigne en fait le perroquet. Selon Yule, Conti, lorsqu'il glose *nor* par l'adjectif « brillant », se réfère au persan *nur* qui signifie « lumière » (Hobson-Jobson, p. 521-22, art. « Lory »). Le terme est aussi employé par Barbosa pour les beaux perroquets des îles Moluques (voir l'édition de la relation de Barbosa par A. Reis Machado, *Livro em que da relação do que viu e ouuiu no Oriente Duarte Barbosa...*, Lisboa, 1946, car l'édition de Ramusio est ici défectueuse).

⁹⁵ Il s'agit du cacatoès (malais *kakatoua*). Les perroquets *cachi* et *nor* sont aussi mentionnés par Pigafetta pour l'archipel des Moluques (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 937).

⁹⁶ L'ancien royaume de *Champa* correspond à l'actuel bas et moyen Vietnam. Marco Polo évoque les tentatives que fit l'empereur mongol Koubilai pour soumettre le pays (*Divisament*, p. 538-39). Comme Conti et plus tard Barbosa (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 693), le Vénitien mentionne l'abondance du pays en bois d'aloès. Mais il semble que l'emploi par Conti du toponyme pour désigner une ville et non le pays soit une erreur. Cf. Yule, *Cathay...*, t. I, p. 95, n. 1.

A Banda, on trouve trois variétés de perroquets : les premiers ont les plumes rouges et le bec jaune, les deuxièmes sont multicolores et sont appelés *Nori*, c'est-à-dire brillants⁹⁴ ; ces deux variétés sont de la taille des pigeons. Les troisièmes sont blancs et de la grosseur des poules ; ils sont appelés *Cachi*, c'est-à-dire supérieurs, car ils surpassent tous les autres dans la production de la parole humaine, qu'ils imitent de façon étonnante, au point même de répondre à ceux qui les interrogent⁹⁵.

Les hommes qui habitent ces deux îles sont noirs en raison de la chaleur. Au-delà, la mer est inaccessible et les marins s'en détournent à cause des conditions atmosphériques.

Ayant quitté les îles de Java après s'y être procuré ce qui servait à son gain, Niccolò infléchit sa route vers l'ouest jusqu'à la ville nommée Champa⁹⁶, située au bord de la mer, riche en bois d'aloès⁹⁷, en camphre et en or ; il employa un mois pour accomplir ce voyage. Il lui fallut autant de jours pour arriver à la noble ville de Quilon, dont le pourtour fait douze mille pas⁹⁸.

⁹⁴ Outre le *Ciampa*, les régions où l'on trouvait le bois d'aloès étaient le Cambodge, Java, Sumatra et l'île de Socotra. Les Orientaux faisaient une énorme consommation de ce bois odorant. Marco Polo le cite parmi les marchandises qui rapportent le plus d'argent au port de Zayton (*Divisament*, p. 528). En Inde, il était utilisé dans les cérémonies du culte. En Europe, il était employé dans l'ébénisterie et fut introduit dans la pharmacopée médiévale à l'imitation des Arabes (HEYD, *op. cit.*, t. II, p. 581-83). Notons que le florentin Giovanni da Empoli, parmi les cadeaux précieux qu'il fait parvenir au pape Léon X lors de son retour à Lisbonne en 1515, outre l'oiseau que nous avons mentionné plus haut, lui envoie un morceau de bois d'aloès (M. SPALLANZANI, *op. cit.*, p. 187).

⁹⁵ Port du Kérala. La ville existait déjà au IX^e s., époque à laquelle on sait que des missionnaires syriaques s'y installent et bâtissent une église. Elle devient un port très fréquenté du Malabar, connu aux Arabes sous le nom de « Kaulan ». En 1328, Jourdain Cathala de Séverac est nommé évêque de Quilon (« Columbum »). Voir aussi Marco Polo (« Coilum », *Divisament*, p. 578-80), Odoric (« Polumbum », *Descriptio*, p. 87-88), Ibn Battûta (« Kûlam », *Voyages*, p. 916-918), Barbosa (« Coulan », in RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 657). Au XVI^e s., Giovanni da Empoli continue de mentionner Quilon, avec Cochin, parmi les ports les plus importants pour le commerce des épices (M. SPALLANZANI, *op. cit.*, p. 73). Voir aussi YULE-BURNELL, *Hobson-Jobson*, p. 751-53, art. « Quilon ».

Gingiber, qui *colobi* dicitur, piper, verzinum, cannellæ, quæ *grossæ*
 320 appellantur, hac in prouincia, quam uocant Melibariam, leguntur.
 Sunt insuper absque pedibus serpentes, sex ulnis longi, ferum animal, sed innocuum nisi irritetur : puerulorum delectantur uisu, eoque ad conspectum hominum alliciuntur ; caput, cum iacent, uidetur anguillæ capitis simile, cum eriguntur, caput dilatant, inque
 325 eius posteriori parte facies hominis apparet, tanquam uariis coloribus picta. Capiuntur incantationibus, qui frequens apud eos est usus, et absque nocumento ad spectaculum circumferuntur.

Est in eadem, et propinqua Susinaria prouincia, aliud serpentum genus, quatuor pedibus, cauda [f. 64] oblonga, canum instar
 330 magnorum, quibus uenatu captis uescuntur. Innocui enim sunt ueluti apud nos dammæ ac capræ, isque optimus fertur cibus. Corio eius uersicolore ad uarias thecas utuntur, qui est uisu pulcherrimus. Alios quoque serpentes mira figura ea fert regio : cubi-

319 colobi] cobobi *Amb, Fi, La, Na, Tr, Vat*, cocobi *Be, Ge, Pa, Vi*, cobedi *Can*, coboli *Cas*, cobodi *Go*, colober *Ha2*, cubebe *Ham*, cobebi *Fri, Ros* — 322 puerulorum] puero-
 rum *Can, Ros* — 322 sed ... uisu] *om. Ha1, Ha2, Ly, Rav* — 323 iacent] iacet *Cas, Fi, Go, Ha1, La, M, Pa* — 324 caput] *om. Amb, Vat* — 327 ad...circumferuntur] ponuntur in uasis
 uitreis ad id factis atque ad spectaculum circumferuntur *Ha1, Ha2, Ly, Rav* — 328 Susi-
 naria] *Susmaria Cas, Fi, Go, Sussmaria Vi* — 328 prouincia] insula seu prouincia *Ha2, Rav*
 — 330 enim] *om. Pa*.

⁹⁹ *Malabar* : nom donné par les Arabes au Kérala. Toponyme utilisé aussi par Marco Polo (« Melibar », *Divisament*, p. 582-84), Giovanni di Montecorvino (« Minabar », in VAN DEN WYNGAERT, *Sinica Franciscana*, t. I, p. 344), Odoric (« Nimbar », *Descriptio*, p. 88), Giovanni di Marignolli (« Minubar », in VAN DEN WYNGAERT, *op. cit.*, p. 537).

¹⁰⁰ *Colobi*, terme de provenance que l'on rencontre dans les listes de marchandises établies par les Vénitiens (on le trouve déjà chez Marco Polo : « berçi coilomin », *Divisament*, p. 579) pour le bois de brésil et le gingembre provenant de Quilon. *Le Mesnagier de Paris* mentionne d'ailleurs dans ses recettes le « gingonbre coulombin ».

¹⁰¹ Sans doute variante du *Laurus cinnamomum*, connu aussi sous le nom de *Cassia* (voir Pline, *Histoire naturelle*, Livre VI, App. de J. Filliozat, p. 154). Cette « cannelle dite grosse » est souvent mentionnée par les marchands vénitiens ou toscans (cf. MELIS, *Documenti...*, p. 312 et 314). Barbosa parle de « cannella selvatica » dans la région de Calicut (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 654). Heyd précise qu'à la différence de la cannelle de Ceylan, très réputée pour sa qualité, la cannelle du Malabar avait la réputation d'être plus épaisse et gros-

Dans cette contrée, nommée Malabar⁹⁹, on récolte le gingembre qu'on appelle *Colobi*¹⁰⁰, le poivre, le brésil, la cannelle dite *grosse*¹⁰¹. Il y a en outre des serpents sans pieds, longs de six brasses, qui sont sauvages mais inoffensifs, sauf si on les provoque. Ils se plaisent à regarder les petits enfants : c'est pourquoi la vue des hommes les attire. Lorsqu'ils sont allongés, ils ont la tête semblable à celle des anguilles, mais lorsqu'ils se dressent, leur tête se dilate et dans sa partie postérieure ressemble à un visage humain, peint de diverses couleurs. On les capture grâce à des enchantements, pratique fréquente dans ces régions, et on les promène à la ronde en les offrant en spectacle, sans qu'ils fassent aucun mal¹⁰².

Dans cette contrée, comme dans la contrée voisine de Susinaria¹⁰³, il y a une autre espèce de serpents, ayant quatre pieds et une longue queue, de la taille de grands chiens, dont l'on se nourrit après les avoir capturés à la chasse¹⁰⁴. Ils sont inoffensifs¹⁰⁵ comme le sont chez nous les daims ou les chevreuils et cette nourriture est réputée pour être excellente. On se sert de leur peau multicolore pour fabriquer divers étuis, car elle a un magnifique aspect. La région produit encore d'autres serpents d'une configuration étonnante : longs d'une coudée et pourvus d'ailes comme

sière et était un « mélange d'écorces de cassia et d'une variété dégénérée du *Cinnamomum Ceylanicum* » (*op. cit.*, t. II, p. 598).

¹⁰² Le naja, appelé aussi *cobra*, *serpent à lunettes*, *serpent à coiffé*, est fort bien décrit par Conti ; seule erreur : loin d'être inoffensif, il est l'un des plus dangereux parmi les serpents venimeux ! Voir le témoignage de Tomé Pires sur les « serpi di cappello » : « ... sono picciole, negre, di grossezza di due dita e grosse nel capo ; sono di lunghezza da IV in V palmi, e tengono sopra il capo la pelle faldada, e quando la increspano fanno a modo d'una copertura, che chiamano cappello. Se queste mordono, subito l'uomo more (...). [Gli] incantatori le portano in pignatte, così gentili come mori, e con un certo suono le fanno andare per terra rivoltandosi, e le pigliano con le mani senza paura, con parole che gli dicono... » (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 753).

¹⁰³ Sans doute, région de l'extrême sud de la péninsule indienne, mais le toponyme n'est pas attesté par ailleurs.

¹⁰⁴ Ce serpent doté de « pieds » est le varan, dont la chair est en effet comestible.

¹⁰⁵ *Innocui* : le texte de Ramusio préfère gloser (« non sono nocivi a mangiarli »), pour donner une cohérence majeure à la phrase (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 804).

tum sunt longi, alatique tanquam uespertiliones, septem capitibus
 335 ordine per corpus in longum dispositis, habitantes in arboribus,
 uelocissimo sunt uolatu, uenenosi præ cæteris, ut qui solo hanelitu homines interficiant.

Sunt etiam siluestres cati uolantes : habent enim pelliculam ab
 anterioribus ad posteriores protensam pedes corporique affixam,
 340 quæ contrahitur quiescentibus. Extentis pedibus quatiendoque alas
 de arbore in arborem uolitant; pulsi a uenatoribus, lassitudine
 uolandi ad terram cum ceciderint, capiuntur.

Reperitur et frequens arbor, cuius truncus fructum fert pini simili-
 lem, sed adeo ingentem, ut uix tolli possit. Cortice uiridi est ac
 345 duriore, ut tamen digito prementi cedat : intus .ccl. aut trecenta
 poma instar sunt ficuum, sapore admodum suauis, qui folliculis inter
 se distinguuntur. Os interius habent, duritie et sapore castaneæ, uen-
 tosum, quod et eodem modo coquitur : cumque inter prunas proi-
 citur, nisi paulum incidatur, crepitu edito, ex igne prosilit. Cortex
 350 exterior datur esui bobus. Sub terram quoque in radicibus arbo-
 rum aliquando ei fructus inueniuntur, qui sapore præstant cæte-
 ris, eosque ad reges et tyrannos deferri mos est; interiore fructus
 osse caret. Arbor ficulneæ magnæ similis, foliis ad modum palmi
 intercisis, lignum æquale buxo, ideoque in pretio est ad plurima-
 355 rum rerum usum : arbori nomen *cachi*.

Fructus insuper alius, *amba* nomine, peruiridis, nuci simillimus,
 sed persico maior, cortice amaro, intus sapore mellis. [f. 64v] Ante

336 hanelitu] alitu *D, E, I, O* — 340 quiescentibus] *om. Ly, Rav* — 340 pedibus] *om. D* —
 342 terram cum] *om. La* — 342 cum] *om. H* — 344 uix tolli] uix ab uno tolli *O* (u. ab ullo
Tr) — 345 .CCL.] .CC. *Ha1, Ha2, Ly, Rav* — 347 os] os hæc *O* (*Be* illisibile, hos hæc *Ge*,
 os hii *Ham*, os hoc *Tr*) — 347 uentosum] *om. Vi* — 348 prunas] primas *Ge, K* — 349 nisi]
om. Ha2 — 349 paulum] paululum *Amb, La, Na, Pa, Vat* — 350 radicibus] radiculis *Ge, Vi*
 — 352 eosque] eoque *Amb, Be, C, Cas, D, Fi, Fri, Ge, Go, Ha2, Ham, I, La, Na, Ros, Tr*,
Vi — 352 deferri] præferri *Pa* — 353 caret] carens *B, L* — 356 alius] *om. Fri, Vat* — 356
 peruiridis] uiridis *D*, qui uiridis *Can* — 356 simillimus] similibus *B, L* — 357 maior] *om. G*.

¹⁰⁶ Fra Mauro indique, dans une notice de son planisphère, l'existence en Inde de serpents à sept têtes et de fourmis géantes, tout en montrant quelque scepticisme sur ces monstres (*Il mappamondo...*, planche XX, p. 34). Barbosa fournit une description voisine de ces serpents volants (sans toutefois leur attribuer sept têtes!) lorsqu'il parle de la région montagneuse qui sépare la côte du Malabar de la partie continentale du royaume de Narsinga : « Vi si trovano (...) serpe con ali molto uelenose, che volano, delle quali è fama che col fiato e la guardatura ammazzano quei che vi si pongono troppo appresso, e vanno volando d'arbore in arbore » (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 603). Il s'agirait de serpents arboricoles venimeux, du genre *Chrysopelea*, qui se lancent des arbres et parviennent à planer en soulevant

les chauves-souris, ils ont sept têtes disposées tout le long du corps de façon régulière et demeurent dans les arbres ; ils ont un vol très rapide et sont venimeux plus que tous les autres puisqu'ils peuvent tuer les hommes par leur seule haleine¹⁰⁶.

Il y a aussi des chats sauvages qui volent : en effet, ils ont une membrane attachée au corps, qui s'étend depuis les pieds antérieurs jusqu'aux postérieurs et qui est contractée lorsqu'ils sont au repos. En allongeant les pieds et en agitant les ailes, ils volent çà et là d'arbre en arbre et les chasseurs les capturent en les poursuivant jusqu'à ce qu'ils tombent à terre, épuisés de voler¹⁰⁷.

On trouve un arbre très répandu dont le tronc porte un fruit semblable à celui du pin, mais tellement énorme que l'on peut à peine le soulever. Ce fruit, dont l'écorce est verte et assez dure mais cède à la pression du doigt, renferme deux cent cinquante ou trois cents fruits, qui ressemblent à des figues, d'un goût très sucré, séparés les uns des autres par une enveloppe. A l'intérieur, ils ont un noyau de la consistance et de la saveur de la châtaigne, qui produit des flatulences : on le fait cuire de la même manière, et lorsqu'on le jette parmi les braises, si on ne l'a pas un peu entaillé, il saute hors du feu en produisant un crépitement. On donne l'écorce extérieure à manger aux bœufs. Dans les racines de l'arbre, sous la terre, on trouve aussi parfois ces mêmes fruits, qui surpassent tous les autres par leur saveur et qu'il est d'usage d'apporter aux rois et aux princes. A l'intérieur, le fruit est privé de noyau. L'arbre ressemble à un grand figuier, avec des feuilles divisées à la façon du palmier ; son bois est comparable au buis et, pour cette raison, on l'apprécie pour de multiples usages : ces arbres sont appelés *Cachi*¹⁰⁸.

On trouve un autre fruit nommé *amba*, très vert et qui ressemble beaucoup à une noix, mais il est plus gros qu'une pêche. Son écorce

les côtes dorsales et en dilatant le dos (*ibid.*, note 3).

¹⁰⁷ Il s'agit des anomalures ou écureuils volants : « Bien qu'ils soient à proprement parler incapables de voler, ils planent d'arbre en arbre sur des distances atteignant quatre-vingts mètres. Ils s'élancent dans l'air, en écartant leurs pattes, déployant leurs membranes latérales fonctionnant comme un parachute et leur queue faisant office de gouvernail » (J. DORST et P. DANDELLOT, *Guide des grands mammifères d'Afrique*, Neuchâtel, 1972, p. 29).

¹⁰⁸ C'est le jaquier, *Artocarpus integrifolia* (ROXBURGH, *Flora indica*, t. III, p. 522). Conti fournit une description très précise de l'arbre et de son fruit, mentionnés par de nombreux voyageurs : c'est le « chaqui » de Jourdain Cathala de Séverac (« Merveilles décrites », p. 62), le « shaki » d'Ibn Battûta (*Voyages*, p. 755). La seule erreur que commet Conti concerne la forme de la feuille, qu'il aurait confondue avec celle de son congénère, l'*Artocarpus incisa* (Hobson-Jobson, p. 440 et sv., art. « jack »).

maturitatem in aqua correctum condunt, ueluti nos oleas sole-
mus uirides.

- 360 Relicta Coloena, ad urbem Chocin trium dierum itinere transiit, .V. milibus pas. ambitu, supra hostium fluminis, a quo et nomen traxit, sitam. Aliquandiu nauigans in flumine conspexit noctu supra ripam frequentes ignes fieri. Existimans piscatores esse, quæsiuit quidnam ii continuis noctibus agerent. At illi, qui in
365 naui erant, ridentes, *Icepe*, *icepe* dixerunt. Hi sunt forma humana, siue pisces siue monstra appellari licet, quæ noctu aquam exeuntia, collectis lignis, atque igne ex collisione lapidum excitato, ligna comburunt iuxta aquam, ac pisces, qui plurimi ad splendorem ignis concurrunt, captos edunt, interdiu latentes in aqua. Hos aliquando
370 a se captos nihil a forma hominis differre masculos ac feminas dixerunt. Hac in regione iidem, qui in Coloena fructus percipiuntur.

358 in aqua] in qua *Fi*, *L*, *Ros*, *Vat* — 358 correctum] collectum *Amb*, correctum *Be*, *Can*, *Cas*, *Ge*, *H*, *Na*, *Vat*, *Vi* — 358 condunt] *om. Fri*, *Tr* — 360 Coloena] *Coelona Be*, *Colena Cas*, *Fi*, *Ham*, *Colona Ge*, *Vi*, *Caolena Ha1*, *Coholoena Ha2* — 360 Chocin] *Cocyn D*, *Cocin G*, *Ha1*, *Na*, *Coehin Fi*, *Chin Fri*, *Cochim Ge*, *Vi*, *Cochin Be*, *Can*, *Cas*, *Ha2*, *Ham*, *M*, *Pa*, *Ros*, *Tr*, *Vat*, *Choin J*, *K*, *Cocim Ly*, *Choan L* — 363 noctu] *om. Pa* — 364 quæsiuit] quæ sunt *J*, *K*, *Ly*, *Rav* — 364 ii] *om. O* — 364 quæsiuit ... agerent] *om. D* — 364 n. agerent] n. piscatores agerent *O* — 365 icepe] *ycepe Can*, *Cas*, *irrepe Fri*, *hicepe H*, *isepe Ha1*, *Ly*, *Rav*, *sepe Ha2*, *yoepe Ros*, *icipe Vat*, *irepe Tr* — 365 sunt] *om. Cas* — 366 siue p.] *om. Can* — 366 licet] *om. Tr* — 371 iidem] *om. Ham* — 371 Coloena] *Colena Cas*, *G*, *Ham*, *Colona Be*, *Ge*, *Caloena Fri*, *Colloena Go*.

¹⁰⁹ Il s'agit de la mangue. Le mot *amba* correspond à l'appellation donnée à ce fruit dans plusieurs langues de l'Inde (YULE-BURNELL, *Hobson-Jobson*, p. 553-55, art. « Mango »). Jourdain Cathala de Séverac la nomme « aniba » : « ces fruits sont doux et agréables, plus qu'il est possible de l'exprimer » (« Merveilles décrites », p. 62). Voir aussi le témoignage d'Ibn Battûta : « Le fruit a la taille d'une grosse poire. Lorsque les mangues sont vertes, avant qu'elles ne soient entièrement mûres, on récolte celles qui tombent de l'arbre, on les saupoudre de sel et on les fait confire comme les cédrats et les citrons dans notre pays » (*Voyages*, p. 755).

¹¹⁰ C'est au XIV^e s. que Cochîn devint un port important : en effet, les ports d'Ely et de Cranganore déclinent pour des raisons naturelles (ensablement progressif), au profit de Cochîn, Cannanore et Calicut (BOUCHON-LOMBARD, « The Indian Ocean... », p. 58). Conti serait le premier voyageur à la mentionner selon Yule (*Cathay*, t. II, p. 455). C'est avec l'arrivée des Portugais que Cochîn va connaître un essor remarquable, devenant l'un

est amère mais, à l'intérieur, il a la saveur du miel. Avant qu'il ne mûrisse, on le conserve dans l'eau afin d'en corriger l'amertume, comme nous avons coutume de le faire avec les olives vertes¹⁰⁹.

Ayant quitté Quilon, après trois jours de voyage, il parvint à la ville de Cochin, qui a cinq mille pas de pourtour et est située sur l'embouchure du fleuve dont elle a tiré son nom¹¹⁰. Tandis qu'il naviguait assez longtemps sur le fleuve¹¹¹, il vit s'allumer pendant la nuit sur la rive un grand nombre de feux. Pensant qu'il s'agissait de pêcheurs, il demanda ce que ceux-ci pouvaient bien faire toutes les nuits. Mais ceux qui étaient avec lui sur le bateau lui répondirent en riant : *Icepe, icepe*. Ce sont des êtres ayant forme humaine, que l'on peut nommer soit monstres, soit poissons, qui sortent de l'eau la nuit pour ramasser du bois et le brûler, près de l'eau, dans des feux qu'ils allument en frottant des pierres l'une contre l'autre. Ils prennent ainsi les poissons qui affluent en très grand nombre, attirés par la lumière éclatante du feu, et les mangent ; pendant le jour, ils demeurent cachés dans l'eau. Ses compagnons de voyage dirent à Niccolò que ceux qu'ils avaient un jour capturés ne différaient en rien des créatures humaines par leur aspect, aussi bien les mâles que les femelles¹¹². Dans cette région, on récolte les mêmes fruits qu'à Quilon.

des principaux ports où ils chargent le poivre. Les Portugais ont en effet mis à profit les rivalités entre le roi de Cochin et celui de Calicut, qui favorisait les marchands arabes, comme l'explique Andrea Corsali dans la lettre qu'il envoie de l'Inde en 1515 : « E ora, dapoi che i Portoghesi sono nell'India, hanno sempre caricato in Cochin e Canonor, perché da principio detti Portoghesi forno scacciati e morti in Calicut, e in Cochin dal re di esso ricevuti... » (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 28-29). Voir aussi les témoignages de Barbosa (*ibid.*, p. 656) et de Tomé Pires (*ibid.*, p. 757-58).

¹¹¹ Plus probablement, les lagunes ou « backwaters », nombreuses sur la côte du Kérala, qui servaient d'artères naturelles au transport et au commerce.

¹¹² Curieuse légende qui n'est pas sans rappeler celle des ichtyophages, qu'Alexandre rencontre en Inde et qu'il décrit dans sa lettre à Aristote comme des créatures qui hantent les fleuves et les étangs et se nourrissent seulement de poissons, disparaissant dans l'eau à l'approche des hommes (*Le meraviglie dell'India*, a cura di G. Tardiola, Roma, 1991, p. 79).

Colonguria dehinc in alterius fluuii hostio sita, deinde Paluria, tum Meliancota, quod nomen magnam apud eos urbem significat, .VIII. miliaribus patens, ipsum exceperunt. Collicuthiam
 375 deinceps petiit, urbem maritimam, octo milibus passuum ambitu, nobile totius Indiæ emporium. Patria pipere, lacca, gingibere, cinamomo crossiore, kebolis, gedoaria fertilis.

372 Colonguria] Colungaria *Be*, Colunguria *Ge*, *Ly*, *Rav*, Colanguria *Ros*, Colongneia *Fri*, *Tr*, Coliniguria *Vi* — 373 Meliancota] Meliaceta *Can*, Melianceta *Cas*, Mellianconta *Fri*, Meliamcota *H*, Maliancota *Ham*, Meliancosta *La*, Meliancotta *Ros* — 373 magnam] *om.* *Tr* — 373 significat] designat *D*, *I*, *O* (*sauf Fi*) — 374 VIII] quatuordecim *Vat* — 374 patens] *om.* *Pa* — 374 Collicuthiam] Collicithiam *B*, *L*, Colichuchiam *Amb*, *Be*, *Cas*, *Fi*, *Ge*, *Pa*, *Ros*, *Vi*, Colychuchiam *Can*, Colicuchiam *Go*, *Ham*, *Vat*, Collichuthiam *H*, Calichutiam *Ha1*, Colichutiam *Ha2*, Colicuthiam *La*, *Ly*, *Na*, *Rav*, Collicutiam *M*, Colocuthiam *Tr* — 376 Indiæ] insulæ *H*, *om.* *M* — 376 patria] *om.* *Pa* — 377 crossiore] crassiore *E*, *J*, *K*, *M*, *O* (*sauf La*) — 377 kebolis] chebolis *Amb*, hebolis *C*, *Fri*, rebolis *Can*, *D*, *Fi*, *J*, *K*, *M*, *Ros*, *Tr*, *Vat*, trebolis *Cas*, kebolis *Go*, redolis *Ha1*, kebulis *Ha2*, *Pa*, cebolis *Ham* — 377 gedoaria] gedoria *Na*, *Vat*, godaria *Fi*, gedaria *Be*, *Ge*, zedoaria *Can*, *Cas*, *Fri*, *Pa*, *Tr*, geodaria *Go*, zedoria *Ha2*, ceduarua *Ham*, gedoana *Ros*.

¹¹³ « Cranganore » : ce port très ancien du Malabar est la *Muziris* antique, « primum emporium Indiæ » dont parle Pline (*Histoire Naturelle*, Livre VI, éd. André-Filliozat, p. 55). Ce fut sans doute la ville de l'Inde où s'établirent les premiers émigrés juifs et chrétiens (YULE, *Cathay*, t. II, p. 455). Ce port était en décadence au moment où les Portugais y arrivèrent, mais Barbosa y signale encore la présence de Chrétiens de la doctrine de saint Thomas (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 654).

¹¹⁴ Ces deux autres villes sont plus difficiles à identifier. On peut toutefois reconnaître dans la *Meliancota* de Conti la *Beliamcor* mentionnée par Tomé Pires comme l'un des nombreux ports qui se trouvent entre Calicut et Cochín (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 754), actuelle Veleankode. Toute cette côte de l'actuel Kérala était en fait extrêmement peuplée et les villes si proches les une des autres que Barbosa note : « [...] si potria dire esser una città sola, la qual duri dal monte di Dely fino a Coulan » (*ibid.*, p. 602).

¹¹⁵ Calicut (actuelle Kozhikode, dans le Kérala) est devenu au XV^e s. le port le plus fréquenté de toute la région, témoignant d'une activité maritime extrêmement bien organisée (cf. BOUCHON-LOMBARD, « The Indian Ocean... », p. 59). La ville fut fondée en 1042 (voir le récit légendaire de sa fondation par le roi Cheruman Perumal, converti à l'Islam, rapporté par Barbosa, in RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 617). Mais c'est au XIII^e s. que Calicut affirme son hégémonie sur toute la région par la préférence que lui accordent les marchands arabes. Ibn Battûta la décrit comme « un des grands ports du Malabar, où abondent les navires en provenance de Chine, de Java, de Ceylan, des Maldives, du Yémen et du Fars, et où se réunissent les marchands de tous les horizons, car c'est un des plus grands ports du monde » (*Voyages*, p. 913). Voir aussi les témoignages de Girolamo da Santo Stefano (RAMUSIO, *op.*

Ensuite, Kodungallur¹¹³, située à l'embouchure d'un autre fleuve, puis Paluria et Meliancota, dont le nom signifie chez eux « grande ville » et s'étend sur neuf milles, accueillirent notre voyageur¹¹⁴. Puis il gagna la ville de Calicut, située sur la mer, ayant huit milles de pourtour¹¹⁵. C'est une place de commerce réputée parmi celles de toute l'Inde. Le sol est fertile en poivre, laque¹¹⁶, gingembre, cinnamome plutôt grossière¹¹⁷, *kebolis*¹¹⁸ et zédoaire¹¹⁹.

cit. t. II, p. 826) et d'Andrea Corsali qui note « i mirabili edifici publici e tempii e palazzi del re, e le private abitazioni di pietra (non come in altre parti di paglia) » (*ibid.*, p. 28).

¹¹⁶ Matière tinctoriale connue depuis l'Antiquité, la laque devient un produit de commerce très répandu au Moyen Âge (mentionné par Pegolotti dans sa *Pratica della mercatura*). La formation de cette substance est très particulière : « Dans l'Inde et dans l'Indochine, il existe certains arbres de la famille des euphorbiacées, et particulièrement de l'espèce *Aleurites lacifera* Willd., qui nourrissent des milliers de pucerons de l'espèce *Coccus Lacca*; ce puceron se fixe sur les branches, les perce avec sa trompe, en fait sortir ainsi la sève résineuse de la plante, qui se répand à l'extérieur, et y mêle probablement certaines matières liquides qui lui sont propres; il lui communique en tout cas sa belle couleur rouge et il se forme ainsi autour des branches une croûte épaisse, colorée en rouge, qui finit par recouvrir les pucerons eux-mêmes. C'est la gomme laque » (HEYD, *op. cit.*, t. II, p. 624). Conti enregistre la présence de la laque sur le marché de Cambay. Barbosa la note parmi les marchandises embarquées sur le port de Martaban (royaume de Pégu) : il s'agit de laque très fine et de qualité supérieure, désignée sous l'appellation *lacomartabani*, dont le Portugais semble connaître l'origine puisque, donnant tort à ceux qui pensent qu'il s'agit d'une gomme, il la rapproche avec raison de la formation de la « graine » (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 676-78). Pour la « graine » ou kermès, autre substance tinctoriale obtenue par l'action d'insectes sur un végétal, voir M. PASTOUREAU, *Jésus chez le teinturier*, p. 40-41.

¹¹⁷ La version de Ramusio offre ici la variante « cannella grossa », déjà mentionnée par Conti un peu plus haut (voir *supra*, note 101). C'est sans doute une variété plus sauvage de cinnamome, de qualité inférieure (cf. RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 803, n. 3).

¹¹⁸ Comme l'indiquent Barbosa (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 708) et Tomé Pires (*ibid.*, p. 760), les *kebolis* sont une variété de myrobalans (voir n. 124 *infra*), fruits de l'arbre *Terminalia chebula* (ROXBURGH, *Flora indica*, t. II, p. 433-35). Les feuilles de cet arbre sont utilisées pour obtenir de l'encre et une couleur jaune servant à teindre les tissus.

¹¹⁹ *Curcuma zedoaria* (ROXBURGH, *Flora indica*, t. I, p. 23-25). Ses racines sont utilisées par les Indiens comme parfum et sont aussi appréciées pour leurs vertus médicinales. Sa région d'origine est l'Inde méridionale et Barbosa confirme les indications de Conti en parlant de cette plante à propos de Cananore (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 651). « D'après la recommandation des médecins arabes, on employait cette racine amère comme contre-poison et à ce titre, on l'administrait par exemple aux orfèvres, pour combattre les effets nuisibles des inhalations mercurielles. D'autre part, elle passait pour un stimulant énergique, ayant une action réconfortante et réchauffante sur l'estomac; on en mettait parfois comme condiment dans les mets et dans les boissons » (HEYD, *op. cit.*, t. II, p. 676).

Mulieres hac sola in regione, prout libitum est, plures maritos sibi sumunt, ut denos pluresque pro libidine habeant. Ii inter se
 380 partiuntur quid quisque conferat ad uxoris uictum. Ad feminam qui ingreditur (domum enim seorsum habet) signum in hostio relinquit, quod conspicatus alter superueniens abit. Filii arbitrio uxoris condonantur uiris, qui non succedunt hæreditate patribus, sed nepotes.

385 Post hæc, [f. 65] diebus .XV. ad Combaitan ciuitatem, iuxta mare, .XII. miliarium circuitu, delatus est, Occidentem uersus, spiconardo, lacca, indico, mirabolanis, et plurimo serico opulentam.

Genus est ibi sacerdotum, qui uocantur *bachali*, unica uxore contenti, quæ ex lege uritur cum marito. Hi nullo animante ues-
 390 cuntur, sed fructus edunt, risum, lac, et legumina.

380 partiuntur] pariuntur J, patiuntur Fri, Ha2, K, Ly, Pa, Rav, Tr — 380 uictum] nutum Ha2, Ly, Rav — 382 conspicatus] conspicatur G, suspicatus Fi, Go, Pa, cum suspicatur Ham — 382 alter] om. Fri. — 385 Combaitan] Combaitam D, Ham, Combaitam B, E, G, H, J, K, L, M, Amb, Can, Fi, Go, Ly, Na, Rav, Ros, Tr, Combaitam Be, Ge, Vi, Combaitam Cas, Pa, Vat, Combaitam Fri, Combaitam Ha1, Combaitam Ha2, Combaitam La — 386 .XII.] decem Fi — 389 uritur] utitur Amb, Be, Fi, Ge, Go, Ham, Vat, Vi.

¹²⁰ Il s'agit des communautés matrilineaires du Kérala qui ont existé dans le nord de la région jusque vers 1930 et qui concernaient la caste des Nair (Nayar), l'aristocratie militaire de la région. Cette caste entretenait un rapport étroit avec celle des Brahmanes Nambudiri : « Les Nayar formaient la noblesse armée du Kérala et protégeaient les Brahmanes Nambudiri avec lesquels leurs filles nouaient des liaisons » (R. DELÈGE, *Le système des castes*, Paris, 1993, p. 37). Chez les Brahmanes Nambudiri, seuls les fils aînés étaient autorisés à se marier. Les autres entretenaient des relations de concubinage avec les femmes nayar, elles-mêmes soumises au système de polyandrie : elles « vivaient dans la maison de leurs frères et toute une série d'"amants" venaient les visiter après le coucher du soleil. Ces "maris visiteurs" n'avaient aucun droit sur la progéniture des femmes et n'étaient pas reconnus comme pères » (*ibid.*, p. 106-107). Barbosa fournit un compte rendu très détaillé des coutumes spécifiques à cette caste (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 633-638). Voir aussi les témoignages de Tomé Pires (*ibid.*, p. 751-52) et de Girolamo da Santo Stefano (éd. Longhena, p. 137).

¹²¹ Voir *supra*, note 19.

¹²² Le nard indien, parfum pénétrant extrait d'une valérianacée (*Nardostachys jatamansi*) qui pousse en Inde et au Bengale. Le mot italien est *spiconardo* (pour l'étymologie de ce terme, voir MARCO POLO, *Milione. Versione toscana del trecento*, Milan, 1994, Indice ragionato di G. R. Cardona, art. « spigo », p. 727). Marco Polo, qui l'appelle « espi », le mentionne au Bengale et à « Java » (= Bornéo) (*Divisament*, p. 485 et 540). Ce produit figure aussi dans la liste des marchandises dressée par Barbosa à la fin de sa relation pour indiquer le prix de chacune (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 707). Le nard pouvait aussi être employé en cuisine : il est l'une des nombreuses épices qui entrent dans la composition du vin d'hypocras (voir

Dans cette unique région, les femmes prennent plusieurs maris, selon leur bon plaisir, de sorte qu'elles en ont chacune dix et davantage, en proportion de leur désir. Ils partagent entre eux les dépenses nécessaires à l'entretien de l'épouse. Celui qui rend visite à l'épouse (chacun habite en effet sa propre maison) laisse un signal à l'entrée ; l'ayant aperçu, le second, arrivé à l'improviste, s'éloigne. C'est la femme qui décide d'attribuer ses enfants à tel ou tel de ses maris et l'héritage laissé par les pères ne revient pas à leurs enfants mais à leurs neveux¹²⁰.

Niccolò partit ensuite vers l'ouest et, en quinze jours, gagna la ville de Cambay¹²¹, près de la mer, faisant douze milles de pourtour, riche en nard¹²², en laque, en indigo¹²³, en myrobalans¹²⁴ et en soie que l'on trouve en très grande quantité.

Il y a là une sorte de prêtres, qu'on appelle *bachali* ; ils se contentent d'avoir une seule épouse, qui, conformément à la loi, se fait brûler avec son mari. Ils ne se nourrissent d'aucun être vivant mais mangent seulement des fruits, du riz, du lait et des légumes¹²⁵.

les recettes données par *Le Mesnager de Paris*, coll. Lettres Gothiques, p. 776-777)

¹²³ L'indigo, substance tinctoriale connue depuis l'Antiquité, utilisée pour teindre les tissus en bleu, provient de l'indigotier, arbuste que l'on trouve dans le sud de la Perse et en Inde. Comme Conti, Marco Polo mentionne la présence d'indigo à Cambay (*Divisament*, p. 587), mais aussi à Qilon (*ibid.*, p. 579). En outre, alors que l'on croyait que cette substance était d'origine minérale car elle parvenait en Occident sous forme de blocs compacts résultant du broyage des feuilles en une pâte que l'on faisait préalablement sécher, Marco Polo insiste sur son origine végétale et détaille sa préparation (*ibid.*, p. 579). Sur les résistances de l'Occident à l'importation de l'indigo afin de protéger le commerce du pastel pendant tout le Moyen Âge jusqu'au XVII^e s., voir M. PASTOUREAU, *op. cit.*, p. 117-121.

¹²⁴ Fruits de l'arbre *Terminalia* (nom commun : badamier) existant sous plusieurs espèces (*chebula*, *belerica*, *citrina* ..., voir ROXBURGH, *Flora indica*, t. II, p. 431-2). Il s'agit de fruits à noyau, du genre de la prune, ayant des propriétés digestives, stomachiques et légèrement purgatives, que l'on exportait crus ou confits. Ce médicament était très apprécié des médecins hindous ; les Arabes l'avaient introduit dans leur pharmacopée et de là, le médicament passe chez les Byzantins (XII^e s.) et chez les Occidentaux (École de Salerne). Les myrobalans arrivaient en Europe par l'Italie et il est possible que ce fruit ne fût pas cantonné à son rôle de médicament et figurât aussi sur la table au dessert (HEYD, *op. cit.*, t. II, p. 643). Voir le témoignage de Barbosa pour la ville de Battecala (= Bhatkal, située entre Goa et Mangalore) : « Qui si trovano molti mirobolani di tutte le sorti e molto buoni, delli quali ne fanno assai in conserva per portar in Arabia e Persia » (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 600).

¹²⁵ *Bachali* : ce terme, plusieurs fois employé par Conti pour parler des prêtres, est à rapprocher du terme *baqqal* qui désigne en Inde un commerçant, en particulier un marchand de grain. Comme Conti parle ici du Gujarat, il pourrait s'agir des prêtres brahmanes des marchands « banyan » (voir *infra*, note 150). Au sujet des diverses classes de marchands indiens, voir BOUCHON-LOMBARD, « The Indian Ocean... », p. 62-63.

Boues siluestres plurimi reperiuntur, criniti ut equi, sed pilis longioribus, cornibus adeo protentis, ut, cum caput reflexerint, caudam cornibus tangant. His, quoniam mirum in modum magni sunt, pro doliis ad ferendum in itinere potum utuntur.

395 In Colicuthian rediens, insulam Secuteram nomine (hæc ad Occidentem uergit, distatque a continenti miliaribus centum) mensibus duobus adiit. Ea fert aloë Secutrimum, patetque in circuitu passuum milibus sexcentis, maiori ex parte a Nestorinis Chrystianis culta.

400 Ex aduerso huic haud amplius quinque pas. mil. insulæ duæ extant, centum miliaribus inuicem propinquæ, quarum alteram uiri, alteram mulieres habitant, inuicem nunc uiri ad mulieres, nunc hæ ad uiros commeantes, atque ante semestre quisque ad insulam suam regreditur. Moriuntur enim e uestigio, si, ultra hoc
405 quasi fatale tempus, alter alterius in insula moratus sit.

Hinc ad urbem Adenam opulentam, atque ædificiis præstantem, diebus quinque mari se contulit. Deinde ad Æthiopiam transuexit

391 sed ... longioribus] *om. Ham* — 392 pilis ... protentis] *om. Fi, Go* — 392 protentis] longis *Ha1, Ha2, Ly, Rav*, magnis *Ham* — 393 magni sunt] *om. Be, Ge* — 394 pro] *om. C* — pro doliis] pro idoliis *G* — 394 ad ferendum in it. potum] ad ferendum in it. potus *Be, Ge*, ad ferendos in it. potus *Amb, Can, Cas, Fi, Fri, Go, Ham, La, Tr, Vat, Vi*, ad deferendos in it. potus *Ha1, Ha2, Ly, Pa, Rav*, afferendos in it. potus *Na, Ros* — 395 Colicuthian] Colicuthiam *D, E, G, I, J, K, L, Ha 1, Ly, Na, Rav*, Cholicuchiam *Can*, Colicuthia *F*, Colicuciam *Fi*, Cholicuthian *H*, Colicuchiam *Amb, Cas, Go, Ham*, Colichuchiam *Be, Ge, Pa, Vat, Vi*, Collicuthiam *Fri*, Colicutiam *Ha2*, Colicuchyam *La*, Colinichiam *Ros*, Colocuthiam *Tr* — 395 Secuteram] Secutheram *D, Ha2*, Sicutheram *Fri, Ham*, Securam *Pa*, Sicuteram *Tr*, Scuteram *Can* — 396 occidentem] orientem *Ott, Pa* — 396 uergit] uenit *Fi, Go, Ham* — 396 mensibus] *om. Amb, Vat* — 397 secutrimum] scuterum *Can*, soccuterium *Fi*, secutherinum *Fri*, socuterium *Go*, secutinum *Ha1, Ha2, L, Ly*, succotrimum *Ham*, secutinum *Rav*, secutrimum *Ros*, secuterinum *Tr* — 400-401 mil. ...propinquæ] *om. Ha1* — 401 propinquæ] distantes *Ham, om. Fi, Go* — 401-402 quarum ... inuicem] *om. Fi, Go, Ham* — 401 inuicem] *om. Ly* — 404 enim] *om. Ha2, Ly, Rav* — 405 alter alterius] *om. La* — 405 moratus] commoratus *Can* — 405 sit] *om. Fi, Go*, fuerit *Ham*.

¹²⁶ Voir *supra*, note 97.

¹²⁷ Marco Polo évoque la position stratégique de cette île sur la route maritime d'Aden et mentionne aussi la présence des Nestoriens (*Divisament*, p. 591-93). Même observation de Barbosa sur les habitants de cette île qui ne sont chrétiens que de nom : « (...) manca loro il battesimo e la dottrina cristiana, che non hanno se non il nome di cristiani » (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 563). L'île sera prise en 1506 par les Portugais, comme l'indique Varthema qui passe dans les parages deux ans plus tard, en revenant de l'Inde (RAMUSIO, *op. cit.*, t. I, p. 888).

On trouve un très grand nombre de bœufs sauvages, qui ont des crins comme les chevaux mais avec des poils plus longs, et dont les cornes sont si longues que, lorsqu'ils tournent la tête vers l'arrière, ils touchent leur queue de leurs cornes. Comme elles sont extraordinairement grandes, elles sont utilisées comme récipients pour le transport des boissons lorsqu'on voyage.

En revenant vers Calicut, il aborda à l'île de Socotra, qui s'étend vers l'ouest, à une distance de cent milles du continent, et il employa deux mois à ce voyage. L'île produit de l'aloès *secutrinus*¹²⁶ et a six cent mille pas de pourtour. Elle est habitée en majeure partie par des chrétiens Nestoriens¹²⁷.

En face de cette île, à une distance qui ne dépasse pas cinq mille pas, sont visibles deux îles, voisines l'une de l'autre de cent milles, dont l'une est habitée par des hommes et l'autre par des femmes; tantôt ce sont les hommes qui vont chez les femmes, tantôt ce sont les femmes qui, à leur tour, leur rendent visite, et avant qu'un semestre se soit écoulé, chacun retourne sur son île. En effet, ils meurent sur-le-champ si l'un des deux s'attarde sur l'île de l'autre au-delà de ce délai, pour ainsi dire fatal¹²⁸.

De là, en cinq jours, Niccolò se transporta par mer jusqu'à la ville d'Aden, riche et remarquable par ses édifices¹²⁹. Ensuite, il

¹²⁸ Îles Frères : ces deux îles « mâle » et « femelle » sont mentionnées par un grand nombre de voyageurs (voir, entre autres, Marco Polo, *Divisament*, p. 589-91 et Jourdain Cathala de Séverac, « Merveilles décrites », p. 87-88) : cette légende constitue une ramification du mythe des Amazones, repris en particulier au Moyen Âge par le *Roman d'Alexandre*. Il est intéressant de voir Barbosa rappeler l'histoire – colportée, d'après ce qu'il nous dit, par les Arabes – tout en la situant dans un passé révolu, dont quelques traces subsistent : « Dicono i Mori che questa fu già isola delle femine dette Amazoni, le quali poi per spazio di tempo si mescolarono con gli uomini : il che in alcune cose si conosce, perciò che le donne ministrano le facultà e le governano, senza che i mariti se n'impaccino » (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 563).

¹²⁹ Aden occupait une position stratégique de tout premier plan sur les routes maritimes de cette époque puisque la quasi totalité des épices destinées au Maghreb et à l'Europe transitaient par ses douanes (BOUCHON-LOMBARD, « The Indian Ocean... », p. 55). Marco Polo parlait déjà du sultan d'Aden comme « un des plus riches rois du monde », grâce au profit qu'il tirait des taxes sur les bateaux et sur les marchandises (*Divisament*, p. 605). Voir aussi les témoignages d'Ibn Battûta (*Voyages*, p. 602-03), Girolamo da Santo Stefano (éd. Longhena, p. 134-135), Barbosa (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 561-62) et Varthema (qui fournit une description de la ville, où il séjourne au tout début du XVI^e s., in RAMUSIO, *op. cit.*, t. I, p. 789-90). Mais les Portugais, nouveaux seigneurs de la mer, vont provoquer le déclin rapide d'Aden par le harcèlement continu des bateaux qui y vont ou en viennent : Andrea Corsali, dans sa lettre de 1517, évoque cette soudaine décadence et ses répercussions sur l'activité commerciale de l'Inde aussi bien que du Caire et de Venise, si étroitement reliées jusque là à celle d'Aden (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 44).

diebus .VII. in portum qui Barba nominatur. Tum mensis nauigatione in mare Rubrum ad portum Gidda, ac deinceps duobus mensibus, propter nauigandi difficultatem, prope montem Sinai in terram descendit. Deserto postmodum ad Carras Ægypti ciuitatem, cum uxore ac quatuor filiis totidemque seruis, profectus, ex peste uxorem et duos insuper filios omnesque seruos amisit. Venetiæ tandem [f. 65v] patria eum cum duobus liberis, post tot errores terræ ac maris exactos, excepit.

408 Barba] Barbara D, E (barba corr. en barbara), I, J, K, M, O, herba H, Barua Ott — 409 Gidda] Gidia Fi, Gydda Fri, Gida Ha1, Ha2, Ly, Rav, Vat — 410 Sinai] Synai D, J, K, M, Sina Amb, Be, Fi, Ge, Go, Na, Pa, Ros, Syna Can, Cas, Fri, Ha1, La, Ly, Rav, Tr, Syria Ha2 — 411 ad Carras] ad Charras Fi, Ham, ad terras K, ad Cayras Vi. — 414 cum] om. Pa — 415 maris] mari C — 415 exactos] om. Fi — [Les mss. Fi, Go et Ham s'achèvent à la ligne 415 : Poggii florentini de uarietate rerum fortunæ liber (secundus Ham) explicite feliciter Go, Ham].

¹³⁰ Ancien port du golfe d'Aden, sur la côte de l'actuelle Somalie, cité par les géographes arabes depuis le XIII^e s. (M. CASTAGNO, *Historical Dictionary of Somalia*, Metuchen, N.-J., 1975, p. 22). Ibn Battûta, qui longe cette côte vers 1330, mentionne seulement le port voisin de *Zayla*, capitale de la peuplade noire des *Barbara* (*Voyages*, p. 603). En revanche, Varthema fait escale à *Zeyla* et à *Berbera* (RAMUSIO, *op. cit.*, t. I, p. 801-802) et les Portugais Barbosa et Pires nomment à plusieurs reprises ces deux ports, qu'ils présentent en relation commerciale étroite aussi bien avec Aden (dont les bateaux viennent s'y fournir en victuailles) qu'avec Cambay (qui y envoie ses marchands charger l'or et l'ivoire africains) : voir RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 554 et 562 pour Barbosa, p. 716-720 pour Pires. Berbera sera prise en 1518 par Antonio de Saldanha.

¹³¹ Port de l'actuelle Arabie Saoudite, c'est la « Judda » d'Ibn Battûta (*Voyages*, p. 593-95), la « Zidem » de Barbosa (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 558-59) et de Tomé Pires (*ibid.*, p. 718). Ce port avait deux fonctions principales : ravitailler les villes de l'arrière-pays désertique, en particulier La Mecque, où affluent régulièrement les pèlerins ; constituer une escale importante sur la route commerciale entre Aden et Le Caire.

¹³² Mains voyageurs évoquent les difficultés de la navigation en mer Rouge, à cause des écueils qui interdisaient de naviguer la nuit, mais aussi des fréquents orages (voir Ibn Battûta, *Voyages*, p. 597, et Tomé Pires, in RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 717 et 723). Selon Pires, trois possibilités s'offrent aux marchands voulant aller d'Aden au Caire : ils peuvent aller

fit route vers l'Éthiopie pendant sept jours jusqu'au port qui s'appelle Berbera¹³⁰. Puis un mois de navigation en mer Rouge le conduisit au port de Djeddah¹³¹. Deux mois plus tard, en raison des difficultés de navigation, il descendit à terre près du mont Sinaï¹³². Il partit bientôt par le désert pour se rendre à la ville du Caire en Égypte, avec sa femme, ses quatre enfants et autant de serviteurs¹³³. Il perdit sa femme, deux de ses enfants et tous ses serviteurs, qui furent victimes de la peste. Enfin, après tant de tours et de détours accomplis par terre et par mer, sa Venise natale l'accueillit avec ses deux enfants.

par voie de mer d'Aden à Locari (al-Qusair), *via* Kamaran et Souakin, puis, en six jours, rejoindre par voie terrestre le Nil et gagner en douze jours le Caire. Ce qui les retient de choisir cet itinéraire est cependant la peur des pillards arabes. Ils peuvent donc préférer aller par mer jusqu'à Zidem (Djeddah), décharger leurs marchandises, puis se joindre aux caravanes de pèlerins pour atteindre le Caire en soixante-dix journées : chemin plus lent mais plus sûr. Enfin, ils peuvent poursuivre le trajet par mer au-delà de Zidem jusqu'au Toro (= et-Tor), mais entre ce port de la péninsule du Sinaï et le Caire, on court à nouveau le risque de rencontrer des pillards (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 722-23). Ces dangers multiples pourraient expliquer le temps que met Conti à rejoindre le Caire depuis Aden - environ quatre mois ! -, d'autant qu'à ce moment, les Mamelouks manifestaient fort peu de bienveillance aux Chrétiens de passage (cf. *supra* n. 4).

¹³³ Le Caire constituait la plaque tournante des échanges entre la mer Méditerranée et l'océan Indien. D'un côté, comme l'indique Tomé Pires au tout début du XVI^e s., arrivent au Caire, *via* Alexandrie, les marchandises amenées d'Italie, de Grèce et de Damas (or, argent, cuivre, « graine », laine, verreries de cristal, armes etc.). Ces produits étaient ensuite acheminés vers Aden puis Cambay, et de là se répandaient dans l'Orient (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 734-35). De l'autre côté, dans le sens Orient-Occident, Le Caire au XIV^e s. a supplanté Ormuz, devenant le principal entrepôt pour les marchandises provenant de toute l'Asie (cf. Barbosa, in RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 649). C'est cette position stratégique jouée par les Mamelouks d'Égypte que les Portugais vont s'acharner à ruiner en s'attaquant aux bateaux et aux ports de la mer Rouge (voir Barbosa, *ibid.*, p. 557).

De ritu uero moribusque Indorum quærenti, ita referebat.

Indiam omnem in tres diuisam partes : unam a Persis ad Indum flumen ; ab eo ad Gangem alteram ; tertiam ulteriorem, quæ reliquis est opibus, humanitate, lautitia longe præstantior, uita et ciuili consuetudine nobis æqualis. Nam et domos habent admodum sumptuosas, et perpolita habitacula, et mundam supelectilem, et cultiori uitæ indulgent, procul ab omni barbarie et feritate ; perhumani homines ac mercatores opulentissimi, adeo ut aliquis quadraginta propriis nauibus quæstum faciat, quarum quælibet quinquaginta milibus aureis extimatur.

Hi soli more nostro mensis et mappis argenteis insuper uasis in edendo utuntur, cum reliqui Indi supra terram stratis tapetis edant.

Vites uinique usus apud Indos absunt ; ex riso contrito aquæque immixto, addito etiam rubeo colore et quorundam arborum succo potum conficiunt haud imparem uino. In Tapobrane ramos arbo-

416 referebat] ferebat *H* — 417 ad Indum] Indum *H* — 419 lautitia] lætitia *Ha2, Ly, Rav* — 421 habitacula] tabernacula *Ha2, Ly, Rav* — 424 nauibus] manibus *La, Tr* — 426 et mappis] *om. D* — 426 argenteis ... uasis] *om. Ha1, Ha2, Ly, Rav* — 427 stratis] extensis *Ha1, Ha2, Ly, Rav, om. F* — 427 tapetis] tapetibus *Amb, Be, C, Can, Cas, D, E, Fri, Ge, H, I, J, K, La, M, Na, Pa, Ros, Tr, Vat, Vi* — 429 immixto] commixto *Ha1, Ha2, Ly, Rav* — 429 quorundam] quarundam *Can, Cas, D, Ros* — 430 potum] *om. B*, uinum *Pa* — 430 Tapobrane] Taprobane *C (corr. de Tapobrane), Can, Fri, Ha2, I, L, La, Pa, Rav, Vi, Thapobrane D, Tarprobane Ha1, Thaprobane Ly*; in Tapobrane] Ita pobrane *Amb, Cas, Vat*.

¹³⁴ La distinction entre deux Indes, « intra » et « extra Gangem », remonte à Ptolémée ; cependant, la seconde a eu tendance à recouvrir presque toute l'Asie. Dès le IV^e s., une autre distinction est introduite entre une « India major » et une « India minor », mais ces expressions ont reçu des acceptions fort diverses en raison des maigres connaissances que l'on avait sur cette partie du monde. Odoric appelle la Chine « India Superior » (expression reprise par Poggio à deux reprises), Marignolli la nomme « India Magna » et la distingue ainsi du Malabar qu'il nomme « India Parua », procédant au rebours de Marco Polo qui réserve l'appellation d'Inde « greignor » à la péninsule indienne, de la côte du Coromandel jusqu'au Makran, nomme Inde « menor » celle qui s'étend du Vietnam jusqu'à Multifili (= Mutapali, à l'embouchure de la Kistna), et appelle « Inde moyenne » l'Abyssinie (*Divisament*, p. 598-99).

Livre IV, deuxième partie

A qui l'interrogeait au sujet des us et coutumes des habitants de l'Inde, voici ce que rapportait Niccolò.

L'Inde dans sa totalité se divise en trois parties : l'une va de la Perse à l'Indus, la deuxième de ce fleuve au Gange, et la troisième s'étend au-delà du Gange¹³⁴ ; cette dernière surpasse de loin les deux autres en richesse, en savoir-vivre et en magnificence et nous ressemble par le mode de vie et la façon de se gouverner¹³⁵. Ils ont, en effet, des maisons vraiment luxueuses, des logements très élégants, un mobilier raffiné et ils s'adonnent à une vie témoignant d'un haut degré de civilisation, loin de toute barbarie et de toute sauvagerie : ce sont des hommes très aimables et des marchands extrêmement riches, au point que l'un d'entre eux tire ses gains de quarante bateaux qui lui appartiennent en propre et dont chacun est estimé à cinquante mille pièces d'or.

Ce sont les seuls habitants de l'Inde qui, conformément à notre usage, se servent pour manger, de tables et de nappes, sur lesquelles est posée de la vaisselle d'argent, alors que tous les autres mangent sur des tapis étendus sur le sol¹³⁶.

En Inde, les gens n'ont pas de vigne et ne font pas usage de vin ; ils font une boisson qui ressemble au vin en mêlant du riz pilé à de l'eau et en ajoutant à ce mélange le suc de certains arbres qui a une couleur rouge¹³⁷. A Taprobane, ils incisent les branches de

¹³⁵ Ici, c'est à la Chine que Poggio pense avant tout lorsqu'il évoque l'Inde extragangétique, mais à d'autres moments, il entend se référer davantage à l'Asie du Sud-Est et à ses îles, réservant à la Chine les termes « India superior ». Sur ces dénominations, voir notre introduction, p. 38-39.

¹³⁶ On trouve un témoignage – lui aussi indirect – du même type chez le marchand florentin Giovanni da Empoli, au sujet des Chinois, qui sont considérés comme fort semblables à nous, à la différence de tous les autres peuples de l'Asie : « Sono tuti gente bianche come noi ; vestono come Alamani de tute lor sorte di abiti, così berete di fodere er coleti. Sono terre murate come le nostre, et case di pietra come le nostre... » (SPALLANZANI, *op. cit.*, p. 203). Il termine la lettre qu'il écrit de Cochinchine en 1515, où il donne toutes ces informations sur la Chine et ses incroyables richesses, en parlant de son grand désir de se rendre en Chine. Son projet n'aura qu'un début de réalisation puisqu'il meurt pendant une escalade dans le port de Canton en octobre 1517 d'une épidémie de choléra, à l'âge de 34 ans.

¹³⁷ Il s'agit de l'*arrak*. Ce terme arabe, qui signifie littéralement « transpiration », s'applique d'abord à la sève tirée du palmier-dattier. Mais son emploi s'est étendu à travers toute l'Asie pour désigner diverses boissons fortement alcoolisées : dans l'Inde du Nord et de l'Est, cet alcool est obtenu par distillation du riz et de la canne à sucre, dans l'Inde du Sud, par la fermentation de la sève de divers palmiers ; en Mongolie et en Mandchourie, l'*ariki* ou *arki* provient de céréales distillées, tandis que le *raki* turc est fait à partir de la peau des raisins (YULE-BURNELL, *Hobson-Jobson*, art. « arrack, rack », p. 36).

ris incidunt, quæ *tal* dicitur : ex his in alto suspensis succus defluit
suavis, qui est frequens eorum potus. Est etiam lacus inter Indum
et Gangem, cuius aqua mirabili sapore, summa cum uoluptate bibi-
435 ture. Ad eam hauriendam omnis regio confluit ; etiam qui longis-
sime absunt, dispositis cursoribus equis, in dies singulos recentem
aquam percipiunt.

Frumento ac pane deficiunt omnes. Viuunt autem ex farre, riso,
carnibus, lacte, caseo ; abundant gallinis, caponibus, perdicibus,
fasianis, cæterisque siluestribus uolatilibus. Aucupio sunt uena-
440 tuique intenti.

Barbam non nutriunt, sed longiorem comam ; quidam capillos
per spatulas sparsos post occiput alligant corda [f. 66] sericea, eoque
modo ad bellum proficiscuntur ; tonsoribus utuntur ueluti nos.

Homines statura corporis, et uitæ breuitate nobis pares. Lecticis
445 etiam auro ornatis, culcitra ex bombice desuper imposita dormiunt.

Habitus uestimentorum pro regionum uarietate dissimilis. Vsu
lanæ ferme omnes carent, lino sericoque abundant ; ex his uestes
conficiuntur, sed fere omnes uiri mulieresque linteo usque ad genua
pro femoralibus succinti, uestem unicam et eam linream aut seri-
450 ceam desuper uestiuntur, uiri crurum tenuis, feminæ usque ad talos.

— 432 lacus] locus *B, L* — 434 omnis regio] omnis uicina regio *O* (omnis uicina uergina *Ha1*) — 435 absunt] habitant *Ros* — 437 riso] *om. Pa* — 439 sunt] *om. O* — 441 longio-
rem] *om. Ha2, Ly, Rav.* — 441-443 quidam ... proficiscuntur] *om. Ha1, Ha2, Ly, Rav* —
445 auro] auro gemmisque *Ly* — 445 culcitra] cultiora *Be, Ge, Ha2, Rav* (cultiora *corrigé*
en cultra Ly) — 445 imposita] posita *Ha1, Ly, Rav, om. Ha2* — 446 regionum] regionis *Pa*
— 447 carent] careant *Tr* — 446-448 usu ... conficiuntur] *om. Ha1, Ha2, Ly, Rav* — 450
uiri...talos] *om. Vat.*

¹³⁸ Vin de palme ou *toddy*, terme dérivé de l'hind. *tārī* qui désigne la sève fermentée de diverses espèces de palmiers. C'est sous ce nom que Jourdain de Séverac le mentionne (« Merveilles décrites », p. 64). Voir aussi la description de Varthema pour la région de Calicut : « Quando l'arbore è grande, alcuni rami non lasciano che produchin noci, ma gli tagliano alla mità, dandoli una certa sfenditura con un coltello, e poi li mettono sotto una zucca o vaso, dove distilla un certo liquore : e raccolgono fra il dì e la notte mezo boccale, il qual beono, e alcuni lo pongono al fuoco e ne fanno di una, di due o tre cotte, in modo che pare una acqua vita, la quale solo ad odorarla, non che a beberla, fa alterar il cervello dell'uomo. E di queste sorti è quel vino che si bee in questi paesi » (RAMUSIO, *op. cit.*, t. I, p. 837). Cf. aussi le témoignage de Barbosa qui, comme Varthema, désigne l'arbre par son nom en langue malayalam, *tenga* (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 655).

l'arbre qu'on appelle *tal*; de ces branches maintenues en hauteur s'écoule un suc doux qui constitue une boisson très répandue chez eux¹³⁸. Il y a aussi, entre l'Indus et le Gange, un lac dont l'eau a une saveur extraordinaire, que l'on boit avec le plus grand plaisir. Toute la région afflue pour puiser de cette eau, et même ceux qui en sont très éloignés reçoivent chaque jour de l'eau fraîche grâce aux chevaux mis à la disposition des courriers¹³⁹.

Tous manquent de blé et de pain, mais ils vivent d'épeautre, de riz, de viande, de lait et de fromage; ils ont en abondance poules, chapons, perdrix, faisans et tout autre gibier à plume. Ils s'adonnent à la chasse aux oiseaux et aux bêtes¹⁴⁰.

Ils ne portent pas la barbe, mais gardent les cheveux assez longs; certains les ont qui leur descendent sur les épaules et ils les nouent derrière la tête avec une cordelette de soie; c'est ainsi qu'ils partent à la guerre¹⁴¹. Comme nous, ils font usage de barbiers.

Les hommes ont la même taille que nous et une durée de vie égale à la nôtre. Ils dorment dans des lits, qui sont même rehaussés d'or, sur lesquels sont placés des matelas de soie.

Les manières de s'habiller diffèrent selon la variété des régions. Chez presque tous, l'usage de la laine fait défaut, mais ils ont en abondance le lin et la soie et c'est avec ces matériaux qu'ils confectionnent leurs vêtements. Cependant, presque tous, les hommes comme les femmes, au lieu de culottes, se ceignent le corps d'une étoffe de lin qui leur descend jusqu'aux genoux, et par-dessus, ils portent un unique vêtement, lui aussi de lin ou bien de soie, long

¹³⁹ Il s'agit vraisemblablement de l'eau du Gange (et non d'un lac), utilisée par les Hindous dans de nombreux rituels. Voir ce que dit Ibn Battûta au sujet des deux sortes de poste qui existent en Inde, la poste à cheval et la poste à pied : « La poste à pied est plus rapide que la poste à cheval. Parfois on transporte, par le moyen de la poste à pied, des fruits du Khurâsân que l'on apprécie en Inde [...]. On transporte aussi l'eau que boit le roi. Lorsque ce dernier se trouve à Dawlat Abâd, on lui porte de l'eau du Gange où les Indiens se rendent en pèlerinage, situé à quarante jours de marche de cette ville » (*Voyages*, p. 744). Cf. le témoignage moderne de M. SINCLAIR STEVENSON : « Les vendeurs d'eau du Gange sont un spectacle commun à chaque ville indienne. Ils portent des pots d'eau sur un joug et couvrent chaque pot d'une étoffe rouge » (*Les rites des deux-fois-nés*, p. 275, n. 1).

¹⁴⁰ La distinction entre *aucupium* et *venatio* (ou *venatus*) correspond à celle entre le petit gibier et le gros gibier. Le Moyen Âge la transpose dans l'expression « chasse aux oiseaux et aux bêtes », récurrente en ancien français.

¹⁴¹ Même détail noté par Varthema lorsqu'il évoque la façon dont les sujets du roi de Calicut vont à la guerre : « E quando vanno in guerra, il re di Calicut tiene continuamente centomila persone a piedi, perché qui non si usano cavalli [...]. E tutte le genti portano una binda di seta legata in testa, di colore vermiglio... » (RAMUSIO, *op. cit.*, t. I, p. 830).

Caloris enim æstus plures habere uestes prohibet, eoque fit ut soleas tantum deferant, purpureis aureisque ligaculis, prout in priscis statuis uidemus. Feminæ aliquibus in locis calceos ex tenui corio habent auro et serico distinctos. Circulos ex auro in brachiis cir-
 455 caque manus, ad collum quoque et crura, ad trium librarum pondus, plenos gemmis gestant, ornatus gratia.

Publicæ mulieres ubique uolentibus præsto sunt, per ciuitatem propriis habitaculis dispersæ, quæ odoribus, unguentis, blandiciis, forma atque ætate uiros (proni enim sunt ad libidinem Indi omnes)
 460 alliciunt, eoque marium usus apud Indos ignotus.

Ornatus capitis multiplex, ac maiori ex parte sudariolo auro intertexto caput, deuinctis sericea corda capillis, tegunt. Quibusdam in locis capillos supra uerticem in girum conuoluunt, in piramidis modum, stilo aureo intermedio, a quo cordulæ aureæ mappis
 465 aureis uarii coloris circum crines pendent. Quædam alienos capillos eosque nigros (is enim color apud eos excellit) deferunt; quædam pictis arborum foliis caput tegunt, nec faciem, exceptis iis quæ Cataium accolunt, colorant.

Interior India unicas uiris uxores permittit; reliquos maiori ex
 470 parte uxorum copia oblectat, quas ad libidinem sumunt, exceptis his qui Christiani a Nestorio hæretico originem traxere, [f. 66v] qui, per uniuersam Indiam dispersi, unica cum uxore uitam degunt.

Sepulcrorum religio non eadem apud omnes habetur. Anterior India cæteros excellit sepeliendi cura ac magnificentia. Antra enim
 475 sub terram fodientes muro firmata exornant; intus mortuum in

453-454 tenui corio ... circulos ex] *om. F* — 454 habent] *om. Can* — 454 auro] aureo *D*, et argento *Ha2*, auro et argento *Ly, Rav* — 458 quæ odoribus] *om. Amb, Vat* — 459 omnes] *om. D* — 460 alliciunt] eliciunt *Ha1* — 460 eoque ... ignotus] *om. Ha2* — 464 intermedio] medio *Amb, Vat* — 464 cordulæ] cordæ *Amb, Can, Cas, La, Vat* — 465-468 quædam ... colorant] *om. Ha1, Ha2, Ly, Rav* — 466 enim] *om. C* — 466 excellit] excellens *Amb, Vat* — 468 Cataium] Catauim *Amb, Can, Cathaium D, Fri, Tr, Catagium Ros* — 468 accolunt] accedunt *Fri, Ros, Tr*, incolunt *Vat* — 469 interior ... permittit] *om. Be, Ge, Vi* — 470 oblectat] delectant *Be, Ge*, delectat *Vi* — 472 cum] *om. G* — 472 degunt] regunt *Pa, om. Ha1* — 473 eadem] *om. Ha1* — 473 apud] per *Be, Ge*.

jusqu'aux jambes pour les hommes, jusqu'aux chevilles pour les femmes. En effet, la grande chaleur les empêche de revêtir plusieurs vêtements, de sorte qu'il arrive qu'ils portent seulement des sandales, fixées par des liens rouges ou dorés, comme nous le voyons sur nos statues antiques¹⁴². En certains endroits, les femmes ont des chaussures de cuir fin, ornées d'or et de soie. Pour se parer, elles portent des cercles d'or aux bras et autour des poignets, elles en mettent aussi à leur cou et aux jambes : ils peuvent peser jusqu'à trois livres et sont remplis de pierres précieuses.

Les femmes publiques sont partout à la disposition de ceux qui le désirent, dispersées à travers la ville dans leurs propres demeures : elles attirent les hommes avec des parfums, des onguents, des caresses, par leur beauté et par leur âge (tous les habitants de l'Inde sont en effet très portés au plaisir amoureux) et, pour cette raison, la pédérastie est inconnue chez eux.

L'ornement de tête revêt des formes variées, mais la majeure partie des femmes, après avoir noué leurs cheveux avec une cordelette de soie, se couvre la tête d'un petit foulard tissé de fils d'or. En certains endroits, elles enroulent leurs cheveux en rond au sommet de la tête, en forme de pyramide, en piquant une épingle d'or au milieu ; du sommet pendent des cordelettes en fil d'or qui ont été nouées autour des cheveux avec des rubans d'or de diverses couleurs. Certaines portent des cheveux postiches, eux-mêmes noirs - c'est en effet la couleur qui chez eux prédomine ; d'autres se couvrent la tête de feuilles d'arbre peintes, mais elles ne se fardent pas le visage, à l'exception des femmes du Catay.

Dans l'Inde intérieure, il n'est pas permis aux hommes d'avoir plus d'une épouse, mais pour les autres, dans leur majorité, le grand nombre d'épouses, prises pour satisfaire leurs appétits, est une source de plaisir, à l'exception des Chrétiens qui tirent leur origine de l'hérétique Nestorius et qui, dispersés à travers toute l'Inde, passent leur vie avec une seule épouse.

Le culte funéraire ne donne pas lieu chez tous aux mêmes pratiques. L'Inde antérieure surpasse les autres dans le soin et la magnificence avec lesquels les habitants enterrent leurs morts. En effet, après avoir creusé sous terre des fosses qu'ils consolident par un mur et après les avoir ornées, ils disposent le mort à l'intérieur

¹⁴² Détail intéressant, venant certainement de Poggio, attentif aux statues anciennes que l'on trouvait à Rome, comme il l'a montré au Livre I.

lecto pulcherrimo aureis fulcris collocantes, circum, cofinos cum
 uestibus preciosioribus anulis insuper disponunt, tanquam iis mor-
 tuus apud inferos sit usus, obducto speluncæ ore firmo, ne cui
 sit aditus, muro. Desuper testudines magno sumptu ædificant, tegu-
 480 menta quæ aquam arceant a sepulcro, eoque diutius seruetur.

In media uero India mortui comburuntur, cumque his ut plu-
 rimum uiuæ uxores eodem rogo cum uiris absumuntur, una plu-
 resue, prout fuit matrimonii conuentio. Prior ex lege uritur, etiam
 quæ unica est. Sumuntur autem et aliæ uxores quædam eo pacto,
 485 ut morte sua funus exornent, isque haud paruus apud eos honos
 ducitur.

Defunctus collocatur in thalamo melioribus ornatus uestimentis.
 Ingens supra eum, in pyramidis formam, struitur ex odoriferis lignis
 pira. Submisso igne, uxor ornatiori cultu inter tubas, tibicinesque
 490 et cantus, et ipsa psallentis more alacris, rogom magno comitatu
 circuit. Astat interea et sacerdos (hi *bachali* appellantur) eminens
 in suggesto, uitæque contemptum ac mortis, plurimas enim uolup-
 tates cum uiro, plures opes, plura ornamenta post mortem affu-
 tura pollicetur, hortando suadens. Cum circuerit illa sæpius ignem
 495 prope suggestum consistit, uestesque exuens, loto de more prius
 corpore, tum sindonem albam induta, ad exortationem dicentis

478-79 usus ... sit] *om. Ha1* — 478 obducto speluncæ] *om. Fri, Tr* — 478 obducto]
 abducto *Ros* — 479 desuper] *om. Pa* — 479 tegumenta] tegmenta *Amb, Can, La, Vat* —
 482 absumuntur] comburuntur *Ha1, Ha2, Ly, Rav* — 483 uritur] *om. La* — 484 autem]
om. Cas — 484 et aliæ] ut aliæ *B, L* — 484 quædam] *om. Ha1* — 486 ducitur] dicitur *I,*
Ros — 487 ornatus] indutus et ornatus *Ha2, Ly, Rav* — 488 ex odoriferis lignis] et odori-
 feris lignis *C*, ex odoribus ligneis *H* — 490 et cantus] *om. Ha2, Ly, Rav* — 490 more] *om.*
Be — 492 contemptum] contentum *Can, G* — 494 ignem] *om. E, J, K, M.*

¹⁴³ Ce mode d'enterrer les morts, concerne, comme le précise Conti, « l'Inde antérieure », c'est-à-dire la Perse et l'Inde du Nord, dominées par des vagues successives de conquérants de culture turco-musulmane, le dernier en date étant Tamerlan, Timūr Lang, dont le fils, Chāh Rukh Mīrzā (1405-1447), règne au moment où Conti accomplit ses pérégrinations. Conti fait ici une description très précise des rites funéraires, sans percevoir toutefois que la distinction entre pratiques d'inhumation et pratiques de crémation relève de la différence entre l'Islam d'un côté, l'hindouisme et le bouddhisme de l'autre.

¹⁴⁴ La pratique hindoue du *suttee*, selon laquelle la veuve se brûle vive avec le corps de son mari défunt, est très ancienne : elle remonterait à la période pré-védique. Nombreux sont les auteurs antiques qui y font référence. Strabon rapporte le témoignage donné par Aristoboulos, compagnon d'Alexandre le Grand, et Diodore de Sicile, dans sa *Bibliothèque*

sur un très beau lit avec des montants en or, plaçant tout autour des corbeilles contenant ses vêtements les plus précieux et, par-dessus, ses anneaux, comme si le mort devait les utiliser dans l'au-delà. Ensuite, ils ferment l'entrée de la grotte avec un mur solide afin que personne ne puisse y accéder. Au-dessus, ils édifient des voûtes à grand frais et cette toiture permet de détourner l'eau du tombeau afin qu'il se conserve plus longtemps¹⁴³.

Les habitants de l'Inde moyenne, pour leur part, brûlent leurs morts, et les épouses sont souvent brûlées vives dans le même bûcher que leur mari, une ou plusieurs, selon l'accord conclu lors du mariage. La loi oblige la première femme à se brûler, même si elle est seule. Mais certaines des autres épouses sont aussi prises en mariage à la condition de rehausser par leur mort les funérailles de leur mari, ce qui est considéré chez eux comme un très grand honneur¹⁴⁴.

Le défunt est placé sur une couche, paré de ses plus beaux vêtements. Au-dessus de lui, on élève un énorme bûcher de bois odoriférants, en forme de pyramide. Lorsque le feu a été allumé, l'épouse soigneusement parée, au milieu des trompettes, des joueurs de flûtes et des chants, fait le tour du bûcher avec une nombreuse escorte, offrant elle-même l'aspect de quelqu'un qui danse joyeusement. Pendant ce temps, un prêtre - de ceux que l'on appelle *bachali*¹⁴⁵ -, assiste à la cérémonie, debout sur une estrade qui domine l'assemblée, et il l'encourage en l'exhortant à mépriser la vie comme la mort : il lui promet qu'elle aura en effet, après sa mort, un très grand nombre de plaisirs en compagnie de son mari, davantage de richesses et de parures. Après avoir accompli plusieurs tours autour du bûcher, elle s'arrête près de l'estrade, dépouille de ses vêtements son corps préalablement lavé selon leurs usages ; puis, après avoir revêtu un fin vêtement blanc, se conformant aux exhortations du prêtre, elle saute dans le feu. Si certaines

historique (dont Poggio a traduit les premiers livres), donne le récit du *suttee* qui eut lieu en 317 av. J.-C. pour le général Keteus, dans lequel se brûla sa plus jeune épouse (XIX, 33-34). Ce rite, essentiellement réservé aux rois et aux membres de la noblesse, fut pratiqué de façon continue entre le VI^e et le XIII^e s., mais c'est à la période médiévale qu'il devint partie intégrante du système social hindou. Comme le montrent les nombreux monuments érigés dans certaines régions, en particulier à Vijayanagar, un nombre très élevé de femmes se brûlèrent aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles. Voir YULE-BURNELL, *Hobson-Jobson*, art. « suttee », p. 878-883.

¹⁴⁵ Voir *infra*, note 150.

in ignem prosilit. Si quæ timidiores fuerint (fit enim sæpius ut ad
 conspectum aliarum, quæ in igne dolere ac reluctari videntur, stu-
 peant conterritæ), ab astantibus [f. 67] in rogi uel invitæ proi-
 ciuntur. Collectos postmodum cineres in uasis condunt atque
 500 ornant sepulchro.

Mortuos variis lugent modis. Interiores Indi sacco etiam caput
 uestiuntur. Quidam erigunt in uis arbores cum cartis pictis inter-
 cisisque ab summo terram usque fluentibus, triduoque certa æra
 505 sonantes; dant pauperibus epulas ob deum.

Alii triduanum luctum seruant, coeuntes ex eadem familia uici-
 nique omnes in defuncti domum, ubi nihil coquitur, sed cibi
 aliunde afferuntur. Amici in signum luctus his diebus folium ama-
 rum ore gerunt. Quibus uel pater uel mater fuerit uita functa,
 510 neque anno integro uestem mutant, neque nisi semel in die cibum
 capiunt, neque unguēs, uel capillos, uel barbam tondent.

Quæ mortuos deflent (plurimæ enim sunt) circa funus adstant
 mulieres, umbelico tenus nudæ, mammasque et pectus percutiunt,
heu ! heu ! lamentantes. Vna cantu laudes mortui recitat, cui et
 515 cæteræ notatis locis ac percusso pectore correspondent.

497 fuerint] sunt *Fri, Na, Tr.* — 498 igne] ignem *D, E, I, J, K, M, O* (*sauf Pa*) — 498
 reluctari] reluctare *C, D, E, H, I, J, K, M, O* — 499 in rogi] in ignem *Vat, om. Ly* —
 499 uel] *om. Be, Ge, Vi* — 502-511 mortuos ... tondent] *om. Ha1, Ha2, Ly, Rav* — 502
 sacco] *om. D* — 503 vestiuntur] tegunt *H* — 504 triduoque] triduo *Be, D, Ge, I, Vi* —
 508 in signum luctus] *om. La* — 512-513 adstant mulieres] adstantes mulieres *Ha1, Ha2,*
Ly, Rav, om. Pa — 514-515 una ... correspondent] *om. Ha1, Ha2, Ly, Rav* — 515 pec-
 tore] tempore *H*.

¹⁴⁶ Ces usages renvoient en particulier à la Chine (« Inde intérieure », comme le précise
 Conti) où, jusqu'à l'époque moderne, l'usage veut que, pour les funérailles, l'on fasse des
 reproductions en papier de voitures, de chevaux, de domestiques, qui seront brûlées pour
 accompagner le mort dans l'au-delà. Coutume attestée par Marco Polo pour le Mangi (= *Chine du Sud*) : « [...] quant les cors mors sont porté a ardoir, tuite les parentes, femes et
 homes, se vestent de caneva por dolor et vont con le cors que est portés; et moient con
 lor estormens [= instruments]; e vont cantant orasion de idules; e quant il sunt venu o le
 cors doit estre ars, il s'arestent. Et font fare chevaus et esclaus, masles et femes, et camiaus
 et dras d'ores en grant abundance, e toutes cestes couses font de carte; et quant il ont tout
 ce fait, il font le grant feu et ardent le cors con ceste couses, et dient que celui mors aura
 toutes celle chouses en l'autre monde vif, de carn et d'oses, et la monois d'or... » (*Divisament*,
 p. 517-18).

sont trop craintives – en effet, il arrive assez souvent qu'en voyant les autres épouses qui paraissent souffrir et se débattre dans le feu, elles demeurent paralysées de frayeur –, elles sont jetées dans le bûcher par ceux qui sont présents, même contre leur gré. Ensuite, on rassemble les cendres et on les enferme dans des urnes qui sont rehaussées d'un tombeau.

Les habitants de l'Inde pleurent leurs morts de diverses manières. Ceux de l'Inde intérieure se couvrent même la tête d'un sac. Certains dressent sur les routes des mâts avec des papiers peints et découpés qui pendent depuis le haut jusqu'à terre ; pendant trois jours, ils font retentir certains instruments de bronze et offrent des festins aux pauvres pour leur Dieu¹⁴⁶.

D'autres observent le deuil pendant trois jours : ceux de la famille et les voisins se réunissent tous dans la maison du défunt, où l'on ne cuisine rien et où l'on apporte d'ailleurs la nourriture. Pendant ces jours, les amis, en signe de deuil, se mettent dans la bouche une feuille amère. Ceux dont le père ou la mère sont morts ne changent pas de vêtements pendant une année entière, ne se nourrissent qu'une fois par jour et ne se taillent ni les ongles, ni les cheveux, ni la barbe¹⁴⁷.

Les femmes qui pleurent les morts – elles sont en effet très nombreuses – se tiennent près du cadavre, nues jusqu'au nombril, et se frappent les seins et la poitrine en poussant des cris de lamentation « heu, heu ». L'une d'elles récite en chantant les éloges du défunt et toutes les autres lui répondent en certains endroits qui ont été marqués, en se frappant la poitrine¹⁴⁸.

¹⁴⁷ Sur les divers interdits observés par les hindous pendant la période du deuil (*śūta*), qui correspond au temps de la souillure causée par la mort et requiert divers rites de purification, voir M. SINCLAIR STEVENSON, *op. cit.*, p. 143-187, qui rapporte, au sujet d'une caste de Brahmanes du Gujârât, des usages très voisins de ceux qu'expose ici notre voyageur.

¹⁴⁸ Ces observations très précises s'accordent avec le témoignage moderne fourni par M. Sinclair Stevenson sur les pleureuses professionnelles auxquelles ont recours entre autres les Rajput : « Habillées de noir, elles couvrent leur visage. Leur chef se tient sur une plate-forme et crie des phrases telles que "Hélas ! Il est mort avant de devenir grand-père" ; "Il est mort avant d'avoir gagné la gloire militaire", et toutes les autres pleureuses, se tenant en cercle autour d'elle répondent "Hélas ! hélas !" » (*op. cit.*, p. 159, note 1). Si les Brahmanes n'emploient pas les services de pleureuses professionnelles, les femmes de la famille pleurent et se lamentent pendant neuf jours.

Plures principum cineres suos in uasis aureis uel argenteis condi, et in lacum quandam diis, ut ferunt, sacratum, per quem ad eos aditum patere asserunt, conici iubent.

Bachali apud hos sacerdotes ab omni abstinent animante; bouem
520 præcipue, utpote animal hominibus reliquis longe utilius (nam eo etiam ad uehendas sarcinas utuntur) occidere aut edere nefas putant. Riso, herbis, fructibus, leguminibus nutriuntur et hi unicam uxorem habent, quæ cum uiro defuncto uritur, prope eum iacens, brachio subdito uiri collo, ita ignis patiens, ut nullum signum dolo-
525 ris ostendat.

Per uniuersam Indiam philosophorum genus est *Bragmones* appellati, qui astronomiæ et futura prædicendi studio indulgent, honestiori cultui et sanctioris uitæ moribus dediti. Hos inter uidisse se [f. 67v] asserit trecentorum annorum uirum, et id apud eos pro
530 miraculo habitum, cum illum pro rei nouitate, quocunque iret, pueri sequerentur. Vulgata est apud multos eius, quam *geomantiam* uocant, peritia, ita ut futura tanquam præsentia prædicant. Incantationibus quoque deduntur, adeo ut sæpius tempestates ciere et sedare ualeant. Ob eam rem plurimi occulte comedunt, ueriti
535 ne conspicientium oculis fascinentur.

516 condi] condunt *Be, Ge, Vi* — 517 lacum] altum *Pa*, locum *Ha1, Ha2, Ly, Rav, Vat* — 517 ad eos] ad deos *Can, H* — 519 hos] quos *F* — 520 longe] *om. Na* — 520 utilius] *om. Ge* — 521 edere] cedere *Cas* — 522 nutriuntur] utuntur seu nutriuntur *Pa* — 524 ignis] *om. Ha2, Ly, Rav* — 526 bragmones] brammones *Amb, Can, D, I, La, Ros, Vat*, bragmonas *Be, Ge, Vi*, bragmanes *B, L*, bragginones *Fri*, braginones *Ha2*, bragiones *Tr*. — 531 geomantiam] geometriam *M* — 532 futura] futura sæpius *D*, futurum *H* — 533 deduntur] dediti sunt *Tr*, deduncuntur *Ha2* — 533 ciere] eiicere *Can*, eicere *Cas* — 533 ciere et] *om. Ha1, Ha2, Ly, Rav* — 534 ueriti] *om. La*. — 534-535 ob eam ... fascinentur] *om. Ha1, Ha2, Ly, Rav* — 535 oculis fascinentur] *om. Ge*

¹⁴⁹ Comme plus haut (cf. note 139), ne s'agirait-il pas plutôt du Gange, fleuve sacré et réceptacle des cendres des morts?

¹⁵⁰ Le terme (*bachali, bancani*) est aussi employé par Barbosa (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 577-579) et Tomé Pires (*ibid.*, p. 732-33). Il s'agit en fait de la caste des *banyans* (*vanij* = marchand en sanskrit). Mais le mode de vie qui leur est attribué par les trois voyageurs suggère qu'ils étaient d'obédience jainiste. « L'éthique jainiste est réglée par cinq vœux : le respect absolu de la vie sous toutes ses formes, la véracité, le refus de voler, la chasteté, l'abstention de l'appropriation » (G. J. BELLINGER, *Encyclopédie des religions*, p. 544-545). Les laïcs étaient dispensés des deux derniers vœux, mais le respect des trois premiers les a amenés à se tourner vers certaines activités, en particulier les activités commerciales. Voir les anecdotes amusantes contées par Barbosa pour illustrer le respect scrupuleux de toute forme de vie par les *bancani*, y compris les fourmis, les poux et les moustiques, et la façon

La plupart des princes font enclore leurs cendres dans des urnes d'or ou d'argent qui sont ensuite jetées dans un lac qui, d'après leurs croyances, est consacré aux Dieux et par lequel ils affirment pouvoir accéder à eux¹⁴⁹.

Les *bachali*, qui sont leurs prêtres, s'abstiennent de se nourrir de tout animal. Ils jugent impie de tuer et de manger tout spécialement le bœuf, en tant qu'il est de loin l'animal le plus utile aux hommes, puisqu'ils s'en servent même pour transporter leurs bagages. Ils se nourrissent de riz, d'herbes, de fruits et de légumes et ont une seule épouse. Celle-ci se brûle avec son mari défunt, se couchant près de lui avec le bras passé sous le cou de son époux, et elle endure si bien le feu qu'elle ne montre aucun signe de souffrance¹⁵⁰.

Dans toute l'Inde, on trouve une catégorie de philosophes, appelés brahmanes, qui s'adonnent à l'étude de l'astronomie et de la prédiction du futur, pratiquant un genre de vie plus honorable et se conformant aux habitudes d'une vie plus sainte. Niccolò affirme qu'il a vu parmi eux un homme âgé de trois cents ans, ce qu'ils considéraient comme un miracle, puisque, partout où il allait, les enfants le suivaient en raison de l'étrangeté du fait. Chez beaucoup est répandue la pratique de ce qu'on nomme la géomancie, grâce à laquelle ils sont capables de prédire les événements futurs comme s'ils étaient présents. Ils se livrent aussi aux enchantements, de sorte qu'ils sont capables, assez souvent, de provoquer les tempêtes et de les apaiser. Pour cette raison, la plupart mangent en cachette, craignant les sorts que pourraient leur jeter par les yeux ceux qui les regardent¹⁵¹.

dont les Arabes de leur entourage se moquent d'eux. Barbosa, en revanche, met en doute leur respect des deux autres vœux : « E così hanno questa legge di non uccidere in grande osservanza, e all'incontro son grandissimi usurari e falsarii di pesi e misure e mercanzie e ancora di monete, bugiardi e barattieri » (p. 578). Le jaïnisme compte de nos jours trois millions d'adeptes, surtout fixés dans le Gujârât.

¹⁵¹ Remarque identique chez Nikitine : « En voyage, chacun a sa marmite et se fait cuire sa bouillie. Ils se cachent des musulmans et ne veulent pas que ceux-ci jettent un regard sur leur marmite ou sur leur nourriture. Si un musulman a jeté un coup d'œil sur sa nourriture, l'Indien ne le mange pas. Quand ils mangent, il leur arrive de se cacher derrière un voile pour que personne ne les voie » (*Le Voyage au-delà des trois mers*, trad. Ch. Malamoud, p. 41). Mais comme le comprend bien le voyageur russe qui évoque dans ce passage la série d'interdits alimentaires plus propres aux brahmanes, un tel comportement ressortit à la religion, bien plus qu'à la magie comme le suggère Conti, et trouve sa justification dans les catégories du pur et de l'impur sur lesquelles repose tout le système des castes. Voir R. DELIÈGE, *Le système des castes*, p. 46-56.

Serio retulit Nicolaus, cum naus unius magister esset, diebus septem medio in mari a uento quieuisse. Veritos nautas, ne longior mora fieret, mensa apud malum posita conuenisse, desuperque sacris peractis circum saltantes deum *Muthiam* nomine sæpius appel-
 540 lasse. Interea Arabum quendam, a dæmone correptum, mirum in modum psallere, et per omnem nauem discurrere, insanientis modo, cœpisse. Tum accessisse ad mensam ac in ea posita et carbones nonnullos uorantem, petisse potui galli sanguinem, quem ille, iugulato orique admoto gallo, exuxisse ait. Tum interrogan-
 545 tem et quidnam ab se uellent, uentum petierunt. At ille post tertium diem prosperum se uentum, quo in portum ferrentur, daturum pollicitus, et quem uentum daret, manibus post tergum reiectis, ostendens, admonensque ut caute uim uenti exciperent. Paulo post ueluti semianimis ad terram est prostratus, quæ egisset
 550 et quæ dixisset omnium penitus oblitus. Vt prædixerat, inspirante uento, in portum paucos post dies peruenere.

536 retulit] *om. Ge* — 536 Nicolaus] *om. Fri, Ha1, Ha2, Ly, Rav, Tr* — 536 unius] huius *Cas* — 537 a uento] *om. Be, Ge, Vi* — 537 ne longior] ne ea longior *O* (ne a longiore *Fri*, ne ea longiore *Tr*) — 539 d. sacris] d. uariis sacris *D, I, O* — 539 peractis] *om. B, Ott*, paratis *La* — 539 Muthiam] Mutiam *Be, Cas, Ge*, Muchiam *Ha2*, Muthyam *Rav*, Mutiani *Vi* — 540 correptum] correpturum *Ha1* — 542 modo] more *Amb, Vat* — 544 iugulato] *om. Ha1, Ha2, Ly, Rav* — 545 uentum] tum *H* — 546 daturum] se daturum *Amb, Be, Can, Cas, Fri, Ge, La, Na, Pa, Ros, Tr, Vi* — 547 manibus] nauibus *Ge* — 547 tergum] se *Ha2* — 548 exciperent] acciperent *Pa* — 549 egisset] gessisset *Amb, Vat*.

¹⁵² Dans la version de Ramusio, Niccolò n'est pas le « patronne di nave »; or c'est celui-ci qui organise le rite magique pour obtenir un vent favorable.

¹⁵³ Passage peu clair, glosé par le texte fourni par Ramusio : « accennando lor con la mano da qual parte dovea venire ».

¹⁵⁴ Curieux récit que l'on peut peut-être rapprocher d'un rituel hindouiste décrit par Varthema pour le royaume de Calicut : « Ogni mattina li Bramini, cioè sacerdoti, vanno a lavare il detto idolo tutto quanto con acqua odorifera, e poi lo profumano e, come l'hanno profumato, l'adorano. E alcuna volta fra la settimana li fanno sacrificio in questo modo : hanno una certa tavoletta fatta e ornata in modo di uno altare, alta da terra tre palmi, larga quattro e lunga cinque, la qual tavola è molto bene ornata di rose, fiori e altre gentilezze odorifere, sopra la quale mettono sangue di gallo e carboni accesi in un vaso d'argento, con

Niccolò rapporta sans plaisanter l'anecdote suivante. Alors qu'il commandait un seul navire¹⁵², ils furent immobilisés au milieu de la mer pendant sept jours en absence de tout vent. Les marins, qui craignaient que le retard ne se prolongeât, s'assemblèrent après avoir placé une table près du mât ; puis, après avoir accompli des rites sacrés au-dessus, dansant tout autour, ils invoquèrent à plusieurs reprises le dieu appelé Muthia. Pendant ce temps, un Arabe, possédé par le démon, s'était mis à danser de manière extraordinaire et à parcourir en tout sens le bateau à la façon d'un fou. Il s'approcha ensuite de la table, puis engloutissant ce qui y avait été déposé ainsi que plusieurs charbons, il demanda à boire le sang d'un coq : une fois qu'il eut égorgé le coq, il l'approcha près de sa bouche et en suçà le sang. Alors, il demanda à ses compagnons ce qu'ils voulaient obtenir de lui et ils réclamèrent du vent. Il leur promit que trois jours plus tard, il leur donnerait un vent favorable qui les mènerait jusqu'au port : il leur indiqua quel vent il leur accorderait en jetant les mains derrière son dos¹⁵³ et leur recommanda de recevoir avec précaution la force de ce vent. Peu après, il se renversa à terre, comme à demi mort, totalement oublieux de tout ce qu'il avait fait et dit. Comme il l'avait prédit, le vent se remit à souffler et ils parvinrent au port quelques jours plus tard¹⁵⁴.

molti profumi di sopra ; hanno poi un turibulo col quale incensano intorno al detto altare, e una campanella d'argento la quale sonano molto spesso. Tengono in mano un coltello d'argento, col quale hanno ammazzato il gallo, e quello intingono nel sangue e lo mettono alcuna volta sopra il fuoco, e alcuna volta lo pigliano, e fanno alcuni atti come colui che vuol giocare di schirmia... » (RAMUSIO, *op. cit.*, t. I, p. 824-25). Comme le précise la note de l'éd. Milanese, il s'agirait d'un rituel shivaïte, pratiqué par les plus basses couches de la population. Toutefois, Varthema, à la différence de Conti, ne mentionne pas de scène de transe. On peut toutefois rappeler que dans la religion védique, Shiva s'identifie partiellement avec Rudra (« rouge »), le dieu de la Tempête, et qu'une de ses images les plus célèbres est celle du Natarāja, « le roi de la danse » (voir G. J. BELLINGER, *Encyclopédie des religions*, p. 381-386).

Naugant ut plurimum Indi ad stellas alterius poli, ut qui raro
 Arctum conspiciant. Magnetis usu carent, eleuatione et depres-
 sione poli, cursus locorumque distantiam metiuntur, quoque in
 555 loco sint, norunt hac dimensione. Naues fabricant quasdam longe
 nostris [f. 68] maiores, ad duum milium uegetum, quinis uelis toti-
 demque malis. Pars inferior trino tabularum ordine contextitur ad
 ferendos impetus tempestatum, quibus maximis quatiuntur. Sunt
 autem naues distinctæ cellulis ita fabrefactis, ut etiam, si qua eius
 560 portio collisa deficeret, reliqua pars integra perficiat cursum.

Per uniuersam Indiam dii coluntur, quibus templa simillima nos-
 tris fiunt, uariis intus figuris picta, quæ et in solenni die ornant flo-
 ribus, inque his idola constituta, tum lapidea, tum aurea, argen-
 teaque, et eburnea, quædam altitudine pedum sexaginta.

552 ut qui] et qui *Amb, Vat* — 552-554 ut qui ... poli] *om. Fri, Tr* — 553 arctum] arctus
Na, artum Amb, H, arcum La, artem Ha1, Ha2, Ly, Rav, articum Vi — 553 conspiciant]
 respiciant *H* — 554 cursus] *om. Vat, cursus eorum Ha2, Ly, Rav* — 555 sint] sunt *D, Fri.*
 — 556 milium] militum *E, J, K, M* — 557 inferior] *om. Vat* — 557 trino] tinio *B, L* —
 560 portio] parte *Pa* — 560 collisa] *om. Ros* — 562 fiunt] sunt *Can* — 562-563 uariis ...
 floribus] *om. Ha1, Ha2, Ly, Rav* — 562 die] *om. G* — 562 ornant] deornant *H*.

¹⁵⁵ Précisons toutefois que la boussole était employée par les navigateurs chinois depuis le XI^e siècle (J. GERNET, *La vie quotidienne en Chine...*, p. 89). Varthema, qui navigue aux alentours de 1505 entre « Bornei » et Java, dit que le commandant du bateau (dont il ne précise pas la provenance) « portava la bussola con la calamita ad usanza nostra e portava una carta, la qual era tutta rigata per longo e per traverso » (*Itinerario...*, a cura di P. Giudici, p. 284). En outre, comme dans ces parages la « tramontane » (l'étoile polaire) n'est plus visible, il indique à ses passagers qu'il se guide sur la Croix du Sud.

¹⁵⁶ Il pourrait s'agir des jonques chinoises, qui naviguaient dans tout l'océan Indien, dont

Les habitants de l'Inde naviguent généralement en se réglant sur les étoiles de l'autre pôle, vu qu'ils aperçoivent rarement la constellation de l'Ourse. Ils ne font pas usage de la boussole¹⁵⁵ et mesurent les trajets parcourus et la distance d'un lieu à l'autre par la hauteur des étoiles dans le ciel : par ce mesurage, ils savent se repérer, où qu'ils soient. Ils fabriquent des navires de beaucoup plus gros que les nôtres, qui font environ deux mille tonneaux et ont chacun cinq voiles et autant de mâts. La partie inférieure est formée d'un assemblage de trois rangs de planches superposées afin de supporter l'assaut des tempêtes, qui peuvent les frapper avec une extrême violence¹⁵⁶. Il y a par ailleurs des navires qui sont divisés en compartiments, construits si habilement que, même lorsqu'une partie du bateau vient à manquer après un choc, la partie restante, demeurée intacte, peut achever sa course¹⁵⁷.

Dans toute l'Inde, ils honorent les dieux, auxquels ils dédient des temples très semblables aux nôtres, peints, à l'intérieur, de figures variées, qu'ils ornent de fleurs les jours de fête ; dans ces temples sont placées des idoles faites tantôt en pierre, tantôt en or, en argent, en ivoire, dont certaines ont une hauteur de soixante pieds.

les plus grosses « pouvaient transporter cinq à six cents personnes et plusieurs dizaines de tonnes de marchandises » (J. GERNET, *op. cit.*, p. 89), dont Marco Polo fournit une description très précise, indiquant la façon dont on les radoub : « (...) quant le grant nes se vuelent adober, ce est concer, e que aie najés un anz, il la concent en tel mainere : car il clavent encore un autre table sour les deus, tout environ la nes ; e adonc il n'i a III ; et encore la calque et ongent. Et ce est la conce que il font ; et a l'autre conce il clave encore un autre table ; et en ceste mainere vunt jusque a VI tables » (*Divisament*, p. 531). Barbosa indique ce même procédé de radoub pour les jonques de Java : « Capitano ivi [à Malacca] molte navi della Giava che tengono quattro alberi, molto differenti dalle nostre e di molto grosso legname : e come elle sono vecchie, le cuoprono di altre tavole nove, e così hanno tre o quattro mani di tavole una sopra l'altra... » (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 682). Les jonques chinoises sont aussi décrites par Ibn Battûta, qui les voit dans le port de Calicut, à l'époque où elles fréquentaient encore la côte occidentale de l'Inde et où celui qui voulait voyager en mer de Chine devait obligatoirement les emprunter (*Voyages*, p. 913-914). Voir J. DARS, *La marine chinoise du X^e au XIV^e siècle*, Paris, 1992, p. 77-129.

¹⁵⁷ Dans le texte de Ramusio, ces bateaux ne diffèrent pas des précédents (« Sono queste navi partite... », p. 813). Il pourrait, en effet, s'agir encore des jonques chinoises qui comprenaient des compartiments étanches donnant une plus grande sécurité en cas d'avarie (J. DARS, *op. cit.*, p. 115-117).

565 Varium apud eos or(n)andi sacrificandique genus. Lauantur pura
 aqua, inde templum, tum mane, tum sero, ingressi, aut strato ad
 terram corpore, manibus pedibusque suspensi, aliquandiu orantes,
 terram osculantur, aut ex ligno aloes et aromatum fumo diis sacra
 faciunt. Citra Gangem Indi campanas non habent, sed uasculis ex
 570 ære inuicem collisisonum reddunt. Epulas insuper diis offerunt
 gentilium priscorum more, quas postmodum distribuunt paupe-
 ribus edendas.

In Combaita ciuitate sacerdotes ante idolum Dei suam oratio-
 nem habent ad populum, qua, et ad cultum inuitant, et quam
 575 gratum diis futurum sit, disserunt excedere pro his e vita. Plures,
 decreta morte, adstant ferreo ad collum lato circulo, cuius exte-
 rior pars rotunda est, interior acie acutissima. Anteriori ex parte
 catena ad pectus pendet, in quam sedentes, contractis cruribus,
 deflexo collo, pedes inserunt. Tum ad quædam dicentis uerba,
 580 extentis subito cruribus, simul et erecta ceruice, caput abscin-
 dunt, in idoli sacrificium uitam fundentes, hique habentur sancti.

Idolum quoque in Bizenegalia, statuto anni tempore, in medio
 duorum curruum, in quis [f. 68v] ornata adolescentulæ ymnum
 Deo canunt, per urbem fertur magna populi celebritate. Multi,

565 orandi] orandi D, E, M, O (sauf la famille *Ly*, *Ha1*, *Ha2*, *Rav* : sacrificium *Ly*, *om.*
Ha1, *Ha2*, *Rav*) — 565-568 lauantur ... aloes et] *om.* *Ha1*, *Ha2*, *Ly*, *Rav* — 567 manibus]
om. *Pa* — 567 pedibusque] *om.* *E*, *J*, *K*, *M* — 568-569 fumo ... faciunt] fumo utuntur plu-
 rimi *Ha1*, *Ha2*, *Ly*, *Rav* — 569-570 citra ... reddunt] *om.* *Ha1*, *Ha2*, *Ly*, *Rav* — 570 sonum
 reddunt] *om.* *Fri*, *Tr* — 570 offerunt] reddunt *Pa*, efferunt *Can* — 573 Combaita] Com-
 bahita *Amb*, *Pa*, Conbaida *Cas*, Cambaitha *D*, *Ha1*, *Rav*, Cambayta *Fri*, Combayta *La*,
 Combaitha *Ly*, Comba ita *G*, Combaiatta *H*, Cobiaitha *Ha2*, Cabaita *Ros*, Cambaita *Tr* —
 573 suam] sui *D*, *I*, *O* — 574 et quam] quam *B* — 575 diis] *om.* *Amb*, *Vat* — 575 sit] *om.*
Pa — 575 excedere] discedere *Ha2*, *Ly*, *Rav* — 576 adstant] *om.* *Vi* — 577 pars ... inter-
 ior] *om.* *Ha1*, *Ha2*, *Ly*, *Rav* — 577 anteriori] exteriori *Can* — 578 pendet] *om.* *Ha2*, *Ly*,
Rav — 578 cruribus] *om.* *H* — 579 pedes] *om.* *Ge* — 580 extentis] *om.* *Tr* — 581 in i.]
om. *G* — 581 fundentes] finientes *H* — 582 Bizenegalia] Byzenegallia *Fri*, Bezenogalia *H*,
 Birenegalia *J*, *K*, Bisenegalia *Ha2*, *Ly*, *Rav*, Bizenegallia *L*, Bezenegalia *La*, *M*, Bicenega-
 lia *Pa*, Begenaghalia *Ros*, Byzenegalia *Tr*, Biznegalia *Vat* — 583 in quis] in quibus *C*, *E*,
F, *G*, *H*, *I*, *J*, *K*, *L*, *M*, *Pa*.

¹⁵⁸ Les observations de Conti sur les pratiques religieuses des hindous sont assez exactes, en particulier en ce qui concerne l'importance des ablutions et les gestes de la prière. Cf. le témoignage de Nikitine sur ce second point : « Leur *namâz* [prière], ils le font en regar-

La façon de prier et de faire des sacrifices aux Dieux revêt chez eux des formes variées. Ils se lavent avec de l'eau pure, puis entrent dans le temple, aussi bien le matin que tard dans la journée ; le corps étendu sur le sol, se soulevant avec les mains et les pieds, ils prient un certain temps et baisent la terre ; ou bien ils font des sacrifices aux Dieux avec le bois d'aloès et la fumée des aromates. En-deçà du Gange, les habitants de l'Inde n'ont pas de cloches, mais ils produisent des sons en heurtant l'un contre l'autre de petits vases de bronze. En outre, ils offrent des festins à leurs Dieux à la manière des antiques païens et les donnent ensuite à manger aux pauvres¹⁵⁸.

Dans la ville de Cambay, les prêtres, devant l'idole du Dieu, s'adressent au peuple pour l'inviter à honorer les Dieux et lui démontrer combien ceux-ci seront reconnaissants à ceux qui se priveront de la vie pour eux. Plusieurs, qui ont décidé de mourir, se tiennent avec, au cou, un large cercle de fer, dont la partie extérieure est arrondie mais dont la partie intérieure est constituée d'une lame très tranchante. Par-devant leur pend jusqu'à la poitrine une chaîne, dans laquelle ils introduisent les pieds, tout en étant assis avec les jambes contractées et le cou penché en avant. Alors, en entendant certaines paroles du prêtre, ils étendent soudain les jambes et redressent en même temps le cou, se coupant ainsi la tête : c'est ainsi qu'ils offrent leur vie en sacrifice à l'idole et on les considère comme des saints.

De même, à Vijayanagar, à une période déterminée de l'année, l'idole est portée à travers la ville, en présence d'une grande foule de gens, au milieu de deux chars sur lesquels des jeunes filles, revêtues de parures, chantent un hymne au Dieu. Beaucoup, poussés

dant l'est, à la façon des Russes. Ils lèvent bien haut les deux mains, puis les posent sur le sommet du crâne. Ensuite, ils se couchent visage contre terre, et s'allongent complètement : c'est leur manière de se prosterner » (*Le Voyage au-delà des trois mers*, p. 41). De même, la présence d'idoles dans les temples, atteignant parfois de grandes dimensions, les offrandes en fleurs, parfums, nourritures, correspondent aux pratiques hindouistes (cf. SINCLAIR STEVENSON, *op. cit.*, p. 329-368, pour les pratiques d'adoration de Shiva et de Vishnu). Quant aux cloches, si leur usage est inconnu à l'Islam (cf. l'effroi d'Ibn Battûta lorsqu'il entend pour la première fois sonner des cloches en Crimée, *Voyages*, p. 671), une cloche est souvent disposée à l'entrée des temples hindouistes, que chaque dévot fait sonner dans une double intention : « d'abord, attirer l'attention du dieu sur son adorateur, car le son d'une cloche plaît toujours aux dieux ; ensuite, effrayer les démons qui pourraient semer des obstacles durant l'accomplissement du culte et le souiller par d'invisibles impuretés » (SINCLAIR STEVENSON, *op. cit.*, p. 331).

585 feruore fidei ducti, corpora ad terram prostrata rotis subiciunt
conterenda, ad opetendam mortem, quam Deo acceptissimam
ferunt. Alii ad ornandos currus, perforato latere, fune per corpus
immisso, se ad currum suspendunt, pendentesque et ipsi exanimati
idolum comitantur : id optimum sacrificium putant et acceptissi-
590 mum Deo.

Festos dies ter præcipue solennes agunt, semel omnis ætatis uiri
feminæque nouis uestibus induti, et aut fluminibus aut mari abluti
corpus, tris uniuersos dies cantibus, choreis, et conuiuuiis uacant.
Iterum in eorum templis et in cacuminibus exterius infinita lumi-
595 naria ex oleo sisami constituunt, noctu interdieuque lucentia. Tertio
per omnes uias erigunt tigna crassiora, immodum mali paruulæ
nauis, alligatis a summo deorsum uariis pulcherrimisque sudariis,
auro intertextis, inque eorum summitate quotidie (nouem enim
diebus id solenne habetur) hominem religioni deditum pium
600 aspectu statuunt, omnia æquo animo ferentem, ob Dei gratiam
implorandam. Ii a populo, pomis aranceis, limonibus, aliisque odo-
riferis fructibus coniectis, incessuntur, idque ipsi patientissime
ferunt. Sunt et alii tres dies festi, quibus aquam croceam per uias
dispositam, in transeuntes spargunt, ita ut etiam regem ipsum regi-
605 namque conspergant, idque risu ab omnibus excipitur.

585 fidei] dei *E, J, K, M* — 586 opetendam] appetendam *Can, Ha1, Ha2, Ly, Rav, Tr*,
appetendum *Vi* — 587 fune] clauo *Fri, om. Tr* — 588 ad currum *om. E, J, K, M* — 591-
605 festos ... excipitur] *om. Ha1, Ha2, Ly, Rav* — 591 solennes] *om. Ros* — 591-668 omnis
ætatis ... et debitor] *om. Pa* — 595 sisami] susimmani *Can*, susimani *Cas*, susimanni *Amb*,
Be, D, E, Fri, Ge, I, J, La, M, Na, Tr, Vat, Vi, susunanni *K*, sisam *G*, susinanni *Ros* — 596
uias] dies *Amb, Vat* — 596 tigna] ligna *Ros* — 597 uariis] *om. J, K* — 598 intertextis] intex-
tis *E, Fri, J, K, M, Ros* — 601 implorandam] impetrandam *Na* — 601 pomis] *om. Fri, Tr*
— 602 fructibus] *om. F* — 603 dies] *om. C, Vi* — 603 aquam croceam] *om. Ros* — 604
ipsum] *om. La* — 605 excipitur] excipiunt *B, L, om. Be, Ge*.

¹⁵⁹ Odoric de Pordenone décrit une fête très semblable, qui se déroule dans la région du
Coromandel en l'honneur de l'idole portée sur un char et qui donne lieu à des sacrifices
du même type : hommes se précipitant sous les roues du char ou portant autour du cou
des couteaux à la lame aiguisée dont ils se taillaient la chair jusqu'à ce que mort s'ensuive
(*Descriptio*, p. 89-91). Marco Polo évoque aussi des cas de suicides rituels pour cette même
région mais l'attribue à des condamnés qui choisissent de mourir ainsi « por le amor de tel
ydulos » (*Divisament*, p. 556-57). Témoignage similaire de Girolamo da Santo Stefano
pour la fête annuelle qui a lieu en Septembre dans cette même région et attire une foule
de pèlerins : « In questo tempo de questi XV giorni fanno ogni ziorno, a l'hora del ves-
pero per fin a descendere del sole, une processione al modo nostro, ponendo quello loro
ydolo sopra un carro triumphale cum quatro rote e quel carro tiranno per la terra accom-

par la ferveur de leur foi, se précipitent sous les roues, allant au devant de la mort en se couchant par terre afin d'être broyés. Une telle mort, selon ce qu'ils rapportent, est très agréable au Dieu. D'autres, afin d'orner les chars, se percent le flanc puis, s'étant introduit une corde dans le corps, se suspendent au char et accompagnent l'idole, le corps ainsi pendu et privé de vie. Ils pensent que c'est un excellent sacrifice, très agréable au Dieu¹⁵⁹.

Ils font des fêtes solennelles, principalement en trois occasions. La première fois, les hommes et les femmes, de tous âges, après avoir revêtu des vêtements neufs et purifié leur corps dans le fleuve ou dans la mer, passent trois jours entiers à chanter, à danser et à banqueter. La deuxième fois, ils placent à l'intérieur de leurs temples ainsi qu'au dehors, sur leurs sommets, un nombre infini de lampes brûlant avec l'huile de sésame, qui brillent de jour comme de nuit. La troisième fois, ils dressent par toutes les rues des poutres assez grosses, de la taille des mâts d'un petit navire, auxquelles sont attachées de très belles pièces d'étoffe entrelacées de fil d'or qui pendent d'en haut jusqu'en bas. Et au sommet de ces poutres, chaque jour – la fête dure en effet neuf jours –, ils placent un homme dévoué à la religion, d'aspect pieux, supportant tout d'une âme égale, afin d'implorer la grâce de Dieu. Ces hommes sont assaillis par le peuple qui leur lance des oranges, des citrons et d'autres fruits parfumés, ce qu'ils endurent avec une patience extrême. Il y a aussi trois jours de fête pendant lesquels on dispose le long des rues de l'eau teintée de jaune, dont on asperge les passants, y compris le roi lui-même et la reine, et tous réagissent à cela en riant¹⁶⁰.

pagnato da molta gente, e sono alcuni chi per devotione, quando passa dicto carro cum lo ydolo, si gittano in terra e si fanno passar il carro addosso e moreno. Sono altri chi se poneno graffi di ferro in su le spalle e si fanno tirare sopra certi legni posti sopra carrette facendosi tirare apresso a l'idolo, e quelli che moreno sono reputati sancti, e cussi tuto il loro parentato resta in grande reputazione » (éd. Longhena, p. 139).

¹⁶⁰ Parmi les fêtes évoquées par Conti, on reconnaît la seconde, la Grande Fête des Lampes, *Dīpāvalī*, qui a lieu les trois derniers jours de l'année indienne, consacrés à Lakshmi, la déesse de la Fortune. Des lampes sont disposées dans les temples et aux fenêtres des maisons et aussi promenées dans les rues par les enfants (SINCLAIR STEVENSON, *op. cit.*, p. 303-307). En outre, la dernière décrite par Conti semble être la *Vasanta Pañcamī*, célébrée en l'honneur de Kama, le dieu de l'amour : « Les fidèles se rendent au temple dans leurs vêtements ordinaires et jettent de l'eau colorée, jaunie avec du safran ou rougie avec des fleurs dites "Flammes-de-la-forêt", sur le dieu et sur leurs voisins. Ils se rassemblent alors en un cercle et frappent des cymbales, entonnant un chant spécial du printemps... » (*ibid.*, p. 256).

Nuptias suas celebrant cantu, conuiuiis, tuba, tibicine; organis enim exceptis, cætera similia nostris ad canendum, psallendumque, in usu habent instrumenta. Faciunt tum die tum noctu conuiuia sumptuosa, in quibus canitur, sonatur, psalliturque. Cantant
 610 ducendo choreas in girum more nostro; psallunt [f. 69] uero singuli ordine in longum, alius post alium, bacillos paruulos pictosque, quos binos gestant quilibet, cum obuiis permutantes, quod aspectu pulcherrimum dicit.

Thermæ aut balneæ in usu non sunt, nisi apud superiores ultra
 615 Gangem Indos. Cæteri sæpius in die aqua frigida lauantur.

Oleo deficiunt, et nostratibus fructibus, ueluti persico, piris, cerasis, pomis; uitis rara, et hæc unico tantum in loco, ut prædiximus, est. In Pudifetania prouincia arbor oritur absque ullo fructu, tribus cubitis a terra eminens, quam *uerecundiæ* appellant.
 620 Appropinquante homine, contrahit ac cogit in unum ramos, discedente uero, repandit.

Bezenegaliæ uersus, ultra septentrionem, quindecim dierum peregrinatione, mons est nomine Abenigarus, lacunis circumdatus, quæ uenenosis animantibus sunt refertæ, et ipse a serpentibus
 625 infestus aditu. Is adamantes procreat. Cum adiri ad montem

607 canendum] cantandum *Ha2, Ly, Rav* — 607 nostris] nobis *G* — 608-615 faciunt ... lauantur] *om. Ha1, Ha2, Ly, Rav*. — 611 ordine] *om. Can* — 611 alius post] *om. G* — 611 paruulos] paruos *Na* — 612 gestant] gestat *Amb, Be, Can, Cas, D, Fri, Ge, La, Na, Ros, Tr, Vi, om. Vat* — 615 Indos] *om. Na* — 615 sæpius] *om. Vat* — 616 deficiunt] deficiuntur *B, D, F, G, H, Ha1, I, J, K, L, La, Na* — 617 pomis] prunis pomis *O (pomis) om. Ha2* — 618 Pudifetania] Pudifetania *C, Cas, Fri, Ha2, L, La, Vi*, Pudifetania *Can*, Pudifetania *F*, Pudifetanea *G*, Pudifetania *J, K*, Pudifetanea *Ha1*, Pudifetania *Na, Tr*, Pudifetania *Ly, Rav*, Pudifetania *Ros*, Pudifetane *Vat* — 622 Bezenegaliæ] Bizengaliæ *Amb, Be, Cas, D, E, Ge, I, J, K, La, Na, Vat, Vi*, Sizenegalliæ *Fri*, Bisengaliæ *Ha1, Ha2, Ly*, Bizengaliæ *M*, Bisengaliæ *Rav*, Bingegaliæ *Ros*, Sirengaliæ *Tr* — 622 uersus ultra s.] ultra uersus *s. D, I, O* — 623 Abenigarus] Abenzarus *Can*, Abenigerus *Fri*, Abnegarus *Ha1, Ha2, Ly, Rav*, Abeuigarus *M*, Abengariis *Ros* — 624 animantibus] animalibus *Amb, Vat* — 625 adiri] adire *D*.

¹⁶¹ Voir l'évocation des noces chez les brahmanes et les banyans dans la relation de Barbosa (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 580) et le témoignage moderne donné par Sinclair Stevenson (*op. cit.*, p. 83-124).

¹⁶² Il s'agit de la sensitive, la *Mimosa pudica*, dont les feuilles se replient si on les touche.

Ils célèbrent leurs noces avec des chants, des banquets, au son de la trompette et de la flûte ; en effet, à l'exception des orgues, tous les instruments qu'ils utilisent pour chanter et danser sont semblables aux nôtres. Ils organisent, aussi bien de jour que de nuit, de somptueux banquets dans lesquels on chante, on joue des instruments et on danse. Ils chantent en conduisant des rondes, comme on le fait chez nous ; mais ils dansent aussi en se disposant à la file, l'un derrière l'autre, portant chacun deux petits bâtons peints qu'ils échangent avec ceux qui viennent à leur rencontre. Aux dires de Niccolò, c'est un magnifique spectacle¹⁶¹.

Les thermes ou les bains ne sont pas en usage chez eux, si ce n'est chez les habitants de l'Inde supérieure, au-delà du Gange. Les autres se lavent plusieurs fois par jour avec de l'eau froide.

L'huile manque, de même que les fruits de nos pays comme les pêches, les poires, les cerises, les pommes. La vigne est rare et on la trouve seulement dans un lieu, comme nous l'avons indiqué plus haut. Dans la région de Puthupattanam pousse un arbuste sans fruit, qui s'élève à trois coudées du sol, qu'on appelle *arbre de la honte*. Lorsque quelqu'un s'en approche, il contracte ses branches et les rassemble, puis les déploie à nouveau lorsque la personne s'éloigne¹⁶².

Au-delà de Vijayanagar, à quinze jours de voyage vers le nord¹⁶³, se trouve une montagne appelée Abenigarus, qui est entourée de crevasses¹⁶⁴ remplies de bêtes venimeuses et dont l'accès est rendu dangereux par la présence de serpents. Cette montagne produit des diamants, mais comme il est impossible d'y accéder, l'ingé-

¹⁶³ Il est préférable de prendre ici la variante « Bezenegaliā ultra, versus septentrionem » (qui est aussi la leçon retenue par le texte de Ramusio) : les gisements diamantifères indiqués ici par Conti sont sans doute ceux de Golconde, dans la région d'Haiderabad, à l'est des hauts plateaux du Deccan, entre les cours des rivières Pennaru et Sonaken. On trouvait les diamants dans des grès, des conglomérats et les alluvions des fleuves (cf. R. DUD'A et L. REJL, *Les pierres précieuses*, trad. U. Robert et C. Métais-Buhrendt, Paris, 1999, p. 35). Voir aussi le témoignage de Nikitine qui distingue deux gisements à Raichûr, l'ancien et le nouveau (*Le Voyage au-delà des trois mers*, p. 45-46) et indique que dans la ville voisine de Kallûr, où il est resté cinq mois, « il y a [...] trois cents joailliers qui travaillent le diamant » (*ibid.*, p. 54).

¹⁶⁴ *Lacuna*, en latin classique, signifie « crevasse », traduction qui nous paraît préférable à « lagune » (adoptée par Longhena et dans la version de Ramusio).

- nequeat, sollertia hominum aditum repperit ad adamantes ex eo monte eruendos. Mons alter est prope illum paulo excelsior; hunc homines certo anni tempore cum ascenderint, boues quos ad id secum ducunt, in frustra dissectos, calidis sanguinolentisque adhuc
 630 carnibus, balistis ad id fabrefactis, proiciunt in cacumen montis, quorum ex casu lapilli carnibus inhærent. Tum uultures aquilæque superuolantes, raptis carnibus, ad pastum alio aduolant, ubi loca sunt a serpentibus tuta. Eo se conferunt postea homines, sumuntque lapillos, qui a carnibus exciderunt.
- 635 Cæterorum lapidum, qui preciosi feruntur, facilius est inuentio. Effodiunt enim iuxta montes arenosos in locis, in quibus reperiuntur, quousque aquam inueniant harena mixtam. Hinc harenam sumptam in aqua, cribro ad id facto, lauant; harena per cribrum defluente lapides, si qui sint, superextant. Hæc effodien-
 640 dorum huiusmodi [f. 69v] lapidum ubique ratio seruatur.
- Magna cura dominis est, ne quid opifices aut serui furentur; nam positis custodibus qui, excussis operariorum uestibus, secretiores etiam corporis partes rimantur, furta et fraudes prohibent.
- Annum .XII. menses efficiunt, quos a cæli signis denominarunt.
- 645 Annos uarie computant. Maior pars ab Octauiano initium sumunt, cuius tempore uniuerso orbi pax fuerit parta. Dicunt uero millesimum quadringentesimum nonagesimum esse.

626 nequeat] nequeant *B, L, om.* *H* — 626 ad a.] *om.* *D, Ros* — 627 alter] altus *Can, om.* *La* — 627 prope] apud *Amb, Vat* — 627 paulo] *om.* *Be, G, Ge, Vi* — 629 dissectos] discerptos *Cas, Fri, Tr* — 629 adhuc] *om.* *Ly* — 632 raptis] capitis *Ha1*, capitis *Ha2, Ly, Rav* — 634 a c.] ex c. *H* — 635 cæterorum] centorum *Ha1, Ly, Rav* — 636 reperiuntur] inueniuntur *Ha1* — 639 lapides] lapilli *Amb, Vat* — 639 sint] sunt *Amb, Can, Cas, D, E, Fri, G, J, K, L, La, M, Ros, Vat* — 643 rimantur] rimentur *Amb, Be, Can, Cas, Fri, Ge, Ha1, La, Na, Ros, Tr, Vat, Vi* — 644-647 annum ... esse] *om.* *Ha1, Ha2, Ly, Rav* — 647 quadringentesimum] *om.* *J, K* — 647 esse] annum esse *Be, Can, Cas, Fri, Ge, La, Na, Ros, Tr, Vat, Vi*, esse ubi et nos MCCCC *B, H, L*, esse ubi nos ml. CCCC. *G.*

¹⁶⁵ Le mode d'extraction décrit ici par Conti reprend une légende que l'on trouve aussi chez Marco Polo, dans le chapitre qu'il consacre au royaume indien de Mutfili [= le Telanga, avec son port de Mutapali] (*Divisament*, p. 562-63), qui a été diffusée par les marchands arabes - la fable est narrée dans les *Mille et Une Nuits* (« Second voyage de Sindbad », LXXXIIIe nuit, trad. A. Galland, Paris, rééd. 1965, t. I, p. 242) : peut-être cherchaient-ils ainsi à masquer leur source d'approvisionnement et à valoriser davantage encore la précieuse marchandise (cf. Filliozat, App. du L. VI de l'*Histoire naturelle* de Pline, p. 155).

¹⁶⁶ Sans doute le voyageur se réfère-t-il ici au calendrier de l'ère *Saka*, instituée par le plus grand roi de la dynastie Kushâna, Kanishka 1er, pour célébrer son accession au trône.

niosité humaine a imaginé un moyen pour arracher les diamants qu'elle renferme. À côté se trouve un autre mont un peu plus élevé. Les hommes le gravissent à une époque déterminée de l'année et, après avoir découpé en morceaux les bœufs qu'ils mènent avec eux dans ce but, ils lancent ces morceaux de viande encore chauds et sanguinolents au sommet de la montagne, avec des arbalètes habilement fabriquées pour cet usage. Les pierres précieuses se fixent aux morceaux de viande lors de leur chute. Les vautours et les aigles, qui planent au-dessus, se saisissent alors de la viande et s'envolent ailleurs pour la manger, dans des endroits protégés des serpents. Un peu plus tard, les hommes s'y rendent et s'emparent des pierres tombées des morceaux de viande¹⁶⁵.

Les autres pierres réputées précieuses sont plus faciles à découvrir. En effet, on creuse le sol près de monts sableux, dans les lieux où on les trouve, jusqu'au moment où on atteint l'eau mélangée au sable. On extrait le sable de cet endroit et on le lave dans l'eau, en le faisant passer par un tamis fabriqué à cet usage. Tandis que le sable coule à travers le tamis, les pierres, s'il y en a, demeurent au-dessus. Tel est le procédé d'extraction des pierres de ce genre auquel partout on se conforme.

Les maîtres veillent avec grand soin à ce que les ouvriers et les serviteurs ne les volent pas. Afin d'empêcher les vols et les fraudes, ils placent en effet des gardiens qui, après avoir secoué les vêtements des ouvriers, les fouillent jusque dans les parties les plus secrètes de leurs corps.

Leur année se compose de douze mois, auxquels ils ont donné le nom des constellations du ciel. Ils comptent les années de plusieurs façons. Le plus grand nombre prend comme point de départ Octave, à l'époque duquel fut procurée la paix au monde entier. De fait, ils disent que l'on est en 1490¹⁶⁶.

Toutefois, la date de cet événement reste controversée, pouvant se situer entre 78 et 248 ap. J.-C. La date de 78 est malgré tout admise comme base de calcul de l'ère *Saka*, utilisée aujourd'hui encore en Inde en association avec le calendrier grégorien (*The New Encyclopaedia Britannica*, 15^e édition, Chicago, 1995, art. « India », t. XXI, p. 44). La référence à Octave est un ajout de Poggio : il s'appuierait sur la tradition romaine qui le fait devenir maître de l'Inde après sa victoire d'Actium, en 31 av. J.-C., comme l'indique Properce dans ses *Élégies* (2.10.15) : « India quin, Auguste, tuo dat colla triumpho » (cf. note d' O. Merisalo, *DVF*, p. 245).

Quædam regiones monetam non habent, sed pro ea utuntur lapidibus, quos dicimus *cati oculos*. Aliquibus in locis, ferro in
 650 modum acus grossioris redacto, pro nummis utuntur. Alibi cartæ nomine regis inscriptæ expenduntur. Nonnullis in locis anterioris Indiæ ducati Veneti sunt in usu. Quidam monetas aureas duplo nostris Florenis maiores, quasdam minores, et insuper argenteas atque æreas habent. Quibusdam in locis aurum confectum ad cer-
 655 tum pondus pro moneta est.

Priores Indi iaculis, ense, brachialibus, scuto rotundo in bello utuntur, atque arcu, cæteri etiam casside, lorica et thorace; balistas interiores Indi, et eas quas *bombardas* dicimus, in usu habent, cæterasque machinas bellicas ad expugnationes urbium aptas. Hi
 660 nos *Franco*s appellant, aiuntque, cum cæteras gentes cæcas uocent, se duobus oculis, nos unico esse, superiores existimantes se esse prudentia.

Combahitæ soli papiri usum habent : cæteri omnes Indi in arborum foliis scribunt, ex quibus codices conficiunt admodum uenustos. Scribunt autem, non ut nos aut Hebræi in latus, sed in longum, a summo ad imum ducentes calamum. Loquendi idiomata sunt apud Indos plurima atque inter se uaria.

649-651 aliquibus ... expenduntur] *om. Ha1, Ha2, Ly, Rav* — 651 locis] *oris Amb, Be, Cas, Fri, Ge, La, Na, Ros, Tr, Vat, Vi* — 652 quidam] *reliqui Ha2, Ly, Rav* — 653 florenis] *om. Ly, Rav* — 653 quasdam minores] *om. Ha1, Ha2, Ly, Rav* — 654-655 atque ... moneta est] *expandunt Ha1, Ly, Rav, om. Ha2* — 654 ad certum] *om. G* — 656 Indi] *om. Fri* — 656 in bello] *om. Ha2, Ly, Rav* — 660 aiuntque] *om. Ly, Rav* — 661 se] *sed F* — 661 duobus ... se] *om. L* — 663 Combahitæ] *Combaitæ C, Can, E, Fri, H, M, Na, Tr, Vat, Combaitæ D, Ha1, Ha2, Ly, Rav, Combartæ J, K, Ros* — 667 apud] *inter O* — 667 plurima] *om. E, J, K, M.*

¹⁶⁷ Voir *supra*, note 38.

¹⁶⁸ Il s'agit des « billets de banque » utilisés en Chine : cette pratique apparaît à la fin du IX^e siècle et connaît son plein développement au XIII^e siècle. Cf. J. GERNET, *La vie quotidienne...*, p. 85-86. Voir la description du « papier-monnaie » du Grand Khan par Marco Polo, *Divisament*, p. 439-441.

¹⁶⁹ Ce proverbe d'origine chinoise est déjà cité par Hayton à propos des habitants du Cathay : « Les Cathaïens disent qu'ils voient des deux yeux, que les Latins ne voient que d'un œil et que les autres peuples sont aveugles » (« La fleur des histoires de la terre d'Orient », trad. Ch. Deluz, in *Croisades et pèlerinages. Récits, chroniques et voyages en Terre Sainte, XII^e-XIV^e s.*, Paris, 1997, p. 809).

Certaines régions n'ont pas de monnaie ; on utilise à sa place des pierres que nous appelons *œils-de-chat*¹⁶⁷. Dans quelques endroits, ils se servent du fer comme monnaie, après l'avoir réduit à la dimension d'une assez grosse aiguille. Ailleurs, on paie avec du papier où est inscrit le nom du roi¹⁶⁸. Dans quelques lieux de l'Inde antérieure sont en usage les ducats vénitiens. Certains ont des pièces d'or deux fois plus grosses que nos florins, ils en ont d'autres plus petites, ainsi que des pièces d'argent et de bronze. Dans certains endroits, l'or façonné pour peser un poids déterminé est utilisé comme monnaie.

Pour faire la guerre, les habitants de l'Inde antérieure se servent de javelots, d'épées, de brassards, de boucliers ronds et d'arcs ; et tous les autres utilisent aussi le casque, la cuirasse et le plastron. Les habitants de l'Inde intérieure se servent de balistes, de machines que nous appelons bombardes, ainsi que d'autres machines de guerre appropriées pour prendre les villes d'assaut. Ces mêmes habitants nous désignent par le nom de Francs et, tandis qu'ils qualifient tous les autres peuples d'aveugles, ils prétendent qu'ils sont dotés de deux yeux et nous d'un seul, s'estimant supérieurs en sagesse¹⁶⁹.

Les habitants de Cambay sont les seuls à faire usage de papier. Tous les autres habitants de l'Inde écrivent sur des feuilles d'arbre, avec lesquelles ils confectionnent de très beaux livres¹⁷⁰. Toutefois, ils n'écrivent pas comme nous ni comme les Hébreux dans le sens de la largeur, mais dans le sens de la hauteur, en dirigeant la plume du haut vers le bas. Très nombreuses sont les langues parlées par les habitants de l'Inde, et diverses l'une de l'autre.

¹⁷⁰ Voir le témoignage de Barbosa sur les « écrivains » employés par le roi de Calicut pour noter tout ce qui a trait à la comptabilité du royaume : « E il tutto scrivono sopra alcune foglie lunghe di palmiere, senza inchiostro, con alcuni stili di ferro, con li quali fanno le linee intagliate con le lor lettere, nel modo che noi scrivemo le nostre. E ciascuno di questi tali tiene fasci di queste foglie scritte e da scrivere : dovunque vanno, se le portano sotto il braccio, e lo stilo di ferro in mano, di modo che sono tutti cognosciuti per scrivani del palazzo » (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 624).

Seruis abundant, et debitor qui soluendo non est, ubique addi-
 citus creditori. Rei criminisque, cuius non est certus testis, iusiurandum interponitur. [f. 70] Triplex iusiurandi ratio : statuitur enim ante idolum is, cui iuramentum datur, iurat per idolum se innoxium ; adest candens ueluti dolabra ferrum. Peracto iuramento, lingua ferrum lambens, si absque ullo nocumento euadit, absoluitur. Alii idem ferrum siue laminam ardentem, ante idolum adacti
 675 prius iuramento, nudis manibus per aliquos gestant passus ; si ulla ex parte uritur, punitur pro noxio ; illæsus, liberatur a pœna delicti.

Tertia iusiurandi, et ea magis communis consuetudo : ollam ante idolum habent bullientis butiri plenam. Iurans se alienum a culpa, intingit duos digitos in butiro, statimque linteo inuoluuntur, signo
 680 desuper impresso, ne digiti nudari possint. Tertio die ligaculum dissoluitur : si læsio aliqua digitis inest, pœnam meritam subit, illæsi hominem liberant.

Nulla est apud Indos pestilentia, neque ii morbi, qui orbem nostrum exinaniunt uiris, eoque populorum ac gentium magis quam
 685 credi posset numerus. Ultra decies centum milium hominum plerique exercitum cogunt. Narrat quoddam prælium, cuius uictores duodecim currus oneratos cordis aureis ac sericeis, quibus mortuorum crines post occiput reuincti erant, domum, triumphi

668 addicitus] ad(d)icitur *Amb, Be, C, Can, Cas, D, F* (corr. de addicitus), *Fri, Ge, Ha1, Ha2, I, L* (corr. de addicitus), *La, Ly, Na, Pa, Rav, Ros, Tr, Vat, Vi* — 669 cuius] *om. Pa.* — 670 iusiurandi] iurisiurandi *Amb, Cas, E, J, K, Na, Pa, Vat* — 670 ratio] *om. Ha1* — 671 ante] inde *Cas* — 672 innoxium] innoxium esse *O* — 672 candens] cadens *Be, D, Fri, Ge, Ros, Tr* — 672 dolabra] dolobra *La, Ros, Vat* (dans *E, Fri* et *I* corr. de dolobra en dolabra), — 676 a pœna delicti] *om. Fri, Tr* — 677 iusiurandi] iurisiurandi *Amb, Be, Can, Cas, E, Ge, Ha2, J, K, M, Na, Ros, Vat, Vi*, iureiurandi *Pa* — [Le ms. *La s'achève à la ligne 677*] — 678 habent] *om. Fri, Na, Tr* — 679 duos] *om. J, K* — 679 in butiro] *om. Na* — 680 possint] *om. Vi* — 681 illæsi] illæsum *Can, illi Pa* — 681-710 pœnam ... paulisper] *om. Ros* — 684 magis] *om. Tr* — 688 reuincti] *om. Ge*.

¹⁷¹ Ce troisième type de serment est aussi attesté par Girolamo da Santo Stefano (éd. Longhena, p. 138), ainsi que par Barbosa dans son compte rendu très détaillé de l'exercice de la justice dans le royaume de Calicut : « [L'accusateur et l'accusé] ritornano il di determinato a casa del governor, dove il reo giura il modo già detto nel butiro bogliente ; e compito il giuramento gli legano le dita, e tutti due sono riguardati in una casa che non possono fuggire. E il terzo giorno sligano le dita e veggono la verità, e se trovano le dita bruciate ammazzano il reo, non trovandole ammazzano l'accusatore » (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 629-30).

Ils ont une profusion d'esclaves et le débiteur qui n'est pas solvable est partout adjugé comme esclave à son créancier. Pour tout sujet d'accusation dont on n'a pas un témoin sûr, on fait intervenir le serment, qui peut revêtir trois formes. En premier lieu, celui à qui l'on concède le serment se place devant l'idole et jure par l'idole qu'il est innocent ; il y a là un fer rougi, fait à la manière d'une hache. Après avoir fait le serment, l'accusé effleure le fer de sa langue et, s'il s'en tire sans aucun dommage, il est acquitté. D'autres, à qui l'on a au préalable fait prêter serment devant l'idole, doivent faire quelques pas en portant à mains nues ce même fer ou une lame rougie ; s'ils en reçoivent quelque brûlure, on les punit comme criminels ; s'ils sont indemnes, on les délivre du châtiment correspondant à la faute.

La troisième coutume observée pour le serment est aussi la plus répandue : devant l'idole se trouve un pot rempli de beurre bouillant. Tout en jurant que la faute ne lui est pas imputable, l'accusé trempe deux doigts dans le beurre ; on les lui enveloppe aussitôt dans un tissu de lin, sur lequel on imprime un signe afin que les doigts ne puissent être dépouillés de l'enveloppe. Trois jours plus tard, on défait le bandage : si les doigts portent quelque lésion, l'accusé subit le châtiment qu'il mérite ; s'ils sont indemnes, l'homme est libéré¹⁷¹.

En Inde, il n'existe pas de maladies contagieuses ni de ces fléaux qui vident notre terre de ses habitants ; pour cette raison, la quantité de peuples et le nombre de gens sont supérieurs à ce que l'on pourrait imaginer. La plupart des pays peuvent rassembler une armée de plus d'un million d'hommes¹⁷². Niccolò mentionne un combat dont les vainqueurs rapportèrent chez eux, pour célébrer leur triomphe, douze chars remplis de cordelettes d'or et de soie : c'étaient celles que les ennemis qu'ils avaient tués portaient derrière la tête pour nouer leurs cheveux. Il ajoute une autre anecdote

¹⁷² Voir notre mise au point *supra*, note 27, sur ces estimations qui nous semblent exagérées, même si la très forte densité démographique de ces régions est incontestable : cf. le témoignage de Barbosa pour la côte occidentale de l'Inde méridionale ; elle est, dit-il, si peuplée que l'on dirait une seule ville qui s'étend de Quilon jusqu'au mont Dely (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 602). La population de l'Inde au début du XVI^e s. est évaluée à cent millions d'habitants, celle de la Chine à quatre-vingts millions (V. M. GODINHO, *Les Découvertes. XV^e-XVI^e : une révolution des mentalités*, Paris, 1990, p. 62).

gratia, retulerunt. Adicit insuper se aliquando in acie, conspiciendi
 690 causa, interfuisse ociosum, et ab utrisque pro aduena cognitum,
 absque ullo periculo abisse.

Jaua insula quæ appellatur maior fert arborem, et eam perra-
 ram, cuius in medio reperitur ferreus stilus pertenuis, et oblon-
 gus, quantum arboris truncus. Eius portiunculam qui defert, ita
 695 ut carni hæreat, inuiolabilis est a ferro, ob eamque causam, plures,
 scissa cute, corpori inserunt; id maximi extimatur.

Quæ uero de fœnice feruntur, quæque ab Lactantio scribuntur
 uersibus, haud fabulosa uidentur esse. In finibus Indiæ interioris
 esse [f. 70v] ait auem unicam nomine *semendam*, rostro uariis ueluti
 700 fistulis, et his pluribus foraminibus, distinctis. Cum tempus leti
 adest, contrahit ligna arida in nidum, quibus super incumbens adeo
 suaue canit omnibus fistulis, ut mirum in modum alliciat atque
 permulceat audientes. Tum quassando alas, ignem excitat inter
 ligna, urique se patitur; ex cineribus paulo post oritur uermis,
 705 exque eo nascitur eadem auis. In eius rostri similitudinem fistu-
 lam incolæ fecerunt admodum suauem cantu, quam admiranti
 Nicolao, plures eam quam dixi fistulæ originem narrauerunt.

Flumen quoque est in priori India insula Sailana, quod dicitur
 Arotany, piscibus ita refertum, ut facillime manu prehendi possint.
 710 Verum, si quis piscem captum manu paulisper tenuerit, e uestigio
 febrem incidit. Deposito pisce, restituitur ualitudo. Eius rei cau-
 sam ad quandam, quam de suis narrauit diis, fabellam referunt,

689 adicit] addit *L*, addidit *Pa* — 690 ociosum] *om. H* — 693 pertenuis] tenuis *Ha1, Ha2, Ly, Rav* — 694 ita] *om. Ha1* — 696 maximi] magni *Fri, Tr* — 697 uero] *om. Ha1, Ly* — 697 feruntur] scribuntur *Fri*, dicuntur *Pa* — 698 fabulosa] fabula *F* — 698 interioris] *om. Ha2, Ly, Rav* — 699 auem unicam] auis unica *Rav* — 699 esse ait] est *Rav* — 699 nomine] *om. Ge* — 700 pluribus] omnibus *Ha1* — 701 adest] est *Ha1* — 702 suauem] *om. Ha1* — 703 audientes] audientium aures *Ha2, Ly, Rav* — 703-704 tum ... patitur] *om. Ha1* — 703 inter ligna] *om. Cas* — 705-706 fistulam incolæ] *om. Ha1* — 707 plures] *om. D* — 707 originem] *om. Ha1, Ha2, Ly, Rav* — 708 priori] regione *Ha2, Ly, Rav* — 708 insula] in insula *Amb, Be, Cas, Fri, Ge, Na, Tr, Vat* — 708 Sailana] Sillana *Cas, Saylana K, Pa, Saillana Fri, Ha1, Stulana Vat* — 708 insula Saillana] *om. Ly, Rav* — 709 Arotany] Arotani *Amb, Be, Can, Cas, D, Ge, H, Ha1, I, M, Na, Pa, Vat, Vi*, archotani *Fri*; *blanc laissé à la place du mot Ha2, Ly, Rav* — 712 narrauit] narrant *O (sauf Fri, Tr)* — 712 diis] *om. Vi*.

dote : il était un jour présent à une bataille, en simple spectateur et non pour y participer ; l'un et l'autre camp l'ayant reconnu comme étranger, il put s'éloigner sans courir aucun risque.

L'île de Java appelée la Grande produit un arbre fort rare, au sein duquel on trouve une tige de fer très mince et aussi longue que le tronc de l'arbre. L'homme qui en porte un petit fragment sur lui, de telle façon qu'il adhère à sa chair, devient invulnérable au fer. Pour cette raison, nombreux sont ceux qui s'entaillent la peau afin d'introduire dans leur corps cette substance que l'on estime d'une très grande valeur¹⁷³.

Quant à ce qu'on rapporte au sujet du phénix et à ce qu'écrit Lactance dans ses vers, il semble que ce ne soient pas des fables. Niccolò dit qu'aux confins de l'Inde intérieure, il existe un oiseau unique appelé *semenda*, dont le bec est fait pour ainsi dire de divers tuyaux, pourvus de plusieurs trous. Lorsque le moment de sa mort approche, il rassemble du bois sec dans son nid, puis, se couchant dessus, il chante par tous les tuyaux de son bec, si harmonieusement qu'il charme et bouleverse d'une manière surprenante ceux qui l'entendent. Alors, agitant les ailes, il met le feu au bois et se laisse brûler. Un peu plus tard, de ses cendres sort un ver, dont le même oiseau tire son origine. Les habitants ont fabriqué une flûte de Pan à la ressemblance de son bec, dont le chant est très mélodieux ; l'admiration qu'il suscita en Niccolò fit que plusieurs personnes lui racontèrent l'origine de cet instrument telle que je l'ai exposée¹⁷⁴.

En outre, dans l'Inde précédente, dans l'île de Ceylan, il y a un fleuve qui s'appelle Arotany, si abondant en poissons qu'on peut les prendre très facilement à la main. Mais si quelqu'un tient un petit moment dans sa main ce poisson qu'il a capturé, il est aussitôt saisi de fièvre. Dès qu'il a posé le poisson, il recouvre la santé. On rapporte la cause de ce phénomène à une fable que Niccolò raconta au sujet de leurs dieux, mais il semble qu'il s'agisse d'un

¹⁷³ Yule note une coutume similaire chez les guerriers birmans (*Narrative of the Mission*, p. 208, note 1).

¹⁷⁴ La légende du phénix, narrée par Hérodote et Plutarque et que le Moyen Âge a reprise dans ses *Bestiaires* pour symboliser la résurrection du Christ, rencontre ici une légende taoïste concernant l'oiseau de cinabre (*tanniao*), dont le symbolisme est aussi en rapport avec le soleil, la vie, l'immortalité : « Il est l'emblème de Niukoua qui inventa le *cheng*, instrument de musique en forme de phénix, imitant le chant surnaturel du phénix » (CHEVALIER-GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, Paris, 1982 [1969], p. 747).

sed ea naturalis esse uidetur, cum etiam apud nos, si quis piscem, qui *torpedo* dicitur, manu tenuerit, e uestigio torpescat, et dolore
715 quodam afficitur manus.

Hæc de Indis a Nicolao relata, cum huic operi ad legentium doctrinam, seruata historiæ fide, inseruissem, superuenit paulo post et alter a superiori India, septentrionem uersus, qui ad pontificem
720 se missum ad peruestigandos, tanquam in altero orbe, qui fama ad occidentem solem ferebantur, Christianos asserebat. Regnum esse ait prope Cataium, itinere dicrum uiginti, cuius rex incolæque omnes Christiani essent, hæretici tamen, qui Nestoritæ feruntur. Eius gentis patriarcham se destinasse, ut certiora de nobis referret.

Ecclesias apud eos maiores ornatioresque nostris esse testudini-
725 bus tantum structas asseuerabat. Patriarcham auro argentoque opulentum ut qui argenti unciam a singulis patribus familias [f. 71] ex censu annuo perciperet.

Cum eo per interpretem Armenium, qui Teucram Latinamque linguam nouerat, collocutus, itinerum tantum dimensionem
730 locaque inquisiui. Nam reliqua, mores, ritus, animantes, cæteraque, quæ uoluptatem narrando afferunt, difficiliora cognitu inscitia interpretis Indique, non suo sermone loquentium efficiebat.

713 ea] *om. Can* — [Les mss. Ha2, Ly et Rav ne donnent le texte du livre IV que jusqu'à la ligne 715] — 718 alter] *om. Fri, Tr* — 718 India] *om. Pa* — 719 qui] *om. D* — 720 asserebat] *om. Vi* — 721 Cataium] Cathaium *D, Tr*, Catayum *Ha1*, Catauim *Amb, Can, L*, Catarium *Ros* — 723 eius gentis] eis gentis *B*, eis gentibus *L*, eius agentis *Ge*, cuius gentes *Amb*, cuius gentem *Vat* — 726 unciam] unicam *G* — 729 collocutus] *om. Ros* — 729 dimensionem] mansiones *Cas* — 730 locaque] *om. Fri, Tr* — 731 quæ] *om. Tr* — 731 afferunt] asserunt *Pa*.

phénomène naturel puisque, même chez nous, si quelqu'un prend dans la main ce poisson qui s'appelle la torpille, sa main aussitôt s'engourdit et devient douloureuse.

Comme j'avais inséré à cet ouvrage, afin d'instruire les lecteurs, ce que Niccolò rapporta au sujet de l'Inde, en respectant fidèlement son exposé, un autre voyageur arriva peu après, en provenance de l'Inde supérieure, vers le Nord : il affirmait qu'il avait été envoyé auprès du pape afin d'obtenir des informations sur les Chrétiens dont on parlait chez eux comme d'un peuple vers le soleil couchant, comme s'il s'agissait d'un autre monde. Ce voyageur disait qu'il y avait un royaume proche du Catay, à une distance de vingt jours de voyage, dont le roi et les habitants étaient tous des Chrétiens, quoiqu'hérétiques, appelés Nestoriens¹⁷⁵. Il ajoutait que le patriarche de ce peuple l'avait désigné pour cette mission afin qu'il rapportât des informations plus sûres à notre sujet.

Il affirmait que chez eux, les églises sont plus grandes et davantage ornées que les nôtres et qu'elles sont entièrement bâties avec des voûtes. Leur patriarche est riche en or et en argent, vu qu'il perçoit une once d'argent de chaque père de famille pour l'impôt annuel.

Comme je m'entretenais avec lui par l'intermédiaire d'un interprète arménien qui connaissait la langue turque et le latin, je l'interrogeai seulement sur les distances des trajets qu'il avait effectués et sur les lieux parcourus, car tout le reste, les coutumes, les rites, les animaux et tous les autres sujets dont la narration procure du plaisir, s'avérait plus difficile à connaître en raison de l'ignorance de l'interprète et de l'Indien, dont chacun ne parlait que sa propre langue.

¹⁷⁵ Les premiers Occidentaux à se rendre dans l'empire mongol au XIII^e siècle avaient pu constater la diffusion du nestorianisme en Asie (fondement de la légende du Prêtre Jean), mais les rapports entre les Franciscains et Dominicains d'un côté et le clergé nestorien de l'autre furent le plus souvent conflictuels, comme l'attestent en particulier la relation de voyage de Rubrouck et surtout les lettres de Giovanni di Montecorvino, premier évêque de Pékin (1293-1328). Voir J. RICHARD, *La papauté et les missions d'Orient au Moyen Âge (XIII^e-XV^e s.)* et, plus particulièrement pour la situation au XV^e s. lors du concile de Florence, p. 256-278.

Pernimiam tamen potentiam eius, quem Magnum Canem (hoc
 735 bus imperitaret affirmavit. Per superiores Scithas, qui hodie Tartari
 uocantur, Parthosque, plures menses iter faciens, tandem ad
 Eufratem peruenit; inde ad Tripolim mare ingressus, Venetias,
 dehinc Florentiam profectus est.

Multas ciuitates se uidisse dixit hac nostra, tum publicis, tum
 740 priuatis ædificiis pulchriores. Nam plures uiginti aut decem milia-
 rium circuitu patere haud uanus auctor uidebatur.

Hic postquam cum pontifice locutus est, urbe Roma ob deuo-
 tionem conspecta abiit, nihil auri argentique petens, ut qui, non
 quæstus gratia, ut multi mentiendo assolent, sed quod ita manda-
 745 tum erat, accessisse ad nos uideretur.

Eodem ferme tempore, et ab Æthiopia quidam fidei causa ad
 Pontificem profecti, cum rogarentur a me per interpretem de situ
 Nili ortuque eius, et an notus apud eos esset, duo ex his se fonti-
 bus eius propinquos patria testati sunt. Tum cupido incescit cognos-
 750 cendi ea quæ antiquis illis scriptoribus, philosophisque, et
 Ptholomæo, qui de fontibus Nili primus scripsit, ignota uidentur
 fuisse, qui de ortu incrementoque Nili incerti multa coniectura
 opinati sunt. At ea mihi cum pro ueris horum relatu innotuis-
 sent, cunque alia quædam plura roganti narrassent, digna scitu uisa
 755 sunt, quæ litteris mandarentur.

734 qui] ut qui *Be, Can, Cas, Fri, Ge, Ha1, Na, Pa, Tr, Vat, Vi* — 739 dixit *om. Amb* —
 740 uiginti] *om. Na* — 741 uidebatur] uidetur *Be, Ge* — 743 petens] patens *G* — 744 sed
 quod ita] *om. L* — 745 erat] ad nos erat *Can* — 745 uideretur] uidetur *C* — 750 scripto-
 ribus] rerum scriptoribus *O* — 750 -que] quoque *Be, Can, Cas, D, Ge, I, Na, Pa, Vi* —
 751 fontibus] finibus *Pa* — 753 ueris] *om. Fri, Tr* — 753-4 innotuissent ... roganti] *om. Ros*
 — 754 cunque...narrassent] *om. Fri*.

¹⁷⁶ A la différence du compte rendu du voyage de Conti, où Poggio a su fournir bon nombre de toponymes nouveaux, la mention ici des noms antiques des Scythes et des Parthes traduit bien sa difficulté à communiquer avec son interlocuteur.

¹⁷⁷ Au sujet de la venue des Éthiopiens au concile de Florence, voir notre introduction, p. 47-51.

¹⁷⁸ Même curiosité extrême de Fra Mauro pour l'Éthiopie et les sources du Nil : comme lui-même l'indique, sa carte offre une représentation nouvelle et très précise de cette région

Cependant, le voyageur évoqua comme un fait certain la puissance démesurée de celui qu'on appelle le Grand Khan (c'est-à-dire l'empereur de tous) puisqu'il commande à neuf rois très puissants. Faisant route pendant plusieurs mois par les terres des Scythes du Nord, qu'aujourd'hui on nomme Tartares, et par celle des Parthes¹⁷⁶, il parvint finalement à l'Euphrate ; de là, après s'être embarqué à Tripoli, il arriva à Venise et de cette ville gagna Florence.

Le voyageur dit qu'il avait vu de nombreuses villes plus belles que celle-ci [Florence], aussi bien pour leurs édifices publics que privés, et il semblait une source digne de foi quand il ajoutait que plusieurs s'étendaient dans un pourtour de vingt milles ou de dix milles.

Après s'être entretenu avec le pape, ce messager, animé par sa piété, fit la visite de Rome, puis s'en alla sans demander ni or, ni argent, tel celui qui ne semblait pas être venu jusqu'à nous pour s'enrichir, comme le font beaucoup qui sont des menteurs, mais parce qu'il y avait été envoyé.

Presqu'à la même époque, quelques personnes vinrent aussi d'Éthiopie auprès du pape, pour des motifs de nature religieuse¹⁷⁷. Comme je les interrogeais par l'intermédiaire d'un interprète au sujet de la situation du Nil et de son origine, leur demandant si chez eux elle était connue, deux d'entre eux m'affirmèrent que leur pays natal se trouvait à proximité de ces sources. Je fus alors gagné par l'envie de connaître ce qui, semble-t-il, est resté inconnu des illustres écrivains et philosophes de l'Antiquité, ainsi que de Ptolémée, qui fut le premier à écrire au sujet des sources du Nil : tous ceux-là, dans leur incertitude sur l'origine du Nil et sur sa crue, formulèrent de nombreuses hypothèses. Mais, comme la relation de ces voyageurs m'avait permis de découvrir la vérité sur ce sujet et qu'ils avaient rapporté beaucoup d'autres informations en réponse à mes questions, le contenu de leur exposé me semble digne d'être connu et confié à l'écriture¹⁷⁸.

du monde, qu'il a dessinée en interrogeant des « natifs de ce pays », sans doute des moines éthiopiens hébergés par le couvent San Michele de Murano. Voir la longue notice qu'il insère sur les sources du Nil et le commentaire par lequel il justifie ces informations (*Il map-pamondo di Fra Mauro*, éd. citée, planche XVI, p. 30).

Oriri Nilum circa æquinoctialem [f. 71v] plagam in radicibus altissimorum montium, quorum cacumina semper nebulis opplentur, tribus ex fontibus haud magnis testantur. Duorum, qui passus quadraginta inuicem distant, aqua infra quingentos passus simul
 760 iuncta fluuium efficit, qui uado transiri nequit. Tertiū, qui et uberior est, abestque ab reliquis miliario, post decem milia passuum, aqua cæteris fontibus iungitur. Nilum amplius mille fluuiorum aquis in eum utroque ab latere decurrentium augeri testantur. Pluuias Martio, Aprili, Maio tantum mensibus magnis imbris
 765 effundi, quibus aucta flumina dant Nilo incrementum et inundationis causam. Aquam Nili, antequam reliquis immisceatur, dulcissimam sapidissimamque esse, qua etiam qui abluantur a scabie et lepra mundari dicant.

Ultra Nili fontes, .XV. dierum spacio, regiones fertiles habitari
 770 colique, et in eis plurimas egregias urbes; extra ea loca mare dici esse, quod tamen ipsi numquam uidissent.

Juxta Nili ortum ciuitatem, ex qua orti essent, nomine Varuariam, .XXV. milia passuum patere ambitu, admodum populatam; mille in ea equitum excubias noctu fieri ad arcendos mul-

756 æquinoctialem] noctialem *Fri, Tr* — 756 plagam] *om. Ha1* — 758 testantur] testantes *Pa* — 760 uberior est] ulterior et uberior est *Na*, ulterior est *Tr, Vat* — 766 reliquis] aliquis *D*, aliis *Ha1* — 766 immisceatur] misceatur *Na* — 767 esse] *om. Na* — 767 qui] reliqui qui *Pa* — 768 dicant] dicunt *D, H, om. O* — 773 uaruariam] uariuariam *Cas* — 773 .XXV. ... ambitu] *om. Fri, Ha1, Tr*.

¹⁷⁹ Il s'agit du Nil Bleu, qui rejoint le Nil Blanc à Khartoum. La source du Nil Bleu est en fait le lac Tana, selon A. Moorehead, même si un préjugé persistant l'identifie au Gish Abbai, marécage situé au sud du lac Tana, d'où sort le Petit Abbai qui se dirige ensuite vers le lac où il se jette pour ressortir sous le nom de Grand Abbai ou Nil Bleu. Le Petit Abbai ne constituant qu'une partie de la masse d'eau où le Grand Abbai prend naissance, c'est avec le lac qu'il convient plus justement, selon Moorehead, d'identifier la source du Nil Bleu (*The Blue Nile*, London, 1962, p. 3-5). Il nous paraît toutefois peu vraisemblable d'identifier deux des trois sources mentionnées par les informateurs de Poggio avec des affluents du Nil Bleu tels que le Dinder et le Rahad, comme le propose O. Merisalo (*DVF*, p. 246) : ils se jettent en effet dans le Nil Bleu à des distances beaucoup plus éloignées de la source que celles qui sont indiquées ici. En revanche, ces rivières qui se rejoignent au sud du lac pour former le Petit Abbai sont figurées sur la carte appelée « Egyptus Novelo », dont les informateurs auraient justement été des délégués éthiopiens au concile de Florence, comme ceux de Poggio (*Ethiopian itineraries...*, éd. CRAWFORD, p. 12-16).

Ils certifient que le Nil naît près de la zone équinoxiale, au pied de montagnes très élevées dont les sommets sont toujours remplis de nuages, à partir de trois petites sources. Les eaux de deux d'entre elles, éloignées l'une de l'autre de quarante pas, se mêlent cinq cents pas plus bas pour former le fleuve, qui ne peut être franchi à gué. L'eau de la troisième source, qui est aussi la plus abondante, éloignée d'un millier des deux autres, s'unit à elles dix mille pas plus loin¹⁷⁹. Ils assurent que le Nil s'accroît des eaux de plus de mille rivières qui se jettent dans le fleuve sur l'une ou l'autre de ses rives. Les eaux pluviales, pendant Mars, Avril et Mai (en effet, c'est seulement pendant ces mois que la pluie tombe en abondance), gonflent les fleuves, ce qui produit la crue du Nil et provoque les inondations¹⁸⁰. L'eau du Nil, avant de se mélanger aux autres, est très douce et très savoureuse ; elle aurait même la vertu de purifier de la gale et de la lèpre ceux qui l'utilisent pour se laver.

Au-delà des sources du Nil, sur une distance que l'on parcourt en quinze jours, s'étendent des régions fertiles, habitées et cultivées, où l'on trouve un grand nombre de belles villes¹⁸¹. Au-delà de ces lieux, disaient-ils, il y a la mer, mais eux-mêmes ne l'avaient jamais vue.

Près de la source du Nil se trouve une ville appelée Varvaria, dont ils étaient eux-mêmes originaires, qui s'étend dans un périmètre de vingt-cinq mille pas et qui est très peuplée¹⁸². Pendant la nuit, mille cavaliers y montent la garde pour empêcher les sou-

¹⁸⁰ Même si le Nil Blanc est nettement plus long que le Nil Bleu, l'apport en eau du second est supérieur lorsqu'ils se réunissent à Khartoum : « It provides six-sevenths of the total volume of water in the combined stream, and for six months of the year, it rushes down from the Ethiopian mountains with the effect of a tidal wave. By June the force of this flood is so great that the White Nile is damned back upon itself at Khartoum [...]. At last in January the tremendous rush subsides, and the White Nile begins to assert itself again » (A. MOOREHEAD, *op. cit.*, p. 10).

¹⁸¹ Ce sont les hauts plateaux de l'Abyssinie, et au-delà, vers le nord, la mer Rouge.

¹⁸² Il pourrait s'agir de la ville de Debré-Berhan, dans le Shoa, où le roi Zera-Yacob (1434-1468), qui voulait mettre fin aux déplacements incessants de la cour, fonda la capitale et établit une administration fortement centralisée. Voir T. TAMRAT, « La Corne de l'Afrique. Les Salomonides en Éthiopie et les États de la Corne d'Afrique », in *Histoire générale de l'Afrique*, t. IV (*L'Afrique du XII^e au XVI^e siècle*), Paris, 1985, p. 493.

775 titudinis tumultus. Hanc regionem aere temperato amœnam, ac
præ cæteris uberiore solo fertilem, ut quæ ter in anno herbas, bis
fruges ferat. Frumento ac uino abundat ea regio, cum maxima
Æthiopum pars aqua ordeo confecta pro uino utatur.

Ficus, persica, poma arancia, et quædam cucumeris nostris simi-
780 lia, limones quoque, ac cedros, omnesque nostrates fructus, amig-
dalis exceptis, apud eos percipi dicunt. Arbores permultas inaudita-
tas atque incognitas nobis retulerunt. Sed interpretis difficultate,
cum linguam tantum Arabum nosset, conicere in litteras haud facile
fuit.

785 Vnam tantum ascripsi : ea est altitudine hominis, lata quantum
uir posset ulnis amplecti, multiplici [f. 72] alio super alium cor-
tice ; hos inter castaneis similis fructus latet, ex quo contrito fit
panis albus, saporis suauissimi, quo in conuiuuiis utuntur ; folia arbo-
ris larga cubito, duploque longiora.

790 Nilum usque ad Meroe insulam propter frequentes per confraga-
sosa saxa descensus innaugabilem esse ; citra Meroen nauigiis
aptum Ægyptum usque, sed propter multiplices eius flexus sex
mensibus trahi nauigationem ferunt. Solem, qui eas regiones, a
quibus defluit Nilus accolunt, septemtrionem uersus, mense autem

795 Martio, e regione supra caput aspici.

777 ea regio] *om.* Vi — 781 apud] *om.* Be — 781 inauditas] *om.* G — 786 posset] *potest*
Be, Cas, D, Ge, Pa, Tr, Vat, Vi. — 787 similis fructus] *om.* H — 789 larga] *lata* Pa — 790
Nilum] *nullum* F — 790-791 per confragosa saxa] *fragosa saxa* Amb, Vat — 791 Meroen]
Meroem Amb, Can, D, E, Na, Meroe Pa, Meroc Vat, Merore Ha1, Merorem J, K, Meroee
Ros — 791 descensus] *descendens* Ha1 — 793 ferunt] *om.* O — 793 solem] *solem eorum*
Pa, solum eorum Ros, solent eorum Vat.

¹⁸³ Francisco Alvarez, envoyé comme ambassadeur auprès du « Prêtre Jean » par le roi du Portugal et qui parcourt le pays entre 1520 et 1526, note lui aussi la grande fertilité du plateau abyssinien, au point que l'on peut semer en tous les mois de l'année et que l'on voit contemporanément les céréales à tous les stades de leur croissance (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 163).

¹⁸⁴ E. Ullendorff indique qu'autrefois, la principale région de l'Éthiopie où l'on cultivait le vin était la « Woyna Dega », zone intermédiaire entre la zone tempérée des hauts plateaux et la zone basse et chaude. Quant à la boisson confectionnée avec l'orge, il s'agit d'une sorte de bière appelée *talla*, pour la fermentation de laquelle on utilise les feuilles du *gesho* (E. ULLENDORFF, *The Ethiopians. An introduction to country and people*, London-Oxford University Press-New-York-Toronto, 1960, p. 26-27).

lèvements de la foule ; cette région est agréable par son air tempéré et fertile par son sol, plus riche que tous les autres : elle produit de l'herbe trois fois par an et deux moissons annuelles¹⁸³. Le blé et le vin y abondent, alors que dans la majeure partie de l'Éthiopie, on utilise, au lieu de vin, une boisson faite avec l'orge¹⁸⁴.

Ils disent que chez eux, on récolte des figues, des pêches, des oranges et certains fruits semblables à nos pastèques, et aussi des citrons, des cédrats et tous les fruits de nos contrées, à l'exception des amandes. Ils parlèrent de très nombreux arbres dont nous n'avons jamais entendu parler et qui nous sont inconnus. Mais en raison des difficultés éprouvées par l'interprète – en effet, il connaissait seulement la langue arabe –, il n'a pas été facile de transcrire cet exposé.

J'ai noté seulement la description d'un arbre. Il est de la hauteur d'un homme, d'une largeur égale à celle que l'on peut entourer de ses bras, et son écorce est faite de plusieurs strates superposées. Entre ces écorces se dissimule un fruit semblable à la châtaigne, que l'on écrase afin d'en faire un pain blanc, d'un goût exquis, que l'on utilise dans les banquets. Les feuilles de cet arbre ont une largeur d'une coudée et une longueur deux fois plus grande¹⁸⁵.

Ils rapportent que le Nil, jusqu'à l'île de Méroé, n'est pas navigable à cause des nombreux rapides qui coulent au milieu de rochers escarpés ; au-delà de Méroé jusqu'en Égypte, il devient navigable, mais la navigation dure six mois, en raison des sinuosités multiples du fleuve¹⁸⁶. Ceux qui habitent ces régions d'où le Nil descend voient le soleil vers le Nord, mais au mois de mars, ils le voient en droite ligne au-dessus de leur tête.

¹⁸³ C'est l'ensète (*Ensete ventricosa*) ou faux bananier, ayant un feuillage abondant et vert éclatant. Bien qu'existant ailleurs en Afrique et en Asie, ce n'est qu'en Éthiopie qu'on en tire, aujourd'hui encore, un produit comestible : on extrait de son tronc l'amidon qui, réduit en poudre, est enterré et mis à fermenter pendant trois à six mois. Une fois déterrée, le produit (*kocho*) est cuisiné et servi en galettes. En outre, on racle les rhizomes pour obtenir le *bulla*, liquide consommé en purée ou en galette. Dans certaines régions, la préparation des galettes de *bulla* est, aujourd'hui encore, de tradition lors des mariages.

¹⁸⁶ Le Nil Bleu, une trentaine de kilomètres après sa sortie du lac Tana, franchit les chutes spectaculaires de Tisissat et, de là jusqu'au moment où il débouche dans les chaudes plaines du sud Soudan (soit environ 700 kms plus loin), son lit se situe au fond d'une gorge profonde et inaccessible, au point que, dans toute cette partie, le Nil Bleu « is really known from above » (MOOREHEAD, *op. cit.*, p. 7). En revanche, le Nil Blanc, dont le lit suit une pente beaucoup plus douce, est navigable.

Omnis Æthiopia unicas tantum litteras habet, sed linguas pro magnitudine prouinciarum diuersas.

Maritimam regionem, Indiam uersus, ginziber, gariofolos, zucharum etiam quidam eorum ferre dixerunt, et nuces quoque, quæ
 800 *muscatæ* appellantur. Inter Æthiopiam Ægyptumque quinquaginta dierum deserta loca interiacent; camelis cibum potumque defrentibus id iter conficitur, infestum multis in locis a siluestribus Arabis, qui per desertum, nudi ueluti feræ beluæ, sparsi uagique, camelos equitantes, quorum carnibus lacteque tantum uescuntur,
 805 transeuntes camelis ciboque ac potu spoliatis; eaque causa est, ut multi fame quandoque intereant, eoque rariores ad nos proficiscuntur.

Æthiopes omnes uitæ sunt quam nos multo longioris: nam ultra centum et uiginti uiuunt annos; multi ad centesimum et quinquagesimum uitam proferunt; aliquibus in locis ducentesimum excedunt annum. Patria est omnis populatissima, ut qui numquam pestilentia affligantur. Ita et morborum uacatione, et longa ætate multitudo augetur.

Pro uarietate regionum, et mores uarii. Deferunt tamen lineas sericiasque uestes (nam lana carent) omnes uiri mulieresque. Quæ
 815 et aliquibus in locis uestes longas post se trahunt, cinctæ zonis latitudine palmi, auro ac gemmis [f. 72v] exornatis. Caput quædam sudariis tegunt, auro intextis; aliæ passis, nonnullæ ligatis capillis incedunt. Auro gemmisque nobis sunt feraciores: uiri anulos,
 820 feminæ brachialia aurea, uariis lapillis preciosis distincta, deferunt.

796 Æthiopia] ex inopia *Ha1* — 798 gariofolos] gariofalos *Amb, D, cariofolos Be, Ge, Vi, gariofilos Cas, Pa, garofalus Ros* — 799 et nuces quoque] et nuces etiam *Amb, Fri, Tr*, ut nuces etiam *Be, Can, Ge, Pa, Vat, Vi*, ut nuces *Cas*, et nuces *Na* — 800 quinquaginta] quinque *Be, Ge, Vi* — 801 loca] *om. Pa* — 802 id iter ... siluestribus] *om. B, L* — 803 ueluti] *om. Pa* — 803 feræ] *om. Be, Ge, Vi* — 803 sparsi] dispersi *Pa* — 804 tantum] *om. Amb, Vat* — 806 proficiscuntur] proficiscantur *Be, Cas, Fri, Ge, Na, Pa, Ros, Tr, Vi* — 808 Æthiopes] et inopes *Ha1* — 808 multo] *om. Fri, Tr* — 808 longioris ... centum] longioris numquam pestilentia affligantur ita ut morborum vacatione nam ultra centum *H* — 810 uitam ... ducentesimum] *om. B, L* — 811 excedunt] uiuunt *Amb, Can, Cas, Pa, Vat* — 811 excedunt annum] *om. Ros* — 814 mores] morum *Pa* — 814 deferunt] differunt *Ros*, defecerunt *Vat* — 814 tamen] omnes tamen *O (sauf Na)* — 815-816 nam ... uestes] *om. Vi* — 818 intextis] intertextis *Na*, extensis *F* — 818 passis] sparsis *Can, Cas* — 818 ligatis] post occiput ligatis *D, I, O* (post caput *I. Ros*).

Toute l'Éthiopie n'a qu'un alphabet mais diverses langues, en proportion de l'étendue de ses provinces¹⁸⁷.

Certains d'entre eux dirent que la région qui borde la mer en direction de l'Inde produit du gingembre, du girofle et aussi du sucre, ainsi que des noix que l'on appelle *noix muscades*. Entre l'Éthiopie et l'Égypte s'étendent des déserts que l'on parcourt en cinquante jours. On effectue le voyage en faisant porter la nourriture et la boisson aux chameaux, mais le trajet est périlleux en de nombreux endroits à cause des tribus sauvages d'Arabes éparpillés par ce désert, vivant nus comme des bêtes et qui vont à l'aventure, chevauchant des chameaux dont le lait et la viande constituent leur seule nourriture. Ils dépouillent les voyageurs qu'ils rencontrent de leurs chameaux, de leur nourriture et de leur boisson : c'est pourquoi beaucoup meurent parfois de faim et, pour cette raison, plus rares sont ceux qui viennent jusqu'à nous¹⁸⁸.

Tous les Éthiopiens ont une longévité qui est de loin supérieure à la nôtre : ils vivent en effet au-delà de cent vingt ans et beaucoup prolongent leur vie jusqu'à cent cinquante ans. Dans certains lieux, ils dépassent deux cents ans. Tout le pays est très peuplé car ils ne sont jamais frappés par des épidémies ; ainsi, l'absence de maladies conjuguée à la longévité accroît la multitude.

Leur genre de vie diffère selon la variété des régions. Ils portent cependant tous, les hommes comme les femmes, des vêtements de lin ou de soie, car la laine leur fait défaut. Dans quelques lieux, les femmes portent de longs habits pourvus d'une traîne et s'entourent la taille de ceintures d'une largeur d'une palme, ornées d'or et de pierres précieuses. Certaines se couvrent la tête de foulards tissés d'or ; d'autres se promènent avec les cheveux épars, quelques-unes avec les cheveux attachés. Ils sont plus riches que nous en or et en pierres précieuses : les hommes portent des anneaux, les femmes des bracelets d'or rehaussés de diverses pierres précieuses.

¹⁸⁷ La diversité des langues est, en effet, très grande (langues couchitiques, sémitiques, nilotiques et omotiques), mais c'est l'amharique, la langue sémitique dominante du nord central éthiopien, qui a imposé son écriture aux autres à partir de la domination des Amhara, qui intervient à la fin du XIII^e s., avec l'avènement de la dynastie salomonide. Voir T. TAMRAT, *art. cit.*, p. 463-466.

¹⁸⁸ Outre le danger des pillards dans les régions désertiques, les Mamluks qui régnaient sur l'Égypte veillaient à maintenir l'Éthiopie dans son isolement, en particulier par rapport à l'Europe : voir T. TAMRAT, *art. cit.*, p. 490-92.

A festo Natiuitatis Domini usque ad Quadragesimam, dies festos agunt, epulis choreisque quotidie intenti. Mensis utuntur paruulis, ut bini ternique edant, mappis mantiliisque, nostro more, utentes. Regem unicum habent, qui se post deum *Regum Regem* 825 appellat : plures sub eo esse reges dicunt.

Animantium uero uaria ferunt genera. Boues eorum gilbosi, in modum cameli, cornibus tribus cubitis post dorsum extensis, ut amphora uini uno gestetur. Canes magnitudine asinorum nostrorum quidam, et qui leones uenatu superant. Elefantes magnos ac 830 permultos habent. Nonnulli ostentationis uoluptatisque gratia, quidam bello utiles nutriunt. Hos paruulos uenationibus captos, maioribus occisis, mansuefaciunt. Eorum dentes ad sex cubitos protenduntur. Leones insuper ad magnificentiam et spectaculum mites factos educant.

835 Est beluæ genus colore uario, elefanto persimile, præterquam quod promoscide caret, et cameli est pedibus, habens duo cornua ab summo præacuta, cubiti longitudine, unum in fronte, in naso reliquum.

Aliud animal paulo longius lepore, nomine *zebed*; cætera ei 840 simile, tanti odoris ut, si quando fricandi causa arbusculo cuiquam inhæserit, tantum suauis odoris illi imprimat, ut postmodum uiatores, olfatu ducti, eam partem cui hæsit auferant : ea minutim incisa auro carius uenditur.

822 quotidie] *om. M* — 826 animantium ... genera] *om. Fri, Ha1, Tr* — 826 uero] *om. B, C, E, F, G, H, J, K, L, M* — 826 ferunt] sunt *E, J, K, Ros* — 827 cornibus] *om. Pa* — 827 post] pre *Can* — 829 superant] superent *Amb, Be, Can, Cas, D, Fri, Ge, Ha1, Na, Tr, Vat* — 829 magnos ac permultos] multos ac permagnos *Pa* — 830 permultos] paruulos *Can, Cas* — 831 captos] *om. H* — 832 ad] usque ad *Tr* — 832 protenduntur] protendunt *B, L, protendi Fri, Ha1, Tr* — 834 educant] educunt *Fri, Tr* — 836 quod] *om. B* — 839 paulo] paulum *Amb, B, Be, C, Can, D, E, Fri, Ge, H, I, J, K, L, M, Ros, Tr, Vi*, paulom *G, paululum Ha1, Na, Vat* — 839 longius] longior *Can, Ha1* — 840 fricandi] fabricandi *Amb, Ros, Vi*, se fricandi *Can, Cas*, safricandi (*sic!*) *Be, Ge* — 840-841 fricandi ... suauis] *om. K* — 840 cuiquam] *om. I* — 840-841 cuiquam ... illi] *om. Pa* — 841 inhæserit] adinhæserit *H* — 842 hæsit] inhæsit *Na*, hæserit *Can* — 843 carius] *om. F*, carnis *K*

¹⁸⁹ Sur les rites de l'Église éthiopienne et en particulier les périodes de jeûne, voir les observations très précises du prêtre portugais Francisco Alvarez, qui se rend en Éthiopie au début du XVI^e s. (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 103-104).

¹⁹⁰ Le titre des rois d'Abyssinie, *negus negusti*, signifie en effet roi des rois. Entre 1434 et 1468, c'est Zera-Yakob qui règne, assurant au pays un développement remarquable aussi bien au plan militaire et politique que culturel et religieux (T. TAMRAT, *art. cit.*, p. 489-493).

De la fête de Noël jusqu'à la Quadragésime, ils célèbrent des fêtes, occupés chaque jour à banqueter et à danser¹⁸⁹. Ils se servent de petites tables, où ils peuvent manger à deux ou trois, et utilisent comme nous des nappes et des serviettes.

Ils ont un seul roi qui s'appelle le Roi des Rois après Dieu. Selon ce que disent ces voyageurs, plusieurs rois lui sont soumis¹⁹⁰.

Quant aux animaux, ils rapportent qu'ils sont d'espèces variées. Leurs bœufs ont une bosse à la façon des chameaux, des cornes s'étendant vers l'arrière sur trois coudées, de sorte qu'avec une seule de ces cornes, on peut transporter le contenu d'une amphore de vin¹⁹¹. Certains de leurs chiens sont de la taille de nos ânes, tels qu'ils l'emportent à la chasse sur des lions. Ils ont des éléphants de grande taille et en grand nombre : quelques-uns les élèvent pour la parade et pour le plaisir, d'autres pour leur utilité à la guerre. Ils apprivoisent les petits qu'ils ont capturés à la chasse tandis que les plus gros sont tués. Leurs défenses ont une longueur d'environ six coudées. En outre, ils élèvent des lions qu'ils apprivoisent pour la pompe et le spectacle.

Il existe une espèce de bête sauvage de couleur variée, très semblable à l'éléphant, si ce n'est qu'elle n'a pas de trompe, ayant les pieds du chameau et deux cornes, très aiguës à leur extrémité, longues d'une coudée, dont l'une est sur le front, la seconde sur le nez¹⁹².

Il y a un autre animal un peu plus allongé qu'un lièvre, nommé *civette*, semblable à lui pour le reste, qui répand une odeur si agréable que, lorsqu'il lui arrive de se frotter de quelque manière contre un arbuste pour se gratter, un parfum si plaisant y reste attaché que, bientôt, les voyageurs, conduits par l'odeur qui s'en dégage, emportent la partie de l'arbuste contre laquelle il s'est appuyé : ils la réduisent ensuite en menus morceaux qui se vendent plus cher que l'or¹⁹³.

¹⁹¹ Coutume plusieurs fois notée par Francisco Alvarez, qui précise que l'on utilise la « corne de vin » comme mesure.

¹⁹² Le rhinocéros.

¹⁹³ *Civette* vient de l'arabe *zabad*. C'est bien le terme arabe qui est employé ici. Ce mot désigne l'écume et la substance écumeuse à forte odeur de musc que secrète un mammifère carnivore, et par métonymie cet animal lui-même. Son musc est employé en parfumerie (J. DORST et P. DANDELLOT, *Guide des grands mammifères d'Afrique*, Neuchâtel, 1972, p. 110-114). Barbosa fournit, lui aussi, une description très précise de l'origine du musc que l'on trouve à bon marché dans la ville d'Ava (RAMUSIO, *op. cit.*, t. II, p. 678-79).

Aliud esse animal retulerunt nouem cubitis longum, altum sex,
 845 pedibus more bouis fissis, corpore crosso non amplius cubito, pilis
 leopardo simillimus, capite cameli, collo quatuor cubitis oblongo,
 cauda pilosa. Emuntur magno pretio pili, quos mulieres, uariis
 ornatos gemmis, a brachiis suspensos ferunt.

Aliud item [f. 73] animal siluestre uenatu captum comeditur.
 850 Id magnitudine asini, uirgatum rubeo uiridique colore, cornibus
 trium cubitorum a summo intortis. Aliud quoque lepori simile,
 cornibus paruulis, colore rubeo, saltat plus quam equus. Aliud insu-
 per capræ simile, cornibus supra dorsum duobus amplius cubitis
 protensis, quæ quoniam illorum fumus febri confert, ultra qua-
 855 draginta aureos uenduntur. Aliud priori simile, absque cornibus,
 sed pilis rubeis, colloque duobus cubitis longo. Alterius quoque
 magnitudinem cameli, colorem leopardi, collum sex cubitis pro-
 tensum, caput capreoli narrabant.

His addebant auem sex cubitis a terra altam, tenuibus cruribus,
 860 pedibus anserinis, collo, capite licet paruo, rostroque ad gallinæ
 formam; parum uolat, sed cursu superat equorum uelocitatem.

844 animal] animal mirabile *Tr* — 845-846 pilis ... simillimus] *om. Fri, Tr* — 846 similli-
 mus] similis *Amb*, simillimis *Can, Cas, Na, Pa* — 847 pilosa] pilosa est *O* — 850 uiridique]
 undique *E, J, K, M.* — 850 uiridique colore] undique colore rubeo *J, K* — 854 fumus]
om. K — 857-858 collum...capreoli] *om. Fri, Tr* — 861 equorum] equumorum *H.*

¹⁹⁴ Sans doute la girafe.

¹⁹⁵ Il s'agit peut-être du bongo, caractérisé par sa robe rayée et ses cornes spiralées pou-
 vant atteindre un mètre (DORST-DANDELOT, *op. cit.*, p. 191-94).

¹⁹⁶ Peut-être le lièvre sauteur (*Pedetes capensis*), dont les bonds peuvent atteindre huit mètres
 (DORST-DANDELOT, *op. cit.*, p. 30).

Ils rapportèrent qu'il existe un autre animal, long de neuf coudées, haut de six, avec les pieds fendus comme le bœuf; son corps n'est pas plus épais qu'une coudée et son pelage est tout à fait semblable à celui du léopard; il a la tête du chameau, un cou long de quatre coudées et une queue poilue. Sa peau se vend très cher car les femmes la portent suspendue à leurs bras, ornée de diverses pierres précieuses¹⁹⁴.

Il y a aussi un animal sauvage, que l'on capture à la chasse et que l'on mange : de la taille d'un âne, avec une robe rayée de roux et de vert, des cornes de trois coudées enroulées à leur extrémité¹⁹⁵. Un autre animal, semblable au lièvre, de couleur rousse, ayant de petites cornes, saute plus qu'un cheval¹⁹⁶. Un autre, semblable à la chèvre, a des cornes allongées au-dessus du dos qui font plus de deux coudées : elles se vendent plus de quarante pièces d'or, car la fumée qui s'en dégage est utile contre la fièvre. Un autre animal, semblable au précédent mais dépourvu de cornes, a le poil roux et un cou long de deux coudées. Ils racontaient encore qu'il y en avait un autre qui était de la taille du chameau, de la couleur du léopard, avec un long cou de six coudées et une tête de chevreuil¹⁹⁷.

Ils parlaient aussi d'un oiseau haut de six coudées, ayant des pattes grêles, des pieds d'oie, un cou, une tête menue et un bec semblable à celui de la poule; il vole peu mais, à la course, il est plus rapide qu'un cheval¹⁹⁸.

¹⁹⁷ Encore aujourd'hui, l'Éthiopie compte un grand nombre d'espèces de gazelles et d'antilopes (nyala, guib, oryx, petit koudou, grand koudou etc.).

¹⁹⁸ L'autruche

Plura etiam relata satietatis causa omisi; nam et deserta loca incolere serpentes asserunt, quibusdam in locis quinquaginta cubitis longos, absque pedibus scorpionis cauda et ab his integrum uittum uorari. In hæc cum ferme omnes conuenissent, nullam causam mentiendi (nam boni uidebantur) ratus, tradenda aliis censui, communis causa utilitatis.

De uarietate fortunæ liber IIII explicit.

862 relata] relatu *Fri*, *om*. *Tr* — 862 satietatis] societatis *Ha1*, *J*, *K* — 863 asserunt] *om*. *Ros* — 865 ferme] *om*. *Vat* — 866 tradenda] tradendi *Amb*, *Vat* — 866 censui] *om*. *Ge* — 867 causa] gratia *H*. — 868 Explicit liber de uarietate fortunæ *Amb*. De uarietate fortunæ liber quartus explicit *B*, *C*, *L*. Poggii (de *Ge*, *Vñ*) uarietate fortunæ liber II explicit *Be*, *Ge*, *Vi*. Finis Telos *Can*. Poggii de uarietate fortunæ liber explicit *Cas*, *Pa*. Poggii florentini de uarietate fortunæ liber ultimus explicit 1450 *D*. Finis *F*. Explicit narratio de partibus Indiæ Poggii florentini viri eloquentissimi feliciter *Fri*. De uarietate fortunæ liber quartus explicat *I*. Poggii florentini de Indis quarti libri finis *J*. Finit liber Poggii florentini quarti de Yndis *K*. Poggii de uarietate fortunæ liber secundus explicit *Na*. Finis Deo gratias *Ros*. Poggii liber finit *Tr*. Finis presente domino Acto de Pulcis de Eugubio *Vat*.

J'ai omis un grand nombre d'informations rapportées par les voyageurs, afin de ne pas lasser le lecteur ; ainsi, ils affirment que dans les déserts vivent des serpents qui atteignent dans certains endroits la longueur de cinquante coudées, qui sont sans pieds, ont une queue de scorpion et peuvent dévorer un veau entier. Comme tous s'accordaient généralement dans ce qu'ils racontaient, pensant qu'ils n'avaient pas de raison de mentir - ils semblaient en effet d'honnêtes gens -, j'ai jugé qu'au nom de l'intérêt général, je devais rapporter aux autres toutes ces informations.

ANNEXE 1

Lettre de Poggio Bracciolini à Henri le Navigateur

Texte extrait du t. III
des *Lettres* de Poggio Bracciolini,
éd. H. Harth, Florence, 1987, p. 88-90.

1 Henrico duci Visensi

Si forte mirum tibi uidebitur, princeps egregie, me hominem ignotum tibi longeque remotum hanc ueluti superuacaneam scribendi curam sumpsisse, id tribuas uelim uirtuti tuæ, quæ longe

5 lateque diffusa me impulit animumque præbuit, ut te ad id meis uerbis hortarer, ad quod tua te sponte nullo impulsore uideo proficisci. Nam Ciceronis est sententia, tanti esse uirtutem, ut ea præditos, etiam quos nunquam uidimus, diligamus. Sicut autem ii, qui in stadio cursu contendunt, persæpe acclamantium uocibus excitantur, itidem ego mea cohortatione euenturum existimo, quanuis
10 breuis futura sit, ut paulum te impellat spiritusque adiciat ad ea gesta prosequenda, quæ ultro egregia uirtute animi nullis hominum cohortationibus incepisti. Sunt maxime extollendi, qui suo ingenio freti, prout tibi contigit, ad uirtutum opera feruntur. Sed et
15 ipsi quoque ampliorem laudem suam efficiunt, si non aspernentur aut contemnant eorum consilia, quorum urbis ad uirtutis perseuerantiam commonentur.

Audiui iamdudum a pluribus mihi familiaritate coniunctis Portugallensibus, cum de tuis actis quærerem, te magnitudine
20 quadam animi motum et uirtutis ueluti stimulo incitatum cum certis triremibus per ultima maris oceani nauigasse litora eoque progressum, quo nullum ex priscis neque imperatorem neque regem aut audiuiimus aut legimus penetrasse. Nam et Africæ meridiem uersus transisse terminos et usque ad Æthiopes peruenisse tradunt,
25 quæ res non solum miranda est propter uastos oceani maris impetus exæstuantisque tempestatum fluctus, sed etiam propter eorum quæ de iis locis feruntur, nouitatem omnium laudibus celebranda. Gloriosum quippe uideri debet, te unum tanti animi, tantæ uirtutis, consilii que fuisse, ut quæ nulli hactenus aut ingredi aut tentare
30 sint ausi, tu solus ignota maria, inuisas regiones, incognitas atque efferas nationes, immanes gentes, in ultimis finibus extra anni

A Henri, duc de Viseu

Peut-être te paraîtra-t-il étonnant, excellent Prince, que moi, que tu ne connais pas et qui vis loin de toi, j'aie pris cette peine, pour ainsi dire superflue, de t'écrire. Je voudrais que tu l'attribues à ton courage qui, s'étant répandu en long et en large, m'a vivement incité à t'exhorter par mes paroles à suivre la voie que je te vois parcourir de ta propre initiative, sans que nul ne t'y pousse. En effet, comme l'affirme Cicéron, le courage a une si grande valeur que nous aimons ceux qui en sont pourvus, même si nous ne les avons jamais vus. Or, de même que les coureurs qui rivalisent dans le stade sont encouragés par les voix de ceux qui ne cessent de les acclamer, de même je pense arriver par mon exhortation, aussi brève soit-elle, à te stimuler quelque peu et à te donner un surplus d'assurance afin que tu poursuives cette entreprise que tu as commencée en prenant les devants, avec un courage extraordinaire, sans y être exhorté par personne. Ceux-là doivent être par-dessus tout exaltés qui, poussés par leur propre talent, comme ce fut ton cas, sont portés à des actions de courage. Mais ceux-là mêmes contribuent aussi à étendre leur gloire s'ils ne repoussent ni ne méprisent les conseils de ceux qui, par leurs paroles, leur recommandent la persévérance dans le courage.

J'ai appris depuis longtemps de plusieurs Portugais avec lesquels j'entretiens des liens d'amitié, tandis que je les interrogeais sur tes actions, que, mû par une certaine grandeur d'âme et stimulé pour ainsi dire par l'aiguillon du courage, tu avais navigué, avec des vaisseaux résolus, le long des plus lointains rivages de l'océan et t'étais avancé jusque là où personne parmi les Anciens, ni empereur, ni roi, n'a pénétré, d'après ce que nous avons entendu dire ou lu. En effet, on rapporte que tu as dépassé les limites vers le sud de l'Afrique et que tu es parvenu jusque chez les Éthiopiens. Cette entreprise est non seulement admirable en raison de l'immensité impétueuse de l'océan et des flots bouillonnants des tempêtes, mais elle doit aussi être célébrée avec des éloges unanimes en raison de la nouveauté de ce qu'on rapporte au sujet de ces lieux. Assurément, on doit considérer comme digne de gloire le fait que tu es le seul à avoir eu une telle force d'âme, un tel courage, une telle sagesse pour accomplir ce que personne jusqu'ici n'avait osé entreprendre ni expérimenter : les mers inconnues, les régions non visitées, les pays ignorés et sauvages, les peuples barbares, situés

solisque uias constitutas, ad quas nullis antea patuit accessus, nauali bello lacessieris, multosque inde abduxeris captiuos. Magna profecto expeditio et ingentem laudem merita. Quid enim præstabilius quam tantum animi robur atque amplitudinem in te fuisse, ut importuosa litora, tempestuosum mare, efferas nationes, ab omni cultu remotas, non solum adire ausus fueris, quod ipsum ingentis est consilii, sed armis etiam primus omnium gentium superaris.

Nam si eorum, qui proximas expugnant gentes, sæpius laudantur gesta, quanto illa magis, quæ aduersus nationes tanto maris terrarumque ambitu disiunctas ac remotas aguntur sunt extollenda? Alexander Macedo terrarum orbem suis uictoriis lustrauit; sed eas prouincias locaque aggressus est, ad quas plures antea accesserant. Tua uero uirtus ad eas se oras orbis extendit, ad quas nemo ante te legitur penetrasse. Cæsar Gallias subegit, Britanniam perdomuit, Germaniam lacessiuit; at prouincias armis deuicit partim notas, partim romano imperio propinquas. Tua uero classis eas circuit partes, quæ neque cognitæ erant, neque aditu faciles et propter maris gentiumque barbararum formidinem nauigantibus suspectæ. Sed omnes difficultates, omnes labores, omnia pericula tua fortitudo animi superavit, eaque effecit, quæ sint æternam tibi laudem paritura. Sapientissimus ac fortissimus olim princeps rex Portugalæ, parens tuus, hanc tibi præclarissimam omnium reliquit hereditatem, arma contra infideles capiendi. Ipse enim singulari uirtute animi præditus cæteris christianis regibus in salute fidelium oscitantibus solus ob egregiam uirtutis præstantiam Africam ingenti classe aggressus, profligatis hostibus, septam maritimam ac populosissimam urbem, expugnatam ui cepit, quæ adhuc a uobis in Saracenorum faucibus detinetur.

aux extrêmes confins, hors des trajets réglés des constellations et du soleil, où auparavant personne n'avait accédé, seul tu les as fatigués par la guerre que leur ont livrée tes vaisseaux et tu en as ramené de nombreux prisonniers. Qu'y a-t-il en effet de plus remarquable que la fermeté et la grandeur de ton courage, propres non seulement à te donner l'audace d'approcher des rivages privés de ports, une mer tempêteuse, des pays sauvages à l'écart de toute civilisation, ce qui est déjà en lui-même le signe d'une extraordinaire force de décision, mais encore à te permettre de triompher le premier de tous ces peuples par les armes ?

En effet, si l'on vante assez souvent les exploits de ceux qui combattent des peuples voisins, combien davantage doivent être exaltés ceux qui sont accomplis contre des pays éloignés et séparés par un si grand espace de mers et de terres ? Alexandre le Macédonien a fait le tour de la terre avec ses victoires, mais il ne s'est attaqué qu'à des pays et à des lieux où plusieurs auparavant étaient parvenus. En revanche, ton courage s'étend à ces extrémités de la terre où personne avant toi n'avait pénétré, d'après ce qu'on lit. César a soumis la Gaule, il a dompté la Bretagne, il a attaqué la Germanie ; mais les pays qu'il a vaincus par les armes étaient en partie connus, en partie voisins de l'empire romain. En revanche, ta flotte a parcouru ces régions qui n'étaient ni connues, ni faciles d'accès et qui étaient suspectes aux navigateurs en raison de l'effroi suscité par la mer et par les peuples barbares. Mais toutes ces difficultés, tous ces labeurs, tous ces dangers, la fermeté de ton courage en a triomphé, te donnant ce qui te procurera une gloire éternelle. Le prince très sage et très courageux qui fut jadis roi du Portugal, ton père, t'a laissé cet héritage illustre entre tous de prendre les armes contre les Infidèles. Lui-même, en effet, doté d'une exceptionnelle force d'âme, alors même que les autres rois chrétiens restaient les bras croisés pour le salut des fidèles, seul, en raison de la supériorité remarquable de son courage, il aborda l'Afrique avec une immense flotte, terrassa les ennemis et s'empara par la force d'une ville située au bord de la mer, close de remparts et très peuplée, que vous occupez encore aujourd'hui, dans le détroit des Sarrasins².

² La prise de Ceuta par Jean 1^{er}, roi du Portugal, eut lieu le 21 août 1415.

60 Hæc tu præclarissimi parentis gesta imitatus, non solum portionis regni sed laudis quoque heredem te relictum existimasti paternæque gloriæ famam tuis operibus auctam ad posteros demandasti.

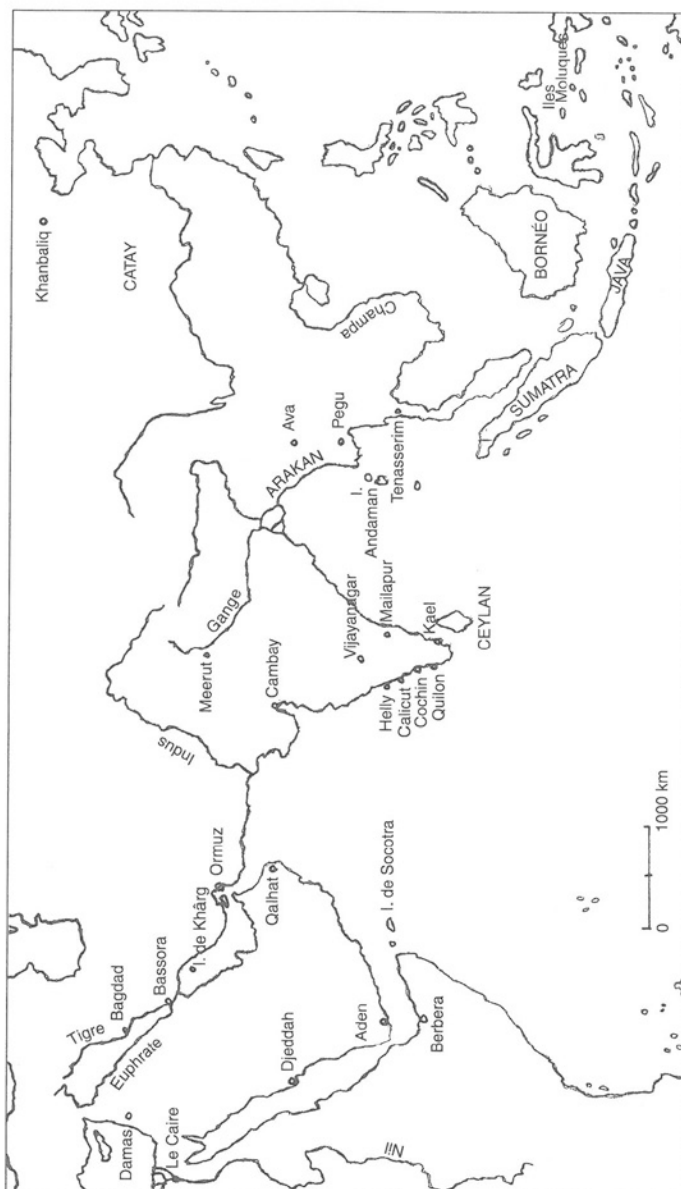
Verum cum hæc tanquam primitiæ futurorum iis, qui maiora a
 65 te expectant, esse uideantur, hortor excellentiam tuam, ut nequaquam gestis rebus acquiescas sed ampliora quædam superesse putes, quorum tibi palma et uictoria reservatur. Neque enim uirtus tua his quæ cœpisti contenta esse debet, sed traducere omnes
 70 tuas curas, omnes cogitationes, omnes uires ad subigendas cas gentes, in quarum uictoria et laus hominum sequitur, et apud deum sempiterna premia comparantur. Christiani enim principis officium esse debet, ut aduersus infideles, aduersus hæreticos, contra fidei hostes arma conuertat, Christi fidelium sanguini parcat¹. Quæ qui agunt, pietate et gloria insignes euadunt. Quod si, ut cœpisti,
 75 imitari uolueris, reliquos principes fama et rerum gestarum laude superabis.

¹ *Pareat*, dans le texte édité par Harth, me paraît une erreur pour *parcat*.

Toi, imitant les exploits de ton illustre père, tu as jugé qu'il t'avait fait l'héritier non seulement d'une portion du royaume, mais aussi de sa gloire, et tu as voulu que la réputation de la gloire paternelle soit augmentée de tes œuvres pour la postérité.

Mais comme ces entreprises peuvent être considérées comme les prémices de celles du futur par ceux qui en attendent de plus grandes de ta part, j'exhorte ton Excellence à ne se contenter en aucune manière des actions accomplies, mais à penser qu'il en reste de plus grandes dont la palme et la victoire te sont réservées. En effet, ton courage ne doit pas se satisfaire de ce que tu as commencé, mais il doit appliquer tous tes soins, toutes tes pensées, toutes tes forces à soumettre ces peuples ; dès la victoire sur eux obtenue, la louange des hommes suit et d'éternelles récompenses sont disposées auprès de Dieu. C'est en effet le devoir d'un prince chrétien de tourner les armes contre les Infidèles, contre les hérétiques, contre les ennemis de la foi, d'épargner le sang des fidèles du Christ. Ceux qui agissent ainsi deviennent remarquables de piété et de gloire. Et si tu veux imiter un tel parcours, comme tu as commencé à le faire, tu dépasseras tous les autres princes en célébrité et en gloire des actions accomplies.

ANNEXE 2



INDEX NOMINUM LOCORUMQUE

Les chiffres renvoient à la ligne dans le texte latin du *DVF*. L'astérisque signale les toponymes contenus dans la lettre de Poggio à Henri le Navigateur.

Abenigarus mons (montagne inconnue de l'Inde) : 623

Adena (Aden) : 406

Æthiopes (les Éthiopiens) : 778, 808, 24*

Æthiopia (Éthiopie) : 407, 746, 796, 800

Ægyptus (Égypte) : 13, 411, 792, 800

Africa (Afrique) : 23*, 56*

Alexander (Alexandre le Grand) : 28, 42*

Andamania insula (les îles Andaman) : 127

Arabes, Arabi (les Arabes) : 37, 540, 803

Arabia Petrea (Arabie Pétrée) : 33

Arctus (la Grande Ourse, le pôle nord) : 553

Arotany (fleuve inconnu de Ceylan) : 709

Auri Insula (l'Île de l'Or) : 127

Aua (Ava) : 176, 266

Babilonia (Babylone) : 42

Badan insula (îles Banda) : 305, 307

Baldachia (Bagdad) : 43

Balsera (Bassora) : 51

Barba (Berbera) : 408

Batech (région de Sumatra) : 143

Bizenegalia, Bezenegalia (Vijayanagar) : 77, 90, 582, 622

Bragmones (Brahmanes) : 119, 120, 526

Britannia (Bretagne, i.e. Angleterre) : 45*

Buffetania (voir Pudifetania)

Cæsar (César) : 45*

Caila (Kael) : 101

Calahatia (Qalhat) : 57

Calcon (Khark, Khârg) : 53

- Caldæa (Chaldée) : 34
 Cambaleschia (Khanbaliq, i.e. Pékin) : 254
 Carræ (le Caire) : 411
 Cataium (Catay, i.e. Chine du Nord) : 242, 252, 468, 721
 Cenderighiria (Chandragiri) : 93
 Cernove (Lakhnawti) : 153, 169
 Chocin (Cochin) : 360
 Ciampa (Champa, i.e. bas et moyen Vietnam) : 315
 Cicero (Cicéron) : 7★
 Collicuthia (Calicut, actuelle Kozhikode) : 374, 395
 Coloën (Quilon) : 317, 360, 371
 Colonguria (Kodungallur) : 372
 Combahitæ (habitants de Cambay) : 663
 Combaita (Cambay) : 62, 231, 385, 573
- Damascus (Damas) : 31
 Dava (Irrawady) : 174
- Eufrates (Euphrate) : 34, 42, 44, 737
 Eugenius (Eugène IV) : 12
- Florentia (Florence) : 12, 738
 Franci (les Francs) : 660
- Gallia (la Gaule) : 45★
 Ganges (Gange) : 26, 151, 164, 174, 418, 433, 569, 615
 Germania (Germanie) : 46★
 Gidda (Djeddah) : 409
- Hebræi (les Hébreux) : 665
 Hellin (Helly) : 70
 Henricus, dux Visensi (Henri le Navigateur) : 1★
- Indi (les Indiens, i.e. habitants de l'Asie) : 8, 13, 21, 427, 428, 460, 502 etc.
 India (Inde, i.e. Asie) : 11, 56, 99, 231, 276, 376, 469, 474, 481, etc.
 Indus (Indus) : 63, 417, 432

Jaua Maior (Grande Java = Bornéo ?) : 277, 299, 306, 314, 692
 Jaua Minor (Petite Java = Java ?) : 277, 306, 314
 Judæi (les Juifs) : 99

Lactantius (Lactance) : 697
 Maaratia (Merath, Meerut) : 165
 Macinum (Macin, i.e. Birmanie ou Chine du Sud) : 192, 251
 Magnus Canis (Grand Khan) : 252, 733
 Mahabaria (Mahabar) : 101
 Malpuria (Mailapur) : 95
 Mauri (les Maures) : 60
 Meliancota (actuelle Veleankode) : 373
 Melibaria (Malabar) : 320
 Meroe (Méroé) : 790, 791
 Muthia (divinité hindouiste ?) : 539

Nemptai (Nankin ?) : 261
 Nestoritæ, Nestorini (Nestoriens) : 98, 398, 722
 Nestorius (Nestorius) : 471
 Nicolaus Venetus (Niccolò de' Conti) : 11, 96, 189, 536, 707, 716
 Nilus (Nil) : 748, 751, 752, 756, 765, 766, 769, 772, 790, 794

Octavianus (Octave) : 645
 Odesghiria (Udayagiri) : 93
 Ormesia (Ormuz) : 54

Pachamuria (Bacanore) : 69
 Paluria (?) : 372
 Pancouia (Pegu) : 269
 Parthi (les Parthes) : 736
 Pelagonda (Penukonda) : 89
 Persæ (les Perses) : 57, 60, 417
 Persicus sinus (golfe Persique) : 51
 Plinius (Pline l'Ancien) : 197
 Portugalia (Portugal) : 53★
 Ptholomæus (Ptolémée) : 751
 Pudifetania, Puditfetania (Puthupattanam) : 92, 170, 618

Rachanus (Arakan) : 171

Roma (Rome) : 742

Rubrum mare (mer Rouge) : 14, 409

Saillana insula (Ceylan) : 108, 708

Sandai insula (Boeroe, île des Moluques ?) : 304

Saracenorum fauces (détroit de Gibraltar) : 59★

Sciamutera (Sumatra) : 123

Scithæ (les Scythes) : 735

Secutera insula (Socotra) : 395

Sinai mons (mont Sinaï) : 410

Susinaria (région du sud de l'Inde ?) : 328

Syria (Syrie) : 31

Taprobane (Ceylan ou Sumatra) : 27, 123, 131, 148, 430

Tartari (les Tartares) : 735

Tenasserim (ville de la Birmanie) : 148

Thomas s. (saint Thomas) : 96

Tiberius (Tibère) : 28

Tripolis (Tripoli, ville du Liban) : 737

Varuaria (ville d'Éthiopie : Debré-Berhan ?) : 773

Venetia (Venise) : 413, 737

Xeytona (Syriam ?) : 267

BIBLIOGRAPHIE

- ALMAGIÀ R., *Il primato di Firenze negli studi geografici durante i secoli XV e XVI*. Atti della Società italiana per il progresso delle Scienze (XVIII Riunione, Firenze, 1929). Reproduction de l'article sous forme de tiré à part (Società di Studi geografici di Firenze, 1963).
- ALVAREZ F., « Viaggio in Etiopia », in RAMUSIO, *Navigazioni e viaggi*, éd. M. Milanese, Torino, 1979, t. II, p. 75-385.
- BALARD M., « Les Génois en Asie centrale et en Extrême-Orient au XIV^e siècle : un cas exceptionnel » in *Économies et sociétés au Moyen Âge* (Mélanges E. Perroy), Paris, 1973, p. 681-689.
- BALDACCIO O., « La cultura geografica del Medioevo », in *Optima Hereditas. Sapienza giuridica romana e conoscenza dell'ecumene*, a cura di G. PUGLIESE CARRATELLI, Milano, 1992, p. 483-524.
- BARBOSA O., « Libro di Odoardo Barbosa portoghese », in RAMUSIO, *Navigazioni e viaggi*, t. II, p. 537-709, Torino, 1979.
- BAROZZI P., « Esploratori, mercanti e religiosi in Oriente nel Medioevo », in *Optima Hereditas. Sapienza giuridica romana e conoscenza dell'ecumene*, a cura di G. PUGLIESE CARRATELLI, Milano, 1992, p. 379-434.
- BAUSANI A., *Lettera di Giovanni da Empoli*, Roma, 1970.
- BELLINGER G. J., *Encyclopédie des religions* (Munich, 1986), trad. en français dir. par F. Livi, préface de P. Chaunu, Paris, 2000.
- BOUCHON G., « L'inventaire de la cargaison rapportée de l'Inde en 1505 », *Mare Luso-Indicum*, 3, 1976, p. 101-125.
- BOUCHON G., « Trade in the Indian Ocean at the dawn of the sixteenth century », in *Merchants, Companies and Trade. Europe and Asia in the Early Modern Era*, ed. by S. CHAUDURY and M. MORINEAU, Cambridge, 1999, p. 42-51.
- BOUCHON G. et LOMBARD D., « The Indian Ocean in the Fifteenth Century » in *Indian and The Indian Ocean, 1500-1800*, ed. by A. D. GUPTA and M. N. PEARSON, Calcutta-Oxford University Press-Delhi-Bombay-Madras, 1987, p. 46-70.
- BOULOUX N., *Culture et savoirs géographiques en Italie au XIV^e siècle*, Turnhout, 2002.

- BROC N., *La géographie de la Renaissance (1420-1620)*, Paris, 1986.
- BULLO C., *La vera patria di Nicolò de' Conti e di Giovanni Caboto*, Chioggia, 1880.
- CARDONA G. R., « Indice ragionato », in MARCO POLO, *Il Milione, versione toscana del Trecento*, éd. V. BERTOLUCCI PIZZORUSSO, Milano, 1975, rééd. 1994, p. 489-761.
- CASELLA N., « Pio II tra geografia e storia : la *Cosmographia* », in *Archivio della Società romana di storia patria*, 95 (1972), p. 35-112.
- CASTAGNO M., *Historical Dictionary of Somalia*, Metuchen, N.-J., 1975.
- CHEVALIER J. et GHEERBRANT A., *Dictionnaire des symboles*, Paris, 1982 [1969].
- CICÉRON, *Brutus*, éd. J. Martha, Paris, 1973.
- COEDS G., *Histoire ancienne des États hindouanisés d'Extrême-Orient*, Hanoï, 1944.
- CORSALI P., « Due lettere dall'India », in G. B. RAMUSIO, *Navigazioni e viaggi*, t. II, p. 3-74, Torino, 1979.
- CRAWFORD O. G. S. (éd.), *Ethiopian itineraries "circa" 1400-1524 including those collected by Alessandro Zorzi at Venice in the years 1519-24*, Cambridge, 1958.
- DAFFINÀ P., « The Early Spread of Christianity in India : an Old Problem Re-examined », *East and West*, 9, 1958, p. 187-191.
- DARRAG A., *L'Égypte sous le règne de Barsbay (1422-1438)*, Damas, 1961.
- DARS J., *La marine chinoise du X^e siècle au XIV^e siècle*, Paris, 1992.
- DE LA MARE A., « Cosimo and his books », in *Cosimo « il Vecchio » de' Medici, 1389-1464. Essays in commemoration of the 600th Anniversary of Cosimo de' Medici's Birth*, ed. by F. AMES-LEWIS, with an introduction by E. H. GOMBRICH, Oxford, 1992, p. 115-156.
- DELIÈGE R., *Le système des castes*, Paris, 1993.
- DELIÈGE R., « Les Chrétiens de saint Thomas (Kérala, Inde du Sud) », in *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, Paris, 1995, t. XXV, p. 990-96.
- DE ROMANIS F., « Viaggi ed esplorazioni oltre i confini dell'impero fra l'età di Plinio e quella di Tolomeo », in *Optima hereditas. Sapienza giuridica romana e conoscenza dell'ecumene*, a cura di G. PUGLIESE CARRATELLI, Milano, 1992, p. 223-274.

- DE SILVA K. M., *A History of Sri Lanka*, London - Berkeley - Los Angeles, 1981.
- DORRESSE J., *L'Empire du Prêtre Jean*, t. II, « L'Éthiopie médiévale », Paris, 1957.
- DORST J. et DANDELLOT P., *Guide des grands mammifères d'Afrique*, Neuchâtel, 1972.
- DUD'A R. et REJL L., *Les pierres précieuses* (Prague, 1997), trad. en français par U. Robert et C. Métais-Buhrendt, Paris, 1999.
- DUPUIS J., *Histoire de l'Inde*, Paris-Pondicherry, 1996.
- FAVIER J., *Les grandes découvertes. D'Alexandre à Magellan*, Paris, 1991.
- FUBINI R., « Il "teatro del mondo" nelle prospettive morali e storico-politiche di Poggio Bracciolini », in *Poggio Bracciolini 1380-1980. Nel VI centenario della nascita* (Istituto nazionale di studi sul Rinascimento, Studi e testi VIII), Firenze, 1982, p. 1-92.
- GARIN E., *Ritratti di umanisti*, Firenze, 1967 (rééd. 1973).
- GARIN E., *Rinascite e rivoluzioni. Movimenti culturali dal XIV al XVIII secolo*, Bari, 1975.
- GASPARRINI LEPORACE T. (éd.), *L'Asia nella cartografia degli Occidentali*, catalogo descrittivo della mostra par il VII centenario della nascita di Marco Polo (19 giugno-10 ottobre 1954), Venezia, 1954.
- GASPARRINI LEPORACE T. (éd.), *Il Mappamondo di Fra Mauro*. Presentazione di R. Almagià. Istituto poligrafico dello Stato, 1954.
- GAUTIER DALCHÉ P., « L'œuvre géographique du cardinal Fillastre. Représentation du monde et perception de la carte à l'aube des découvertes », *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, t. 59, 1992, p. 319-83.
- GAUTIER DALCHÉ P., « Pour une histoire du regard géographique. Conception et usage de la carte au XV^e siècle », *Micrologus*, 4 (Il teatro della natura), 1996, p. 77-103.
- GAUTIER DALCHÉ P., « L'usage des cartes marines aux XIV^e et XV^e siècles », in *Spazi, tempi, misure e percorsi nell'Europa del Basso Medioevo*, XXXII Convegno storico internazionale, Centro italiano di studi sul Basso Medioevo, Spoleto, 1996, p. 93-122.
- GAUTIER DALCHÉ P., « Le souvenir de la Géographie de Ptolémée dans le monde latin médiéval (VI^e-XIV^e siècles) », *Euphrosyne*, 27, 1999, p. 79-106.

- GENTILE S., « L'ambiente umanistico fiorentino e lo studio della geografia nel secolo XV », in L. FORMISANO, G. FOSSI, P. GALLUZZI, S. GENTILE, R. PASTA, *Amerigo Vespucci. La vita e i viaggi*, Firenze, 1991, p. 11-63.
- GENTILE S., *Firenze e la scoperta dell'America. Umanesimo e geografia nel'400 fiorentino* (Catalogue de l'exposition organisée à la Biblioteca Medicea Laurenziana de Florence en 1992-1993), Firenze, 1992.
- GERNET J., *La vie quotidienne en Chine à la veille de l'invasion mongole*, Paris, 1959 (rééd. 1978).
- GERNET J., *Le monde chinois*, Paris, 1972 (rééd. 1990).
- GILL J., *Il concilio di Firenze*. Trad. A. O. Battaglini, Firenze, 1967 (éd. originale, 1959).
- GIOVANNI DI MARIGNOLLI, extraits du *Chronicon*, in *Sinica Franciscana*, éd. VAN DEN WYNGAERT, t. I, Firenze, 1929, p. 524-560.
- GIOVANNI DI MONTECORVINO, [Lettres de l'Inde et de la Chine], in *Sinica Franciscana*, éd. A. VAN DEN WYNGAERT, t. I, Firenze, 1929, p. 340-355.
- GIOVANNI DI PIAN DI CARPINE (Jean de Plan Carpin), *Storia dei Mongoli*, a cura di P. DAFFINÀ, C. LEONARDI, M. C. LUNGAROTTI, E. MENESTÓ, L. PETECH, Spoleto, 1989.
- GIUDICI P., (éd.), *Itinerario di Ludovico de Varthema Bolognese nello Egipto, nella Surria, nella Arabia Deserta e Felice, nella Persia, nella India et nella Etiopia*, Milano, 1928.
- GODINHO V. M., *Les Découvertes. XV^e-XVI^e siècles : une révolution des mentalités*, Paris, 1990.
- GOLDSTEIN Th., « Geography in fifteenth-century Florence », in *Merchants and Scholars. Essays in the History of Exploration and Trade collected in memory of James Ford Bell and edited by John Parker*, University of Minnesota press, Minneapolis, 1965, p. 9-32.
- GUÉRET-LAFERTÉ M., *Sur les routes de l'empire mongol. Ordre et rhétorique des relations de voyage aux XIII^e et XIV^e siècles*, Paris, 1994.
- GUÉRET-LAFERTÉ M., « Le voyageur et le géographe : l'insertion de la relation de voyage de Guillaume de Rubrouck dans l'*Opus majus* de Roger Bacon », in *La géographie au Moyen Âge. Espaces pensés, espaces vécus, espaces rêvés*. Supplément au n° 24 de *Perspectives médiévales*, 1998, p. 81-96.
- GUILLAUME DE RUBROUCK, *Voyage dans l'empire mongol*, trad. et comm. de Cl. et R. KAPPLER, Paris, 1985.

- GUTKIND C. S., *Cosimo de' Medici il Vecchio*, Firenze, 1982 [éd. originale : *Cosimo de' Medici, Pater Patriæ (1389-1464)*, Oxford, 1938].
- HAYTON, « La Fleur des histoires de la terre d'Orient », trad. et annoté par Ch. Deluz, in *Croisades et pèlerinages. Récits, chroniques et voyages en Terre Sainte, XII-XVI s.*, éd. dirigée par D. Régnier-Bohler, Paris, 1997,
- HEYD W., *Histoire du commerce du Levant au Moyen Âge* [Leipzig, 1885-86], rééd. Amsterdam, 1967, 2 tomes.
- HOLMES G., *The Florentine Enlightenment (1400-1450)*, New-York, 1969.
- IBN BATTÛTA, « Voyages et périple », in *Voyageurs arabes*, trad. et notes de P. CHARLES-DOMINIQUE, Paris, 1995.
- JOINVILLE, *Vie de saint Louis*, éd. J. MONFRIN, Paris, 1995.
- JOURDAIN CATHALA DE SÉVERAC, « Mirabilia descripta », éd. Coquebert de Montbret, in *Recueil de voyages et de mémoires de la Société de Géographie*, t. IV, Paris, 1839 [trad. française : « Merveilles décrites » in H. CORDIER, *Les Merveilles de l'Asie*, Paris, 1924, p. 47-101].
- KAJANTO I., « Fortuna in the works of Poggio Bracciolini », in *Arctos*, vol. 20 (1986), p. 25-57.
- LONGHENA M., *Viaggi in Persia, India e Giava di Nicolò De' Conti, Girolamo Adorno e Girolamo da Santo Stefano*, Milano, 1929 (rééd. 1960).
- LOPEZ R. S., « Venezia e le grandi linee dell'espansione commerciale nel secolo XIII », in *La civiltà veneziana del secolo di Marco Polo*, Firenze, 1955, p. 39-82.
- LOPEZ R. S., « Nuove luci sugli Italiani in Estremo Oriente prima di Colombo », in *Studi colombiani*, t. 3, 1952, p. 337-398.
- LUCAIN, *La Pharsale*, trad. A. Bourguery et M. Ponchont, Paris, 1974.
- LUZZANA CARACI I. (éd.), *Amerigo Vespucci*, Roma, 1999, 2 vol.
- MAJOR R. H., *India in the fifteenth Century*, London, 1857.
- MARCO POLO, *Le divisament dou monde*, a cura di G. RONCHI, Milano, 1982.
- MARSDEN W., *Histoire de Sumatra*, trad. M. Parraud, Paris, 1788, 2 vol.
- MELIS F., *Documenti per la storia economica dei secoli XIII-XVI*, Firenze, 1972.

- MENDES PINTO F., *Pérégrination*, trad. R. Viale, Paris, 1991.
- Meraviglie dell'India (Le)*, a cura di G. TARDIOLA, Archivio Guido Izzi, Roma, 1991.
- Mesnagier de Paris (Le)*, éd. G. E. Brereton et J. M. Ferrier, trad. et notes par K. Ueltschi, Paris, 1994.
- MERISALO O., « Le prime edizioni stampate del *De varietate fortunæ* », I, *Arctos*, t. 19, 1985, p. 81-102; II, *Arctos*, t. 20, 1986, p. 101-129.
- MILANESI M., « La Geografia di Claudio Tolomeo nel Rinascimento », in *Imago mundi et Italiae. La versione del mondo e la scoperta dell' Italia nella cartografia antica*, éd. L. LAGO, I, Trieste, 1992, p. 95-104.
- MILANESI M., « La rinascita della geografia dell'Europa, 1350-1480 », in *Europa e Mediterraneo tra Medioevo e prima età moderna : l'osservatorio italiano*, éd. S. GENSINI, Pise, 1992, p. 35-59.
- MOOREHEAD A., *The Blue Nile*, London, 1962.
- NIKITINE A., *Le voyage au-delà des trois mers* (intro., trad. et notes de Ch. Malamoud, suivi d'une étude de N. Troubetzkoff), Paris, 1982.
- ODORIC DE PORDENONE, *Descriptio fratris Oderici de ordine minorum de partibus infidelium*, Riproduzione del testo pubblicato da T. DOMENICHELLI (1881), Pordenone, 1982.
- ODORIC DE PORDENONE, *Odorichus de rebus incognitis* (prima edizione a stampa del 1513), a cura di L. MONACO e G. C. TESTA, Pordenone, 1986.
- OZANNE H., « La découverte cartographique des Moluques », in M. PELLETIER, *Géographie du monde au Moyen Âge et à la Renaissance*, Paris, 1989, p. 217-228.
- PASTORE STOCCHI M., « La cultura geografica dell'Umanesimo », in *Optima hereditas. Sapienza giuridica romana e conoscenza dell'ecumene*, a cura di G. PUGLIESE CARRATELLI, Milano, 1992, p. 561-586.
- PASTOUREAU M., *Jésus chez le teinturier. Couleurs et teintures dans l'Occident médiéval*, Paris, 1997.
- PEARSON M. N., « The Portuguese in India », in *The New Cambridge History of India*, I, 1, Cambridge-New-York-Port Chester-Melbourne-Sidney, 1987 (rééd. 1990).
- PEARSON M. N., *Merchants and rulers in Gujarat. The Response to the Portuguese in the Sixteenth Century*, Berkeley-Los Angeles-London, 1976.

- PETECH L., « Les marchands italiens dans l'empire mongol », *Journal asiatique*, t. 250, 1962, p. 549-574.
- PETRUCCI A., art. « Poggio Bracciolini » du *Dizionario biografico degli Italiani*, t. XIII (1971), p. 640-46.
- PIRES T., « Sommario delle Indie orientali », in RAMUSIO, *Navigazioni e viaggi*, t. II, Torino, 1979, p. 711-780.
- PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, Livre VI, 2e partie. Texte établi, traduit et commenté par J. ANDRÉ et J. FILLIOZAT, Paris, 1980.
- POGGE (Le) Florentin, *Facéties*, trad. E. Wolff, d'après la version de Pierre de Brandes, Anatolia Editions, 1994.
- POGGIO BRACCIOLINI, *De infelicitate principum*, a cura di D. CANFORA, Roma, 1998.
- POGGIO BRACCIOLINI, *L'infelicità dei principi*, trad. D. CANFORA, Palermo, 1999.
- POGGIO BRACCIOLINI, *De uarietate fortunæ*, Edizione critica con introduzione e commento a cura di O. MERISALO, *Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ* (ser. B, t. 265), Helsinki, 1993.
- POGGIO BRACCIOLINI, *De uarietate fortunæ*, livre IV, trad. italienne de G. B. Ramusio : « Viaggio di Nicolò di Conti veneziano, scritto per messer Poggio fiorentino », in RAMUSIO, *Navigazioni e viaggi*, a cura di M. Milanesi, Torino, 1979, t. II, p. 780-820.
- POGGIO BRACCIOLINI, *De uarietate fortunæ*, Livre IV, trad. italienne : voir LONGHENA M.
- POGGIO BRACCIOLINI, *De uarietate fortunæ*, Livre IV, trad. anglaise : voir *Travelers in disguise...*
- POGGIO BRACCIOLINI (Le Pogge), *Les ruines de Rome. De uarietate fortunæ, livre I*. Texte établi et traduit par J.-Y. Boriaud, intro. et notes de Ph. Coarelli et J.-Y. Boriaud, Paris, 1999.
- POGGIO BRACCIOLINI, *Lettere*, a cura di H. HARTH, Firenze, 3 vol. (t. I, *Lettere a Niccolò Niccoli*, 1984; t. II et III, *Epistolarum familiarium libri*, 1984-87).
- PROCH U., « Le concile de Ferrare-Florence-Rome (1438-1445) », in *Les conciles œcuméniques*, T. I, *L'Histoire*, Paris, 1994, trad. J. Mignon, p. 273-290 (éd. originale : *Storia dei concili ecumenici*, Brescia, 1990).
- RADULET C. M., « La filière italienne », in *Lisbonne hors les murs (1415-1580). L'invention du monde par les navigateurs portugais*, Paris, 1995, p. 118-127.

- RAMOS J. M. (éd.), *Andanças e viajes de Pero Tafur por diversas partes del mundo avidos [1435-1439]*, Bibl. classica, Sección de Preclasicos espanoles 265, Madrid, 1934.
- RICHARD J., *La Papauté et les missions d'Orient au Moyen Âge (XIII^e-XV^e siècles)*, École Française de Rome, 1977.
- ROGER BACON, *Opus majus*, éd. J. H. BRIDGES, Oxford, 1897-1900, 3 vol.
- ROXBURGH W., *Flora Indica or Descriptions of Indian Plants*, Calcutta - London, 1832, 3 vol.
- SARTORELLI P., *Eugenio IV nel vortice di eventi drammatici*, Città del Vaticano, 1990.
- SINCLAIR STEVENSON M., *Les rites des deux-fois-nés*, (Oxford University Press, 1920), trad. française N. Menant, Paris, 1982.
- SORGE G., *L'India di S. Tommaso. Ricerche storiche sulla chiesa malabarica*, Bologna, 1983.
- SPALLANZANI M., *Giovanni da Empoli, mercante navigatore fiorentino*, Firenze, 1984.
- STEIN B., *The New Cambridge History of India I, 2, Vijayanagara*, Cambridge-New-York-Port Chester-Melbourne-Sidney, 1989.
- SURDICH F., art. « CONTI, Niccolò de' », *Dizionario biografico degli Italiani*, t. XXVIII, Roma, 1983, p. 457-60.
- TAMRAT T., « La Corne de l'Afrique. Les Salomonides en Éthiopie et les États de la Corne d'Afrique », in *Histoire générale de l'Afrique*, t. IV (*L'Afrique du XII^e au XVI^e s.*), Paris, 1985, p. 461-494.
- Travelers in disguise. Narratives of Eastern Travel, by Poggio Bracciolini and Ludovico de Varthema*. English translations by John Winter JONES. Revised, with an introduction, by Lincoln Davis HAMMOND, Cambridge, Massachussets, 1963.
- ULLENDORFF E., *The Ethiopians. An introduction to country and people*. London-Oxford University Press-New-York-Toronto, 1960.
- ULLMAN B. L., STADTER P. A., *The Public Library of Renaissance Florence. Niccolò Niccoli, Cosimo de' Medici and the Library of San Marco*, Padova, 1972.
- UZIELLI G., *La vita e i tempi di Paolo dal Pozzo Toscanelli*. Ricerche e studi, Roma, 1894.
- VARTHEMA L. de, « Itinerario di Lodovico Barthema », in G. B. RAMUSIO, *Navigazioni e viaggi*, a cura di M. Milanese, Torino, 1978, t. I, p. 753-892.

VARTHEMA L. de, voir GIUDICI P.

VASOLI C., « La cultura fiorentina al tempo del Traversari », in *Ambrogio Traversari nel IV Centenario della nascita. Atti del Convegno internazionale di Studi* (Camaldoli-Firenze, 15-18 settembre 1986) a cura di G. C. GARFAGNINI, Firenze, 1988, p. 69-93.

VESPASIANO DA BISTICCI, *Le Vite*, ed. critica con introduzione e commento di A. GRECO, Firenze, t. I (1970) et t. II (1976).

VIGNAUD H., *La lettre de Toscanelli du 25 juin 1474 sur la route des Indes par l'ouest*. Trad. française faite sur la photographie et les transcriptions du texte latin unique de la Colombine, Paris, 1901.

VIVANTI C., « Pio II e la cultura geografica del suo tempo », in *Europa e Mediterraneo tra Medioevo e prima età moderna : l'osservatorio italiano*, éd. S. GENSINI, Pisa, 1992, p. 125-140.

WHEATLEY P., *The Golden Khersonese. Studies in the Historical Geography of the Malay Peninsula before A. D. 1500*, Kuala Lumpur, 1961 (Westport, 1973).

YULE H., *Cathay and the Way Thither*, London, 1866, 2 vol.

YULE H., *Narrative of the Mission sent by the Governor-General of India to the Court of Ava in 1855*, London, 1858.

YULE H. - BURNELL A. C., *Hobson-Jobson. A glossary of colloquial Anglo-Indian words and phrases, and of kindred terms, etymological, historical, geographical and discursive*, London, 1903.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	7
1. Humanisme et géographie	10
2. Florence, carrefour d'intérêts pour le savoir géographique	13
3. Voyageurs en Orient	25
4. L'humaniste et le voyageur	35
5. Le contenu du Livre IV et la cartographie	51
Le texte du Livre IV	59
Conspectus siglorum	72
Poggio Bracciolini, <i>De uarietate fortunæ</i> , Livre IV	75
Texte et traduction	
Première partie	76
Deuxième partie	134
Annexes	
1. Lettre de Poggio Bracciolini à Henri le Navigateur	
Texte et traduction	181
2. Carte	188
Index nominum locorumque	191
Bibliographie	195

